
HD WIDENER
HW LG95 E


HARVARDIANAE IN NOV ANG
SIGILLVM ACADEMIAE
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS

LA

TRANSYLVANIE

ET

SES HABITANTS

TOME II

Du même auteur, à la même librairie :

ESSAI HISTORIQUE

SUR L'ORIGINE DES HONGROIS.

1 VOL. IN-8°.

SECONDE ÉDITION, AUGMENTÉE D'UNE PRÉFACE
EN RÉPONSE AUX CRITIQUES ALLEMANDS.

DE L'ESPRIT PUBLIC EN HONGRIE

DEPUIS LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE GUIRAUDET ET JOUAUST,
315, rue S.-Honoré.

LA

TRANSYLVANIE

ET

SES HABITANTS

PAR A. DE GERANDO

Seconde édition

REVUE ET AUGMENTÉE.



PARIS

AU COMPTOIR DES IMPRIMEURS UNIS

QUAI MALAQUAIS, 15.

1850

LA
TRANSYLVANIE
ET
SES HABITANTS.

CHAPITRE XVII.

Municipalités saxonnes. — Szászváros. — Müllenbach. — Hermannstadt. — Heltau. Industrie saxonne. — Schellenberg. André Báthori. — Gross-Aue. Emeric Tököli. — La *Tour Rouge*.

Le pays occupé par les Saxons se distingue de celui des Hongrois par son aspect démocratique, aussi bien que par le costume, l'allure et la physionomie de ses habitants. On ne voit là, dans les campagnes, ni maisons seigneuriales, ni rien qui annonce la présence d'un suzerain. Les troupeaux de bœufs et de chevaux qui paissent à l'entour du village appartiennent aux paysans seuls, et on sent à la première vue qu'il existe entre tous les habitants une sorte d'égalité républicaine.

Les Saxons, en effet, ont en Transylvanie une posi-

tion particulière. Ils n'ont pas conquis le sol, comme les Magyars; ils n'en ont pas été dépossédés, comme les Valaques: ce qui fait que, n'étant ni vainqueurs ni vaincus, ils ne sont ni seigneurs ni patronés; ils sont simplement sujets du roi, et leur terre est dite *fundus regius*. Appelés en Transylvanie pour peupler le pays et cultiver le sol, ils apportèrent en leur qualité de colons des germes d'égalité qui se sont développés dans leurs institutions. C'est au milieu du 12[e] siècle, sous le règne de Geyza II, que les premiers Saxons parurent en Transylvanie. Ce prince leur accorda certaines libertés qui furent solennellement reconnues en 1224 par le roi André II, l'auteur de la *Bulle d'Or*, sous lequel ils avaient bravement combattu en Palestine.

Le *Privilége* d'André, confirmé cent ans plus tard par le roi Charles I d'Anjou, établissait les droits et les charges des Saxons: « Tout le pays compris entre Varos et Borath, avec la terre des Sicules, Sebes et Darocz, appartient à un seul peuple et est placé sous la juridiction du comte d'Hermannstadt. Les Saxons doivent payer annuellement cinq cents marcs d'argent; ils fourniront aux officiers que le roi enverra percevoir la dîme trois lots de marc (1) pour chaque jour que ces officiers res-

(1) On ne se servit en Hongrie que de petites monnaies d'argent jusqu'à Béla I, qui introduisit, en 10C1, les monnaies d'or de Bysance (*Thuróczi*). Il en fixa la valeur à qua-

teront parmi eux ; ils doivent équiper cinq cents soldats quand le roi commande l'armée en personne et fait la guerre dans le pays, cent quand les troupes sortent du royaume, et seulement cinquante si l'armée est commandée par un magnat. Les Saxons choisissent eux-mêmes leurs prêtres, auxquels ils paient la dîme ; ils ont droit d'usage dans les forêts des Valaques et des Bisséniens ; aux fêtes de saint Georges, de saint Étienne et de saint Martin, ils ont la faculté de prendre gratis du sel pendant huit jours. Les magnats ne peuvent posséder de biens sur la terre des Saxons. Les Saxons doivent défrayer trois fois le roi quand il vient parmi eux, et deux fois le vayvode s'il est appelé dans leur pays par les intérêts de la couronne. Les marchands peuvent aller librement partout le royaume, et sont exempts d'impôts ; leurs foires ne sont pas taxées. »

Cette charte, qui donnait aux Saxons des droits si étendus, montre quel prix les rois attachaient à l'éta-

rante deniers d'argent (*Katona*). Un de ces deniers valait dix deniers actuels de Kremnitz : donc quarante deniers d'argent valaient quatre cents deniers actuels ou quatre florins, le prix d'un ducat de Kremnitz ou de Hollande.

Le marc hongrois de Béla, comme celui de Hollande ou de Cologne, avait quatre quarts ou *fertones* (*vierding*, *farthing*). Le *ferto* valait deux onces et quatre lots.

Les Hongrois conservèrent long-temps le système monétaire établi par Béla I.

blissement d'une colonie allemande en Transylvanie. Elle a subi avec le temps diverses altérations.

Le pays des Saxons fut long-temps régi d'après la coutume que renfermait un manuscrit apporté de Nuremberg, c'est-à-dire de la même façon que les communes d'Allemagne. Au 16e siècle, plusieurs magistrats sous la direction d'Albert Hutter, juge royal d'Hermannstadt, firent un recueil de lois municipales, *statuta*, qui fut approuvé par Etienne Báthori, puis par l'empereur Léopold, et qui est la base de l'organisation actuelle du corps politique des Saxons.

A leur tête est placée l'assemblée générale de la nation (1), qui a la direction suprême des affaires, sous la dépendance immédiate du conseil du gouvernement. Elle se compose de vingt-deux membres, librement élus, qui se réunissent tous les ans à Hermannstadt le jour de Sainte-Catherine, et tiennent séance pendant plusieurs semaines.

Le chef de cette assemblée est le comte de la nation saxonne. Il était jadis choisi par le roi, car il est l'intermédiaire entre le souverain et la nation; sous le gouvernement des princes, les Saxons l'élurent eux-mêmes; il est aujourd'hui nommé par le roi, sur la présentation, faite par la nation, de trois candidats. Le comte des Saxons est toujours créé membre du conseil du gouvernement, siégeant à Clausembourg; il veille à l'exécution des ordonnances

(1) *Universitas nationis saxonicæ.*

royales ; il convoque les « restaurations », c'est-à-dire les assemblées qui nomment les employés, et surveille les fonctionnaires des différentes branches d'administration. Outre l'assemblée générale, le comte a encore sous lui, pour les affaires courantes, un bureau particulier présidé par le notaire provincial. Sa juridiction s'étend encore sur l'administration des finances nationales et la révision des comptes, qui sont confiées l'une et l'autre à des bureaux distincts, car la nation a une caisse particulière.

Le pays des Saxons est divisé en onze arrondissements, neuf siéges et deux districts, qui sont tous soumis à l'assemblée générale. L'administration politique, dans chacun de ces districts ou siéges, est confiée aux magistrats et au bureau de l'arrondissement, sous la présidence d'un premier fonctionnaire, qui, selon les localités, s'appelle bourgmestre, juge suprême du district, ou juge royal, et réside dans le chef-lieu. Celui qui vient après est chargé plus spécialement de la justice, sous le nom de juge du district ou du siége. Le pouvoir de ces deux magistrats s'étend sur tout l'arrondissement. Le maire de la ville (*Stadthann*), au contraire, excepté dans les deux districts, est spécialement attaché au chef-lieu ; cependant il exerce la police dans le siége entier.

Quand le chef-lieu de l'arrondissement est une ville libre, le premier fonctionnaire est secondé, pour les af-

faires importantes, par un sénat, dont il est le président naturel. Un notaire et un vice-notaire gardent les archives et mènent la correspondance. Un receveur royal perçoit les impôts, lequel a place dans le sénat. La caisse du siége est confiée à un trésorier spécial. D'autres employés viennent ensuite, chargés des affaires secondaires.

En outre, dans chaque ville ou bourg se trouve un conseil communal (*Communitæt*), composé de bourgeois qui s'assemblent à des époques indéterminées. Ce conseil exerce sur les fonctionnaires un droit de contrôle fort étendu, envoie les députés de la ville à la Diète et à l'assemblée générale, fait des ordonnances, etc. Quand ses vues ne s'accordent pas avec celles de l'administration (*Magistrat*), l'assemblée générale se fait juge et termine le différend.

Cette division du pouvoir entre les fonctionnaires et les citoyens se retrouve encore dans le village. Là sont en présence les anciens d'une part, de l'autre le juge et plusieurs jurés. Au dessus d'eux est placé un inspecteur qui les met en rapport avec l'administration du siége.

Une assemblée particulière se réunit deux fois par an dans chaque siége ou district, pour traiter les affaires de l'arrondissement. Elle se compose de deux députés par village et d'un certain nombre de députés du chef-lieu. Le droit de nommer les fonctionnaires du siége est exercé ou par cette assemblée seule, ou par cette

assemblée conjointement avec le conseil communal, ou par le conseil communal seul. Ce dernier corps se recrute lui-même. Les employés du village sont nommés par la commune. Certaines charges sont conférées temporairement, comme celles de bourgmestre, juge du siége, etc. On fait de nouveaux choix tous les deux ans. Le juge du village est aussi, au bout de ce temps, réélu ou remplacé.

La plupart des villages saxons sont dits «libres». Ce sont ceux dont on vient de lire les priviléges. Quelques uns sont soumis aux siéges. Ceux-ci ne participent pas aux droits des autres; ils sont administrés par des fonctionnaires nommés par l'inspecteur; mais, en vertu des priviléges concédés à leurs possesseurs par les princes, ils ont une justice particulière.

Les Saxons acquittent tous l'impôt (1). Il n'y a pas

(1) Cet impôt est monté, en 1841-42, à 614,061 florins 49 kreutzers (1,594,102 fr. 36 c.), qui ont été ainsi répartis :

		fl.	kr.
Siége	d'Hermannstadt	136,753	30
—	Mediasch	59,932	9
—	Müllenbach	23,951	16
—	Groszschenck	43,303	45
—	Reps	41,468	1
—	Leschkirch.	19,929	51
—	Reuszmarkt	26,692	21
—	Szászváros.	25,704	4

de nobles parmi eux. Ceux qui ont des titres comptent comme magnats hongrois, et non comme gentilshommes saxons.

C'est un fait curieux à signaler que la présence d'institutions semblables dans une principauté aristocratique comme la Transylvanie, et qui se rattache à une monarchie absolue comme l'empire d'Autriche. Toutefois, les Saxons ne jouissent pas, dans leurs rapports avec le souverain, d'une liberté proportionnée à leurs franchises municipales. Au commencement de ce siècle ils acceptèrent, sous le nom de *puncta regulativa*, certaines propositions du gouvernement, lequel s'engageait à exercer un contrôle sévère sur chaque branche d'administration. Les Saxons y ont gagné en ce sens que leurs affaires sont mieux dirigées; mais leur volonté est toujours subordonnée à celle du roi. Comme ils attachent plus de prix aux avantages matériels qu'aux droits politiques, ils ne se plaignent pas. Cependant ils ont aussi leurs griefs comme le reste des Transylvains.

	fl.	kr.
Siége de Schæsbourg.	36,091	43
District de Cronstadt.	151,759	22
— Bistritz	48,475	47

Les paysans saxons habitant la terre du roi paient la dîme au fisc : une partie de cette dîme revient aux prêtres. Ils font aussi les routes, et sont soumis aux mêmes charges que les autres paysans.

Chez les Saxons, la justice est également administrée d'une manière distincte. On compte ordinairement trois instances. Le premier tribunal, composé du juge de l'arrondissement et de ce qu'on appelle les secrétaires de justice (*gerichts secretære*), connaît des matières civiles et criminelles. De là, l'appel a lieu devant un tribunal formé par le bureau du siége. L'assemblée générale est la plus haute cour de justice. On en appelle de ses décisions au conseil du gouvernement, puis au roi. Telle est la marche habituelle des affaires. En outre, il y a des lieux où la règle ordinaire n'est pas suivie. Certaines causes sont jugées en première instance par les employés de la ville ou de l'arrondissement. Quand la nation ou le siége possède un bien noble, l'une et l'autre peuvent exercer les droits de possesseur noble, et tenir un *forum dominale*, dont l'inspecteur du siége est le président.

Les Saxons professent le luthéranisme. Les pasteurs de leurs villages sont plus instruits que ceux des autres communions en Transylvanie, et répondent le mieux à l'idée qu'éveille toujours la dignité de prêtre. Ils sont tenus d'achever leurs études dans les universités allemandes et ne peuvent obtenir de cure avant d'avoir professé. Ils sont en même temps le mieux rétribués : outre qu'ils lèvent la dîme sur les paysans, le village leur donne des terres; aussi chaque pasteur a-t-il un ou plusieurs aides auxquels il cède le dixième de ses revenus. Selon

le privilége d'André, les paysans les choisissent eux-mêmes. Voici comment s'opère cette élection. Quand une cure est vacante, le doyen et le syndic du chapitre, conjointement avec le bourgmestre, le juge du siége et le plus âgé sénateur, dressent une liste de six candidats par ordre de mérite. Cette liste est remise au commissaire laïque, qui se rend avec le commissaire ecclésiastique à la paroisse, où les habitants sont déjà rassemblés. Quand le service divin est achevé, le commissaire ecclésiastique fait connaître les noms des candidats. Les femmes et les jeunes gens quittent alors l'église. Chaque propriétaire marié se rend à l'autel et donne sa voix secrètement ou non. Le prêtre élu par la majorité est confirmé par le prince; il paie au trésor une taxe proportionnée aux dîmes qu'il reçoit.

La maison du prêtre est la seule, dans le village, qui se distingue de celle des paysans. Elle est ordinairement située près de l'église, qui elle-même est presque toujours entourée de vieux murs : car les églises servaient autrefois de forteresses; c'est là que les paysans se réfugiaient avec leur famille et ce qu'ils pouvaient sauver de leurs biens, quand les Tatars descendaient en Transylvanie; chaque église devenait une place forte, un champ de bataille. A la fin l'ennemi était chassé par les armes, la famine ou la peste. Alors seulement on sortait; et chacun, dans le village incendié, cherchait les débris de sa demeure. Les Hongrois ne montraient pas

tant de prudence. « Ils négligent de fortifier ce qu'ils appellent leurs villes et leurs maisons seigneuriales, écrivait en 1670 le comte Nicolas Bethlen, et ils sont trop heureux, aussi bien que les Valaques, qui sont leurs paysans, de profiter de ces asyles dans les temps orageux. » Il est vrai qu'ils payaient fort cher ces asyles. Un décret rendu par l'empereur Léopold en 1693 recommande la générosité aux Saxons et leur défend de taxer trop haut le droit d'hospitalité.

Les enceintes fortifiées des églises saxonnes ont de nos jours une destination plus pacifique. Les paysans s'en servent comme de magasins. Le gros mur qui entoure l'église du village de Bolkáts est percé à l'intérieur de portes fermées à doubles cadenas. Dans ces trous, me dit le prêtre, les habitants gardent leurs grains, leur lard, leurs habits, quelquefois même leur argent.

En général, quand on parcourt le pays des Saxons, on est surpris de la quantité de vieux monuments qui s'y trouvent, eu égard au reste de la Transylvanie. Vous ne traversez pas sans interêt leurs villes, car de vieilles églises et de vieux murs vous disent qu'elles ont un passé.

Szászváros, la première ville saxonne que l'on rencontre en venant de Hátzeg, a été bâtie en 1199. L'église élevée par Jean Hunyade après sa victoire de Szent-Imre, est tombée en ruines; on la restaure. Il y avait là un château-fort ancien qui montre encore quelques

pierres, et qui fut détruit pendant l'insurrection rakotzienne. Les Allemands donnent à cette ville le nom de Bros, à cause d'une antique église dont il ne reste plus de traces, et qui fut dédiée à saint Ambroise.

Müllenbach date de 1150. Cette ville, que l'on a crue, sans trop de fondement, élevée sur les ruines d'une colonie romaine (1), fut des plus florissantes et des plus riches. Jean Zápolya en trouvait le séjour si agréable, qu'il avait résolu de l'agrandir, peut-être pour y habiter. Son destin voulut qu'il y rencontrât la mort tandis qu'il conduisait son armée vers Fagaras. L'enceinte de Müllenbach circonscrit un espace aujourd'hui trop étendu, car la population a diminué. Il en est de même dans presque toutes les villes saxonnes. Une assez belle église gothique s'est conservée, où l'on voyait au siècle passé une statue de la Vierge, très connue et fort ancienne, qui a malheureusement disparu. Müllenbach fut cruellement saccagé par les Turcs en 1438, lorsque Amurat, furieux de l'échec qu'il avait reçu devant Belgrade, fit piller la Transylvanie. Elle eut encore à souffrir en 1704 lors de la révolte des Hongrois.

Hermannstadt (2) est la capitale des Saxons. On rapporte relativement à sa fondation la même fable qui est contée à propos de Carthage; et une fontaine nommée Puits

(1) *Romanæ muliares coloniæ.*

(2) En hongrois, Szeben.

du Porcher (*Diszno Pásztor Kútja*) rappelle l'adresse du pâtre qui éleva les premières cabanes sur le sol que pouvait recouvrir la peau d'un bœuf (1). Elle tire son nom d'un Allemand appelé Hermann, venu de Nuremberg en Hongrie avec Gisèle de Bavière, femme de saint Etienne, et dont la dernière descendante est morte, il y a quelques mois, pauvre et ignorée. Hermann agrandit le village qui porta d'abord le nom d'Hermannsdorf, et y attira ses compatriotes. Peu à peu la ville prit de l'importance et devint la plus forte place de Transylvanie. C'est à Hermannstadt que se réfugiaient les hauts fonctionnaires de la province dans les temps de troubles. Marie-Thérèse voulut que la Diète y fût désormais convoquée, parce que ses bonnes murailles en faisaient un lieu sûr. Hermannstadt a eu la gloire de résister à toutes les attaques des Turcs : ils ne l'ont jamais prise. Frappés de la quantité d'édifices couverts de tuiles (ce qui alors n'était pas commun) que renfermait cette cité, ils l'appelaient la Ville-Rouge.

Cependant les guerres civiles, qui désolaient continuellement la Transylvanie, n'épargnèrent point Hermannstadt. En 1610, cette place ouvrit ses portes au prince Gabriel Báthori, qui la traita en ville prise d'assaut. Excité par les conseils de Jean Imrefi, président de la Diète, et sous prétexte que les habitants

(1) Timon, *Imago Hungariæ*.

avaient refusé d'accueillir André Báthori, son oncle, cardinal et prince de Transylvanie, lequel fut battu devant Hermannstadt, il se fit remettre les clefs de la ville, ordonna que toutes les armes fussent apportées sur la place publique, leva des contributions excessives, mit les magistrats aux fers, chassa un grand nombre de citoyens, dont il retint les femmes, et livra la ville à ses troupes. Un demi-siècle après, en 1660, Hermannstadt fut assiégé par George II Rákótzi. Ce hardi capitaine, quoiqu'il eût été dépouillé de la principauté de Transylvanie par le Grand-Seigneur, dont il avait enfreint les ordres, chercha à conserver le pouvoir, on l'a vu, en défendant ses droits à main armée. Il combattit contre les successeurs que les Turcs lui donnèrent, soutenu par un grand nombre de ses anciens sujets. Bartzai, nommé prince par le pacha Mustapha, s'était enfermé dans Hermanstadt. Rákótzi vint l'y assiéger au commencement de l'hiver. Les Turcs avaient jeté dans la place quelques centaines de Spahis et de Janissaires, qui furent reçus comme amis. Quelques magnats du parti de Bartzai défendirent aussi la ville. De ce nombre était le jeune comte Nicolas Bethlen, auquel nous devons des mémoires sur l'histoire de Transylvanie écrits par lui-même en français. Rákótzi n'avait pas de grosse artillerie; il ne pouvait entamer les fortifications. Les assiégés eurent à souffrir de la famine; mais ils étaient encouragés par les promesses d Ali, pacha de Temesvár,

et de l'empereur d'Allemagne, qui leur annonçaient des secours. Un Hongrois, Jean Ormandi, pénétra dans la ville avec un compagnon, déguisé en paysan et portant les dépêches de l'empereur. Son compagnon, pour traverser les lignes ennemies, enduisit la réponse de cire d'Espagne et l'avala. Le comte Bethlen lui-même se hasarda à sortir de nuit à la faveur d'un déguisement; mais, quoiqu'il ait paru le faire dans un but d'utilité publique, il n'était poussé que par le désir d'aller porter au dehors de tendres consolations. L'hiver se passait et la ville tenait toujours. Quand les neiges furent fondues, Achmet, pacha de Bude, traversa la Hongrie et vint menacer plusieurs châteaux occupés par les troupes rakotziennes. George II marcha à sa rencontre et se fit tuer bravement à Gyalu.

Ces temps sont déjà loin de nous. Aujourd'hui les habitants d'Hermannstadt détruisent les murailles qui faisaient leur orgueil, parce qu'elles étranglent la ville. Les portes fortifiées sous lesquelles il faut passer sont criblées de balles. Elles seront bientôt abattues. Au dessus d'une de ces portes se lisait jadis une inscription romaine; la pierre sur laquelle elle était gravée a disparu; on l'avait sans doute trouvée aux alentours. La partie basse de la ville est formée de petites rues tortueuses, coupées d'escaliers raides et étroits, et flanquées de maisons à pignon. Plusieurs édifices et quelques hôtels dans le goût du temps de Louis XV décorent la ville haute,

qui aboutit à de charmantes promenades. L'église luthérienne mérite d'être vue. Il y a là les seuls vitraux qu'on ait conservés en Transylvanie. Un crucifiement peint sur le mur est remarquable à la fois par son antiquité et par la supériorité inattendue du travail. Les réparations qu'il a fallu faire ont ôté à l'église beaucoup de son caractère gothique, mais ne l'ont pas entièrement effacée. Elle est pavée de tombeaux curieux; quelques pierres sont surmontées de statues couchées. Pendant que je me trouvais à Hermannstadt, un des tombeaux s'était enfoncé : c'était celui d'un comte des Saxons, mort trois siècles avant, en 1542. On montrait ses habits de soie et d'or, qu'on aurait présumés plus modernes.

Le baron Bruckental, gouverneur de Transylvanie sous Marie-Thérèse, créa un musée et une bibliothèque qu'il légua, avec un fonds de 36 mille florins, à ses héritiers, à condition que le public d'Hermannstadt en aurait la jouissance. La bibliothèque renferme environ dix-huit mille volumes, et s'accroît chaque année. On y remarque plusieurs manuscrits, entre autres celui qui contient la coutume de Nuremberg, et sur lequel les magistrats d'Hermannstadt prêtaient serment en entrant en charge. Un autre manuscrit, des plus beaux qui existent, est superbement imagé : c'est un livre d'heures. Quelques originaux et de bonnes copies se trouvent dans le musée. Il ne faut pas s'attendre à une

riche et nombreuse galerie; toutefois cette collection est plus belle que ne le sont d'ordinaire celles des grands seigneurs qui consacrent noblement leur fortune à honorer les arts. On y voit les portraits des princes nationaux. Le musée est enrichi d'une collection fort intéressante d'antiquités trouvées en Transylvanie. Un des bas-reliefs mithriaques qui s'y trouvent a été décrit dans le mémoire de M. Lajard à l'Institut. Plusieurs statuettes de bronze sont d'une rare perfection. On a aussi réuni de nombreux échantillons des richesses minéralogiques du pays. L'or se voit là sous toutes les formes, en feuille, en poudre, cristallisé, mousseux, seul ou soudé à la roche. Les autres métaux et les pierres plus ou moins précieuses que produit la Transylvanie y sont aussi rassemblés : d'un coup d'œil on peut se faire une idée des trésors que la nature a prodigués à cette contrée. Il y a encore à voir une collection d'armes, et surtout un cabinet de médailles qu'on dit être fort curieux. Malheureusement il n'est ouvert que lorsque le propriétaire actuel se trouve à Hermannstadt. Cette condition n'étant pas soupçonnée des voyageurs, peu d'entre eux ont pu le visiter.

Une maison d'orphelins a été fondée par Marie-Thérèse à Hermannstadt; les enfants y sont tous élevés dans la religion catholique. Cette ville est le siége de la trésorerie et de plusieurs autres administrations. L'évêque grec non uni y réside, ainsi que le commandant géné-

ral des troupes autrichiennes de la province. Les magnats transylvains préfèrent demeurer à Kolosvár : Hermannstadt n'est guère habité que par des Saxons (1). Toutefois, dans le trop court espace de temps qu'il m'a été donné d'y rester, j'ai pu connaître encore quelques Hongrois dont je garderai le souvenir. Hermannstadt a un théâtre allemand, qui est ouvert pendant l'été et qui rappelle ceux de nos villes de province ; l'hiver les comédiens se rendent à Cronstadt. A tout prendre, cette seconde capitale de la Transylvanie n'est pas un séjour aussi agréable ni surtout aussi gai que Clausenbourg, sa rivale ; mais elle a l'air plus important. On y voit quelques bonnes fabriques et il y règne une certaine activité commerciale. Elle a de plus l'avantage d'être située dans une belle contrée. De hautes montagnes s'élèvent à l'horizon. Près de la ville, les campagnes offrent un agréable aspect. Il y a surtout un bois de cerisiers qui offre une promenade unique au temps de la fleuraison. Les fruits en sont renommés.

Ce bois se trouve près du village de Heltau, qui a cela de remarquable, pour la Transylvanie, qu'il n'est habité que par des fabricants. Les trois mille paysans qui y vivent confectionnent un certain drap blanc très fort dont on exporte chaque année pour une valeur d'un million de francs Un rouleau d'étoffe de trente aunes

(1) Sa population s'élève à dix-neuf mille âmes.

de Vienne (environ vingt mètres) coûte cent florins. Ce drap est recherché dans toute la Hongrie ; il se vend même plus loin. Chaque famille possède des métiers qui sont toujours en mouvement, car tous les habitants se livrent à cette fabrication. On reconnaît au premier coup d'œil que les paysans d'Heltau ont une industrie particulière. Les maisons du village sont vastes, hautes, bien bâties, et semblent plutôt appartenir au faubourg d'une grande ville. Les hommes que nous vîmes sortir de l'église étaient tous très bien vêtus. Ils portaient des culottes hongroises et de hautes bottes, une veste en peau, et un manteau de drap blanc à broderies rouges, avec un collet carré sur le dos et deux longues manches flottantes. Les femmes étaient coiffées d'un voile blanc, et les jeunes filles, suivant la coutume saxonne, d'un shako de velours noir.

Nos amis d'Hermannstadt, ne sachant trop à qui nous adresser dans ce village, nous avaient recommandé de chercher à tout hasard le pharmacien, comme étant le personnage le plus important du lieu. Je ne fus pas peu étonné de le voir répondre en français au discours allemand que je m'efforçai d'abord de lui adresser. Quoique j'aie eu bien souvent, en Transylvanie, la très agréable surprise d'entendre des paroles françaises là où je n'avais aucun droit de l'espérer, j'avoue que dans ce moment surtout je ne m'attendais pas à parler ma langue. J'allai voir avec notre cicérone improvisé un des principaux

habitants d'Heltau, nommé Pierre Mathias, qui expliqua devant moi, quoiqu'un peu à contre-cœur peut-être, la fabrication très simple du drap. Cet homme avait un air de dignité que les paysans hongrois savent prendre fort bien, mais que ceux de race allemande n'ont pas d'ordinaire. Il était grand, avait un front haut et des yeux bienveillants qui donnaient quelque chose d'ouvert à sa physionomie. Tout chez lui respirait une aisance honorablement acquise. Il ne paraissait manquer de rien ; et si on n'apercevait pas d'objet de luxe, du moins voyait-on qu'il avait su s'entourer de ce qui pouvait lui rendre la vie agréable. J'avais remarqué chez les autres riches villageois, hongrois et valaques, qu'ils recherchaient les belles armes et qu'ils en tapissaient leurs chambres. Le Saxon est pacifique par nature : il n'y avait là ni sabres ni fusils. En revanche deux tableaux étaient suspendus aux murs. C'était le portrait de Mathias en veste de peau ; puis celui de sa femme, également vêtue en paysanne. Je ne sais quel peintre allemand passant par Heltau les avait fait poser. Les portraits de fermiers endimanchés, en habits bleus à boutons jaunes, qui vous poursuivent partout, me revinrent en mémoire, et je sus gré à ces deux braves gens de s'être fait peindre dans leur antique et vénérable costume.

On trouve encore aux environs d'Hermannstadt d'autres traces d'industrie. Dans un second bourg, nommé Orlath, il existe une fabrique de papiers qui serait

même remarquable partout ailleurs qu'en Transylvanie. A Zoodt, à Resinar, un grand nombre de moulins à foulons sont toujours en mouvement. Les habitants de Resinar font en outre un commerce de suifs et de cordes, dont ils retirent chaque année plus de deux cent mille florins. Ils expédient leurs denrées jusqu'à Vienne. Un intérêt d'un autre genre conduit l'étranger à Hammersdorf. Le pasteur de ce village, M. Ackner, l'un des collaborateurs d'une publication périodique que l'on regrette de voir interrompue (1), a réuni toutes sortes d'objets trouvés dans le pays et spécialement près d'Hermannstadt. Il possède des monnaies, des armes romaines et de beaux minéraux. Sa collection de fossiles, dont une grande partie fut découverte dans le village même, a sans doute le mérite d'être unique. M. Ackner croit reconnaître des ossements de lions, d'éléphants, de rhinocéros, etc.

En présence de ces témoignages de l'industrie et de la science surgissent des souvenirs historiques empruntés aux annales sanglantes de la Transylvanie. Schellenberg est situé à une heure d'Hermannstadt. Dans la plaine qui sépare la ville du village se donna, en 1599, une bataille qui livra à ses ennemis cette belle et malheureuse province. C'était le temps où Rodolphe II, se

(1) *Transsilvania, periodische Zeitschrift für Landeskunde*. Hermannstadt.

prévalant du traité fait avec Sigismond Báthori, et que les Hongrois avaient repoussé, voulait ajouter la Transylvanie à ses états. Le sanguinaire Georges Basta, et le vayvode de Valachie, Michel, dont la mémoire est encore odieuse, soutenaient le parti de l'empereur. Le cardinal André Báthori, élu prince après l'abdication de Sigismond, son parent, venait de convoquer la diète à Fejérvár pour le jour de Saint-Luc, quand on apprit que Michel campait dans le pays de Cronstadt. L'adroit vayvode avait su attirer quelques milliers de Sicules, qui renforcèrent son armée. Le 27 octobre il présenta la bataille aux Transylvains près de Schellenberg. On combattit tout le jour. Vers le soir, les troupes du cardinal, qui se défendaient contre un ennemi deux fois plus nombreux, cédèrent et furent dispersées.

André Báthori, qui avait vu périr le tiers de ses soldats, chercha son salut dans la fuite. Il passa devant Hermannstadt, et, prenant la direction de Schœsbourg, gagna Oltzina tout d'une traite. Là son cheval s'abattit dans la boue, et il dut l'abandonner avec les richesses qu'il portait, pour se réfugier au plus vite à Udvarhely. Dans le dessein de se retirer en Moldavie, il arriva dans le siége de Csik; mais il était poursuivi par une troupe de Sicules, de Bulgares et de Valaques, qui le serraient de près. Mourant de faim et de fatigue, il s'arrêta un instant à Naskalad, où des bergers lui donnèrent du fromage et du lait. A peine était-il parti, que Blaise Ör-

dög survint avec les Valaques. Les bergers leur racontèrent qu'un homme effaré et harassé était apparu au milieu d'eux, demandant quelque nourriture. Les Valaques se firent montrer le chemin qu'il avait pris, et, quoique la nuit fût venue, continuèrent leur poursuite. Ils l'aperçurent enfin à la clarté de la lune. Tous ses compagnons l'avaient abandonné; un seul fidèle, Nicolas Micó, était resté près de lui. Le cardinal n'espérait pas de merci. Il reçut ses ennemis l'épée haute; mais, blessé mortellement au front, il tomba. Mikó se fit tuer à ses côtés. Cette tragédie se passait près du village de Szent-Domokos (1). Une tradition certaine indique la place même où ils furent égorgés. Blaise Ördög coupa la tête du prince et le doigt où il portait son diamant, et arriva avec ses trophées à Fejérvár, où Michel l'attendait. Florica, femme du vayvode, ne put retenir ses larmes, et s'écria en sanglotant : *Szerakul popa! szerakul popa!* « pauvre prêtre! » Michel riait et répétait ces paroles. Cependant le corps et la tête du cardinal furent réunis et déposés dans l'église de Saint-Michel. Le peuple assistait en pleurant à ses funérailles, car on avait pitié de sa jeunesse et de ses malheurs. Par une singulière fatalité, le cardinal André Báthori fut enseveli dans un tombeau qu'il avait préparé lui-même pour son frère.

(1) Saint-Dominique.

Quant au vayvode Michel, après s'être vanté d'avoir soumis la Transylvanie pour l'empereur, il lui refusa obéissance, et pilla le pays pour son compte. Les Valaques massacraient sans épargner l'âge ni le sexe. Des populations entières fuyaient devant eux. Les prêtres étaient pendus dans les églises. Ce fut alors que les tombeaux de Fejérvár furent violés! Les paysans valaques de Transylvanie se levèrent à leur tour et poursuivirent les nobles. Mais la mesure était enfin comblée. Le vayvode reçut le châtiment de ses crimes. Comme il campait près de Torda, deux Vallons pénétrèrent dans sa tente et le tuèrent à coups de hallebarde. Les meurtriers livrèrent son corps à toutes sortes d'insultes. A la fin on l'enterra. Cet homme avait mis le pays à feu et à sang. Les Hongrois, pour s'en venger, écrivirent en latin sur sa tombe une épitaphe rabelaisienne, qui est devenue historique, et qui a fait rire dans son temps toute la Transylvanie. Ainsi nos pères se consolaient par une chanson des victoires de Marlborough.

Le pays d'Hermannstadt a été le théâtre de bien des événements importants, car ce fut souvent de la Valachie que les ennemis fondirent sur la province. C'est par là que le Grand-Seigneur envoyait ses terribles janissaires, que redoutaient également ceux qu'ils venaient combattre et les alliés auxquels ils portaient secours. Cette contrée fut la première qui se soumit aux

armes d'Emeric Tököli, quand il réclama la principauté de Transylvanie à la tête des Turcs et des Hongrois mécontents. Après sa victoire de Zernyest, il convoqua la Diète dans le village de Gross-Aue pour faire proclamer son élection. Il fut nommé prince en effet, mais les présages étaient funestes. Tandis qu'il s'avançait à la tête de son cortége, dans le moment de l'inauguration, au bruit des canons, des tambours et des trompettes, et en présence de l'armée rangée en bataille, son cheval, dont on admirait la force et la beauté, mourut subitement. Les soldats furent consternés. Pour Tököli, il ne s'en inquiéta pas. Il fit frapper dans sa tente des pièces d'argent où il était représenté, d'un côté, avec cet exergue en latin : « Emeric Tököli, chef des protestants » ; de l'autre on voyait la figure d'un cheval sauvage et ces trois mots : *Virtus nescia freni.* Dès qu'on apprit l'arrivée de Tököli et des Turcs, les conseillers du gouvernement et les magnats ou députés qui tenaient pour l'empereur se retirèrent de Radnoth à Kolosvár. Quelques Hongrois attachés à l'Autriche se rendirent à Vienne et demandèrent du secours. Louis de Bade vint s'opposer aux progrès des Turcs ; et, quelque énergie qu'il pût déployer, Tököli fut forcé d'abandonner la Transylvanie. Alors les Impériaux procédèrent à l'élection du jeune prince Michel II Apaffi : ce n'était là qu'une pierre d'attente.

Le défilé qui joint Hermannstadt et la Valachie porte

le nom de *la Tour Rouge.* Il est ainsi appelé à cause d'un fort qui en défendait l'entrée, lequel était sans doute peint à la manière des châteaux hongrois ; ou peut-être que ce nom rappelle les nombreux combats qui se sont livrés sous ses murs (1). L'Aluta, traversant la chaîne élevée qui sépare la Valachie de la Transylvanie, coule dans un lit fort encaissé que longe une route péniblement taillée dans le roc. On voit de loin les montagnes s'abaisser graduellement de chaque côté pour faire passage au fleuve. De l'une d'elles on aperçoit, dit-on, le Danube, qui coule à Nicopolis. Dès qu'on s'est engagé dans le défilé, on a continuellement sous les yeux de fort beaux paysages. Les montagnes, droites et hérissées d'arbres, bordent comme une éternelle muraille l'Aluta, qui serpente et tournoie sans cesse, de façon qu'on croit voir une suite de lacs. Çà et là sont semés quelques débris des forts qui barraient le défilé.

La route, qui suit toujours les sinuosités de la rivière, s'abaisse parfois jusqu'à l'eau ou monte entre les rochers et domine l'Aluta. Elle est creusée presque partout dans le flanc de la montagne, qui s'éboule quel-

(1) Les Hongrois l'appellent *Veres Torony,* « Tour rouge ». Quelques uns prétendent que le nom primitif était *Veres Torony,* « Tour sanglante ». Les Valaques disent : *Turnu Rossu.*

quefois et jette sur la voie des pierres et du sable. Ailleurs le passage est si rétréci, que chaque hiver, quand la terre est glissante, une ou plusieurs voitures roulent et vont se briser sur la glace du fleuve. Les torrents qui bondissent du haut des montagnes et traversent le chemin se gèlent alors et présentent des monceaux de glace qui arrêtent les chevaux. Cependant cette route n'en est pas moins un beau travail, et qui fait souvenir de la rivière de Gênes. C'est l'empereur Charles VI qui la fit percer en 1727, comme l'indiquent quelques mots latins gravés sur le roc à la manière des inscriptions romaines. Elle était encore praticable quand je la parcourus : on rencontrait des voitures chargées de fer de Hunyad et des cavaliers qui allaient et venaient d'un pays à l'autre. De la Valachie venait un vent très chaud, qui tempérait le froid déjà rigoureux de la saison : quand il souffle au mois de janvier, il fait fondre les neiges. Par moments nous entendions les coups de feu des montagnards qui chassaient l'ours.

L'entrée du défilé, en venant d'Hermannstadt, est gardée par un bastion construit par Marie-Thérèse sur l'emplacement d'un vieux château. Il commande la route, mais n'arrêterait pas long-temps un ennemi redoutable. Dans un moment où l'état de la Valachie donnait à l'Autriche quelque inquiétude, il y a une vingtaine d'année, on le mit en état de défense, et l'on se préparait déjà à abattre les saules qui bordent l'Aluta pour

laisser le champ libre à l'artillerie. Le bastion est peint en rouge foncé, ce qui est fort laid, sans doute en l'honneur du nom que porte le défilé. Près de là se trouve la douane, que les contrebandiers savent éviter avec tant d'adresse (1). On voit sur la route les restes de l'ancien lazaret qui fut un jour enseveli sous l'éboulement de la montagne.

Le défilé de la *Tour Rouge* a été ensanglanté par de nombreuses batailles. Souvent les Transylvains attendaient, cachés dans les montagnes, l'ennemi qui venait envahir leur pays, et une lutte terrible s'engageait sur ce terrain dangereux : le fleuve emportait les morts. Les Turcs y furent battus en 1493 par les Sicules, et la plus grande partie des barbares fut précipitée du haut des montagnes dans l'Aluta. Sous le règne d'Isabelle ils y éprouvèrent encore une défaite qui leur coûta cher. Le cardinal Martinuzi, averti de l'approche des Turcs, assembla quelques troupes, qu'il fit poster dans les gorges de ces montagnes. Dès que l'ennemi parut, elles

(1) On en tire chaque année 250,000 fr. Celle de Törts rapporte plus, parce que par la *Tour Rouge* il ne vient guère de la Valachie que du bétail.

On paie pour l'entrée d'un bœuf 4 fl. 9 kr. (10 fr. 77 c.).
d'un cheval 3 fl. 9 kr. (8 fr. 18 c.).
d'une vache 2 fl. 9 kr. (5 fr. 58 c.).
d'un porc 1 fl. 6 kr. (2 fr. 86 c.).

l'attaquèrent à l'improviste, guidées par Kendeffy et Jean Kemény ; cinq mille Turcs mordirent la poussière, une partie se noya, et un butin considérable resta aux mains des vainqueurs.

On voit que de bonne heure les habitants de la Transylvanie s'étaient mis en mesure de fermer ce passage aux étrangers : car le pays n'est attaquable que par les rares défilés pratiqués par la nature entre les montagnes. Partout ailleurs, la chaîne continuelle qui entoure cette province comme une ceinture offre des obstacles insurmontables, et que peuvent seuls braver les brigands ou des contrebandiers. En avant du défilé, sur une hauteur, se voient les ruines du château de Lotterbourg, que la tradition saxonne rapporte avoir été construit au moyen âge par des chevaliers allemands. Dans un décret qui date de 1453, le roi Ladislas VI en fait don aux Saxons avec les forts de Tholmats et de la Tour Rouge. Celui-ci consiste aujourd'hui en une tour circulaire bâtie par Georges II Rákótzi. Elle est à demi détruite : toute une moitié s'en est allée du haut en bas, de façon qu'on aperçoit l'escalier qui était creusé dans l'épaisseur du mur. D'un côté elle est baignée par l'Aluta, et de l'autre elle touche la route. Des murailles crénelées joignaient la tour à la montagne, qui est là encore plus impraticable qu'ailleurs. La Transylvanie fut donc littéralement fermée de ce côté. Ces murailles étaient encore assez importantes il y a un siècle et demi

pour que les Hongrois, pendant l'insurrection rakotzienne, prissent la peine d'en chasser les Autrichiens. Aujourd'hui cette tour béante, semblable à un vieux soldat oublié en sentinelle, est le seul souvenir qui reste de tant de luttes acharnées ; et, quand autour de ses débris l'imagination évoque des nuées de Turcs et de Tatars, on est étonné que les montagnes soient muettes, et que le fleuve coule avec son éternelle tranquillité.

Un petit ruisseau qui porte du fer, et dont les eaux foncées ne se mêlent que tardivement à celles de l'Aluta, indique la limite des deux pays. Le nouveau lazaret est à l'entrée de la frontière, laquelle est gardée par quelques soldats du régiment valaque. Le factionnaire, en sandales et sa *guba* sur le dos, ouvre et ferme une barrière de bois armée d'un loquet : il n'a de militaire que son fusil peint en noir, qu'il porte machinalement sur l'épaule, et sa cartouchière, dont le ceinturon lui serre la taille. La barrière passée, on se trouve en Valachie. Le fantassin auquel était confiée la garde de ce pays, au moment où j'y mis le pied, avait déposé son fusil à la porte du corps de garde, et dormait paisiblement sur un lit de camp, se fiant sans doute à la bonne foi des cabinets européens. Les soldats de la principauté avaient élevé une espèce d'arc de triomphe, surmonté de fleurs et de branches d'arbres. Ils s'attendaient à la visite de l'Hospodar, qui, disaient-ils, inspectait les routes et devait visiter la *Tour Rouge*. Quelques jours

plus tard, en effet, le prince Ghika se présentait vers Cronstadt, à la frontière, mais en fugitif, et demandait un asile à la Transylvanie.

Nous nous avançâmes au delà du corps de garde valaque pour voir quelques uns des tableaux variés que le défilé déroule long-temps encore. Dans un moment où le chemin tournait suivant un angle presque aigu, nous entendîmes le galop d'un cheval que nous ne pouvions apercevoir. Tout à coup il se montra au détour de la route, balayant le sol de sa queue. Il était monté par un bel enfant de quinze ans, dont les cheveux noirs et bouclés flottaient sous un bonnet de laine à longs poils. Ses doigts étaient chargés de grosses bagues en cuivre, qu'on voyait briller quand il agitait les bras pour exciter sa monture. Le haut de ses bottines était taillé en manière de frange, et le cuir de la ceinture qui retenait son étroit pantalon de drap blanc se cachait sous des boutons de métal. Il passa avec rapidité près de nous, et disparut bientôt derrière un rocher.

Comme nous revenions vers Hermannstadt, nous eûmes une preuve étonnante de la paresse et de l'insouciance que les Valaques ont coutume de professer. Nous rencontrâmes huit cavaliers de cette nation dans un lieu si étroit, qu'il semblait nécessaire que les uns ou les autres retournassent sur leurs pas. Les Valaques en conclurent qu'il leur appartenait de reculer pour nous laisser le passage. Mais, en regardant derrière eux, ils vi-

rent que le chemin qu'ils allaient refaire avait bien cinquante pas, et, pour éviter cette fatigue inutile, se rangèrent en file sur le bord de l'abîme. Je voulus plutôt reculer moi-même et les faire avancer; mais on m'avertit qu'une fois leur position prise, ils n'en démordraient pas. Nous passâmes en conséquence le plus doucement possible, et dans une crainte très grande qu'un de leurs chevaux, en faisant le moindre mouvement, ne précipitât son cavalier jusque dans le fleuve.

CHAPITRE XVIII.

Fagaras. — Les libres barons.

Si le lecteur jette les yeux sur la carte, il verra qu'au milieu du pays des Saxons, vers la Valachie, se trouve une portion de territoire assez étendue réservée aux Hongrois. La population se compose là des mêmes éléments que sur le sol voisin : on y compte peu de Magyars, un certain nombre d'hommes de race allemande et beaucoup de Valaques.

On ne comprend pas d'abord pourquoi ce territoire est séparé ainsi du pays des Saxons, puisque ni la nature ni les hommes n'ont changé. Ce sont toujours les mêmes campagnes également bien cultivées, les mêmes villages également bien bâtis, les mêmes langues, les mêmes physionomies, les mêmes costumes. Mais il faut en accuser les événements politiques, qui fort souvent arrangent les choses contre tout ordre naturel. Les Saxons s'écrient qu'on leur a enlevé une partie de leur terre, et à ce sujet formulent un nouveau grief contre les Hongrois. Il leur en coûte de ne pouvoir plus dire, avec le diplôme d'André II : Le pays compris entre Va-

ros et Boralth... appartient à un seul peuple. Ils ont raison; toutefois j'imagine qu'il y aurait danger pour eux à invoquer trop haut ce vieux *privilége*. Ils perdraient du terrain si on leur rendait les véritables limites que le roi André avait assignées. Sans parler de Bistritz, qu'ils occupent à leur tour au milieu de la terre des Hongrois, ils possèdent plusieurs points en dehors de ces limites, lesquelles, par exemple, ne comprenaient qu'une partie du district actuel de Cronstadt. Trois siècles après André, le roi Uladislas donnait encore aux Saxons le château de Tőrts avec neuf villages. Le territoire de Fagaras, celui-là même qui se trouve placé au cœur de leur pays, faisait autrefois partie du comitat hongrois d'Also Fejér, comme le montrent les anciennes chartes.

Il tire son nom d'un château autour duquel fut bâtie la petite ville qui en est le chef-lieu : on la traverse en allant à Cronstadt. La contrée est belle, seulement un peu froide. Le maïs et le tabac y croissent assez bien; mais il n'y a guère de vignes. Plus loin, dans la province de Cronstadt, il y en a moins encore, Cela tient à l'élévation du sol, qui augmente graduellement à mesure que l'on approche des montagnes de la Valachie. Les torrent qu'alimentent ces montagnes coulent avec rapidité vers le nord; et l'Aluta, qui arrive en droite ligne du pays des Sicules, rencontrant une pente, revient brusquement sur ses pas, tourne à droite, longe le territoire de

Fagaras, et ne franchit la chaîne que beaucoup plus bas.

Quoique la saison fût peu avancée lorsque nous traversâmes Fagaras, il régnait un froid très vif qui contrastait singulièrement avec les moissons dont les champs étaient encore couverts. Les montagnes qui terminent au sud la Transylvanie bornaient continuellement l'horizon. Elles se groupent quelquefois par masses énormes, de façon que l'œil se perd dans une suite de cimes hautes et ardues. La neige les avait déjà blanchies. Des nuages de plomb roulaient lentement au ciel, qui semblaient les prolonger sans fin, comme si nous eussions eu devant nous les bornes de la terre. Les montagnes portent à leur base d'antiques forêts de sapins, ce qui leur donnait là une teinte sombre. Ailleurs elles se présentent régulièrement fendues, également élevées, pareilles à de gigantesques sillons fraîchement tracés. Quand le soleil paraissait un instant entre les nuages gris, il dessinait des lignes d'argent sur ces cimes et ces arêtes, animait de quelque lueur ces masses de fer, puis bientôt tout rentrait dans l'ombre, et le tableau se cachait dans un épais brouillard.

Placé entre ces montagnes et l'Aluta comme entre des limites naturelles, le territoire de Fagaras fut regardé de bonne heure comme une sorte de province à part, qui avait ses maîtres distincts. Les vayvodes de Valachie y exercèrent un droit de protection : ils eurent la prérogative d'y envoyer des actes de donation et

des lettres de noblesse, qu'on appelait pour cette raison *boeronales litteræ* (1).

Les habitants étaient exemptés des charges ordinaires ; mais ils devaient défendre le château. De là

(1) Du hongrois *boér,* « boyard ». Benkő, m. s.

Au seizième siècle, Jean Zápolya fit don de la terre de Fagaras au palatin Thomas Nádazsdi, qui la transmit à sa sœur Anne, et par suite à son beau-frère Etienne Majlath. Gabriel Majlath, fils d'Etienne, la vendit pour 300,000 florins hongrois, et le prince de Transylvanie, Jean Sigismond, la donna à Gaspard Békesi. Ce dernier, accusé de rébellion, vit ses biens confisqués. Fagaras échut en conséquence au prince Etienne Báthori, qui fut roi de Pologne, et, après lui, à Balthazar, son frère, lequel fut injustement mis à mort en 1595. Cette terre eut encore différents possesseurs jusqu'au prince Bethlen, qui l'inscrivit pour la somme de 100,000 florins dans la dot qu'il donna à Catherine de Brandebourg, sa femme. Georges I Rákótzi devint alors possesseur de Fagaras, qui appartint dans la suite à Anne Bornemissza. Celle-ci la légua en 1684 à Michel II Apaffi, auquel Léopold a succédé. C'est de cette façon qu'elle est devenue propriété du fisc. Dans l'année 1764 l'Autriche en réunit une partie aux districts militaires des frontières, et concéda le reste (*inscriptione*) pour quatre-vingt-dix-neuf ans à la nation saxonne moyennant 200,000 florins. Ces détails, dont nous demandons pardon aux lecteurs français, ont un intérêt en Transylvanie : car ils ne sont consignés que dans un manuscrit, celui de Benkő, dont la censure a empêché jusqu'à ce jour l'impression.

vient que dans les actes publics on les appelait souvent *bastazones*, du hongrois *bástya*, bastion (1). Pour les nobles, ils étaient tenus, au temps de Michel Apaffi, d'aller au devant du prince à son arrivée, et de l'escorter à son départ. Quand il eut perdu ces puissants possesseurs, le territoire de Fagaras fut soumis à un officier qui commandait le château. Aujourd'hui encore le magistrat qui l'administre ne prend pas le titre de comte, mais de capitaine suprême.

La forteresse qui lui a donné son nom fut élevée vers l'an 1299. Elle était destinée à couvrir les frontières de la Transylvanie, que les Tatars commençaient déjà d'attaquer périodiquement. On raconte que les ouvriers qui la bâtirent recevaient chaque soir une pièce de bois en forme de monnaie : la semaine finie, on leur comptait autant de pièces d'argent. Ils l'appelèrent pour ce motif *Fa Garas* (2), c'est-à-dire « sou de bois », et le nom lui est resté. C'était un château redoutable. Les larges fossés qui l'environnaient se remplissaient des eaux qui tombent des montagnes, et les murailles, d'une épaisseur prodigieuse, étaient encore défendues par des ouvrages extérieurs. Presque tous ceux qui le possédèrent y ont laissé des signes de leur passage : ils

(1) Benkő, m. s.

(2) Les Hongrois appellent *garas* cette monnaie que les Allemands nomment *groschen*, et traduisent en français par «gros».

gravèrent sur les murs leurs noms et leurs armes. Báthori y sculpta les trois dents, avec deux anges pour support, qui firent reculer les Turcs à *Kenyér mező*. A côté vinrent se placer les deux cygnes du prince Bethlen. Les janissaires, eux aussi, y laissèrent leurs souvenirs : des trous de balles et des traces de fumée. De nos jours le château de Fagaras, judicieusement raccommodé au moyen de murs en briques fort propres, est devenu une mauvaise citadelle autrichienne. Ses quatre tours, diminuées de moitié, flanquent lourdement l'édifice principal, derrière lequel ressort le gros mur qui protégeait la chapelle. Tout cela est magnifiquement peint en blanc.

Que ne l'ont-ils gardé noirci et tout paré des blessures que lui firent les Turcs et les Hongrois, les Révoltés et les Allemands ! car Fagaras fut défendu et assiégé dans toutes les guerres de Transylvanie. Pendant le 17e siècle les princes y résidèrent souvent : c'était au milieu des troubles une habitation sûre. Apaffi Ier y mourut. Mais avant qu'il servît de demeure aux souverains, il attira toujours les armées ennemies. En 1704 les Révoltés et les Impériaux se battaient encore sous ses murs. En 1661 Jean Kemény y assiégeait le frère de Bartsai, dont il était le compétiteur, et la garnison qu'il y jetait avait ensuite à soutenir les assauts d'Ali, pacha de Temesvár. Georges Bánffi le prenait en 1573, au bout de dix-neuf jours, sur Békesi, au moment même où les

Turcs allaient s'en emparer pour leur compte. Le château de Fagaras rappelle surtout un fait de l'histoire nationale qui s'est accompli au temps de Majlath, en 1540.

Etienne Majlath, qui avait pris part à la conjuration d'Alvintz en faveur de l'Autriche, s'était retiré dans sa forteresse de Fagaras, quand il apprit que l'armée hongroise commandée par Valentin Tőrők venait l'assiéger. Tőrők avait reçu l'ordre d'attaquer jour et nuit. Il n'était pas possible à Majlath de soutenir long-temps un siége de ce genre. Quand il sut en outre que la Diète de Torda l'avait déclaré coupable de haute trahison, il ne chercha plus à se sauver par les armes. Il se soumit, et, le roi Jean étant mort dans le même temps, jura fidélité à sa veuve Isabelle et au jeune prince Jean Sigismond. Tőrők leva le siége. Délivré du péril, Majlath recommença d'intriguer. Les partisans de l'Autriche le nommèrent vayvode pour l'empereur, avec Emeric Balassa, son complice, dans une diète qui fut tenue à Schœsbourg. Alors il leva le masque, et se déclara ouvertement contre Isabelle. Soliman, lorsqu'il en fut informé, défendit à la noblesse transylvaine de soutenir les généraux impériaux, et, pour joindre les effets aux menaces, envoya Achmeth-Balibeg, pacha de Nicopolis, et Pierre, prince de Moldavie, à la tête d'un corps de troupes, avec ordre de les amener à Constantinople morts ou vifs. Majlath se vit encore assiégé dans Fagaras. Les Turcs tentèrent d'abord d'emporter le château ; mais ils

trouvèrent l'ennemi bien disposé à les recevoir. D'ailleurs le rebelle avait eu le temps de faire de grands préparatifs, et ni approvisionnements ni armes ne lui manquaient. Ils eurent alors recours à la ruse.

Un ami lui conseilla de réclamer une entrevue d'Achmeth, en prenant pour sa sûreté toutes les précautions possibles, afin de terminer par un accord cette guerre, qui pouvait tôt ou tard le perdre. Il y consentit, pourvu qu'on lui envoyât des ôtages importants. Quelques janissaires superbement vêtus se présentèrent en conséquence aux portes du château, et furent reçus avec cérémonie. Dès qu'il les vit entre les mains de ses heiduques, Majlath monta à cheval et se rendit au camp des Turcs. Il y fut chargé de fers. Achmeth répondit à ses reproches, disant qu'il fallait agir perfidement avec un perfide. Selon d'autres chroniqueurs, Pierre de Moldavie aurait proposé à Majlath de venir sous la tente du pacha, l'assurant qu'aussi long-temps que le soleil brillerait aux cieux il ne courait aucun péril, puis, le soir venu, l'aurait fait prisonnier. Quoi qu'il en soit, Etienne Majlath, devenu captif des Turcs, fut envoyé à Constantinople, et enfermé jusqu'à sa mort dans les Sept-Tours. Sa femme gagna la Hongrie avec ses deux enfants, Gabriel et Marguerite. Le premier sut dans la suite acquérir les bonnes grâces de Jean Sigismond, et rentra en possession des biens de son père. Fagaras lui fut rendu; mais il ne le garda point. Gaspard Békesi

eut l'adresse de l'effrayer de la colère des Turcs, et devint aussitôt possesseur de « ce véritable duché », comme dit l'historien Bethlen.

Les seigneurs de Fagaras étaient libres barons, c'est-à-dire qu'ils étaient presque rois sur leurs terres. Il n'est peut-être pas hors de propos d'entrer ici dans quelques détails.

Quand les rois de Hongrie voulaient récompenser un noble qui s'était distingué dans la guerre, ils lui conféraient une baronnie, c'est-à-dire une terre dont il devenait maître, sous la condition d'en mener les habitants au combat. C'était la seule charge du libre baron ; aussi les évêques qui étaient investis de cette dignité devaient-ils avoir fait leurs preuves de valeur. Un diplôme où étaient représentés les emblèmes du courage militaire lui était remis comme acte de donation. La cérémonie d'investiture avait lieu en présence des grands de l'état : le roi tirait l'épée et déclarait que le récipiendaire était admis au nombre des libres barons, avec la faculté de jouir des droits et priviléges que ce rang élevé comportait. Les guerriers qui étaient présents ressentaient à l'envi une noble émulation, et à la première bataille le souverain les retrouvait plus intrépides encore.

On a vu que l'évêque de Transylvanie avait rang de libre baron. La terre de Fagaras, celle de Kővár, étaient comptées comme libres baronnies avec les châteaux de Déva et de Gőrgény. Les seigneurs auxquels le prince

en faisait donation n'obéissaient ni au vayvode ni aux autres officiers royaux. Ils gouvernaient leur baronnie avec une autorité pleine et entière. Ils rendaient la justice, décidaient toutes les causes, et on ne pouvait appeler de leurs jugements qu'auprès du prince. Eux-mêmes n'étaient tenus de se justifier que dans le cas de haute trahison. Leur terre était respectée des officiers qui parcouraient la Transylvanie dans le but de prendre les malfaiteurs. Cette opération de police (*tzirkálás*) avait lieu tous les trois ans, et, hormis les habitants des villes privilégiées, ceux qui tentaient de s'y soustraire payaient une forte amende. Les libres barons faisaient rechercher et punir les malfaiteurs sur leurs terres par leurs propres officiers. C'était là un grand privilége, et qui les exemptait de toute inquisition. Ils avaient un drapeau, où étaient représentées leurs armes, et sous lequel accouraient les gens de la baronnie, en nombre déterminé, quand le service du roi l'exigeait. Ils se mettaient à leur tête, et suivaient partout le roi, ou le magnat qui tenait sa place. De là le nom qu'on leur donnait en hongrois, *Zászlós urak*, « seigneurs à bannière ».

Les libres barons ont disparu. Déjà, en 1561, les États avaient essayé d'abolir leurs priviléges, et de faire partager à leurs paysans les charges qui pesaient sur le reste des Transylvains; mais l'influence des seigneurs intéressés avait rendu ces efforts inutiles. D'autres tentatives furent faites sans relâche, jusqu'à ce qu'enfin les

libres barons succombèrent. Les diètes de 1607 et de 1609 déclarèrent qu'à l'avenir le prince ne pourrait plus en instituer, et les baronnies furent assimilées au reste du territoire. Toutefois on conserva quelque temps celle de Fagaras en faveur des princesses qui la possédaient. Elle fut définitivement abolie lorsque le gouvernement des princes cessa. Dans quelques villes on voit encore, suspendues aux murs des églises, de vieilles bannières trouées, sur lesquelles sont brodées des devises et des armoiries. C'est tout ce qui reste aujourd'hui de ces fiers seigneurs qu'on appelait des libres barons.

La recherche des malfaiteurs, dont les exemptaient leurs priviléges, était alors d'une extrême importance. On ne se bornait pas seulement à punir les coupables qui avaient attiré le regard de la justice; mais on questionnait tout le monde pour découvrir ceux qui pouvaient lui échapper. Le savant Benkő a retrouvé quelques fragments d'un interrogatoire tel qu'on en faisait subir alors au populaire de Transylvanie. La scène se passe sous Apaffi Ier, c'est à dire vers 1670. Un officier demande au nom du prince :

« Connaissez-vous des calomniateurs ou des blasphémateurs qui aient invoqué le démon ?

» Connaissez-vous des sorciers qui aient fait du mal aux hommes ou aux bêtes, ou qui aient emporté le beurre des vaches ?

» Connaissez-vous des paysans qui portent des bon-

nets de martre, des manteaux ou des culottes de drap teint et des bottes de peau de Cordoue?

» Y a-t-il des gibets dans le village?

» Qui de vous fume du tabac?

» Qui s'est moqué des officiers chargés de prendre les moineaux?

» Connaissez-vous des hommes qui se soient habillés comme les Allemands, et aient aidé les Allemands à voler autrui?

» Qui a acheté aux Allemands des moutons volés? »

Ces questions, quelque extraordinaires qu'elles puissent paraître de nos jours, même dans le pays où on les adressait sérieusement il y a moins de deux siècles, étaient en parfaite harmonie avec les idées du temps. J'ai eu occasion de parler des excès commis par les soldats allemands en Transylvanie, quand les empereurs commencèrent à prendre cette province sous leur protection. — Pour la chasse aux moineaux dont il est ici question, elle fut ordonnée par une loi spéciale, à cause du dommage que ces oiseaux faisaient au laboureur, et fut effectuée pour le plus grand plaisir du peuple, lequel raille toujours très volontiers ceux qui lui rendent service (1). — Il était alors défendu aux paysans

(1) Aujourd'hui encore il existe une foule d'arrêts de proscription contre les moineaux. Le conseil du gouvernement qui siége à Clausenbourg ordonne quelquefois aux comitats de

d'avoir du drap, afin que le prix des habits de luxe ne fût pas élevé. La diète décidait en 1683 qu'ils ne pouvaient porter ni armes, ni drap, ni vêtements de toile étrangère. En 1714 ce décret était renouvelé, et on ajoutait que le paysan ne pouvait avoir ni bottes, ni bonnets de martre, ni habit de drap étranger; il pouvait toutefois faire usage du drap qu'il fabriquait lui-même. La chasse lui était aussi interdite sous peine de confiscation. Une exception fut faite à ces mesures en faveur des domestiques, des gardes et des chasseurs des nobles (1). — Il paraîtra étrange qu'on recherchât des sorciers dans un pays où l'égalité des religions était reconnue depuis cent ans. Mais cette égalité, j'ai essayé de le faire voir, fut due moins aux lumières qu'à l'es-

les faire poursuivre par les paysans de leur territoire. Mais les volatiles se réfugient dans la bourse des employés, auxquels les paysans, pour se dispenser de la peine, font un jour de corvée, ou donnent simplement de l'argent. Ordinairement les moineaux meurent de vieillesse. Entre autres décrets rendus à ce sujet par le conseil il faut en citer un qui enjoint expressément aux employés des comitats de *recevoir tant de têtes de moineaux, et de ne pas prendre en place les cadeaux de paysans.* (*Decretum guberniale,* 14 octobre 1819, nº 9388.)

(1) Est-il nécessaire d'ajouter que ces lois sont abolies depuis long-temps ? On voulait alors éviter que l'argent ne sortît du pays.

prit de justice qui anima les Transylvains, et l'on conçoit que, tout en suivant les règles de l'équité, chacun ait pu garder ses idées superstitieuses. Un Valaque subit la peine de mort en 1619 à Tővis parce qu'il était « possédé du diable », et les nobles qui assistèrent à cette exécution allèrent en donner les détails à la princesse de Transylvanie. — On se rappelle qu'autrefois les blasphémateurs étaient partout poursuivis et punis rigoureusement. En Transylvanie également ils subissaient une peine sévère. Marie-Thérèse les recommandait, dans l'année 1770, à la vigilance des magistrats.

La plus inattendue de ces questions, surtout si l'on connaît la Transylvanie du 19° siècle, est sans contredit celle qui a rapport au tabac. Les Hongrois d'aujourd'hui fument dans tous les moments de la journée et dans toutes les circonstances de la vie. Il est vrai que leur tabac est excellent. A quelque heure du jour que vous arriviez dans une maison de campagne, le maître du logis vous emmène, fait apporter une nouvelle pipe, et vous devisez au beau milieu des nuages, à la manière des dieux de l'Olympe. Ordinairement les femmes se dispensent de passer à l'état de divinités : elles se retirent. Le cocher qui fait galoper ses quatre chevaux trouve moyen de tirer sa pipe, de la charger, de l'allumer, et d'envoyer des bouffées d'un azur magnifique aux honnêtes gens qu'il conduit. Le postillon de douze ans, dans les moments de halte, se livre avec gravité à

la même occupation, et, quand il a suffisamment goûté ce plaisir inconnu des anciens, secoue dans sa petite main la cendre qui sort du fourneau rouge de sa pipe, puis en fourre le tuyau dans la tige de sa botte avec un air de satisfaction qui n'échapperait pas au plus distrait voyageur. J'ai vu beaucoup de Bohémiennes qui fumaient à ravir. Un peintre hongrois a dessiné plusieurs Bohémiens, entre lesquels figure un marmot de cinq ans, assis nu près du feu et fumant sa pipe. Les nations diverses qui habitent la Hongrie et la Transylvanie, se jalousant et se détestant le mieux du monde, s'accordent pourtant en ce point qu'elles proclament hautement l'excellence du tabac. Il n'a pas fallu moins que cette union extraordinaire pour rendre nulles les tentatives des diètes, lesquelles essayèrent en vain de proscrire cette plante intéressante.

Le tabac, qui est si commun aujourd'hui, ne fut pas cultivé en Transylvanie avant le 17e siècle. Jusque alors, malgré les défenses qui avaient été faites, on s'était contenté de faire venir par les marchands des paquets de feuilles séchées. Celui qui était surpris apportant du tabac perdait tout ce qu'il avait avec lui. Quand on commença à en cultiver, les mesures de prohibition devinrent plus rigoureuses. La diète tenue en 1670 à Fejérvár condamna les fumeurs à des amendes considérables, parce que leur imprudence avait causé des incendies ; les magnats et les autres gentilshommes devaient payer

50 florins, les nobles d'une « session » 12, et les paysans eux-mêmes en payaient 6. Quinze ans après, l'amende ne fut plus que d'un florin : c'est que pendant l'intervalle la diète elle-même s'était mise à fumer. Enfin, en 1702, le comte Nicolas Bethlen, en parlant du commerce et des intérêts de la Transylvanie, démontra l'avantage que le pays pouvait tirer de la culture du tabac; si bien que, « pour aider le pauvre peuple à supporter le fardeau des contributions, ajoute l'honnête pasteur auquel j'emprunte ces détails, on fit publier partout la manière de cultiver cette panacée universelle ».

CHAPITRE XIX.

Les Saxons.

Lorsque Joseph fut de retour à Vienne, après avoir visité la Transylvanie, où Marie-Thérèse l'avait envoyé, elle lui demanda quel était le résultat de ses observations. « J'ai vu, dit le prince, qui se crut obligé de répondre par un bon mot, j'ai vu un Saxon laborieux et cent Valaques paresseux. » Si Joseph ne faisait pas grand cas de la statistique, du moins étudiait-il les hommes en philosophe. C'est en effet par leurs habitudes d'ordre, d'économie et de travail, que les Saxons se distinguent tout d'abord et d'une manière tranchée des autres habitants de la Transylvanie.

On peut ainsi définir le caractère des différentes nations qui peuplent cette province. Le Valaque aime le *far niente*; il gagne à peine ce qu'il lui faut pour ne pas mourir de faim. Pour le Magyar, il n'est pas paresseux : il travaille bravement pour assurer sa subsistance et celle de sa famille; mais, dès qu'il a la certitude de vivre honnêtement toute l'année, il est content et ne veut rien de plus, car il ne cherche pas à s'enrichir. Il en est à peu près de même du Sicule. Le Saxon ne s'en

tient pas là : lorsqu'il s'est acquis le nécessaire, il se procure le superflu ; et, tant qu'il a du profit à espérer, tant qu'il peut exercer son activité et son industrie, il ne recule devant aucune fatigue.

Les Saxons ont donc apporté en Transylvanie les habitudes de travail qui caractérisent la race germanique : aussi prospèrent-ils. A voir leurs villages spacieux, leurs maisons blanches garnies de jalousies vertes, on se croirait en Alsace. Ces champs semés de pommes de terre vous rappellent l'Allemagne, et l'on se demande si l'on n'a pas quitté les frontières de la Turquie, quand on retrouve ces blonds enfants de la Germanie, dans les yeux desquels semblent se réfléter les eaux du Rhin. Je cite à dessein les pommes de terre, car cette plante classique est introuvable chez les Hongrois, qui la dédaignent, sous prétexte qu'elle est chère « aux Autrichiens et aux cochons ».

Le seul aspect du Saxon dénote non seulement son origine, mais encore ses mœurs et sa manière de vivre. Il n'est pas difficile de reconnaître l'Allemand dans cet homme grand et fort, un peu lourd, à la mine bonne et honnête. Vous devinez également qu'il sait acquérir et apprécier le bien-être, pour peu que vous remarquiez que rien ne manque à son costume. Ses grandes bottes noires, ses culottes de drap, sa veste de peau, sa longue redingote blanche, bordée de soutaches noires, sont toujours dans le meilleur état. Il ressemble moins

à un paysan qu'à un riche bourgeois des petites villes de la Souabe. Regardez ce visage brûlé par le soleil et hâlé par l'air vif des champs : n'y lisez-vous pas que celui qui le porte a coutume de parfaitement dîner ? Voilà qui venge la pomme de terre méconnue de tous les sarcasmes asiatiques des Hongrois. Le Bohémien affamé et déguenillé ; le Valaque, ce maigre mangeur d'oignons ; le Magyar, qui n'aime rien tant que sa pipe, n'atteindront jamais une telle prospérité.

La maison du Saxon est abondamment fournie de tout ce que la commodité exige. Les chambres en sont grandes, aérées, suffisamment éclairées. Des meubles pareils à ceux de nos paysans sont rangés le long des murs. Buffet et vaisselle, tout cela est fort brillant. Dans un coin est placée la Bible de famille. Chaque chose est à sa place. La femme va et vient, jette le regard du maître, prépare le repas. Elle a, avec son épais jupon de laine, une veste noire semblable à un dolman, et sur la tête un voile blanc, coiffure que les jeunes filles remplacent par un petit shako de velours noir. Chaussée de ses interminables bottes, elle enfourche hardiment son cheval et mène bravement l'attelage, tandis que son mari tient la charrue. Nulle part la femme n'apporte un plus utile concours. Le soir venu, de nouvelles occupations surgissent, et souvent le vigoureux Saxon, prenant la quenouille, file, comme filait Hercule, auprès de sa massive compagne.

Il est remarquable que cette colonie allemande présente si fidèlement le reflet de la mère-patrie. D'ordinaire, la race germanique a peu de consistance : elle se façonne aisément aux idées, aux mœurs, à la langue de la race voisine. Nous en voyons la preuve en Alsace. En Hongrie même, où tant de nationalités distinctes sont en présence, les Allemands tendent de jour en jour à se magyariser. Je me souviens avoir entendu, aux portes de l'Autriche, à Presbourg, deux portefaix, qui s'étaient chargés de mes bagages, s'apostropher en hongrois. Ils se heurtèrent en descendant du bateau. « Prends donc garde, Allemand ! » dit l'un. — « Allemand toi-même », repartit l'autre. Le plus curieux, c'est que tous deux parlaient avec un accent germanique très prononcé.

Si, en Transylvanie, les Saxons sont restés Allemands, et n'ont modifié que leur costume, c'est-à-dire s'ils n'ont subi que très légèrement l'influence étrangère, cela tient à des causes particulières, que nous ferons connaître en peu de mots. D'abord les rois de Hongrie leur donnèrent un territoire séparé, et leur permirent d'y développer les institutions politiques dont ils avaient apporté le germe, institutions, on l'a vu, qui rappellent celles de nos anciennes communes. En outre, les autres Transylvains ne pouvaient acheter d'immeubles sur les terres des Saxons ; au contraire, tout Allemand qui arrivait parmi eux recevait à l'in-

stant droit de cité. C'était là, si je puis ainsi dire, une sorte de pont jeté, par dessus la Hongrie, entre la Transylvanie et l'Allemagne. Enfin la réforme est venue donner aux Saxons un nouveau caractère : elle en a fait des luthériens, tandis que le reste des habitants demeurait fidèle au catholicisme et au culte grec, ou se rangeait sous la bannière de Calvin. Il a fallu toutes ces causes réunies pour que les Saxons de Transylvanie conservassent leur physionomie germanique. Sur quelques points du pays, en dehors du territoire qu'ils occupent, il existe des villages qui étaient originairement peuplés d'Allemands : Torotzkó, par exemple, et un hameau situé près de Vulkoj, dont j'ai eu occasion de parler. Là, les colons se sont fondus avec le reste de la population : ils sont actuellement Hongrois ou Valaques.

Emportés constamment dans le mouvement de l'Allemagne, les Saxons précédèrent nécessairement dans la voie du progrès le reste des Transylvains, qui ne se soumettaient pas volontiers à l'influence des empereurs. Ce sont eux qui dotent le pays de la première imprimerie, qui élèvent les premières et les plus importantes fabriques. Après le 16e siècle, leurs relations avec l'Allemagne s'étendent à la faveur des rapports qui s'établissent entre les princes protestants de Transylvanie d'une part, de l'autre le Brandebourg et la Hollande. Aussi voit-on la langue primitive des Saxons s'altérer et

prendre toutes les modifications de l'allemand moderne. Voici, d'après le Saxon Tröster, l'oraison dominicale en dialecte saxon, avec le texte allemand en regard. On peut reconnaître que le langage apporté par les premiers colons n'a pas subi de grands changements.

Foater auser dier dau best em Hemmel, geheleget werde deing Numen, zaukomm aus deing Rech, deing Vell geschey aff Ierden, als vey em Hemmel, auser dœglich Briut gaff aus heigd, ond fergaff aus auser Schuld, vey mir fergien auser en Schuldigern...

Vater unser der du bist in Himmel, geheiliget werde dein Name, dein Reich komme zu uns, dein Wille geschehe wie im Himmel also auch auf Erden, unser tœgliches Brod gieb uns heute, und vergieb uns unsere Schuld, wie wir vergeben unsern Schuldigern...

L'écrivain saxon Franck a cru reconnaître que ce dialecte se rapproche du patois westphalien. Les Saxons savent tous l'allemand. C'est en allemand que la Bible est lue, et tous la comprennent. Des passages des livres saints sont écrits dans cette langue sur les murs de leurs maisons. Cependant ils n'ont pas renoncé à leur dialecte, et ils parlent saxon comme on parle provençal en Provence. Le saxon est partout extrêmement dur ; mais il varie suivant les villes. Les habitants d'Hermannstadt parlent un tout autre langage que ceux de Bistritz. Les uns comptent trois, les autres sept dialectes différents. Cette diversité provient sans doute de ce

que les colons allemands ne partirent pas tous des mêmes lieux, et qu'ils se rendirent en Transylvanie à différentes époques.

Plusieurs opinions ont été émises sur l'origine des Saxons. On a voulu les faire descendre tantôt des guerriers refoulés par Charlemagne, tantôt même de peuples allemands qui auraient possédé la Dacie, conjointement avec les Valaques, avant l'arrivée des Hongrois. Les diplômes des rois, et les différentes chartes octroyées aux Saxons, contredisent clairement ces hypothèses. On sait d'une manière certaine qu'ils furent admis par Geyza II en Transylvanie pour cultiver le sol, et introduire les arts mécaniques, que les Hongrois ignoraient complètement. Une vieille inscription gravée sur la cathédrale de Cronstadt en fait foi : *Anno* 1143, *Geyza, avus Andreæ regis, Saxones evocavit in Transsilvaniam.* Dans le diplôme d'André qui confirme les libertés accordées aux Saxons au 12e siècle il est dit qu'ils furent *vocati a piissimo rege Geyza*. Les Allemands s'établirent de bonne heure en Hongrie. Outre que le Danube était une voie naturelle qui les amenait dans ce pays, les princes magyars les attiraient dans le but de policer leurs propres sujets. Saint Etienne, qui avait épousé la fille de l'empereur Henri II, recommanda à Emeric, son fils, les étrangers qui étaient venus se fixer dans le royaume. Les émigrations durèrent continuellement, et même après Geyza, qui appela les Allemands en leur

concédant de grands priviléges, on voit, à certaines époques, apparaître en Transylvanie de nouveaux colons. Dès 1206, ils avaient fondé ou relevé neuf villes.

Les premiers Allemands que les princes magyars attirèrent dans le pays s'établirent au nord de la Hongrie, dans le comitat de Scépuze. Ce fut toujours vers cette contrée que se dirigèrent les autres émigrants, qui marchaient d'eux-mêmes sur les traces de leurs prédécesseurs. Mais les colons établis repoussaient, la plupart du temps, leurs compatriotes nouveaux-venus, dont ils redoutaient l'industrie, et que les rois distribuaient dans d'autres parties du royaume. C'est ce qui arriva aux Saxons. On voit, au 12ᵉ siècle, des inondations ravager les Flandres et submerger cent villes ou villages. La population émigre, va chercher sa subsistance ailleurs; et, un an après ces désastres, des fugitifs étrangers se montrent aux environs de Scépuze. Les Allemands de cette contrée refusèrent de les accueillir, de peur de perdre une part de leurs profits; mais Geyza II les appela de là en Transylvanie et leur distribua des terres, en leur accordant des franchises qui assurèrent leur développement et leur prospérité.

C'est abusivement que l'on désigne les Allemands de la Transylvanie par l'appellation de Saxons. Albert Hütter disait, en 1591, qu'ils descendent d'une tribu allemande appelée Sachs, à cause des longues épées qu'elle portait. Ne faut-il pas plutôt admettre qu'ils

gardèrent simplement le nom que l'on appliquait, au moyen-âge, aux habitants de la Basse-Allemagne? Le terme de « Saxons » n'est pas le seul que les rois de Hongrie, dans leurs différentes chartes, donnent à leurs sujets allemands. Ce mot n'apparaît pour la première fois que dans un acte de Charles Ier, daté de 1317. Jusque là, et encore après cette époque, ils sont appelés indistinctement *Teutones*, *Teutonici hospites*, et aussi *Flandrenses*. Il n'y a pas de doute que ce dernier nom ne soit celui qui leur appartient. Non seulement leur dialecte paraît se rapprocher de l'ancienne langue parlée sur les rives du Rhin; mais encore la date de leur apparition en Transylvanie coïncide, comme on l'a vu, avec celle d'un mouvement de population qui eut lieu, au 12e siècle, dans les Flandres. Diverses circonstances appuient cette opinion. Ainsi les grandes bottes que portent les femmes sont plissées près de la cheville, de façon qu'elles s'allongent, pour ainsi dire, indéfiniment : c'est là, suivant la tradition, une chaussure flamande. Cependant le nom de Saxons a prévalu. Les Hongrois s'en servent constamment, et il est seul usité dans les actes des diètes et les rescrits royaux. Ceux même auxquels on l'a donné le portent volontiers. Je demandais souvent aux paysans à quelle nation ils appartenaient. Beaucoup me disaient qu'ils étaient Allemands, *Deutsche;* quelques uns répondaient

par le mot *Sachsen*, Saxons ; et cela dans le même village, quelquefois dans la même famille.

Quand les Saxons — nous nous servons du mot consacré — furent admis en Transylvanie, les rois voulurent mettre entre leurs mains le commerce qui se faisait dans le pays. André II leur accorda l'autorisation de se rendre à toutes les foires. Il voulait empêcher les empiétements des Juifs, qui n'avaient pas la probité des Allemands. Depuis cette époque, les Saxons ont toujours conservé ce caractère de marchands. De là vient qu'il n'y a point parmi eux d'aristocratie : chez un peuple de colons, agriculteur et commerçant, il ne se trouve que des travailleurs égaux. S'ils avaient occupé militairement le pays, ils eussent été divisés en soldats et en chefs ; ceux-ci auraient formé les nobles. Les Saxons sont maîtres du commerce chez eux ; mais ils abandonnent aux Juifs et aux Arméniens le reste de la Transylvanie, parce qu'ils n'habitent guère hors du territoire qui leur a été concédé. Quand on parcourt leur pays, on retrouve, même sur les routes, les traces d'un mouvement commercial important. Des voitures pesamment chargées roulent sur des chemins bien tracés et bien entretenus ; de beaux ponts couverts sont jetés sur l'Aluta ; vous êtes même persécuté par des apprentis qui font « leur tour », comme en Allemagne, un léger bagage sur le dos, et courent après vous en tendant leurs casquettes.

Les Saxons sont récompensés comme ils le méritent de leur activité. Ils ont généralement de l'aisance, et je crois que dans aucun autre pays les classes populaires ne sont mieux partagées. J'ai vu tel village dont l'église tombait en ruine : les habitants se cotisèrent, et réunirent, pour la réparer, une somme de 45,000 fr.

Depuis un siècle environ, le commerce qui était réparti entre toutes les villes saxonnes se concentre principalement dans deux places, Hermannstadt et Cronstadt. Cette dernière ville, qui en 1789 comptait dix-huit mille habitants, a vu sa population doubler. Par suite de cette centralisation, les autres cités décroissent. Quand les Saxons se plaignent de ce qu'ils nomment la décadence de leur commerce, ils ne songent pas assez qu'il a pris plus d'importance dans certaines localités. Toutefois il est vrai de dire que le chiffre des importations dépasse aujourd'hui celui des exportations.

Si les rois firent preuve de sagesse en appelant les Allemands en Transylvanie, ils furent moins bien inspirés quand ils leur donnèrent un territoire et des priviléges distincts. Ce fut là un avantage pour les Saxons, mais le but que les princes s'étaient proposé ne fut pas atteint complétement. Les nouveaux-venus n'enseignèrent pas à la population l'agriculture et les arts mécaniques, puisqu'ils ne vécurent pas au milieu d'elle : on était à une époque d'isolement, où personne ne portait ses regards au delà de sa ville ou de son village. Il y eut seu-

lement dans un coin de la Transylvanie des habitants industrieux, et ce fut tout. Ce résultat fut acheté cher: car, pour l'obtenir, on introduisit dans le pays un élément étranger, qui est constamment demeuré étranger. En effet, j'adresserai aux Saxons le reproche de se considérer toujours comme Allemands. Ils ont pour l'Allemagne l'affection que les colons portent à la métropole. C'est un tort. On ne peut appartenir à deux pays à la fois. La Hongrie n'est pas une colonie de l'Allemagne : c'est un état à part, qui a son passé et son avenir à lui. Les Saxons sont aujourd'hui citoyens hongrois, et ils doivent se regarder comme tels, tout en conservant leur langue, leur religion, leurs mœurs. La Belgique subit notre influence morale; elle se façonne à nos idées, à nos habitudes, et n'en reste pas moins belge. Je conçois que nos Mauriciens gardent un cœur français : ils détestent la domination britannique, qui s'est violemment imposée à eux. Mais les Saxons sont venus volontairement en Transylvanie; ils y ont été comblés de faveurs; et si leurs pères ont quitté leur patrie pour en gagner une nouvelle, c'est qu'ils y trouvaient de l'avantage.

Ce qui paraîtra étrange, c'est que la domination autrichienne ne fut pas accueillie avec enthousiasme par les Saxons. Bien au contraire, ils firent quelquefois aux empereurs une opposition personnelle, lorsque ces princes cherchèrent à établir leur puissance dans le

pays. En 1601, quand Basta, à la tête des troupes impériales, s'efforçait de soumettre la Transylvanie, il ne trouva de résistance sérieuse que chez les habitants de Cronstadt. Ceux-ci embrassèrent hardiment la cause du prince Sigismond Báthori, qui semblait perdue, et jetèrent le gant à l'empereur Rodolphe. Les Autrichiens ne purent les réduire. Deux ans après ils se déclarèrent de nouveau contre l'empereur, et Rodolphe fut tellement courroucé de l'audace de ces marchands, qu'il donna ordre à son général de raser la ville, et de massacrer tous les habitants, sans distinction d'âge ni de sexe. Cronstadt se racheta par une forte rançon : elle paya 80,000 thalers à l'empereur. Ces faits montrent que, dans l'origine, les Saxons ne virent pas avec plaisir la maison d'Autriche étendre sur eux son pouvoir. Peut-être la cause de leur opposition était-elle religieuse. Les empereurs représentaient et défendaient le catholicisme, tandis que les princes hongrois appartenaient ordinairement à la religion protestante.

Le mécontentement des Saxons ne se révélait pas seulement par une résistance armée : il se manifesta encore par certaines satires dans le goût de celle-ci, que je cite de préférence. Quand la Transylvanie était tributaire du Grand-Seigneur, on voyait à Hermannstadt une hôtellerie qui avait pour enseigne : *A l'empereur de Turquie*. Lorsque cette province changea de souverain, et se donna à l'Autriche, l'image du sultan disparut, et

l'auberge reçut en échange le nom significatif de l'*Ane gris*. Pour que les Saxons osassent exprimer aussi hautement leur répugnance, il fallait qu'ils se sentissent forts. Toutes les cités saxonnes étaient alors industrieuses et florissantes. Il y avait dans cette population commerçante quelque chose de la fierté démocratique qui animait les villes de Flandre au 15e siècle. Lorsqu'aux époques de guerre civile je vois les artisans de Cronstadt marcher en armes contre les princes, je me souviens des gens de Liége livrant bataille à la chevalerie du duc de Bourgogne.

De nos jours cette fierté a disparu, et les paisibles Saxons osent à peine porter leurs justes plaintes aux pieds du souverain. Il y a quelques années la diète de Transylvanie envoya des députés à l'empereur François pour lui faire, au nom du pays, des représentations énergiques. Le jour de l'audience, comme les députés hongrois et sicules se préparaient à remplir leur mission, les envoyés saxons leur firent dire qu'une indisposition subite les retenait au logis, et qu'ils eussent à se présenter sans eux au palais. Pour décliner le périlleux honneur de parler ouvertement à l'empereur, ils ne trouvaient pas d'autre excuse que la banale réponse du collégien qui n'a pas fait son devoir. Aussi François ne put-il retenir un éclat de rire quand on lui eut appris la cause de leur absence. « Maladie d'écolier, s'écria-t-il; mes pauvres Saxons n'ont pas voulu me faire de la peine. »

La modération des Saxons en matière de politique contraste singulièrement avec la fougue hongroise : aussi leurs magistrats sont-ils désignés dans les actes publics par les épithètes de *prudentes et circumspecti*.

Que les Saxons s'attachent de plus en plus à la maison d'Autriche, qui règne actuellement sur la Transylvanie, c'est ce dont personne ne leur fera un reproche. Mais ils s'attireront la désaffection des autres habitants aussi long-temps qu'ils afficheront des sympathies allemandes. Je le répète, c'est le tort des Saxons d'oublier qu'ils sont citoyens d'un nouveau pays. Il ne faut pas chercher ailleurs la cause de ces éternelles querelles qui surgissent entre eux et les Hongrois. Ceux-ci ont toujours repoussé l'influence de l'Allemagne, et les procédés du gouvernement autrichien ne devaient pas modifier leurs idées. Je montrerai ailleurs qu'ils ont eu beaucoup plus de sympathie pour la France. Il est donc naturel qu'ils voient avec mécontentement une petite Allemagne s'installer au milieu d'eux. De là d'interminables disputes qui naissent sous différents prétextes.

Pendant long-temps on se querella au sujet de l'impôt. En 1569 il avait été convenu que les trois nations, ou plutôt les habitants des trois districts administratifs, contribueraient pour une part égale. Cette mesure fut abolie en 1692, et l'on introduisit le mode d'acquittement *par porte*, usité en Hongrie. Dix ans après, les

Saxons réclamèrent, et voulurent que les autres paysans, qui habitaient un territoire plus vaste que le leur, payassent une somme supérieure à celle qu'ils donnaient eux-mêmes. Les Hongrois répondirent qu'il fallait moins considérer l'étendue que la fertilité du sol, et que, d'ailleurs, outre les charges communes, ils étaient soumis au service militaire. « Quand les Turcs et les Tatars ravagent la Transylvanie, disaient-ils, vous vous enfermez dans vos villes, vous regardez du haut de vos murailles les désastres de la patrie; nous, nous montons à cheval et nous faisons la guerre. » Les discussions durèrent presque continuellement jusqu'en 1750. Il fut alors arrêté à la diète d'Hermannstadt que chaque contribuable, à quelque nation qu'il appartînt, paierait sa part d'impôt.

A l'occasion de la dernière diète, qui s'est tenue à Clausenbourg, de nouvelles dissensions se sont élevées. Cette fois, c'est la langue allemande qui a servi de sujet. Au temps des rois nationaux, toutes les lois en Transylvanie étaient rédigées en hongrois. La langue magyare était la seule langue administrative et politique du pays. Après l'avénement de la maison d'Autriche, elle fut insensiblement remplacée par la langue latine, qui convenait mieux aux empereurs. Bien qu'aucune loi nouvelle n'autorisât ce changement, on vit peu à peu le latin servir exclusivement à la rédaction des décrets royaux et des décisions des diètes. Au siècle dernier, l'empereur Joseph II alla plus loin que ses prédé-

cesseurs : il conçut le projet d'introduire la langue allemande dans toute la monarchie, et tenta, en Hongrie, de substituer l'allemand au latin. On sait quelle résistance il rencontra chez le peuple magyar. Le sentiment national, éveillé par les prétentions de Joseph, força l'empereur à abandonner ses desseins. Bien plus, les Hongrois commencèrent à se plaindre que l'usage de la langue magyare fût tombé : ils protestèrent contre l'adoption du latin, que les empereurs leur avaient imposé dans le but évident d'abolir l'idiome national. C'est ici le lieu de rappeler que la Hongrie n'a pas été conquise par les souverains de l'Autriche, mais qu'elle s'est soumise volontairement à leur domination, sous la condition de conserver son gouvernement, ses lois et sa langue.

Dès lors les diètes de Transylvanie, comme celles de Hongrie, entreprirent de rendre au hongrois son ancienne suprématie. La diète de 1837 avait déjà exprimé le vœu que la langue latine, usitée depuis le règne des princes autrichiens, fût désormais remplacée par l'idiome magyar. Celle de 1841 remit cette question à l'ordre du jour. Les Hongrois rappelèrent que la langue nationale avait été pendant plusieurs siècles la langue officielle ; ils conclurent en demandant la rédaction des lois en langue hongroise. Les Saxons se crurent en droit d'exiger une rédaction en langue allemande. Cette prétention devait blesser les susceptibilités de la diète.

En rendant sa priorité à leur idiome, les Hongrois avaient pour but d'assurer l'indépendance et de faire revivre les lois du pays. Ils ne pouvaient admettre aucune langue rivale, et moins que toute autre la langue allemande, que les empereurs avaient projeté d'introduire par la force. Ils reconnurent que les Saxons avaient le droit de parler allemand dans leurs assemblées particulières; mais ils s'opposèrent à ce que cette langue leur servît dans leurs rapports avec les municipalités hongroises et sicules, et avec le gouvernement. Ce n'était pas exercer une tyrannie domestique : c'était déclarer une chose parfaitement juste, à savoir que la langue des affaires, en Hongrie, devait être, comme avant la domination autrichienne, la langue hongroise.

Ce qui établit la légitimité de cet idiome, et lui donne un caractère national, c'est qu'il est la première garantie des libertés de la Hongrie comme de la Transylvanie. De là vient que, les municipalités saxonnes s'étant hasardées à envoyer des messagers en allemand aux comitats, les « congrégations », où sont admis les Valaques comme les Hongrois, regardèrent comme non avenues ces lettres, sous prétexte qu'elles n'étaient pas écrites dans la langue du pays. De là vient encore que les Valaques qui siégeaient à la diète au milieu des Hongrois rejetèrent, comme ceux-ci, les prétentions des Saxons.

La discussion fut très vive. Deux députés saxons, qui

s'étaient unis aux Hongrois, se virent rappelés par leurs commettants, grâce aux intrigues de leurs collègues, et dépouillés du mandat qu'ils avaient reçu. Les passions n'étaient pas encore calmées quand la diète se sépara. A vrai dire, on peut s'étonner de la résistance des Saxons. Le hongrois, qui est la langue de la diète et de l'administration, est beaucoup plus répandu parmi eux que le latin. Parlé, en Transylvanie, par un demi-million d'habitants, cet idiome est plus familier à la foule qu'une langue morte, qui n'est connue que de ceux qui ont eu le loisir de faire leurs études.

Les Saxons ne paraissent pas se douter que, s'il est beau de défendre sa nationalité attaquée, comme la Hongrie l'a fait sous Joseph, il est puéril de hausser la voix à tout propos, et de donner du retentissement à des querelles mesquines. Ils ont voulu que la tempête qui avait éclaté dans le verre d'eau grondât comme un ouragan des Antilles, et, long-temps après la clôture de la diète, ils inondaient de leurs correspondances passionnées les crédules gazettes d'Allemagne. Les députés qui s'étaient fait remarquer par leur acharnement furent reçus avec enthousiasme, et deux d'entre eux se virent comblés d'honneurs dans un banquet patriotique, où on les appela « les braves défenseurs des Saxons ». Les Grecs n'auraient pas mieux fait pour Léonidas, s'il fût revenu des Thermopyles. Il est à souhaiter qu'à l'avenir les Saxons renoncent aux tragi-comédies. On aime à

retrouver loin de l'Allemagne quelques membres de la noble nation germanique. Il ne faut pas que la sympathie qu'ils excitent soit troublée par leur propre faute.

Il ne faut pas surtout que les passions populaires soient éveillées, et l'on ne saurait assez blâmer ceux qui ont eu le tort d'exciter la foule. Comme le peuple des villes et des campagnes se montrait indifférent à cette dispute d'avocats, un pasteur saxon, M. Roth, se chargea, dans une violente brochure, de lui souffler la colère en en appelant au sentiment religieux. Il en est résulté que les laboureurs et les artisans saxons, qui se crurent blessés dans ce qu'ils ont de plus cher, en vinrent aux mains, dans des rixes sanglantes, avec les paysans sicules leurs voisins.

Les Saxons savent parfaitement bien que leur nationalité, qui n'a jamais été menacée sous les rois et les princes hongrois, l'est moins que jamais aujourd'hui que la Transylvanie a un souverain allemand. En prenant une attitude hostile, ils oublient ce qu'ils doivent à un peuple qui les a faits partie intégrante de lui-même, et qui, durant la Diète, répondait à leurs invectives par une mesure généreuse. En effet, les États ont proposé à l'empereur d'accorder aux non-nobles la faculté d'arriver à tous les emplois. Cette mesure est tout à l'avantage des Saxons, lesquels ne sont pas considérés comme nobles ; et l'un d'entre eux peut désormais devenir gouverneur de Transylvanie et commander aux Magyars.

Les Saxons, qui crient à l'oppression et se font plaindre par les journaux allemands, se sont bien gardés de reconnaître ce bienfait, et d'accorder aux Hongrois la moindre faveur.

Il est de leur intérêt de faire cause commune avec les Magyars, et de s'unir à eux pour défendre la constitution du pays. Cette pensée animait les deux courageux députés qui furent si injurieusement révoqués. C'est encore cette idée qu'exprimait tout haut un Saxon, M. Draut, lequel, pour prix de sa franchise, se vit solennellement proscrit. Chaque fois que les Saxons entrent en hostilité avec les Hongrois, c'est pour se rapprocher de l'Autriche, au grand péril de leur liberté. La cour de Vienne leur offre ce qu'il est convenu d'appeler l'ordre, et ils ne l'achètent que par la perte de leurs franchises. C'est par suite de ces influences qu'après le mouvement anti-hongrois qui signala la dernière Diète, les Saxons, qui sont en possession du jury, délibéraient s'ils n'introduiraient pas parmi eux l'organisation judiciaire telle qu'elle existe en Autriche. Qu'ils y songent bien, il y aurait impiété à jeter au vent le glorieux héritage transmis par leurs braves aïeux; qu'ils se souviennent que c'est par la liberté que leurs pères se sont développés et enrichis. Le temps où les bourgeois de Cronstadt défendaient leurs immunités sur le champ de bataille est le même où ils prêtaient aux souverains des sommes considérables, où ils faisaient le

commerce jusqu'à Trébizonde, et donnaient à l'Europe orientale ses meilleurs produits. Que diraient les fiers Saxons des anciens jours s'ils voyaient leurs fils, soumis présentement à une bureaucratie oppressive, perdre pièce à pièce leur vieille armure?

CHAPITRE XX.

Cronstadt.

J'ai parcouru le midi de la Transylvanie dans le temps où la querelle survenue entre les Hongrois et les Saxons au sujet de la langue allemande était des plus vives. Il m'arriva plusieurs fois de prendre part à cette dispute de famille, notamment à Cronstadt. J'étais adressé dans cette ville à un homme fort obligeant, que je recherchai aussitôt après mon arrivée. L'hôtelier m'indiqua vaguement sa demeure, et me donna un guide; mais, le drôle ayant disparu au bout d'une minute, force me fut d'avoir recours aux passants. J'avisai donc un petit menuisier qui travaillait dans la rue, et lui demandai en honnête allemand où demeurait le sénateur Trausch. Le Saxon comprit sans peine qu'il n'avait pas affaire avec un compatriote, et, prenant un air superbe, répondit en langue magyare, avec un mouvement d'épaules fort énergique, qu'il ne comprenait pas. C'était blesser à la fois mes prétentions de linguiste et mes sympathies hongroises, outre que le mouvement d'épaules ne pouvait rester impuni. Aussi lui administrai-je lestement la très légère correction que méritait sur-

tout son irrévérence à l'endroit des fils d'Arpád. Dès lors nous nous entendîmes parfaitement, et j'eus la satisfaction de le voir répondre avec une précision admirable.

La position de Cronstadt (1) est unique. Cette ville est bâtie dans une baie resserrée formée entre les montagnes. Quand on y arrive à travers la plaine qui la sépare de Marienbourg, et que l'on met plusieurs heures à franchir, on la voit poindre et grandir comme une île en mer. Si, au contraire, vous y entrez en suivant la route d'Hermannstadt, vous la voyez dérouler tout à coup sa ceinture de murailles. De l'intérieur de la ville, au dessus des rues, des places et des maisons, on aperçoit partout des collines de verdure, mais si fraîches et si rapprochées, qu'on voudrait étendre la main pour saisir les feuilles. L'effet est charmant quand le soleil donne d'aplomb sur la ville : l'œil se repose, en parcourant les allées, de l'aspect éblouissant des murs.

Cronstadt a un cachet particulier. Ses rues sont remplies de gens non pas seulement de toutes les nations de la Transylvanie, mais encore venus des contrées voisines. On sent que l'on touche à la frontière de Tur-

(1) Les Hongrois l'appellent Brasso : ce qui a fait penser à de hardis étymologistes qu'ici était située la *Patroissa* de Ptolémée.

quie. Des Grecs vifs et agiles heurtent sur les promenades de graves personnages en longues robes de soie, qui fument avec dignité dans de grandes pipes. Pendant la belle saison, les boyards qui vont prendre les eaux en Transylvanie y séjournent en passant, chacun avec une suite nombreuse. Les différents costumes de ces hôtes, que les affaires ou les plaisirs amènent à Cronstadt, donnent à la ville une physionomie orientale; et l'on vous sert des *doulchasses*, du café turc et des *palouhès*, sous un kiosque aéré, au bruit d'une fontaine jaillissante.

La population de Cronstadt est évaluée à trente mille habitants : on la dirait plus considérable. Il y a au milieu de la ville un marché animé, où la foule va et vient sans cesse, et qui, dans les temps de foires, doit offrir un coup d'œil des plus variés. Je fis mon entrée à Cronstadt à la façon des triomphateurs romains, précédé d'une musique bruyante, et suivi d'un cortége de peuple. Un jongleur dalmate marchait devant nous, conduisant une voiture fermée, d'où l'on entendait sortir, malgré les efforts de l'orchestre, mille cris confus. Quand il eut rassemblé assez de monde, il s'arrêta. En un instant la rue fut obstruée. Le Dalmate exhiba de sa voiture une quantité de singes, de perroquets, d'oursons et de chiens savants, qu'il lança dans toutes les directions, pour le plus grand bonheur des curieux qui le pressaient avec de grandes démonstrations de joie.

Il y avait des Valaques aux tempes rasées, des Bohémiens aux cheveux crépus, et une multitude de femmes diversement costumées, qui criaient à tout rompre. La voiture du jongleur se trouvait à côté d'une petite charrette de paysan valaque, à laquelle étaient attelés quatre bœufs blancs couchés sur le pavé. Une femme montée sur une des roues en tirait des sacs de maïs. Elle avait pour chaussure des bottes jaunes à haut talon ; autour du corps une veste étroite d'étoffe bleue, dont les manches ouvertes étaient doublées de rouge ; et sur la tête un mouchoir blanc roulé, à larges raies, qui passait sous le menton. Quand la ménagerie ambulante s'arrêta, elle ne fut d'abord que médiocrement distraite. Mais, le bruit qui se faisait derrière elle devenant toujours plus fort, elle rejeta la tête, de manière à nous montrer son profil, avec tant de grâce et de noblesse, qu'elle eût certainement occupé toute l'attention du peintre qui aurait tenté de reproduire la scène animée que nous avions sous les yeux.

Tout le mur d'enceinte de Cronstadt est encore debout : il est probable qu'on ne l'abattra pas, car on gagnerait peu d'espace; les montagnes serrent la ville de si près, que presque partout la muraille s'élève en côtoyant le sol. En revanche on a imaginé de détruire ou de boucher les vieilles portes fortifiées par lesquelles sortait la brave bourgeoisie de Cronstadt quand elle allait défendre à main armée ses priviléges, sous pré-

texte qu'elles ne se trouvent pas précisément au bout des rues. Le principe d'utilité est sans doute fort respectable, mais on a grand tort de l'appliquer constamment. Il est très avantageux que les marchands aient gagné un chemin plus court et fassent plus vite leurs affaires ; mais il est fort triste, quand on entre dans une ville comme Cronstadt, de passer sous les choses blanches qu'une personne ingénieuse a eu l'idée de bâtir.

On raconte que dans le temps où s'élevait cette cité une masse de lin fut trouvée en terre, à la place même occupée aujourd'hui par la maison de ville, laquelle avait par miracle la forme d'une couronne. Selon d'autres, une véritable couronne d'or fut déterrée, qui donna son nom à la cité naissante. Quoi qu'il en soit, on voit sculptée sur ses murailles une racine couronnée : c'est le blason de Cronstadt. Cette ville fut bâtie en 1203 ; mais on ne commença à l'entourer de murs qu'en 1384, sous le roi Sigismond. Jean Hunyade continua en 1450 l'enceinte, qui n'était pas achevée, et qui ne le fut que long-temps après lui.

Cronstadt a eu à souffrir entre toutes les villes des calamités qui ont pesé sur la Transylvanie. Elle était saccagée dès 1236 par les Tatars, qui la brûlaient encore un siècle après. Pour ne parler que des principaux événements, il suffit de citer les trois attaques qu'elle soutint dans l'espace de seize années contre les troupes d'Amurat II, qui emmena tous les sénateurs de la ville ;

le siége que lui faisait subir en 1527 Pierre de Moldavie, partisan de Jean Zápolya, et les assauts que lui livrèrent trois ans plus tard Mahomet et le vayvode de Valachie, lesquels conduisirent les habitants en esclavage. Il faut rappeler les excès de Basta, et surtout la guerre qu'elle soutint contre le prince Gabriel Báthori. Cronstadt avait alors pour maire un homme d'un grand courage et d'un talent supérieur, nommé Michel Weiss. L'exemple d'Hermannstadt, que le prince avait traité indignement, lui dicta sa résolution, et il jura que le perfide n'entrerait dans sa ville ni en ami ni en ennemi.

Il s'entendit avec Radul, vayvode de Valachie, qui avait à se venger du prince. Les Valaques passèrent les montagnes et arrivèrent avec grand tumulte sous les murs de Cronstadt, où ils furent reçus comme des alliés. Báthori vint camper près de Szent-Péter. Il n'avait pas l'intention de livrer sitôt bataille; mais Radul persuada aux Saxons de l'attaquer avant qu'il fît ses dispositions. Les confédérés sortirent de la ville, et présentèrent le combat au prince, qui fut vaincu. D'après les chroniques de Cronstadt, dix mille de ses gens périrent dans l'action. Báthori se retira; mais il fit partir pour Constantinophe Gabriel Bethlen, afin de demander secours aux Turcs. Dès qu'on sut à la cour d'Autriche ce qui se passait en Transylvanie, l'empereur y envoya Sigismond Forgáts avec une armée. Les Allemands s'emparèrent de Clausenbourg, de Fejérvár, et vinrent

se joindre aux Valaques de Radul. Tous ensemble assiégèrent Báthori dans Hermannstadt, mais ils manquaient d'artillerie; ils essayèrent de l'amener à une capitulation en négociant. Le prince reçut à temps la nouvelle que Bethlen arrivait avec des troupes turques. Loin de consentir à un arrangement, il appela les Sicules aux armes et les vit accourir. Forgáts perdit l'avantage; après quelques fausses manœuvres, son armée se dispersa. Radul s'était retiré en Valachie (1).

L'armée ottomane allait se tourner contre Cronstadt, qui résistait seule à Báthori. Michel Weiss comprit qu'il succomberait si deux ennemis l'attaquaient à la fois. Il fit demander une entrevue à Honyr-pacha, qui commandait les forces du Grand-Seigneur. Tous deux se virent devant la porte d'un monastère, à l'ombre des tilleuls; Weiss expliqua le motif qui forçait ses compatriotes à prendre les armes, et quand la conférence fut terminée, le pacha était gagné à la cause des Saxons. Il ramena ses troupes en Turquie. Le prince, furieux de cette défection, ravagea toute la contrée. Il prit Marienbourg, Rosnyo et Tőrts; il s'empara aussi du fort de Zeuden. Le siége de cette dernière place fut

(1) Un plaisant salua la retraite de l'armée impériale par ce vers, qui a été retenu :

Perge domum, Forgáts, terget tua tergora korbáts.

Va-t'en chez toi, Forgáts; va, le fouet dans les reins.

couronné par de sanglantes exécutions. Des trente-deux jeunes gens qui l'avaient défendue, vingt furent empalés et onze eurent la tête tranchée ; le dernier, qui avait rempli l'office de bourreau, fut renvoyé à Cronstadt. Michel Weiss le fit mettre à mort.

Báthori s'aliénait ses partisans. Il avait voulu se défaire de Gabriel Bethlen, son meilleur appui, lequel s'était retiré à Constantinople. Pour conserver la faveur du sultan, il y envoya André Gétzi, qui devait justifier sa conduite. Pendant ce temps il poussait le siége de Cronstadt. Un enthousiasme extraordinaire s'empara des habitants et s'accrut avec le danger. Des médailles furent frappées avec ces mots : *Nos in nomen Dei confidimus.* Tout le monde prit les armes. Cronstadt était déjà la ville la plus populeuse et la plus commerçante du pays. La ruche entière gronda. On s'intéressait à cette poignée d'hommes qui se montrait si intrépide. André Gétzi, envoyé par le prince, avait plaidé leur cause auprès des Turcs, et leur rapportait des promesses de secours. Quelques Sicules de l'armée ennemie leur conseillèrent de pourvoir à leur salut en faisant la paix. Mais tous avaient juré dans la grande église de la ville qu'ils ne se rendraient pas. Leur cause était juste et l'ardeur si grande.... Ils sortirent pour chercher l'ennemi. Báthori les attaqua près de Marienbourg, dans la vaste plaine qui sépare cette ville de Cronstadt. C'est là qu'ils succombèrent. Tandis qu'André Gétzi,

qui combattait avec eux, rangeait les troupes en bataille, un soldat valaque, envoyé par le traître Radul, jeta tout à coup des cris d'alarme, et entraîna dans sa fuite les cavaliers soldés. L'infanterie se défendit d'abord avec courag. Elle était composée d'écoliers, d'artisans et de villageois : à la fin elle fut écrasée; ceux qui restaient s'enfuirent. Michel Weiss se fit tuer. Par ordre de Báthori sa tête fut exposée sur la place publique d'Hermannstadt; mais, un jour que grondait une tempête furieuse, le sanglant trophée disparut. Le Grand-Seigneur mit fin par un accommodement à la guerre que soutenait Cronstadt depuis trois années.

Les annales de Cronstadt signalent encore d'autres fléaux non moins terribles que la guerre. La peste décimait périodiquement la population que les Tatars avaient épargnée. Les habitants ont conservé le souvenir de plusieurs dates funestes qui, du 14e au 19e siècle, marquent le passage de l'épidémie. Il y a une quinzaine d'années que la peste parut pour la dernière fois. Elle s'était déclarée en Valachie, près de la frontière de Cronstadt, et l'on brûlait les effets des pestiférés pour arrêter les progrès de la contagion, quand une femme jeta par dessus la haie de sa cour un châle qu'elle voulait sauver. Le voisin qui le reçut partit bientôt après pour Cronstadt. Sa femme, qui l'accompagnait, tomba malade en arrivant, et mourut. Les gens de la maison qu'elle habitait moururent aussi, et d'autres encore

avec eux. L'alarme se répandit bientôt dans la ville : on sut dans les campagnes que la peste venait d'éclater. Cette fatale nouvelle vola de village en village jusqu'à Maros Vásárhely, où arrivait le malheureux voisin. Il était parti aussitôt de Cronstadt, ignorant la maladie et la mort de sa femme, et voyageait sans savoir que la peste se déclarait partout sur son passage. Les habitants de Vásárhely le poursuivirent, et le cernèrent dans un champ, où il resta prisonnier. C'était au commencement de l'hiver. On ne le délivra que lorsqu'on fut bien assuré que tout danger avait disparu. Pendant ce temps Cronstadt était entouré de soldats, et les habitants ne pouvaient sortir des murs, ni communiquer avec les gens des campagnes. Cet état d'inquiétude dura un mois, puis la peste s'éteignit : on n'avait eu à regretter qu'un petit nombre de victimes.

Il semble que tous les fléaux aient assailli Cronstadt de préférence. Les chroniques font mention de tremblements de terre et de tempêtes qui, de temps à autre, tuent les hommes, et détruisent les édifices. On n'a pas oublié l'ouragan terrible qui, en 1611, renversa toutes les tentes de l'armée transylvaine, et celle de Báthori lui-même, le jour qui précéda la victoire des Saxons. Dans cette guerre, où le bon droit était pour eux, tout les favorisait. Deux années avant, des nuées de sauterelles menaçaient de s'abattre sur la ville : les habitants s'armèrent de trompettes, et les accueilli-

rent avec mille fanfares. Effrayées du bruit, les sauterelles s'enfuirent, et, traversant tout le pays de Fagaras, allèrent attaquer l'armée de Báthori, qui campait près d'Hermannstadt.

Maintenant Cronstadt a oublié ses mauvais jours; et bien qu'elle soit un peu déchue depuis quelques années, comme les autres cités saxonnes, elle est encore la ville la plus florissante de Transylvanie. Les habitants assurent que les bateaux à vapeur du Danube leur font du tort. Cependant non seulement Cronstadt sert d'entrepôt pour certaines marchandises que Vienne devra toujours expédier par terre dans les principautés, mais encore elle fabrique beaucoup. Elle fournit à la Valachie des voitures, des cordes, du drap, des articles de fer et de cuivre, etc. Les liqueurs de Cronstadt sont renommées. C'est encore de Cronstadt que partent ces énormes voitures attelées de douze ou quatorze chevaux, et qui charrient la laine jusqu'en Autriche. Tout dans la ville respire l'industrie. De larges ruisseaux, dont les eaux servent aux manufactures, courent rapidement par les rues. Aux pieds des tours en ruines sont étendues d'énormes pièces de drap teint, que les fabricants font sécher au soleil. La rue du Fort est celle qui contient le plus d'ouvriers, et les compagnons tisserands sont installés dans le bastion tourné vers la Turquie.

Cronstadt n'est pas seulement une ville d'industrie et

de commerce : elle renferme aussi un des meilleurs colléges et des plus fréquentés que les luthériens possèdent en Transylvanie. Les étudiants, que l'on rencontre à chaque pas dans les rues, ont un costume singulier. Ils portent de grandes bottes, des culottes noires, et une sorte de tunique de même couleur, serrée autour du corps par une ceinture de velours, qu'ils boutonnent du haut en bas de la poitrine, au moyen de longues agrafes d'argent si massives et si pressées, qu'elles figurent une cuirasse. Un manteau noir couvre les épaules, attaché par une très lourde chaîne d'argent. Ils ont sur la tête un chapeau de feutre à larges bords.

Les mille physionomies diverses que l'on rencontre dans cette ville m'apparurent un soir curieusement réunies et groupées, à l'occasion d'une cérémonie qui se célèbre là avec certaines coutumes particulières. Je parcourais la nuit les rues de Cronstadt quand j'aperçus, se mouvant sur la montagne, une foule de lumières blafardes. Du point où elles s'agitaient, on entendait venir un bruit étrange : c'était un bourdonnement continuel, toujours égal, et dont je cherchais vainement à deviner l'origine. L'obscurité était complète; on ne pouvait distinguer que les lumières qui allaient et venaient en tout sens, et qui, loin d'éclaircir le mystère, augmentaient encore mon étonnement. Au bout de quelque temps le bruit se rapprocha, les lumières descendirent, puis disparurent derrière les premières maisons.

Je ne tardai pas alors à rencontrer une longue suite d'hommes portant à la main de grosses lanternes et causant à voix basse , qui rentraient dans la ville et se dispersaient en suivant chacun une rue différente. On m'apprit le lendemain qu'ils avaient assisté à un enterrement.

Au milieu de Cronstadt est une place triangulaire : c'est là et dans les rues adjacentes que le marché est établi. Sur la place même s'élève la maison de ville , bâtie vers 1420 , mais reconstruite depuis ou réparée fort souvent. On y voit des volumes de lettres autographes adressées aux prudents et circonspects magistrats de Cronstadt par les rois de Hongrie et par les princes. Ce seraient des documents à consulter pour l'histoire de Transylvanie.

Près de là se trouve la cathédrale, commencée vers 1385, et dont la construction dura quarante ans. Un chroniqueur anonyme rapporte qu'elle fut élevée grâce aux dons volontaires des Français, des Anglais et des Hollandais. Selon d'autres, le roi Sigismond la fit bâtir par des ouvriers qu'il avait fait venir de Bulgarie. C'est un édifice remarquable. Il est sombre, sévère, sans sculptures au dehors. Le portail est nu et surmonté d'une tour peu élevée. La porte principale est enfoncée et profonde. Plusieurs statues décorent seules le derrière de l'église. Quelques ornements byzantins viennent s'évanouir entre l'ogive des fenêtres. A l'intérieur

aussi tout est nu. Une rangée de colonnes se développe de chaque côté, lesquelles soutiennent des arceaux gothiques si élargis, qu'on les dirait en plein cintre. Au dessus règnent des galeries. A partir du chœur s'élèvent des colonnes fines et élancées. Il y a de la hardiesse dans cet ensemble. Il y a surtout quelque chose de grave, d'austère, que n'a pas fait disparaître l'agréable couleur printanière dont on a badigeonné les murs.

La cathédrale est consacrée au culte luthérien. Pendant le service, les femmes se placent au milieu de la nef. Les hommes occupent les bas-côtés : leurs bancs sont recouverts de tapis turcs. Les compagnons ouvriers se rangent dans les galeries supérieures : des blasons peints sur les boiseries indiquent la place de chaque compagnonnage. Les murs de l'église offraient jadis un grand intérêt : on y voyait, écrites dans la pierre, les annales de Cronstadt et de la Transylvanie. C'était la page granitique sur laquelle le peuple venait chaque fois raconter ses victoires et ses revers le lendemain de la bataille. La chronique s'arrêtait à l'an 1571, sans doute parce que le livre était plein : car des deux siècles dont il disait l'histoire l'un était celui de Mahomet, de Hunyade et du roi Mathias, l'autre celui de Soliman le Magnifique. Aujourd'hui tout est effacé. Peut-être a-t-on cru qu'une fois les annales recopiées, on avait le droit de « nettoyer » la cathédrale.

Le grand incendie qui éclata dans Cronstadt en 1689

a exercé des ravages déplorables sur cet édifice. Ce fut alors que disparurent les fameuses statues dorées des apôtres : toute une voûte s'abîma. Le feu dévora aussi la miraculeuse couronne de lin, emblème de la souveraineté commerciale de Cronstadt, que l'on gardait précieusement dans la maison de ville. Il faut encore regretter la perte d'une riche bibliothèque qui devint la proie des flammes : c'était la plus belle et la plus nombreuse qui se trouvât dans toute la Hongrie. Quand Bude fut pillé par les Turcs, et la bibliothèque de Mathias Corvin dispersée, on transporta sur des chariots, jusqu'à Cronstadt, une quantité de livres et de manuscrits. Il n'en est malheureusement rien resté.

Deux églises valaques sont encore à voir, qui toutes deux appartiennent aux grecs non unis. L'une a été bâtie dans la ville même, et est fréquentée par quatre cents familles. Sur le terrain qui l'environne se voient quelques tombeaux couverts d'inscriptions en lettres russes et grecques. L'église même n'est remarquable que par l'iconostase, cette boiserie dorée qui sépare les fidèles du prêtre, laquelle est surchargée d'étranges figures peintes sur fond d'or. Les mains des madones et des saints sont d'argent massif; sur leur poitrine on voit des cœurs d'argent et d'or qui brillent entre les vives couleurs de la boiserie. Ce sont des ex-voto. Au fond de l'église, dont les murs sont imprégnés d'une forte odeur d'encens, on voyait étinceler à la faible

clarté d'un luminaire je ne sais quel vase sacré qui semblait d'un beau travail.

L'autre église est située dans le faubourg appelé Bulgare ou Valaque : douze cents familles s'y rendent. Les premiers Bulgares qui occupèrent ce faubourg construisirent, en 1385, une petite chapelle de bois, qui ne resta debout qu'un siècle. Par l'intervention du prince de Valachie, une église en pierre s'éleva dans l'année 1495, qui dura davantage, mais qui était tombée en ruines au siècle passé. Elisabeth, impératrice de Russie, a fait bâtir en 1751 l'église actuelle. Les murs sont en dehors décorés de peintures : entre autres personnages figure saint Nicolas. On y lit aussi de nombreuses inscriptions valaques. L'édifice est surmonté d'un clocher qui porte à l'extrémité la double croix grecque, et autour duquel s'élèvent quatre clochers inférieurs rattachés au premier, suivant la coutume russe, par de longues chaînes de fer. Le prêtre, en grande barbe, et revêtu de la robe noire à larges manches, nous montra son église. Il tenait par la main un joli enfant, son fils sans doute, qui regardait tantôt les étrangers, dont le langage paraissait l'inquiéter beaucoup, tantôt les belles choses qui s'étalaient devant lui, car rien n'est plus décoré qu'une église grecque. Celle-ci, il est vrai, a été retouchée, peut-être même à cette heure a-t-elle perdu davantage; mais elle était encore des plus curieuses quand je la visitai. Les peintures d'Elisabeth, qui, il n'y

a pas long-temps, se voyaient à l'intérieur, avaient déjà disparu sous la chaux. D'un bout de l'église à l'autre, le mur était parfaitement nu. Toutefois deux chapelles latérales restaient encore, qui attestaient la verve d'imagination des artistes grecs. Là les murailles se cachaient entièrement sous une armée de saints, de saintes, de pécheurs, de pécheresses, d'anges et de diables, qui se heurtaient, se poursuivaient, s'enfuyaient dans un labyrinthe inextricable. De quelque côté qu'on jetât d'abord les yeux, sur les murs ou sur le plafond, il fallait suivre le courant de ces figures fantastiques, qui vous ramenaient ensuite sans interruption au point d'où vous étiez parti. Il n'y avait là ni commencement ni fin. Le spectateur posait où il voulait les bornes que la fantaisie du peintre avait dépassées. Le prêtre nous annonça que ces curieuses peintures ne tarderaient pas à disparaître aussi. A l'entendre, elles frappaient l'esprit déjà peu développé des Valaques; et ce n'était pas à l'aide de pareils moyens, disait-il, qu'il voulait agir sur eux.

Les églises grecques du district de Cronstadt n'étaient pas seulement fréquentées autrefois par les paysans transylvains : les boyards y venaient aussi de la Valachie. Quand les Turcs inondaient leur pays, les seigneurs valaques cherchaient un asyle à Cronstadt, et un décret du roi Uladislas (1495) leur permet de se réfugier dans cette ville avec leurs richesses. Ils comblaient de présents les églises grecques pendant leur sé-

jour en Transylvanie. Il était même d'usage qu'ils envoyassent de Valachie des secours aux prêtres. Cette coutume aura sans doute disparu aujourd'hui; mais en 1774 on comptait encore neuf ecclésiastiques et plusieurs maîtres d'écoles entretenus par les boyards.

Le chapitre catholique de Cronstadt fut jadis un des plus importants qui subsistèrent en Hongrie, et il reçut des rois maints priviléges. Des statuts particuliers réglaient les affaires du chapitre, depuis les plus graves jusqu'aux moins considérables. On cite les dispositions suivantes, qui datent de 1493 et qui s'adressent aux valets des prêtres : « Afin que les gens des honorables curés du chapitre de Cronstadt, qui, dans toute foule ou assemblée, ont coutume, par leurs excès, de s'attirer des querelles, soient soumis à des règlements spéciaux, il est établi ce qui suit : Le valet à cheval aura un sabre, un bouclier et deux éperons; si l'un ou l'autre lui manque, il paiera l'amende d'un aspre (1). Celui qui conduira son maître en chariot aura, sous la même peine, un sabre et un éperon. Celui qui frappera quelqu'un sera condamné par le juge à payer un aspre et un broc de vin. » D'autres articles réglaient ce que les gens devaient boire et manger : « Ils ne pourront réclamer à déjeuner. Il leur est ordonné de se contenter de trois plats. Il leur est défendu de s'enivrer. » Enfin la pré-

(1) Petite monnaie turque. — Benkő, m. s.

voyance des législateurs avait fixé une certaine amende en vin contre « ceux qui attachaient leurs chevaux si négligemment qu'ils pouvaient s'échapper, ou détachaient par malice les chevaux d'autrui ; contre ceux qui accrochaient les chariots des passants, ou faisaient aux cordes des nœuds qui arrachaient le poil des chevaux, et même contre ceux qui n'étaient pas convenablement peignés. »

Un écrivain saxon qui vécut au 17e siècle, Fuchs, mentionne une vieille coutume qui s'est perpétuée fort long-temps à Cronstadt, et qui mérite d'être citée. — Il y a quatre-vingts ans, dit-il, le dimanche des Rameaux, les jeunes filles du vieux faubourg portaient vers le mont Saint-Martin l'image en paille d'une femme couverte d'habits. Elles chantaient des cantiques dans le trajet. Arrivées au pied de la montagne, elles dépouillaient le mannequin et dispersaient la paille. Cela s'appelait *den Tod austragen*, « emporter le mort, le porter dehors. » Il n'y a pas de doute, ajoute Fuchs, que le culte de Vénus n'ait été en grand honneur dans le pays quand le christianisme y pénétra, et que cette cérémonie n'ait signifié dans l'origine le mépris des nouveaux convertis pour leurs anciens dieux (1). —

(1) Le traducteur allemand de ce livre, M. Seybt, nous dit que c'était là plutôt une coutume slave, qui aurait signifié l'enterrement de l'hiver, coutume qu'on retrouve encore dans

Quand l'on est à Cronstadt, il faut gravir le Zinne, montagne de mille pieds de haut, qui domine la ville à l'orient. De jolis chemins serpentent entre les arbres qui conduisent au sommet sans trop de fatigue, car la vue est fort belle. En vous penchant sur les rochers qui terminent la montagne, et en regardant perpendiculairement au dessous de vous, vous apercevez Cronstadt se développant dans la baie où elle est assise. Cette baie, bordée de montagnes, est encore fermée du côté de la plaine par une haute colline, le Schlossberg. Resserrées dans cet étroit espace, les maisons débordent et s'échappent par trois issues. Elles forment autant de faubourgs. L'un, qui est occupé par les Valaques, grimpe sur la montagne placée au fond de l'amphithéâtre; les petites habitations groupées au hasard se cachent à demi sous les arbres; du sein de ce faubourg, qui monte à mesure qu'il prend de l'extension, l'église d'Élisabeth élève ses clochers moscovites. Les deux autres sont situés de chaque côté du Schlossberg. Celui qui est habité par les Saxons, et qu'on appelle la vieille ville, s'étend vers Hermannstadt sur une seule ligne formée de maisons blanches et propres. Au bout de cette longue rue se trouve une petite église bysantine déplorablement replâtrée. Vient ensuite un mamelon

des pays habités par des Slaves germanisés et où ne pénétra jamais le culte des dieux de l'Olympe.

qui commande l'entrée du faubourg, et sur lequel était situé le fort d'où Amurat II emmena les sénateurs de Cronstadt. Beaucoup de Hongrois sont établis dans le troisième faubourg, qui n'a ni la confusion du premier ni la stricte régularité du second, et que ses nombreux jardins ont fait appeler Blumenau, « prairie de fleurs ».

Le fort qui domine le Schlossberg a été bâti en 1553 par les Impériaux sur la place qu'occupait un château de bois élevé en 1211 par les chevaliers de l'ordre teutonique, et détruit en 1529 par Pierre de Moldavie. Avant qu'il servît de magasin pour les troupes, ce fort était occupé par les marchands orientaux, qui y déposaient ce qu'ils avaient de précieux. En 1688, quand éclata dans Cronstadt la sédition motivée par les exigences du général Caraffa, les révoltés s'y retranchèrent. Le comte Veterani les assiégea, et les fit capituler après quelques décharges d'artillerie. Le Zinne était également surmonté d'un fort qui servait de refuge aux citoyens, et qui un jour, dit-on, fut abattu par les Saxons eux-mêmes.

En reportant ses regards sur la ville, on voit se mouvoir le réseau vivant des rues de Cronstadt. Près du marché, où elles aboutissent, se dressent les murs bronzés de la cathédrale, dont l'ombre se projette sur les maisons voisines. Çà et là quelques églises lancent leurs clochers de métal ronds et légers, qui brillent au soleil,

et sont terminés par de longues aiguilles étincelantes qui traversent des boules en cuivre. Les murailles sont régulièrement interrompues par de gros bastions. A côté des fossés sont les promenades. Deux tours placées au dehors de cette enceinte sont aujourd'hui en ruines : la Tour Noire, ainsi appelée parce qu'en 1599 elle fut frappée de la foudre ; et la Tour Blanche, bâtie en 1494.

Si maintenant on jette les yeux au loin, le spectacle change. C'est d'abord la vaste plaine de Cronstadt, à l'extrémité de laquelle paraît Marienbourg, célèbre par son église, la plus vieille qui soit en Transylvanie, et par le château construit sur le monticule qui lui a donné son nom hongrois (1). Près de là se cachent les ruines de la forteresse d'Heldenbourg et le village d'Elő-patak, où les boyards viennent prendre les eaux. Une foule de hameaux s'élèvent sur les collines qui bornent l'horizon, et dans la plaine que longe l'Aluta. Les routes qui la traversent, et dont les lignes poudreuses ressortent sur le vert des champs, sont parcourues par des voitures lancées au galop, et qui semblent immobiles. Qu'on se retourne, et l'on a devant soi une chaîne de montagnes, qui de chaque côté s'étend à l'infini. Elles s'élèvent graduellement à mesure qu'elles s'éloignent de la plaine. Les premières sont ombragées d'arbres à

(1) Főldvár, « fort de terre ».

l'écorce blanche ; de sombres sapins couvrent le second plan ; puis au dessus se montrent des crêtes rocheuses et nues, où l'œil peut suivre la trace du contrebandier.

CHAPITRE XXI.

Rosenau. — Fort de Törts. — Les *Calibas*. — Zernyest. Michel Teleki.

On visite avec intérêt les environs de Cronstadt. Les vallées et les plaines qui séparent cette ville de la frontière sont peuplées de souvenirs historiques. En se dirigeant vers la Valachie, on ne tarde pas à apercevoir Rosenau, perché comme un nid d'aigle sur le faîte d'une montagne escarpée. Ce bourg, qui tire son nom des trois roses qu'il porte dans ses armes, compte près de cinq mille habitants agglomérés sur un plateau peu étendu. Une vieille forteresse déploie ses murs démantelés, qui figurent une couronne. Quoique naturellement fortifié, Rosenau a été plus d'une fois pillé par les Turcs et les Tatars. Au 17e siècle, la garnison de la forteresse se rendait à Gabriel Báthori, parce qu'elle manquait d'eau. Aujourd'hui un puits profond de quatre-vingts toises, et creusé à travers le roc, amène l'eau jusque dans le bourg.

La route qui réunit la Transylvanie et la Valachie, près de Constadt, est très fréquentée. C'est surtout par cette voie que se font les échanges et les communi-

cations entre les deux pays. On l'a pratiquée dans un défilé qui était gardé autrefois par le château de Tőrts. Le château existe encore, mais ne défend plus l'entrée de la province. Dans une étroite vallée formée par deux montagnes qui se penchent l'une vers l'autre, est couchée une roche énorme, au bas de laquelle coule un torrent. Du sommet de cette roche, qui est recouverte d'arbres, s'élance une tour grise, carrée, percée de meurtrières, et décorée d'un double rang de sculptures dans le goût byzantin. Elle est flanquée de tourelles aux toits pointus; et, pour que rien n'y manque, de fraîches maisonnettes qui ont la prétention de soutenir l'édifice viennent s'épanouir entre les antiques bastions. En avant du fort on voit les débris de la muraille crénelée qui barrait le passage. Grâce aux maçons de notre époque, le château de Tőrts est convenablement ravagé; cependant la tour principale n'est pas sans caractère, et il y a dans le paysage quelque chose d'agreste qui va bien aux vieux monuments.

Sur le rocher qui lui sert de base s'élevait d'abord une forteresse appelée Ditrichstein, « Pierre de Théodoric ». Les Saxons disent qu'elle avait été construite par des chevaliers allemands, car ils aiment à signaler les traces de leurs compatriotes. Cette forteresse n'existait plus au temps de Louis I, qui en 1371 éleva le château actuel. Les seigneurs de Tőrts firent sentir leur puissance aux habitants du district, à tel point que les

souverains durent intervenir. Le roi Sigismond enjoignit expressément aux seigneurs châtelains de ne plus tourmenter les gens de Cronstadt, et Uladislas, pour protéger les Saxons, ne trouvait pas d'autres moyens que de donner le fort aux Saxons eux-mêmes. Jean Hunyade, dont on retrouve toujours la main là où il était possible d'arrêter les Musulmans, agrandit et répara le château de Tőrts, que Gabriel Báthori assiégea en 1612. La garnison, composée de villageois, et découragée par la prise de Rosenau, lui livra la place : Michel Weiss fit tuer le commandant. Enfin Tőrtsvár fut définitivement remis aux Saxons, à la charge de le réparer et de fournir des soldats. On convint en outre que pendant la guerre les habitants, de quelque nation qu'ils fussent, pourraient se réfugier dans le château, lequel serait toujours commandé par un Hongrois.

Tőrtsvár est gardé par douze trabants qui obéissent à un capitaine hongrois, suivant les conditions faites. Les Saxons les exécutent en conscience et même avec trop de rigueur : car, s'ils ont promis d'entretenir la forteresse dans un temps où cette promesse avait un sens, ils pourraient maintenant se dispenser de bâtir leurs innocentes cloisons qui gâtent le château, et que feraient voler en éclats deux pièces d'artillerie. Si l'on voulait faire de Tőrts une place qui couvrît la frontière, il faudrait abattre tout ce qui est debout et élever un fort moderne. C'est dans le but de protéger le pays qu'ils se

sont engagés à réparer le château et à le tenir en état de défense. Mais, quoi qu'ils puissent faire, Tőrts n'a plus d'importance militaire : on ne doit plus songer qu'à le conserver comme monument, et c'est dans ce sens que les réparations devraient être faites. Au reste, les Saxons eux-mêmes l'ont bien compris, car il n'y a pas de fort au monde qui ait une mine plus inoffensive. Excepté les armes des trabants appendues aux murs, je n'y ai vu d'autre moyen de défense qu'un vieux canon de fer et quelques fusils de rempart tout prêts à éclater. L'intérieur du château a dû subir les changements exigés par les besoins de ses hôtes. Cependant la disposition des salles est assez curieuse : elles sont percées entre de grosses murailles, et ne reçoivent le jour que par de rares fenêtres.

Le village de Tőrts, situé entre le fort et la frontière, est bien bâti. Il est occupé par cinquante hommes détachés du régiment en garnison à Cronstadt. C'est là que sont placés la douane, dont les employés, dit-on, montrent parfois un zèle ridicule, et le lazaret, qui s'est bien relâché de ses rigueurs depuis que les Russes ont établi une bonne ligne près de la mer Noire. La quarantaine est réduite à trois heures, de dix jours qu'elle était avant. Dans les salles destinées aux voyageurs sont placardées des instructions rédigées dans les quatre langues allemande, valaque, hongroise et française.

L'entrée en Valachie est fort belle : on parle d'une

longue vallée, la Dumbravicza, qui s'étend entre des rochers sans fin. Près de là sept moines valaques habitent une grotte sauvage, à l'entrée de laquelle ils ont élevé une église ; pendant toute l'année ils se nourrissent de maïs et d'ognons, sans jamais toucher à aucune viande (1). L'une des dernières montagnes de la Transylvanie, appelée Butsesz, est terminée par une grande plaine qui se cache dans les nuages, et sur laquelle il existe un lac d'une immense profondeur. Une autre, formée entièrement de rochers, est appelée par les Valaques *Piatra Crajului*, « Pierre du Roi ». Plus loin on peut voir des cavernes voûtées de stalactites. Quand on gravit ces montagnes par un beau temps, on aperçoit presque toute la Transylvanie, dont le sol ondoie en trois grandes vallées parallèles.

L'auberge où nos chevaux se reposèrent à Tőrts se trouvait pleine de montagnards et de villageois. Une vingtaine d'individus étaient attablés dans la grande salle, fumant, buvant, et divisés par groupes de trois ou quatre figures que n'eût pas dédaignées Murillo. On pouvait reconnaître les Valaques à leurs tempes rasées, à leur barbe, et à l'indispensable ceinture de cuir. Ils parlaient haut, la tête en avant, gesticulaient fort, et laissaient retomber leurs coudes entre les myriades d'o-

(1) Ce sont des moines de l'ordre de Saint-Basile, le seul ordre que compte l'église grecque. On les appelle *Caluger*.

gnons et les restes de *mammaliga* étalés sur la table. De grands bâtons étaient placés entre leurs jambes, et une sorte de besace en drap blanc leur pendait sur le dos. Ailleurs, quelques Hongrois conversaient en retroussant leur moustache, et des marchands grecs comptaient de l'argent. Les langues diverses que parlaient tous ces hommes, et dont on distinguait quelques mots lorsque deux ou trois orateurs reprenaient haleine en même temps, étaient douces, accentuées, et contrastaient beaucoup avec les sons très durs que laissaient échapper plusieurs Saxons bien portants et bien vêtus, lesquels causaient discrètement près de la porte.

Dans la cour mangeaient six petits chevaux à tous crins, dont le harnais s'accordait avec le costume des buveurs de l'auberge. Une seule corde était passée dans la bouche en guise de bride. Une peau de mouton recouvrait la petite selle de bois; des sacs de toile ornés de broderies rouges pendaient aux arçons, qui étaient peints et découpés. Des étriers en bois de forme ovale, fixés à la selle par des branches de saule tordues, caressaient le flanc des chevaux.

Ces montagnes sont habitées par des Valaques, mais qui forment une population à part. Ils sont au nombre de cinq ou six mille. On les appelle *Calibas* à cause des huttes qu'ils se sont bâties entre les rochers. Ils mènent la vie indépendante et libre par excellence. Grands, forts, hardis, ils sont remarquables par leur vigueur et

l'expression de leur physionomie. Ils se rasent les tempes et le haut de la tête, et laissent croître leur barbe. Rarement ils vont à cheval jusqu'à Cronstadt : car ils descendent à regret dans la plaine, où ils se sentent mal à l'aise. On les voit trotter sur les montagnes, vêtus de peaux de moutons, et portant un long fusil en bandoulière.

Les Calibas ont des troupeaux, dont ils se nourrissent et qui sont toute leur richesse. Vers l'automne ils entrent en Valachie avec leurs troupeaux, et les conduisent, de pâturage en pâturage, jusqu'en Turquie. A Noël ils laissent leurs moutons, et reviennent passer le temps de jeûne avec leurs femmes et leurs enfants, qui les attendent dans les montagnes. Ils retournent ensuite en Turquie, et ramènent au printemps leurs troupeaux. Les Calibas sont en outre, selon l'occurrence, chasseurs ou contrebandiers. Pendant la dernière guerre des Turcs et des Russes, bon nombre d'entre eux allèrent livrer bataille, pour leur propre compte, aux soldats de Mahmoud ; et l'on entend encore les récits énergiquement accentués de ceux qui sont revenus. Ces hommes sauvages et intrépides sont accessibles aux sentiments les plus tendres. On dit que vers le soir, quand tout est tranquille dans la bergerie, les échos des montagnes répètent des sons doux et langoureux. C'est le Calibas qui souffle dans sa trompe pour appeler sa bien-aimée qui tarde au rendez-vous.

Les huttes des Calibas forment onze groupes, dont huit se trouvaient encore, en 1839, hors de la frontière. On les a depuis enclavées dans le cordon autrichien. Les Calibas ont regardé faire cette opération avec une complète indifférence, sûrs que leurs montagnes étaient aussi bien à eux que leurs troupeaux, et ne se souciant guère que l'empereur prît la liberté de les appeler ses sujets. Il paraît que des efforts vont être tentés pour introduire parmi eux des mœurs plus douces; mais je crois qu'il sera difficile de leur faire perdre le goût de la vie indépendante, qui a pour eux tant de charmes.

Le plus remarquable des villages transylvains situés au bas des montagnes de Tortsvár est Zernyest. Son heureuse position, et les mouuments romains que l'on voyait aux alentours, donnent à penser qu'il s'est élevé sur les ruines d'une cité antique. Les uns y placent la ville de *Zarma*, fondée par Trajan; d'autres la *Colonia Zernensium* dont il est question dans les Pandectes. Ces hypothèses peuvent être soutenues, mais n'ont rien de certain; et c'est dans l'histoire moderne qu'il faut chercher les souvenirs qui jettent de l'éclat sur le petit village de Zernyest.

Le traité fait dans l'année 1689 entre la Transylvanie et l'Autriche, par lequel cette province se mettait sous la protection de l'empereur, n'avait pas été conclu sans les protestations de l'ambassadeur ottoman. Pour con-

server ses droits sur la Transylvanie, qui lui échappait, le Grand-Seigneur résolut de détrôner Apaffi, et de faire élire à sa place le comte Emeric Tököli, lequel s'engagerait à demeurer tributaire de la Porte. Tököli reçut des Turcs l'étendard, le sceptre, le cafetan, et un secours d'environ quarante mille hommes renforcés par les mécontents hongrois, les cavaliers tatars, et quinze mille soldats tirés de la Valachie. Il somma le général Heussler, qui commandait pour l'empereur, de lui céder la Transylvanie. L'Allemand lui fit dire qu'il comptait prendre bientôt le plus grand des rebelles. Heussler se mit en mesure de tenir parole. Il fit munir de troupes impériales et fortifia les défilés de Bodza, de Tőmős et de Tőrtsvár, c'est-à-dire les seuls passages qui ouvrissent la province. En outre, une « insurrection » ou levée en masse fut ordonnée à la noblesse du pays. Le vieux comte Michel Telcki, premier ministre et généralissime des troupes transylvaines, voulut encore commander les Hongrois. Comme il sortait de son château de Gernyeszeg (1) pour se rendre au camp, le cheval qu'il montait fit un faux pas. « Vay, Kálmán a bronché, dit-il à son gendre, mauvais signe ! »

(1) Près de Maros Vásárhely. Ce château, qui était construit en bois, n'existe plus ; mais on voit encore les énormes fossés qui l'entouraient. Sur l'emplacement qu'il occupait on a élevé un château moderne.

Tököli n'ignorait pas quels préparatifs se faisaient de l'autre côté des montagnes. Un espion intelligent appelé Rontó, qui avait rempli l'office de valet de cuisine dans l'armée hongroise, l'instruisait des mouvements de ses ennemis. Tököli envoya reconnaître le défilé des Tőrts par quelques centaines de *lobontz*. On nommait ainsi des soldats d'élite vêtus d'habits rouges, de culottes jaunes, chaussés de ces bottines alors appelées *Teleki botskor*, et portant au bonnet un plumet d'argent doré. Ils avaient pour armes un sabre recourbé, une épée longue au côté droit, et un fusil qui brillait sur le dos. Les lobontz s'emparèrent par surprise du fort de Tőrts à la faveur de la nuit, et massacrèrent ou mirent en fuite la garnison.

Heussler avait si bien organisé la défense, qu'il attendait les événements avec une confiance sans bornes. En effet, les défilés une fois fortifiés, l'ennemi n'avait d'autre ressource que de rebrousser chemin ou de se hasarder dans des montagnes inaccessibles. Le général allemand était donc dans une parfaite sécurité; il jouait paisiblement aux cartes, quand il reçut la nouvelle que Tököli, à la tête des mécontents, des Tatars et des janissaires, avait passé les montagnes malgré les Allemands, qui gardaient encore toutes les issues praticables. Cela lui semblait impossible; et quand on a vu les précipices sur lesquels il comptait pour arrêter l'ennemi, on a peine à croire qu'ils aient pu être franchis par

des cavaliers. La tradition a conservé le souvenir de ce passage surnaturel. S'il faut en croire les récits des montagnards, confirmés par les chroniqueurs de l'époque, Tököli ordonna qu'on abattît tous les arbres, et en fit attacher un par la cime à la queue de chaque cheval, de manière qu'en descendant la pente rapide, l'animal était retenu par les obstacles de terrain qui embarrassaient les branches. Les soldats rampaient, se cramponnaient aux broussailles, aux racines, ou traînaient après eux des sacs pleins de terre qui s'accrochaient aux pointes des rochers. Le tiers de l'armée, homme à homme, aurait passé par là, tandis que le reste se battait dans les défilés avec les Impériaux. Que la tradition soit ou non exacte, le moyen, par cela même qu'il semble incroyable, était bien digne du génie de Tököli, cet homme étonnant qui trouva tant de ressources dans sa haine contre l'Autriche (1).

Il ordonna une seconde fois aux Impériaux d'abandonner le pays. Heussler, pour toute réponse, appela à son aide le généralissime Teleki, lequel accourait à la tête de la cavalerie transylvaine. Les troupes hongroi-

(1) Du reste, aujourd'hui encore, dans certaines contrées, les Sicules franchissent de cette manière les passages dangereux. Il n'y a pas bien long-temps que la calèche d'un voyageur descendit perpendiculairement une montagne du pays des Sicules à l'aide d'arbres attachés aux roues par la cime.

ses et allemandes réunies offrirent le combat aux Turcs, près de Zernyest. On était au 21 août 1690. Les Tatars coururent vers le camp des Impériaux, puis tournèrent bride comme s'ils s'enfuyaient. Les Allemands firent feu et s'avancèrent. Ils se trouvèrent alors vis-à-vis des janissaires et des mécontents hongrois, qui descendaient des montagnes par centaines, et prenaient part à l'action à mesure qu'ils arrivaient sur le champ de bataille. Vers midi l'engagement était général. Les Hongrois se battirent mollement. Ils ne comprenaient pas bien encore, à cette époque, qu'en se donnant à l'empereur, la Transylvanie avait fait acte de bonne politique ; ils se défiaient de l'Autriche et n'aimaient pas combattre avec les Allemands : ils lachèrent pied. Les Impériaux seuls tinrent bon ; la plus grande partie fut tuée à coups de sabre. « Leurs têtes tombaient, rapporte un chroniqueur saxon, comme des pommes de choux. » Quelques uns purent à peine se réfugier à Hermannstadt.

Le généralissime parcourait la plaine pour ramener les fuyards, quand il fut aperçu par un aga turc, et un Hongrois ennemi, nommé Szántó, qui le cherchaient depuis le commencement de la bataille. Ce Szántó, ancien domestique de Teleki, avait été mis en prison, sur son ordre, pour avoir commis un vol. Un jour qu'il faisait parader, à Cővár, un cheval fougueux que nul autre ne pouvait monter, il avait tout à coup franchi la porte du château, et s'était enfui jusqu'à Huszt, où se trou-



C. MICHAEL TELEKI de SZÉK

† ZERNYEST, MDCLXXXX.

vait Tököli. Enrôlé dans les troupes des mécontents, il revenait pour se venger de son maître. Teleki était déjà entouré et blessé quand il le vit accourir. Il avait refusé de se rendre aux Turcs; mais, affaibli par la perte de son sang, il ne se défendait plus qu'avec peine. Lorsque Szántó s'approcha, il crut qu'il venait le sauver, et il eut encore la force de l'appeler à lui : « Szántó, mon enfant ! » s'écria-t-il. Mais le traître leva le sabre, et lui porta à la gorge un dernier coup, qui le renversa de cheval.

Le marquis Doria, qui commandait la cavalerie impériale, fut pris. Le général Heussler fut fait aussi prisonnier par un Tatar, qui, sans le connaître, le céda pour deux cents ducats à Tököli. Le Tatar avait vendu l'homme, mais non le cheval. Il fit quitter sa monture au prisonnier en lui donnant un coup de fouet sur la tête, et s'écria : *poposlas*, c'est-à-dire « homme libre ». Tököli aida le général à se relever. « *Captus es, domine Heussler,* lui dit-il. — *Hodie mihi, cras tibi, domine comes Tököli* », repartit l'Allemand.

Le lendemain de la bataille, Tököli, ennemi juré du généralissime, fit rechercher son corps. Mais il était déjà dépouillé par les Tatars, et il avait reçu tant de blessures au visage, qu'on fut long-temps sans pouvoir le retrouver. A la fin un prisonnier le reconnut, en passant les doigts dans sa bouche, à ce qu'il n'avait plus de dents. Tököli fit laver le corps, et l'envoya, re-

vêtu de son propre linge, à la veuve de Teleki, Judith Vér. C'était agir en ennemi généreux. Les Saxons, au contraire, se couvrirent de honte en injuriant le mort quand il traversa leurs villages.

CHAPITRE XXII.

Le *Háromszék*. — Kézdi Vásárhely. — *Büdös hegy*. *Bálványos vár*. — Les Opour. — Caverne d'Almás.

Nous entrons actuellement dans le pays des Sicules (1). Ici encore d'autres campagnes, d'autres villages, d'autres hommes. Quoique les champs soient bien cultivés, vous ne trouverez peut-être pas cette aisance que vous remarquiez tout à l'heure. Les maisons sont moins spacieuses et moins commodes, les habitants plus grossièrement vêtus; mais vous vous sentez plus de sympathie pour ces hommes à la mine courageuse et intelligente, les plus hospitaliers qu'il y ait au monde.

(1) Les Hongrois, dans leur langue, se nomment *Magyar;* les Allemands les appellent *Ungarn*. Le mot *Hongrois* vient du latin *Hungari*. Nous désignons sous le nom de *Transylvanie* (*Trans silvana*) le pays que les Hongrois appellent *Erdély*, et les Allemands *Siebenbürgen*. Par analogie, nous devons nommer *Sicules* cette fraction du peuple magyar appelée *Székely* en hongrois, *Sekler* en allemand, et *Siculi* dans les historiens et le texte des lois.

Le comte Bethlen, dans ses *Mémoires*, s'est déjà servi de ce nom.

Les Sicules habitent les montagnes orientales de la Transylvanie. Ils occupent ces lieux depuis treize siècles, depuis l'époque où les Huns, leurs aïeux, battus après la mort d'Attila, se retranchèrent dans cette contrée fortifiée, pour se soustraire à la vengeance des nations vaincues. Quoique leur pays soit plus froid, et n'ait pas généralement la fertilité prodigieuse du reste de la Transylvanie, cependant il peut rivaliser avec les contrées limitrophes. Gyergyo et le Háromszék ne le cèdent à aucune autre. C'est dans les montagnes des Sicules que se trouvent les nombreuses sources minérales où affluent les étrangers; on y exploite en outre des salines et des mines assez riches. Les habitants, qui se livrent aussi à l'éducation des chevaux, cultivent le tabac beaucoup plus que leurs voisins. On traverse longtemps des champs entiers où s'épanouissent de jolies fleurs rouges et blanches; puis, quand vient l'automne, les feuilles à sécher sont liées en guirlandes et suspendues, non pas seulement dans les cours des maisons, mais même tout le long du village, sur les murs et les haies.

Bien avant que les Magyars prissent définitivement possession de la Hongrie sous saint Etienne, lequel fonda le royaume en y établissant une administration qui subsiste encore, les Sicules avaient organisé entre eux leur administration « par siéges », que j'aurai occasion d'expliquer plus loin. Les Transylvains nom-

ment *Háromszék*, c'est-à-dire Trois-Siéges, la partie méridionale du pays des Sicules, qui comprend Sepsi, Kézdi et Orbai. C'est une des plus belles contrées de la Transylvanie, et elle est surtout remarquable par la variété des tableaux. Tantôt ce sont des plaines chargées de moissons qu'arrose l'Aluta, ou des coteaux cultivés sur les pentes desquels le vent fait ondoyer le sarrazin; ailleurs vous rencontrez des montagnes agrestes aux bizarres contours, ou des forêts séculaires, dont le soleil ne traverse pas l'épais feuillage, et où vous êtes arrêté par des arbres gigantesques renversés par le temps.

La plus grande ville ou plutôt la seule ville du Háromszék est Kézdi Vásárhely, que Timon croit élevée sur l'emplacement de la colonie romaine *Prætoria Augusta.* Cependant Vásárhely ne remonte pas si haut. Suivant la tradition rapportée par Benkő, les habitants des villages voisins, de temps à autre, se seraient réunis dans un lieu intermédiaire pour faire des échanges. Quelques uns auraient ensuite fixé leur séjour dans ce lieu, qui peu à peu serait devenu un marché important et une ville considérable. De là le nom qu'elle porte aujourd'hui (1).

Vásárhely (2) n'a de remarquable qu'une école fondée par l'empereur François, en 1817. Cent jeunes

(1) *Hély,* « lieu »; *vásár,* « foire » (en turc *bazar*).

(2) On évalue sa population à 4,000 habitants.

Sicules, tous fils de militaires, officiers ou soldats, y sont élevés aux frais du souverain. On a voulu, sous prétexte de récompenser les Sicules de leur bravoure et de leur fidélité, former une pépinière d'officiers pour les régiments-frontières. La mesure était habile ; mais ceux-là même qui recevaient la récompense n'y ont pas été trompés. Trois des régiments-frontières qui gardent la Transylvanie, un de hussards et deux d'infanterie, sont composés de Sicules. Or chaque homme est mécontent de se voir forcément soldat. Quoique braves, les Sicules détestent le service militaire sous le régime allemand. Il est donc naturel que l'école impériale, malgré les avantages qu'elle procure à quelques soldats dont les fils n'auraient pu recevoir aucune éducation, n'ait pas eu grand succès auprès d'eux, puisqu'elle est une conséquence de l'institution autrichienne des régiments-frontières.

L'école, au reste, est fort bien tenue, et l'on y reconnaît ce cachet d'ordre et de régularité qui se retrouve dans les colléges militaires de tous les pays. Les armes des élèves, de petits sabres et de légères carabines, sont appendues aux murs des corridors. On nous fit traverser des salles d'études propres et aérées, et nous fûmes conduits dans la bibliothèque, composée d'ouvrages hongrois et allemands. Il y avait là des dessins, et surtout des lavis, fort bien faits. Les cours comprennent, outre le dessin, l'histoire, la géographie, les mathématiques,

en un mot toutes les sciences qui sont nécessaires à un officier. Il va sans dire qu'on n'oublie ni l'escrime ni la gymnastique ; mais ce qui est remarquable pour le pays, c'est qu'on n'y enseigne pas le latin, là où tout le monde le parle. Les professeurs font leurs leçons en hongrois et en allemand. Cette dernière langue va de pair avec la langue nationale ; les enfants sont forcés de l'apprendre, quelque détestée qu'elle soit.

Au moment où nous sortîmes, nous trouvâmes les élèves rangés en bataille devant la porte. Sur l'ordre du colonel Szent-Páli, qui voulut bien nous montrer l'établissement en détail, ils se séparèrent en deux colonnes, armés tous d'une lance. Chaque bande marcha l'une sur l'autre, figura une attaque, se rompit, se reforma, revint encore à la charge, et se reforma de nouveau, avec une précision singulière. Cet exercice gymnastique, destiné à rendre les élèves agiles et adroits, se répéta long-temps et sous mille formes. Je ne me lassais pas de regarder les enfants qui, placés à la fin des colonnes, faisaient, avec leurs petites jambes, des pas démésurement longs, et regardaient fixement le colonel, en défilant devant lui, comme pour savoir ce qu'il pensait d'eux.

On peut faire à cette école un reproche sérieux. Je ne dirai pas avec les Sicules qu'elle forme des Allemands, et non des Hongrois. Si cela est, et je le déplore, l'Autriche atteint son but, sa prévoyance n'est pas en

défaut. Mais je reprocherai à cette institution de donner certaines habitudes à des fils de soldats, de paysans, qui, n'étant pas quelquefois en état, à la fin de leurs classes, de passer officiers, deviennent forcément soldats, comme leurs pères. Alors ils ne veulent plus cultiver le champ qu'ils reçoivent en qualité de colons militaires, le travail de la terre leur répugne, et ils contractent tous les vices qui sont la suite d'une éducation faussement donnée. L'empereur peut se féliciter d'avoir des officiers pour ses régiments-frontières; mais, comme on voit, il assume sur lui une grande responsabilité, d'autant plus qu'il n'est pas impossible d'obvier à cet inconvénient.

Kézdi Vásárhely s'élève dans une plaine assez vaste, sa situation est favorable, et des champs fertiles l'environnent; mais deux fléaux ravagent continuellement le Háromszék. Pendant l'hiver un vent terrible appelé *Nemere* (1), qui traverse en droite ligne le milieu du siége, s'abat sur la ville et y cause les plus grands dégâts; il n'est pas rare, dit-on, que les hommes soient renversés et tués. L'été, il souffle dans une autre direction un vent glacial dont les effets ne sont pas moins désastreux.

Les Sicules qui habitent le Háromszék, outre l'éducation des chevaux et la culture du sol, ont une ressource particulière. Ils possèdent de grands troupeaux

(1) Ce mot veut dire : « pas par ici. ».

qui paissent pendant l'été en Transylvanie, et sont conduits, l'hiver venu, jusqu'au delà du Danube, sur le territoire turc. Ce droit de pâturage leur a été concédé par la paix de Carlowitz. C'était autrefois la coutume de tous les seigneurs transylvains, à l'époque où le pays était exposé aux incursions continuelles des Tatars, de se ménager une pareille ressource. Ils avaient à leur service des pâtres qui ne quittaient les profondes vallées qu'ils habitaient que pour mener les troupeaux en Valachie. Quand la guerre était finie et que les routes étaient sûres, ces pâtres descendaient en Transylvanie et rendaient compte à leurs maîtres du profit qu'ils avaient fait. Souvent des années entières s'écoulaient sans qu'ils pussent traverser le pays et parvenir jusqu'à leurs seigneurs. Mais dès que la paix était conclue, ils ne manquaient pas de se rendre au château, et jamais on ne vit parmi eux d'exemple d'infidélité.

Les pâtres étaient divisés en autant de petites républiques qu'ils comptaient de vallées. Le chef de chaque famille était à la fois prêtre et juge : car ils n'avaient pas de ministres, quoiqu'ils appartinssent au culte réformé. Lorsqu'ils mariaient leurs filles, ils venaient quelquefois célébrer la noce chez leurs maîtres. Le comte N. Bethlen, qui donne dans ses *Mémoires* des détails que j'abrége, parle en connaisseur de certains fromages de brebis et de chèvre que les pâtres apportaient à leurs maîtres dans des voitures et des chariots. Ces fromages

se font encore, et ils ont dans tout le pays une grande réputation. Les plus célèbres sont mis et ficelés dans des écorces de sapin, ce qui leur donne un goût aromatique très fort. Le laitage de leurs brebis formait la seule nourriture de ces montagnards. Ils en faisaient une pâte qui leur servait de pain, et qui, aigrie jusqu'à un certain point, leur tenait lieu de boisson.

« Pour ce qui est de leurs habillements, ajoute le comte Bethlen, ils les font eux-mêmes de la laine qu'ils tirent de leurs moutons, mais d'une façon fort grossière, et convenable seulement pour essuyer les pluies et les neiges, auxquelles ils sont presque toujours exposés. Ils ne se couvrent la tête que d'un gros bonnet fait en sorte de perruque, d'où pendent une quantité de flocons de laine qui font le tour du bonnet, et par conséquent de la tête, qui en secoue la neige pour peu qu'elle se remue. Leurs femmes et leurs enfants ne sont pas vêtus autrement; et tous ensemble, de même que leurs bestiaux, ils habitent dans des cavernes creusées dans les montagnes et les rochers, dont ils se contentent, comme n'ayant aucune connaissance de ce qui se fait ni de ce qui se passe dans le reste du monde. » Ce portrait pourrait être tracé d'après les Calibas qui habitent encore les montagnes de Cronstadt, mais qui peut-être ne tarderont pas à s'effacer et à se confondre avec le reste des paysans.

On visite aux environs de Vásárhely une *grotta ca-*

nina, une solfatare qui a le privilége de guérir les paysans malades de la contrée. Elle est située au delà du grand village d'Al Torja, entre les premières montagnes qui séparent les siéges de Csik et de Kézdi. Après avoir gravi long-temps des chemins pierreux et raides, on arrive à un sommet où se trouve une source sulfureuse, près de laquelle se voient aussi des fontaines d'eau claire et d'eau salée. Au dessus est une montagne volcanique, semée de laves, d'où s'échappe une forte odeur de soufre. On l'appelle *Büdös Hegy*, « Montagne-Fétide ». Un sentier conduit à la grotte, située à mi-flanc de la montagne, et qui s'ouvre entre des rochers à teinte rose. On ne distingue d'abord que la fleur de soufre qui couvre les murs de roche; puis, quand un rayon de soleil vient illuminer la grotte, vous voyez l'air s'agiter jusqu'à deux pieds du sol. Si l'on enfonce un bâton dans la terre, il en sort une épaisse vapeur. La sensation que l'on éprouve en restant quelque temps exposé à ces émanations est inexprimable. C'est une démangeaison, une chaleur, une inquiétude, que je ne puis pas rendre. Quand on se baisse, en arrivant à deux pieds du sol on rencontre le niveau de la vapeur qui vous arrête comme une muraille. Si on respire, on est mort. On peut se tenir sans danger à l'entrée de la grotte; mais le sol s'abaisse au fond, et, le niveau de la vapeur étant le même partout, on ne peut s'enfoncer qu'en prenant à l'avance une longue haleine. Dans les

grandes chaleurs, lorsque les malades visitent la solfatare, l'émanation est si forte, qu'ils s'abstiennent dans tous les cas de respirer.

Chaque année trois mille paysans viennent se guérir dans cette grotte. Ceux qui sont atteints de maladies de la peau, de rhumatisme, de goutte, se rendent au *Büdös Hegy.* Ils se bâtissent des cabanes aux alentours, puis vont s'exposer journellement à l'action des vapeurs sulfureuses. Toute la cure consiste à rester dans la grotte aussi long-temps que possible, et à sortir quand l'haleine manque, pour rentrer au plus vite. Quelquefois on oublie le danger et on respire... Alors ceux qui restent retirent le cadavre, bleui instantanément, et l'enterrent près du chemin, pour avertir la foule qui se presse et se dispute le passage. Cette mort subite, dont les effets sont si rapides, doit être d'autant plus effrayante qu'on ne voit rien, dans cette grotte silencieuse, rien que l'air qui tremble et ondule doucement. Une autre grotte existait avant, bien plus périlleuse encore; mais elle s'est éboulée et n'offre plus de danger. Elle a gardé toutefois son vieux nom, et on l'appelle toujours le Trou-des-Assassins, *Gyilkoslyuk.* On y trouve de l'alun. Il paraît que les solfatares furent jadis exploitées; aujourd'hui les travaux seraient sans bénéfice.

Si on s'enfonce plus avant dans les montagnes, on arrive aux ruines du château de Bálványos. Elles s'élè-

vent pittoresquement sur le sommet du mont le plus haut. Des murailles d'enceinte, et une tour lézardée, qui bientôt disparaîtra, attestent encore l'énergique volonté de ceux qui ont construit le château dans un lieu si élevé et de si difficile accès. Du haut des ruines, la vue s'étend sur tout le Háromszék. L'horizon est borné par des montagnes sans fin, aux pieds desquelles se déroulent d'immenses plaines ondoyantes. Au point où vous êtes, les montagnes volcaniques d'Al Torja vous environnent de tous côtés. A une portée de canon, au dessous d'une montagne conique qui se dresse en face de Bálványos, est un lac charmant, circulaire, formé, comme les lacs des monts Dore, du cratère d'un volcan éteint.

Le château de Bálványos était entouré d'une muraille bâtie au flanc de la montagne : il y a quelques années on en voyait encore les restes, ainsi que la porte d'entrée du fort, qui s'est dernièrement écroulée. Il fut construit au 11e siècle par les seigneurs du pays, les Opour ou Apor, que la tradition sicule fait descendre d'Attila, et auxquels les chartes de cette époque donnent l'épithète de *ex attiliana stirpe.* Quand saint Etienne força les Magyars de Transylvanie à embrasser le christianisme, les Opour se retirèrent dans ces montagnes, bâtirent un château formidable, et continuèrent à y vénérer le dieu des Huns. Les Hongrois chrétiens assiégèrent ce qu'ils nommaient le *Bálványos vár*, le château

idolâtre, et les Opour furent contraints de recevoir le baptême. Relevé depuis, le fort servit souvent à la défense du pays. Les Sicules s'y retranchèrent pendant les invasions tatares, sous Béla IV et Ladislas IV. Quand Charles d'Anjou, prince de la maison de France, brigua le trône de Hongrie en 1308, Ladislas Apor, vayvode de Transylvanie, enferma son compétiteur, Othon de Bavière, dans le château de Bálványos, et ne le laissa sortir que sous le serment de renoncer pour toujours à la couronne. Il n'y a pas encore bien longtemps que le nom de Ladislas Apor se lisait sur les murs du château.

Un jour trois jeunes gens de cette maison, qui habitaient Bálványos, devinrent passionnément épris d'une jeune fille noble du pays, nommée Hélène Mike. Etienne Apor demanda sa main et fut repoussé. Outrés de l'injure qui était faite à leur nom, ils résolurent tous trois de se venger et d'enlever celle qu'on avait refusée à l'un d'eux. Ils attendirent l'époque du marché de Torja. Quand Hélène parut sur la grande place, les Apor fendirent la foule, et, tandis qu'Etienne saisissait la jeune fille et la portait en courant jusqu'au château, les deux autres arrêtaient ses frères le sabre au poing. Ils furent tués près de l'église de Felső Torja, dont les ruines sont encore debout. Le ravisseur n'eut pas de peine à persuader celle qu'il avait en son pouvoir, et le chapelain de Bálvánios célébra dans le même temps un mariage



et des funérailles. Ce fut encore une Hélène Apor qui s'opposa, dans le pays, aux progrès de la réforme. Lorsque les protestants étaient sur le point d'entrer dans Al Torja, elle alla au devant d'eux, et les arrêta à l'endroit qu'on appelle toujours en son honneur *Sainte-Hélene*. Les Opour, qui de' tous les Hongrois embrassèrent les derniers le catholicisme, ne l'ont pas quitté depuis. Tout cela nous fut conté, sur les ruines de Bálványos, par un des petits-fils d'Etienne et de Ladislas, le baron Joseph Apor, qui nous avait reçus, dans sa demeure d'Al Torja, avec la cordiale et franche hospitalité du Sicule.

Le nom merveilleux du château de Bálványos a entretenu long-temps plusieurs de ces traditions surnaturelles qui se rattachent toujours aux vieilles ruines. Timon parle de je ne sais quel chien de pierre, rempli d'or, que les Tatars, dit-on, auraient découvert grâce à la ruse d'un sorcier de leurs amis. Près du lieu où s'élevait la porte, on voit encore d'énormes trous creusés par les paysans, qui pensaient trouver des trésors. On a été jusqu'à spécifier la nature des richesses que la terre renferme. A en croire la tradition, il y aurait, cachés sous le sol, une brebis d'or, une charrue d'or, et un bœuf d'or, qui mugit quand on frappe sur les murs.

Les jeunes filles d'Al Torja ont pour costume un corsage ordinairement bleu, garni de boutons et de bandes en velours, un jupon rouge et des bottes; une seule

natte de cheveux tombe sur le dos; la chemise, dont les manches bouffantes couvrent les bras, s'attache près du menton; sous le fichu rouge, qui entre dans le corsage, se montre une étoffe blanche, fine et plissée. Les femmes mariées ont de plus un bonnet de taffetas noir. C'est à peu près le costume de toutes les Sicules, quoiqu'il varie plus ou moins selon les localités. Les hommes ont quelquefois des vestes et des pantalons à la hussarde; ordinairement ils sont chaussés de *bocskor*, portent le *harisnya* de drap blanc et un chapeau de feutre.

J'eus occasion d'apprécier l'adresse et la bonne humeur des Sicules dans une expédition aventureuse que nous fîmes à une journée de Bálványos. Il s'agissait de nous rendre à une fameuse caverne qui s'étend sous une montagne nommée Hargita (1), près du village d'Almás. Nous fîmes halte dans un bourg éloigné encore de trois heures du lieu que nous cherchions, et nous demandâmes un guide, car les paysans d'Almás ne se hasardent guère dans la miraculeuse caverne qui a valu à leur village sa célébrité. On amena un brave paysan, à l'air résolu, qui s'engagea à nous faire voir toutes les merveilles possibles. L'aubergiste allemand chez lequel nous étions campés se joignit à nous, et

(1) Selon les étymologistes, *Hori Geta*, en langue dace, « Mont des Gètes ».

nous partîmes par une belle journée. Au bout de deux grandes heures on voyait Almás. Je calculais mentalement la distance qui nous séparait encore de la caverne, et les forces de nos chevaux, qui se reposaient un instant, quand je m'entendis appeler par des paroles françaises. Je tournai vivement la tête et aperçus un étranger qui m'engageait à m'arrêter chez lui pour voir une compatriote. La rencontre était inattendue. Nous entrâmes, et les contes sur les Tatars et les Turcs que notre guide avait commencés furent interrompus par des conversations sur la France. Restait à savoir comment nous nous retrouvions « dans ce pays sauvage », ainsi qu'on nous disait. La chose s'expliqua vite. Je voyageais, moi, par curiosité. Quant à notre hôte, et à sa femme, qui était effectivement Française, ils habitaient Almás, parce que leur fils y commandait un détachement de dragons. Nous dûmes promettre de nous arrêter plus long-temps au retour, et nous quittâmes Almás pour continuer notre route.

Après trois quarts d'heure de montée par des chemins plus raides encore et plus élevés, il fallut se décider à mettre pied à terre. Nous laissâmes deux hommes à la garde des chevaux, et nous prîmes la route du mont Hargita avec l'Allemand et le guide. Celui-ci reprit le cours de ses histoires. La caverne que nous allions visiter avait souvent servi de refuge aux habitants des montagnes. « Quand les Tatars inondaient le pays, les

Sicules s'y renfermaient, et n'en sortaient que pour se rendre, les jours de fête, à la chapelle dont vous voyez les ruines. Voilà encore le sentier par lequel on portait des vivres dans la caverne. Ici sont les remparts à l'aide desquels on espérait arrêter l'ennemi. Mais les chevaux des Tatars seraient montés sur les murs, s'il avait fallu : aussi venaient-ils jusque auprès de la caverne, et les cavaliers frappaient les rochers à coups de sabre en poussant de grands cris. Vous pensez si alors on sortait.

»Un jour les femmes et les enfants s'étaient enfermés avec quelques hommes, tandis que les autres se battaient à l'armée. Les Tatars vinrent hurler, suivant leur habitude, au pied de la caverne, dont ils connaissaient bien le chemin. Comme le pays était ravagé d'un bout à l'autre, ils ne mangeaient, eux et leurs chevaux, que l'écorce des arbres. Les assiégés avaient d'abord des vivres ; mais ils les usèrent et souffrirent de la faim. Quant aux Tatars, quoiqu'ils souffrissent plus encore, ils s'encourageaient en pensant à tout ce monde qui allait tomber entre leurs mains d'un jour à l'autre. Or il arriva qu'une femme fit un gros gâteau en pétrissant de la cendre avec un peu de farine qui lui restait. Puis l'attachant au bout d'une perche, de façon qu'on pût le voir du dehors, elle cria : « *Kutya fejű Tatárok*; Tatars »à têtes de chien, mangez, mangez l'herbe et l'é»corce des arbres, tandis que nous faisons ici bonne »chère. » Les Tatars à têtes de chien ne se doutèrent

pas de la ruse, et ils allèrent se faire assommer plus loin. Vous riez? mais il est sûr que les Tatars n'avaient pas un visage d'homme. Quand ils parcouraient les bois pour atteindre les fugitifs, ils emmenaient avec eux des chiens qui sentaient les Hongrois, et tous ensemble, chiens et hommes, aboyaient à faire trembler. Ils engraissaient les prisonniers pour les manger ensuite. Une femme de ce village, qui avait une maladie, restait toujours maigre. Les Tatars la renvoyèrent, et, en arrivant, elle apprit à tout le monde que le reste des paysans avait été dévoré. Les enfants hongrois étaient mis sur un rang, et derrière eux les Tatars plaçaient leurs petits, qui s'exerçaient à leur couper la tête. »

Tout en écoutant ces récits et d'autres encore qui prouvaient que les souvenirs ne sont pas prêts de s'éteindre dans le peuple de Transylvanie, nous étions arrivés en vue de la caverne. Nous nous trouvions sur le bord d'une vallée profonde, autour de laquelle s'élevaient perpendiculairement de hautes montagnes couvertes de forêts. Vis-à-vis de nous, à l'extrémité de la vallée, on voyait sur le flanc de la montagne une petite ouverture à demi bouchée par un mur crénelé. Nous regardâmes la pente fort raide que nous allions descendre, celle que nous aurions ensuite à gravir; puis, chacun gardant ses pensées sur le succès de l'expédition, nous recommençâmes à avancer. Les arbres sous lesquels nous étions engagés cachaient la vue de la caver-

ne. Mais nous marchions perpendiculairement pour ne pas manquer le but, de sorte que nous espérions gagner bientôt le fond de la vallée. Le terrain était parfois si incliné, que nous courions malgré nous, et que nous avions à peine le temps de saisir au passage un arbre autour duquel, entraînés par le mouvement, nous étions presque contraints de tourner. Quand le sol était sablonneux, il s'éboulait sous nos pieds, et nous entraînait avec une quantité de cailloux jusqu'à ce que nous vinssions à rencontrer une plus grosse pierre qui nous arrêtait. « On descend aussi de cette manière », nous cria le plus naturellement du monde notre guide sicule, dans un moment où il venait de franchir ainsi un espace de deux toises.

Chacun s'escrimait de son mieux. Lorsque nous nous trouvions trop éloignés les uns des autres, on se montrait un arbre ou un rocher près duquel on s'attendait. Malheureusement nous ne pouvions guère diriger notre course, en raison de sa rapidité même; et quand le bruit du torrent qui coule au fond de la vallée se fit entendre, nous vîmes qu'il fallait refaire une partie du chemin. Après de nouveaux efforts, nous atteignîmes enfin le torrent au point que nous cherchions. Il fallut ici commencer un autre exercice. Nous devions marcher sur les pointes des pierres de toutes couleurs, vertes, roses, jaunes, noires, blanches, qui obstruaient le cours du torrent, si bien qu'il faisait à peine jour

quand nous arrivâmes par cette route de nouvelle espèce aux rochers que les Tatars frappaient de leurs sabres. Ce n'était pas tout; restait un escalier fantastique, jeté hardiment entre le fond de la vallée et l'entrée de la caverne. Le Sicule l'ébranla fortement, secoua la tête et enjamba vivement les marches qui tenaient encore. Ensuite il nous cria de l'imiter, ce que nous fîmes aussitôt.

Nous regardâmes alors avec satisfaction le chemin que nous avions parcouru, et, oubliant un instant qu'il nous fallait encore passer par là, nous nous mîmes à énumérer les obstacles si glorieusement surmontés. Le Sicule, qui ne perdait pas son temps en contemplation, me fit observer que le petit mur crénelé près duquel nous étions assis avait l'air tout moderne. Je lui demandai pourquoi on l'avait construit dans notre époque, puisque les Tatars n'étaient pas venus depuis un siècle. Voulant peut-être me faire une galanterie, il répondit que, quand les Français attaquèrent l'Empire, sous Napoléon, et gagnèrent en Hongrie la bataille de Raab, une levée en masse fut ordonnée en Transylvanie, et que les habitants, pour mettre leurs familles à l'abri des ennemis dont on annonçait l'approche, avaient fortifié l'ancien asyle de leurs pères. J'étais curieux de savoir quelle sorte de tête les Français pouvaient avoir eue; je fis cette question au guide, qui répondit en riant qu'il n'avait jamais demandé cela

à personne, et que tout ce qu'il savait des Français, c'était qu'ils se battaient fort bien. Je me crus obligé de répondre à ce brave montagnard compliment pour compliment, et je repartis qu'il était connu, même en France, que l'empereur d'Autriche n'avait pas de meilleures troupes que les régiments hongrois.

Lorsque nous nous eûmes suffisamment exprimé l'estime réciproque que nous ressentions l'un pour l'autre, nous songeâmes à visiter la caverne. On allume des torches; nous entrons. A peine avons-nous fait quelques pas, que nous sommes assaillis par une armée de chauves-souris qui voltigent autour de nos lumières, et dont les immondices forment sur le sol de véritables monticules. Nous traversons une suite de chambres formées de roches calcaires, aux plafonds desquelles brillent des cristaux. Des galeries sans issue se croisent, les chambres se succèdent et les chauves-souris voltigent toujours. De temps à autre une roche barre le chemin, et nous l'escaladons. Quand le guide nous précédait pour retrouver la route, sa torche, qu'il tenait en avant, et sur le feu de laquelle sa personne se dessinait en noir, éclairait de teintes sanglantes les murs de la caverne. Sa voix prenait un son surnaturel sous ces voûtes profondes, et on entendait long-temps le bruit de ses pas, qui se répétait avec force. Nous errâmes ainsi de galerie en galerie, guidés par des chiffres placés à certains intervalles sur les murs. Un moment

le guide nous avertit que nous marchions au dessus du torrent de la vallée, le *Vargyas Vize*, qui passe sous la montagne. Plus loin il nous annonça que nous ne tarderions pas à voir les ossements de ceux qui s'étaient égarés dans la caverne et y étaient morts de faim. Je le dispensai de nous conduire à cet endroit funeste, et lui dis de nous mener plutôt aux lieux où les voyageurs fouillaient dans le sol et emportaient des pierres.

Je ne sais quel minéralogiste a exploré la caverne d'Almás, et a écrit qu'on y trouve l'agate, le jaspe, la calcédoine, l'onyx, la topaze, le rubis, et une pierre brillante qui a l'éclat du diamant. Le guide avait bien entendu dire que quelques hommes étaient venus pendant plusieurs jours visiter la caverne, qu'ils avaient emporté des cailloux dont ils paraissaient fort contents; mais il ignorait où se trouvaient ces cailloux-là, attendu qu'il lui importait peu de le savoir. Il y avait, à l'entendre, de bien riches trésors dans cette caverne : c'était précisément ce que ces hommes étaient venus chercher; mais ils ne purent rien découvrir, et n'emportèrent leurs cailloux que pour faire croire aux autres qu'ils étaient plus malins qu'eux. La verve du conteur était inspirée par les lieux; et, prévoyant qu'il avait beaucoup à nous dire, nous nous assîmes sur deux longues roches, nos torches placées en faisceau au milieu de nous, pour entendre les merveilleux récits dont la caverne d'Almás est le sujet.

Nous ne devions pas douter que le fameux trésor de Darius, que tant de gens cherchent en Transylvanie sous une montagne ou sous une autre, ne fût caché dans cette caverne. Et il y avait encore bien d'autres richesses! Cela était connu partout; seulement tout le monde ignorait en quel endroit ces trésors avaient été placés; et, comme on peut parcourir toute la caverne pendant bien des heures sans passer par le même chemin, personne ne se hasardait à les chercher. « Un jour, continua-t-il, trois cavaliers vinrent de Hongrie avec une quantité de sacs vides, et engagèrent un berger à les suivre pour garder leurs chevaux. Le berger refusa, craignant que les loups ne mangeassent ses brebis. Les cavaliers se dirigèrent vers la caverne, et, au bout de quelque temps, reparurent avec leurs sacs tout pleins. Le soir, le berger raconta à son père ce qui lui était arrivé, et le père aurait bien voulu qu'il eût suivi les cavaliers. L'année suivante ils revinrent encore tous les trois, et dirent encore au berger de venir garder leurs chevaux. Cette fois le berger accourut, et bien lui en prit, car il reçut tant de pièces d'or, qu'il les faisait sécher sur des nappes, et que ces nappes remplissaient son jardin. Ses descendants sont les plus riches paysans du village, et ils ont une maison couverte de bardeaux. Il ne faut pas croire au moins que les cavaliers aient tout emporté. Il reste encore la plus grande partie des trésors, et si quelqu'un avait assez de cou-

rage, il pourrait devenir bien riche. Tous les ans, le second dimanche de Pentecôte, une porte de fer s'ouvre toute seule, avec grand bruit, reste ouverte jusqu'à deux heures du matin, et se referme violemment. Qui sait ce qui arriverait à celui qui franchirait la porte ?.....

Mais une fée habite la caverne. On l'entend gronder quand le vent souffle dans la vallée. Lorsque le choléra tuait tant de monde dans le pays, les femmes d'Almás disaient que la fée était en colère contre les hommes, et leur soufflait la maladie. Elles pensèrent qu'elle avait froid, parce qu'elle était sans vêtements. Alors on fit à la hâte deux chemises qui furent placées sur les deux routes que devait prendre la fée au sortir de la caverne, si bien que, d'une manière ou d'une autre, elle pouvait s'habiller et s'adoucir. Une nuit, à Karácsonfalva, une voix lugubre cria : « Je veux des habits ! » Aussitôt douze femmes travaillèrent sans relâche, en silence, et les chemises faites furent déposées à l'entrée du village... Il était évident que notre brave Sicule n'ajoutait pas grande foi à toutes ces histoires, produit de l'imagination des vieilles femmes de son pays, et qui nous furent aussi confirmées par d'autres. Cependant je n'assurerais pas qu'il eût parcouru sans crainte la mystérieuse caverne, s'il se fût trouvé seul : se voyant avec des gens qui paraissaient savoir mieux que lui ce qu'il fallait penser des fées et du diable, et qui ne s'en souciaient

guère, il ressemblait assez à un homme campé au milieu d'un bois habité par des voleurs, mais qui parle haut et se frotte les mains, parce qu'il est accompagné d'hommes bien armés.

Les contes n'étaient pas finis. Nous pouvions en écouter long-temps encore. Et certes, c'était bien le moment, quand nous étions assis au milieu de la caverne, de savoir qui l'habitait. Mais il devait faire nuit au dehors, et nous avions de plus une longue route à parcourir. On se leva donc, et on se dirigea vers l'entrée de la caverne. La nuit était obscure. On entendait le torrent, mais sans le voir. Le guide parcourut lestement l'échelle aérienne, et se trouva sur le sol. Il nous engagea à lui jeter nos lumières, parce que nous aurions besoin de nos deux mains pour nous tenir en descendant. Puis, se plaçant au bas de l'escalier, il leva haut la torche pour nous montrer le chemin. Sa figure, déterminée avait encore plus d'expression dans ce moment, où, éclairé par la flamme, les cheveux flottants, il tâchait de nous distinguer dans l'ombre, et demandait avec feu s'il devait nous aider.

L'aubergiste allemand qui nous avait suivis était dans une perplexité terrible. Il pensait avec effroi qu'il lui serait impossible de retourner chez lui; et, tirant des bottes de foin d'une cabane voisine, où les bergers des montagnes mettent leurs provisions, il s'improvisa un lit, s'y étendit, et s'écria en hongrois, d'un air déses-

péré : « Voilà mon camp. » Il n'avait, disait-il, ni l'impatience française ni l'impatience hongroise, et il aimait mieux attendre le soleil que de gravir les montagnes dans l'obscurité. Il fut d'abord impossible de le faire changer de résolution. « Non, répétait-il, ce n'est pas une plaisanterie, *das ist kein Spass*, de chercher son chemin quand on n'y voit pas. » Je chargeai le guide de l'emmener de gré ou de force, et nous allâmes plus avant. Cette fois nous montions, et nous pouvions suivre plus facilement la ligne droite. Aussi fûmes-nous rendus en moins d'une demi-heure au sommet de la montagne.

Toutefois la fatigue se faisait sentir. A peine l'ascension était-elle terminée, que nous nous jetâmes sur l'herbe. L'Allemand avait repris courage, et ce fut lui qui donna le conseil de marcher sans plus s'arrêter. Nous regardâmes une dernière fois le gouffre immense dont nous venions de sortir. Les gouttes de résine qui, en chemin, étaient tombées de nos torches, brillaient à certains intervalles jusqu'au fond de la vallée, si bien que nous reconnaissions toutes les ondulations de la montagne à travers les arbres, qui étaient vivement éclairés. Le guide fit quelques pas, et appela le reste des gens qui nous attendaient plus loin. On lui répondit. Nous marchâmes vers le lieu d'où les voix étaient parties, et du haut d'une colline nous aperçûmes un grand feu. Le Sicule ne reconnaissait pas ses compa-

gnons dans ceux qui étaient accroupis autour. Il s'approcha davantage, s'arrêta, puis vint nous dire de rebrousser chemin, parce que ces hommes étaient des Bohémiens vagabonds. Quoique sa hache fût passée dans sa ceinture de cuir, et qu'il eût, de lui-même, au moment du départ, détaché et pris mes pistolets, cependant il n'avait pas trouvé nécessaire de se montrer ni de demander en quel endroit se trouvaient nos hommes. Heureusement, à la lueur du feu, il avait reconnu un pont; de sorte que, s'orientant avec intelligence, il nous conduisit vers ceux que nous avions cherchés.

Il est inutile d'ajouter que nous gagnâmes Almás au plus vite, et qu'après avoir rassuré nos hôtes de la matinée, chez lesquels je regrettai de ne pas m'arrêter encore, nous comblâmes de bénédictions la table et le toit de notre flegmatique aubergiste.

CHAPITRE XXIII.

Agyagfalva. — Udvarhely. — Oláhfalu. — Parajd.
Mines et rochers de sel. — Szováta. — Eaux minérales.

Il est près d'Almás un village nommé Agyagfalva, qui n'a ni caverne, ni solfatare, ni ruines, mais qui a été rendu célèbre par une assemblée générale de la *nation* sicule tenue dans l'année 1506. Voici à quelle occasion.

Suivant les anciennes coutumes, les Sicules, qui ont d'excellents pâturages, devaient donner en impôt chaque sixième bœuf lorsque la reine de Hongrie mettait au monde un fils. Celui qui ne possédait pas six bœufs s'entendait avec ses voisins. Deux hommes, par exemple, qui en avaient trois, s'unissaient pour en payer un. On appelait cela payer « le bœuf du roi ». Or, quand la reine Anne, en 1506, donna le jour à un prince qui fut plus tard Louis II, il y avait long-temps que cet usage était oublié, car ni Mathias Corvin, ni Ladislas VI, ni Uladislas V, n'avaient eu d'enfants mâles. Personne n'avait entendu parler du bœuf du roi ; on ne savait nulle part ce que c'était, si ce n'est à Bude. Le roi n'avait pas oublié la vieille coutume, et il en récla-

ma l'exécution. Les Sicules refusèrent de payer : il fallut que les officiers royaux enlevassent les bœufs de force.

Il n'y eut qu'un cri dans les montagnes. L'acte arbitraire des officiers parut une atteinte à l'antique liberté sicule. On courut aux armes. Les employés du roi, poursuivis et chassés, demandèrent du secours à Bude. Uladislas fit partir Paul Tomori, chef de la cavalerie de la garde, avec des troupes de pied et cinq cents chevaux. Les Sicules marchèrent à sa rencontre jusqu'à Maros Vásárhely. Les troupes royales furent vaincues, et Paul Tomori, qui avait reçu dix blessures, les ramena vers la Hongrie. Fiers de leurs victoires, les Sicules se retirèrent dans leurs montagnes, pensant que tout était terminé. Mais le roi envoya contre eux de nouvelles troupes : battus cette fois, ils se soumirent.

La révolte, quand elle fut comprimée, parut, à ceux qui l'avaient tentée, en contradiction avec la vieille « fidélité scythe », *scythica fides*, dont les Sicules avaient donné jusque là des preuves non équivoques, et que les rois, dans leurs diplômes, signalaient avec reconnaissance. Les anciens de la nation convoquèrent une assemblée générale, qui se réunit à Agyagfalva. Il y fut décidé en première ligne que personne, seigneur ni gentilhomme, cavalier ni fantassin, n'avait le droit de tenir une assemblée, particulière ou autre, dont le but serait nuisible au bien de la patrie, ou qui attenterait à la fidélité due au roi, et à son représentant le vayvode de

Transylvanie; que, si les officiers royaux violaient les libertés ou priviléges de la nation ou des particuliers, on convoquerait une assemblée générale, sans avoir recours à la guerre, et que, si besoin était, on prierait le roi d'aviser, afin que la vieille fidélité scythe pût rester inébranlable. Ceux qui, à l'avenir, auraient des relations avec des hommes perfides, et ne se conformeraient pas à cette décision unanime de l'assemblée, devaient perdre leur honneur et leurs biens. On prit encore quelques mesures locales de police et d'administration, puis les anciens proposèrent ces résolutions à l'approbation générale. Tous les Sicules des trois ordres qui étaient présents levèrent la main et jurèrent d'obéir aux constitutions nouvelles.

Ces détails montrent tout d'abord quels hommes sont les Sicules. La fidélité au souverain est pour eux un devoir sacré, mais à condition qu'il se souviendra de leur attachement à la liberté et de leurs droits. S'il l'oublie, ils ne prendront pas à l'instant les armes; seulement ils le prieront d'aviser, « afin que la vieille fidélité scythe puisse rester inébranlable ». Ce mot rappelle le *Sinon, non,* des Aragonais. Les rois, et surtout les princes de Transylvanie, oublièrent plus d'une fois que la fidélité des Sicules était subordonnée à la justice du souverain. On attaqua leurs libertés; on foula aux pieds leurs priviléges. Alors, pensant qu'il ne leur restait plus d'autres ressources, ils tiraient l'épée, quoiqu'en petit nombre, et offraient la bataille. Rarement ils l'emportè-

rent. Vaincus, ils attendaient les mauvais jours. Quand la Transylvanie allait succomber sous les coups des Turcs, des Tatars ou des Valaques, les princes rendaient leurs anciens droits aux Sicules. Ceux-ci descendaient de leurs montagnes, et l'ennemi était chassé. Cependant les révoltes avaient été étouffées dans le sang; en marchant au combat ils passaient devant des tombes fraîchement remuées. Ces tristes monuments des guerres civiles se retrouvent encore dans le pays. Entre Barót et Kőpetz on rencontre un champ semé de tombeaux : c'est un souvenir des exécutions ordonnées par Gaspard Bartsai pour châtier les Sicules qui avaient soutenu le parti de Kemény. Ailleurs on reconnaît les collines sous lesquelles furent enterrés ceux qui se battirent pour ne pas être incorporés dans les régiments-frontières, car cette institution ne fut établie que par la force du sabre. Si jamais une insurrection éclatait dans le royaume de Hongrie, c'est en Transylvanie, parmi les Sicules, que l'empereur d'Autriche trouverait le plus de résistance. Une population aussi brave, aussi aguerrie, aussi ulcérée, habitant un pays naturellement fortifié, tiendrait long-temps en échec les forces de l'empire.

C'est, dit-on, pour les contenir, que le prince Jean Sigismond éleva en 1563 deux forteresses qu'on a appelées *Székely támadt*, « révolte sicule », et *Székely bánja*, « repentir sicule (1) ». Quelques uns veulent,

(1) Mot à mot : Le Sicule se révolte, le Sicule se repent.

sans doute par patriotisme, que ces forteresses n'aient pas même existé, et que les châteaux de Várhely et d'Udvarhely, auxquels on a donné ces noms, soient antérieurs au gouvernement des princes. Qu'ils aient raison ou tort, toujours est-il que le premier n'existe plus, et que le second est en ruines.

Il ne reste plus de la forteresse d'Udvarhely que de gros murs qui s'étendent sur un assez grand espace, et qui s'écroulent de temps à autre. On montre les débris de la chapelle, les prisons, et la chambre souterraine où l'on battait monnaie. Sur les murs se voit une pierre qui porte les armes de Hongrie, avec le soleil et le croissant des Sicules, et l'écusson de Jean Sigismond. A l'époque où ce prince défendait sa couronne contre l'empereur Ferdinand, on y grava des vers latins qui rappelaient aux passants la fidélité due à un souverain national. N'est-il pas remarquable qu'on écrivît en latin les avis qui s'adressaient au peuple (1)? Aujourd'hui, le

(1) *Hæc quicunque vides electi insignia ducis,*
Pro patria grates, Hungare, lætus agas.
Cur vagus extremis terrarum finibus erras?
En prope, quem multo sanguine quæris, habes.
Quippe peregrini quam sit damnosa potestas
Principis, accepta discere clade potes.
Flecte genu domino, felicibus utere fatis:
Sanguine sublato sicca manebit humus.

sol renfermé entre les murailles est labouré et exploité comme un champ. Je tâchais de rebâtir par la pensée ce formidable édifice; quand par hasard mes regards s'abaissaient, je voyais du maïs, des choux et des veaux.

Le château d'Udvarhely paraît avoir été construit au commencement du 14e siècle par Etienne Báthori. Le prince Jean Sigismond ne fit que le réparer, dans le but sans doute d'intimider les Sicules après la révolte de 1562, conduite par Antoine Székely. Ils s'étaient rassemblés à Udvarhely au nombre de quarante mille, et avaient battu Gabriel Majlath, envoyé contre eux par le prince. Ladislas Radák les fit rentrer dans le devoir. En 1599, quand Michel, vayvode de Valachie, attaqua le cardinal André Báthori, il eut l'adresse d'attirer les Sicules en leur promettant que, s'il était vainqueur, il raserait les deux forteresses élevées contre eux par Jean Sigismond. Il tint parole. Mais l'année suivante les Sicules furent contraints par la diète de Léczfalva de réparer eux-mêmes ces forteresses maudites (1). Le château d'Udvarhely faisait partie du domaine des princes. Après la mort de Michel Apaffi, il appartint aux comtes Gyulai, et fut détruit, pendant l'insurrection rakotzienne, par le baron Tige, lors du mal-

(1) Wolfgang Bethlen.

heureux combat qui fut livré aux Impériaux près d'Holdvilág.

La ville dont il porte le nom est bâtie sur le bord d'une rivière, et compte plus de quatre mille habitants. Il s'y trouve plusieurs églises, un couvent et deux colléges. Grâce à ces différents édifices, Udvarhely, situé d'ailleurs dans une belle contrée, se présente fort bien. Le collége des réformés a été fondé par le comte Jean Bethlen. Il renferme beaucoup d'élèves; mais il est très pauvre : aussi M. Joseph Kis a-t-il fait une bonne action en y fondant cinquante places gratuites. La bibliothèque ne se compose que de quelques vieux livres donnés autrefois par des seigneurs, dont les portraits dégradés sont cloués aux murs. Il s'y trouve une espèce de cabinet de physique ; mais les machines, couvertes de poussière, sont au repos, faute d'argent; au dire des élèves, depuis long-temps on n'y fait plus d'expériences. Il est fort triste que les choses soient dans cet état, car un grand nombre de jeunes Sicules ne reçoivent pas d'autre éducation que celle que le collége d'Udvarhely peut leur donner. Puisque le gouvernement autrichien s'obstine à garder, et pour long-temps sans doute, certaines affections et certaines antipathies qui ne sont plus de ce siècle, c'est aux particuliers, qui seuls soutiennent les colléges réformés, à prendre une décision. J'ai déjà exprimé le vœu, en parlant de l'institution d'Enyed, de voir réduire le nombre des colléges de

premier ordre que les calvinistes possèdent en Transylvanie. Au lieu d'en entretenir quatre avec beaucoup de frais et de difficultés, on devrait se contenter d'en garder un seul, auquel reviendraient en partie les donations que les seigneurs réformés partagent aujourd'hui aux trois autres. Le nombre des élèves ne serait pas trop considérable dans cette seule institution, car il ne faudrait y admettre que les jeunes gens sortant des colléges inférieurs. On n'y donnerait pas l'instruction élémentaire que beaucoup d'enfants reçoivent aujourd'hui dans les quatre colléges de première classe. Tout en faisant d'Enyed une sorte d'*université* dans le genre de celles d'Allemagne, et en convertissant les trois autres en colléges de second ordre, on pourrait multiplier les écoles primaires.

Les archives de la nation sicule sont gardées à Udvarhely. C'est là que se tinrent d'ordinaire les assemblées nationales, présidées par le vayvode de Transylvanie, lequel était en même temps comte des Sicules. Cette ville, quoique peu importante par sa population, fut regardée comme la première du *Székely ország* (1), parce qu'elle était le lieu ordinaire de ces assemblées. C'est pourquoi elle reçut le nom d'Udvarhely, c'est-à-dire « lieu de la cour ». Suivant la tradition, les Sicules ont affectionné Udvarhely parce qu'Attila y a campé long-

(1) « Pays sicule ».

temps. On voit encore près de la ville des retranchements que tous les Sicules affirment avoir été élevés par les Huns. La montagne où ils sont situés est encore appelée *Bud-vára*, « fort de Buda (1) ». Non loin de là, un village porte le nom de *Kadicsfalva*, qui fut fondé par Kadicsa, autre chef des Huns signalé dans les annales hongroises. Les Sicules ont religieusement gardé tous les noms qui se rattachent à cette première époque de leur histoire.

Le siége d'Udvarhely, l'un des plus grands du pays des Sicules, contient deux bourgs qui forment pour ainsi dire deux petites républiques à part. J'ai eu occasion de parler de plusieurs villages, situés dans les comitats hongrois, placés en dehors de la juridiction ordinaire, et se gouvernant eux-mêmes. L'usage a consacré ces exceptions, fondées sur des priviléges que les princes de Transylvanie, pour un motif ou pour un autre, accordaient volontiers. Le village d'Oláhfalu, l'un de ceux que je signale, a un juge et un percepteur particuliers, et n'est aucunement soumis à l'administration du siége. Les habitants jouissent de leurs priviléges depuis l'année 1614, où Gabriel Bethlen les leur conféra, sous la condition d'apporter annuellement deux mille planches à Fejérvár, et de bâtir pour le prince un moulin à scier qu'ils devaient fournir de cent arbres. L'au-

(1) Buda était le frère d'Attila.

tre bourg, Zetelaka, obtint de semblables franchises, sous la charge de livrer tous les ans cent mille bardeaux. Ces priviléges furent confirmés par Georges Rákótzi en 1631, puis par l'empereur Léopold. Oláhfalu envoie de plus des députés à la diète. Ce village a donc lui seul autant de votes que le siége entier d'Udvarhely. Ces anomalies, consacrées par la constitution, ne sont pas rares. Csik Szereda, qui compte huit cents âmes, a le même nombre de votes que le comitat de Hunyad, qui en compte cent vingt mille. En Hongrie, cinquante villes libres n'ont à la diète qu'un seul vote.

Les représentants de ces braves montagnards arrivent à l'assemblée dans leur costume habituel. Il n'y a pas long-temps qu'un gouverneur de Transylvanie fit confectionner des habits d'une certaine élégance à la taille des députés d'Oláhfalu. Quand venait leur tour d'invitation, ceux-ci se rendaient à l'hôtel du gouverneur, et trouvaient dans l'antichambre des laquais qui leur passaient l'habit convenable. Le dîner leur paraissait toujours détestable, parce qu'ils ne reconnaissaient pas ce qu'ils mangeaient. Ils jetaient les yeux çà et là pour voir toutes les choses nouvelles qui s'étalaient devant eux, mais avec beaucoup de discrétion et d'un air parfaitement indifférent, car c'eût été au dessous de leur dignité de faire paraître l'étonnement dont ils étaient saisis. Ils conservaient toujours le plus grand sérieux, même après qu'ils s'étaient aperçus que leurs voisins

avaient abusé de leur simplicité, en leur conseillant, par exemple, de vider le café dans une assiette et de le prendre mêlé de pain , comme on fait d'un potage.

Oláhfalu , comme l'indique son nom (1), a dû être originairement habité par des Valaques. Il ne s'y trouve plus depuis un temps immémorial que des Sicules. Le bourg , partagé par un torrent qui porte le nom d'Homorod, est situé dans une contrée sauvage, couverte de sapins et hérissée de rochers. Dans l'impossibilité de tirer d'autre parti du sol, les habitants continuent à exercer cette industrie pour laquelle le prince Bethlen montra une si grande déférence , et ils portent leurs planches partout. Les habitants d'Oláhfalu se donnent pour les plus purs représentants de la nationalité sicule. Ils ont gardé quelque chose de la rudesse de leurs ancêtres, et parlent le hongrois en appuyant avec inflexion sur certaines syllabes. Cet accent , plus ou moins marqué, est particulier aux Sicules, surtout à ceux qui habitent les montagnes reculées. Ils prétendent que le vieux hongrois était parlé ainsi.

Je ne puis quitter le siége d'Udvarhely sans faire mention des mines de sel de Parajd. On dit que la plus grande partie du territoire occupé par les Sicules repose sur des couches de sel. Il ne faudrait très souvent creuser que quelques mètres pour ouvrir des mines.

(1) « Village valaque ».

Quelquefois, comme je le dirai tout à l'heure, le sel sort de terre, et forme de véritables rochers. Les mines de Parajd ne sont exploitées que pendant trois mois de l'hiver ; le reste de l'année elles reposent. Elles occupent assez de monde ; mais il n'y a que vingt-et-un ouvriers qui creusent et retirent le sel. Ils font dans le sol, qui est cannelé, deux trous rapprochés dans lesquels ils enfoncent des coins de bois, et détachent une masse triangulaire du poids d'un quintal, qui est ensuite divisée en deux. Un bon ouvrier peut obtenir par jour vingt-cinq quintaux (1), pour chacun desquels il reçoit deux kreutzers (2). L'eau qui suinte à travers la terre vient souvent incommoder les travailleurs et gâter le sel. On pratique des réservoirs pour la contenir, et on se sert, pour l'arrêter, de briques faites de terre noire et d'eau salée, que l'on bat fortement. Les mines de sel de Parajd ne fournissent que les environs du village. Le sel n'est pas exporté au loin comme celui de Maros Ujvár. Avant que la contrebande existât sur la frontière de Moldavie, on retirait plus du double du sel extrait aujourd'hui.

J'ai dit que le quintal de sel (3) coûtait d'abord 2 kreutzers, c'est-à-dire 9 centimes, au fisc. Si on compte

(1) 1400 kilog.

(2) 9 centimes.

(3) 56 kilog.

tous les autres frais, sans abstraction du salaire des employés, il revient à 56 centimes. Le gouvernement autrichien le vend paternellement 8 fr. 44 cent., comme dans toutes les mines de Transylvanie. Des peines sévères menacent ceux qui tenteraient d'emporter la moindre partie de ce sel de rebut, qu'on appelle « œil de sel », *szemsó*, et qui ne se vend point, parce qu'il est cristallisé. Une vieille femme qui en avait pris un morceau aussi gros que celui que j'emportai moi-même comme échantillon avait passé la nuit précédente en prison, et n'était sortie que par l'intervention d'un employé bienveillant. Des guérites où veillent des soldats sont placées sur les hauteurs de Parajd, afin que personne n'approche des lieux où le sel paraît à la surface de la terre. Si, en creusant en dehors des mines pour arrêter une source, les ouvriers rencontrent par hasard du sel, ils sont forcés de le jeter dans l'eau. Les Sicules se demandent encore quand « l'empereur allemand », comme ils disent toujours, *a'német császár*, cessera de vendre plus de 8 francs cette masse de sel qu'ils retirent eux-mêmes en une demi-heure pour quelques centimes, et cela dans un pays qui leur appartient, à eux dont les pères recueillaient le sel en se promenant sur la route. Il est vrai que, par prudence, on a laissé à cinq villages voisins de Parajd la faculté de prendre gratis une certaine quantité de sel. Tout habitant en reçoit quinze livres par année ; on lui en donne aussi

pour ses bestiaux, à raison de six livres par tête pour le gros bétail, et d'une livre pour le menu.

Quoique les ouvriers ne travaillassent pas aux mines quand je me trouvai à Parajd, cependant je ne manquai pas de les visiter pour voir une fois encore ces magnifiques nefs souterraines, telles que je les avais déjà contemplées à Maros Ujvár. Les vaisseaux sont ici moins vastes; mais peut-être ont-ils plus de proportion dans leurs formes. L'eau, en dégouttant du sel, produit une substance que les Hongrois appellent *sóvirág*, « fleur de sel », et dont la blancheur vive et mate fait ressortir l'éclat des murs. Vous vous croyez dans une église gothique faite de jaspe, de marbre et d'albâtre. On jeta, par l'ouverture des mines, des bottes de paille enflammée qui traversaient l'espace avec le bruit du tonnerre. Lorsque le feu s'éteignait et que nous restions dans l'ombre, nous entendions seulement nos voix résonner sous ces voûtes immenses, ce qui donnait encore à ces nefs quelque chose de mystérieux.

Si l'on admire à Parajd les merveilles que produit la patience des hommes, on peut contempler quelques pas plus loin, à Szováta, un spectacle non moins étonnant, et qui est l'œuvre de la nature seule. A Szováta non seulement le sel monte à la surface du sol, mais encore il s'élève jusqu'à une assez grande hauteur, de manière à former comme une chaîne de collines. Ces collines ou ces roches, comme on voudra les appeler, tantôt

rondes, tantôt escarpées et taillées à pic, ont dans certains endroits une blancheur éclatante ; ailleurs elles sont jaspées, ou affectent la couleur de la malachite. La plupart du temps elles sont couvertes d'herbe et ombragées d'arbres ; ce qui fait qu'on les prendrait de loin pour des rochers ordinaires, d'autant plus que des cavernes profondes s'ouvrent çà et là, semblables à ces grottes que l'on taille à vif dans le roc. Entre ces collines se sont formés des étangs, où l'on se baigne : il suffit d'y plonger un instant pour que le corps soit recouvert de sel. Au siècle dernier, un des étangs que l'on avait contenus par des digues les rompit tout à coup, et se précipita dans le Küküllő. Je remarquai un torrent qui dépose le sel sur les cailloux : chaque pierre disparaissait sous un givre brillant, que faisaient resplendir les rayons d'un soleil d'été.

Les rochers de sel, à Szováta, ont été abîmés sous le gouvernement des princes ; et pourtant ils sont encore admirables. Dans ce temps, chaque individu allait faire tranquillement sa provision de sel, en cassant çà et là et en emportant ce qu'il voulait. Quand les Turcs exigeaient impérieusement le tribut arriéré, on se hâtait d'extraire de tous côtés des masses de sel, dont le prix servait à payer le sultan. Aujourd'hui on n'en retire rien. On se contente de les faire garder par des sentinelles, afin que les habitants ne se dispensent pas d'acheter le sel du fisc. De la terre et des branchages

sont jetés sur les endroits où le sel attirerait les regards et tenterait la bonne volonté des passants. Cinquante soldats et vingt-cinq heiduques sont postés à intervalles, les armes chargées, pour faire reculer quiconque oserait s'avancer. Ils ont ordre de tirer si on ne tient pas compte de leurs menaces. Cependant, malgré ces précautions, le fisc peut avoir la certitude qu'on dérobe une grande quantité de sel. Il est bien difficile à des hommes qui ne craignent point le danger de ne pas prendre un peu de ce sel qui leur est si nécessaire, et qu'ils trouvent sous leurs pas, au risque d'entendre siffler une balle. Je doute d'ailleurs que les sentinelles fassent souvent usage de leurs armes. Les heiduques sont des montagnards du pays : ils s'empresseront de tourner le dos ou de contempler les nuages s'ils voient un de leurs voisins s'approcher d'un air suspect. Quant aux soldats polonais qui gardaient le sel, et qui me répondirent par un regard d'intelligence lorsque je fredonnai l'air

La Pologne n'est pas encore perdue...,

ils paraissaient s'inquiéter médiocrement, malgré le zèle de l'officier allemand qui les commandait, que les Hongrois prissent ou non le sel de l'empereur d'Autriche.

Si on se rappelle avec quelle ingratitude le gouvernement autrichien a agi de tout temps envers les Hongrois, si on sait que les produits hongrois sont frappés à la

frontière d'Autriche comme ceux d'un pays ennemi, et que la Hongrie est arrêtée dans le développement de sa richesse nationale par les empereurs, qu'elle a sauvés avec son épée, on comprendra que ces atteintes portées à la dignité du fisc soient regardées par tout le monde, en Transylvanie, comme chose fort naturelle et parfaitement juste.

Ce qui rehausse le prix des rochers de Szováta et des mines de Parajd, c'est la beauté du pays où ces merveilles sont placées. Pour peu que vous aimiez les montagnes agrestes, les forêts sans fin, vous ne traverserez pas cette contrée sans admiration. Lorsque, après avoir quitté le niveau des fleuves, on commence à s'engager dans les montagnes d'Udvarhely, l'on suit une route qui gravit successivement une chaîne de montagnes de plus en plus élevées, si bien qu'en se retournant au bout de quelques heures et en regardant le chemin parcouru, on pourrait croire que l'on a dit adieu au monde.

On prétend qu'il se trouve aujourd'hui des bisons dans ces forêts. Il est certain qu'on en chassait encore au siècle dernier. Mais, s'ils n'ont pas entièrement disparu, du moins faut-il croire qu'ils sont bien diminués. Les ours ne manquent pas. Quand un Sicule conjecture que l'occasion de vendre une peau d'ours se présentera bientôt, il prend son fusil et marche dans les montagnes jusqu'à ce qu'il trouve une piste. Alors il se repose et attend l'ours. Au moment où l'animal reparaît, il se

met en face de lui sur son chemin, et fait feu. S'il manque, comme il n'a qu'une seule charge, il se tire d'affaire à l'aide de sa hache, et livre un combat corps à corps. Ces montagnards sont aussi adroits qu'intrépides, et il est rare qu'ils succombent dans la lutte (1). Lors même qu'ils ont fait une expérience dangereuse, leur ardeur de chasseur ne se ralentit pas, et, en dépit du proverbe, ils sont gens à vous vendre à l'avance la peau de tel ours que vous désignerez. A Parajd, une peau d'ours coûte 6 ou 8 francs.

Quelques montagnards se livrent à un travail beaucoup plus pacifique, mais aussi plus ingrat : ils cherchent des trésors. Je ne pense pas qu'il y ait un pays au monde qui soit plus doué, par l'imagination de ses habitants, de richesses enfouies et cachées, que la Transylvanie. Cela vient sans aucun doute de la quantité de masses d'or qui ont été découvertes à toutes les époques dans les mines, et des divers trésors qui ont été effectivement retirés du sol. Dans le siége même d'Udvarhely, près de Korond, on a trouvé, il y a peu d'années, une quantité de pièces d'or byzantines : elles provenaient du tribut payé à Attila par Théodose, et avaient été

(1) Ils ont ordinairement pour arme un petit fusil à pierre très lourd. Quelquefois le fusil est à deux coups ; mais, au lieu d'être placés côte à côte, les canons sont superposés l'un sur l'autre.

cachées sous une montagne par les Huns. Ces découvertes encouragent singulièrement les habitants, lesquels se mettent à l'œuvre et creusent la terre avec une ardeur qui mériterait d'être récompensée. On m'a fait voir à Parajd les maisons de deux hommes qui fouillent le sol aux environs des ruines appelées *Rabsoné vára,* « château de Rabsoné ». Jusqu'à ce jour ils n'ont rien trouvé; mais ils accusent les fées de dérober les trésors que la princesse Rabsoné avait amassés pendant sa vie, et qui sont encore près du château. Les paysans ont un certain respect pour ces ruines, parce qu'ils prennent l'écho de leurs voix pour les cris de la princesse, et les lueurs du bois pourri pour les flambeaux des fées.

Les montagnes d'Udvarhely, et en général toute la partie orientale de la Transylvanie, contiennent une foule de sources minérales. J'ai déjà parlé d'Előpatak, situé à l'extrémité du pays des Sicules, où se rendent habituellement les boyards valaques. Environ quinze cents baigneurs s'y rassemblent chaque année. Les eaux de Korond, peu éloignées de Parajd, sont visitées surtout par les Hongrois : il y vient cinq ou six cents personnes. Les bains les plus avantageusement situés sont à Borszék, près de la Moldavie. La contrée est superbe. Il y a là, dit-on, d'immenses forêts de sapins qui offrent les plus belles promenades à cheval. La source minérale de Borszék fut pour ainsi dire découverte par

le comte Denis Bánffi à une partie de chasse, où un pâtre la lui montra. Avant cette circonstance elle n'était connue que des montagnards. L'on y compte aujourd'hui plus de mille baigneurs. La source est louée 6,000 francs.

Les seigneurs valaques et moldaves qui passent la frontière et viennent prendre les eaux en Transylvanie paient leurs appartements à un prix extraordinaire pour le pays. Il y en a qui donnent jusqu'à quinze ou vingt ducats par semaine. Cependant les chambres que l'on peut se procurer ne sont rien moins qu'élégantes et rien moins que commodes, bien qu'elles semblent inappréciables à quiconque a goûté en chemin des auberges.

En effet le *comfort*, si nécessaire aux voyageurs oisifs, est ici complètement inconnu. Il en est de même en Hongrie, où les touristes ennuyés qui se hasardent à mettre le pied hors des bateaux à vapeur s'effarouchent d'une façon très comique parce qu'ils ne trouvent pas le classique *roast-beef* et les petites douceurs du *cottage* dans des villages de pâtres que le Danube inonde tous les cinq ans, et qui étaient régulièrement incendiés par les Turcs il y a moins d'un siècle.

CHAPITRE XXIV.

Les Sicules.

Un poëte magyar a dit que la Hongrie est une terre sacrée où sont assis, dans un étroit espace, les débris des grands peuples qui remplissent l'histoire du monde. Il y a du vrai dans cette pensée. On retrouve en Hongrie bien des races historiques venues de pays lointains, à diverses époques, et qui se sont rencontrées sans se mêler. Non seulement

Daces, Pannoniens, la fière Germanie,

ont ici leurs représentants; mais les Romains, qui remplissent le passé, figurent à côté des Slaves, auxquels peut-être appartient l'avenir. Les Juifs, et ces vagabonds de l'Inde qu'on appelle Bohémiens, représentent l'Orient, d'où sont partis également les Magyars. L'étude de ces divers peuples est pleine d'intérêt. Il est curieux d'observer les mœurs, le caractère de chacun d'eux; et les nuances en sont d'autant plus tranchées qu'elles sont multipliées. Le contraste fait ressortir les différences.

Nous voyons dans les Magyars une nation généreuse

et fière, jalouse de sa liberté, et douée de cette bravoure chevaleresque que la Providence nous a aussi départie. Ses luttes héroïques au moyen âge avec les ennemis de la chrétienté nous sont parfaitement connues; mais un voile recouvre encore l'histoire de ce peuple aux époques où il campa en Asie. Nous savons vaguement qu'il a fait là de grandes choses, la connaissance des faits nous manque, et nous n'accordons guère d'attention aux Hongrois qu'à partir du dixième siècle, lorsque, embrassant le christianisme, ils entrent dans la grande famille européenne. Il est cependant une tribu magyare, aujourd'hui ignorée, dont l'histoire tient une large place dans nos annales bien avant cette époque. Ce sont les Sicules, reste de ces guerriers redoutables qui ont parcouru l'Europe sous le nom de Huns, et qui formaient l'avant-garde des Hongrois modernes. Les Sicules, je l'ai déjà dit, descendent des soldats d'Attila. Retirés depuis treize siècles dans des montagnes éloignées, ils ont gardé pieusement leurs souvenirs, et le nom du fameux roi des Huns est encore populaire parmi eux. Un puissant intérêt historique conduit donc le voyageur au milieu de cette tribu sans mélange, dont le sol ne porte pas d'hommes de race étrangère, et qui a nécessairement conservé son caractère et sa physionomie.

Dans un autre ouvrage, où nous nous sommes étendu sur l'origine des Sicules, nous avons essayé de combat-

tre l'opinion, depuis long-temps admise, sur la laideur et la férocité des Huns. L'épouvante ressentie par les Occidentaux en face de ces terribles ennemis qui venaient les subjuguer explique suffisamment les descriptions exagérées des historiens. La vie même d'Attila prouve que cet homme de génie n'avait pas la cruauté qu'on s'est plu à lui reprocher. Les Huns ont combattu l'Europe entière, qui s'est trouvée d'accord pour les maudire. De là la confiance unanimement accordée aux récits fabuleux des chroniqueurs. L'imagination agit puissamment sur les peuples demi-barbares. Dans les Huns, et, plus tard, dans les Hongrois, les Occidentaux crurent reconnaître ces exterminateurs dont parle l'Écriture. Les paysans russes ne doutaient pas que les soldats de la grande armée ne fussent venus directement de l'enfer. Faut-il prendre au sérieux les suppositions étranges qui accompagnent de semblables croyances? Donc nous n'irons rien demander aux historiens du cinquième siècle. Puisque nous nous trouvons actuellement chez les Huns, fermons les vieux livres qui nous tracent leur portrait, et regardons les hommes. Au lieu d'étudier dans tel annaliste passionné les mœurs des guerriers d'Attila, recherchons quelles institutions se développent parmi eux lorsqu'ils demandent un refuge aux montagnes de la Dacie; institutions qui subsistent aujourd'hui encore,

et que personne, à ce que nous sachions, n'a fait connaître.

Les Huns et les Hongrois étaient admirablement disciplinés : cela est prouvé par l'ordre qui règne dans leurs marches et par leur supériorité sur les peuples de l'Europe. Nous voyons une foule d'armées barbares grossir les troupes d'Attila, lequel fait agir sans peine cinq cent mille combattants; il les mène devant Rome, dont il leur promet le pillage. Touché des prières du pape, il fait un signe, et cette foule innombrable de guerriers rebrousse chemin sans murmurer. La discipline, je pourrais dire la civilisation, des peuples hunniques apparaît dans l'administration qui s'établit en Hongrie dès que les Magyars prennent définitivement possession du sol. Les règles qui régissent les bandes s'appliquent à la formation de l'état; le chef du royaume est librement élu, comme l'était le chef de l'armée. Ceux qui, sous les ordres de celui-ci, conduisent les détachements, ont à garder une portion du territoire que cultivent avec eux les soldats conquérants. C'est toujours le principe de l'élection qui domine. Nous remarquerons seulement que dans l'administration établie en Hongrie par saint Étienne on reconnaît l'influence d'un souverain qui tend à concentrer le pouvoir dans ses mains. Pour retrouver dans toute leur pureté les institutions hunniques, il faut les chercher

parmi les Sicules. Il s'agit de quelques milliers d'hommes qui se retirent dans les montagnes reculées de la Dacie, pour échapper à la vengeance des nations qu'ils ont autrefois vaincues. Comment s'administre cette tribu isolée?

Séparée en diverses bandes, dont chacune compte trois à quatre mille individus, hommes, femmes et enfants, les Sicules divisent leur territoire en plusieurs districts, qu'ils nomment « siéges (1) ». Le dernier fils d'Attila, Dengezich, qui régnait sur les Huns, n'a pas eu de successeur. La petite tribu s'organise donc en république. Le chef de chaque bande est placé à la tête du district; il est choisi par le peuple, ainsi que les magistrats qui, sous lui, administrent les cercles ou subdivisions du siége. Chaque citoyen est soldat, et doit être toujours prêt à marcher à la défense du pays. Les suffrages des guerriers déterminent l'élection des chefs. Plusieurs fois dans l'année les hommes de chaque siége se réunissent pour examiner la conduite des administrateurs. Ils désignent alors les citoyens qui, d'une assemblée à l'autre, sont chargés de rendre la justice. Quand s'élève une question qui intéresse la tribu entière, les

(1) Le pays qu'ils occupèrent tout d'abord comprend aujourd'hui quatre siéges. D'après un vieux document, il en comptait dans l'origine jusqu'à six : Halom, Erőslik, Jenő, Medgyes, Adorján, Abrán.

vieillards seuls discutent et donnent leur vote, tandis que les jeunes gens les entourent et les écoutent, debout, le sabre nu. On montre encore à Eresztvény les pierres rangées en ordre sur lesquelles, assure la tradition, s'essayaient les sénateurs des Huns.

Voilà, en succinct, comment s'administrèrent les Sicules dès le cinquième siècle. Il ne faut pas douter que ces institutions ne se soient développées sous les tentes des Huns et qu'elles n'aient été apportées de l'Asie. Ceci explique l'ordre, jusque là inconnu aux grandes armées envahissantes, qui règne dans le vaste empire d'Attila. Plus que jamais nous nous croyons en droit de dire, malgré tout ce que l'on a écrit jusqu'ici, que les Huns avaient une civilisation assez avancée.

On a cru long-temps que le jury était né chez les Anglo-Saxons; puis on l'a découvert chez les Slaves. Nous venons de voir qu'il était pratiqué chez les Huns. Il faut donc admettre qu'il se retrouve à l'origine de tous les peuples. C'est là, d'ailleurs, la manière la plus simple d'administrer la justice : il n'est pas étonnant que l'idée de jury se présente naturellement à l'esprit.

L'administration « par siéges » des Sicules était depuis long-temps établie quand saint Etienne fonda le royaume. Il la laissa subsister; mais pour continuer la forme ordinaire il compta tout leur territoire comme un seul comitat. De là vient que les rois de Hongrie, aujourd'hui encore, ont le titre de comtes des Sicules.

Les institutions primitives des Huns existent toujours, mais elles ont subi quelques modifications, amenées par la diversité des temps.

De nos jours le chef du siége, qui porte le nom de *juge royal*, est choisi par le prince, sur la présentation des citoyens. Le siége est divisé en cercles administrés par des *vice-juges royaux*, et qui comptent plusieurs sous-cercles soumis à des *commissaires*. Des *percepteurs royaux* lèvent les impôts, et des *notaires* sont chargés de la correspondance administrative. Aux termes de la loi, tous ces magistrats devraient être choisis sans contrôle par les citoyens; mais le prince s'est arrogé le droit d'approuver ou d'infirmer leur élection.

L'assemblée générale du siége (*marcalis congregatio*), convoquée tous les trois mois, se fait rendre compte de leur administration. Elle nomme en outre les jurés, qui siégent jusqu'à l'assemblée suivante. Un juge et douze jurés constituent le tribunal du village (*forum pagense*), lequel décide les causes de moindre importance. Vient ensuite le tribunal du cercle (*vice-sedria*), présidé par le vice-juge royal, et formé de sept jurés. Enfin le tribunal du siége (*sedes generalis*), qui est placé immédiatement au dessus du précédent, est composé de douze jurés présidés par le juge royal. Les causes doivent être successivement portées devant ces diverses cours, et vont de là à la table royale, puis au conseil du gouvernement, et en dernier ressort au prince. Les

notaires et les vice-notaires font invariablement office de rapporteurs. En outre, le juge royal, le vice-juge et le commissaire du cercle, sont aptes à rendre la justice dans les causes qui ne dépassent pas vingt-quatre, douze et six florins, le nombre des florins déterminant l'étendue de la peine.

N'est-il pas étonnant que de semblables institutions comptent bientôt treize siècles d'existence? qu'elles aient été en vigueur pendant que nos pères recevaient la rude et longue éducation du moyen âge? Où vit-on jamais plus de vraie liberté, plus de véritable intelligence du gouvernement populaire? On est forcé d'admirer le développement de cette tribu, chez laquelle s'établit de si bonne heure cet équilibre du pouvoir auquel aspirent les sociétés modernes.

Notez en outre que la plus parfaite, la plus raisonnable égalité régnait entre tous. Quand les armées sorties de la Germanie s'emparent d'un nouveau sol, les principaux chefs, qui exerçaient un droit de patronage sur les hommes de guerre, font peser leur autorité sur les soldats devenus possesseurs. Ils tendent tout d'abord à s'en faire des vassaux, et ils y parviennent. Parmi les Huns et les Hongrois, le chef commande dans la marche et dans la bataille, mais il n'a aucune autre supériorité sur les guerriers, et le dernier soldat peut appeler le vezér, le *dux*, devant les magistrats chargés de rendre la justice. Au moment de la conquête, les na-

tions vaincues sont soumises au servage ; chaque homme de l'armée victorieuse est et reste noble, c'est-à-dire libre. Voilà, dans l'origine, ce qu'est la noblesse hongroise.

Elle se modifie en Hongrie, où les rois, en obtenant le pouvoir de créer des nobles, constituent un ordre aristocratique, comme dans le reste de l'Europe, mais elle conserve son caractère primitif chez les Sicules. Là existe une noblesse qui ne se confère pas, qui se transmet par le sang. Le noble, c'est simplement le Sicule qui s'est rendu maître du sol qu'il cultive, et comme la population des siéges est exclusivement composée de Sicules, il s'ensuit que chaque habitant est noble. C'est une aristocratie démocratique ; je dirais républicaine si le mot ne paraissait choquant, car le noble sicule ne doit porter ni titre ni armoiries. Des distinctions naissent avec le temps parmi cette nation de gentilshommes. Quelques uns sont comblés d'honneurs en recompense de leur bravoure, d'autres deviennent de grands possesseurs ; mais aucun de ces puissants n'obtient de prérogatives particulières. L'ancienne égalité est maintenue, je veux dire l'égalité devant la loi, la seule qui puisse subsister. Même des mesures sont prises pour que les faibles ne soient point opprimés, et une loi décide que le noble du premier ordre ne peut acheter de terres dans un village sans le consentement de la population.

Les distinctions dont je parle sont exprimées par certains termes qu'il est curieux de remarquer. Ceux qui occupent le premier rang sont les *primores*, « les grands». En cas de guerre ils doivent armer et conduire plusieurs hommes, suivant leurs moyens. Après eux viennent les *primipili*, qui servent à cheval, et les *pixidarii*, qui sont les fantassins. Ces expressions s'expliquent naturellement par l'organisation militaire à laquelle est soumise la tribu. Tous les Sicules naissent soldats. Ils sont tenus de garder la frontière pendant la paix, et de fournir dans la guerre un nombre fixé de combattants. C'est là leur seule obligation. Chacun s'arme à sa manière, suivant ses ressources. De là vient que la distinction de rangs est déterminée par l'arme du soldat. Pour prix du service militaire, les rois de Hongrie accordent aux Sicules de nombreux priviléges, celui, entre autres, de ne payer aucun impôt.

Nous expliquons la constitution politique des Sicules telle qu'elle existe dans les lois; mais, en réalité, depuis la chute de la monarchie hongroise, elles a reçu de graves atteintes. En 1562 les Sicules s'insurgèrent parce ce qu'on avait amoindri leurs priviléges; la révolte étouffée, beaucoup de rebelles perdirent leur liberté et devinrent sujets des «grands» restés fidèles. Lorsqu'au 17[e] siècle, la Transylvanie se donna à l'Autriche, les empereurs ne consentirent pas à laisser toute la « nation » participer aux prérogatives nobiliaires. Ils re-

spectèrent les « grands », mais exigèrent désormais un impôt des « cavaliers » et des « fantassins », ce que les princes avaient fait quelquefois dans des jours désastreux. Les siéges sicules payèrent une contribution en argent (1), et durent donner en outre un contingent de soldats forcés de vieillir sous les drapeaux. Il va sans dire que les décisions des empereurs n'ont pas été acceptées par les Sicules : ils ne s'y sont soumis que par nécessité, et se regardent comme des gens blessés dans leurs droits. Dans les cours qui leur sont faits au collége, les jeunes gens apprennent que la nation possède des institutions très libres, que le souverain foule aux pieds.

Malgré la violation que leur constitution a subie, les Sicules sont toujours appelés *nobiles*, et ils jouissent de certains droits qui, en Hongrie, n'appartiennent qu'aux nobles. Ainsi ils ont droit de chasse et de pâturage. Ils doivent toujours être jugés par leurs propres

(1) L'impôt payé par les siéges sicules s'est monté en 1841-1842 à 124,324 florins 19 kreutzers (322,780 fr. 57 c.), qui ont été ainsi répartis :

Siége d'Udvarhely. . . .	33,046 fl.	35 kr.
— de Háromszék. . .	26,294	39
— de Csik.	12,492	39
— Maros	43,383	57
— Aranyos.	9,106	29

tribunaux, et ne subissent de détention préventive que dans le cas « où l'homme perd son honneur ». Ajoutons que parmi eux les filles héritent des « biens mâles » à défaut des fils ; que le voisin, et non le fisc, succède à celui qui meurt sans héritiers ; et enfin (ceci n'est pas le moins curieux de leurs priviléges) qu'ils ont la faculté de porter devant le prince les procès pour héritage d'une valeur de plus de trois florins.

On comprend que je ne puis donner sur la constitution sicule des détails étendus. Toutefois je crois en avoir dit assez pour faire connaître le caractère des fils des Huns. Cette division par castes militaires, cette obligation de prendre les armes qui leur est imposée par les rois, montrent qu'ils ont gardé l'ardeur guerrière de leurs aïeux. En effet le Sicule est avant tout batailleur ; il porte sur sa physionomie l'indice de sa bravoure ; il a l'expression du courage, comme d'autres ont celle de la ruse. Entrez dans sa chaumière, il vous montrera avec orgueil de bonnes armes bien fourbies, qui lui servent de temps à autre à tuer les ours de ses montagnes, mais qui, à la première occasion, enverraient des balles aux grenadiers de l'empereur. Cette humeur belliqueuse des Sicules éclate à chaque pas dans l'histoire du pays. Il ne se livre pas de bonnes batailles sans eux.

Dans leur révolte de 1562, ils avaient 40,000 hommes sous les armes, c'est-à-dire le quart de toute

la population. Les rois, qui protégeaient dans les Saxons des marchands et des ouvriers, récompensaient en eux le courage militaire. C'est pour prix de leur bravoure que Béla IV leur donne, au cœur de la Transylvanie, le territoire d'Aranyos ; et, tandis que les Saxons ne fournissaient en tout que mille fantassins, les Sicules donnaient un, deux, et même trois soldats, par dix habitants. En outre ils formaient une garde de quatre mille hommes, qui étaient attachés à la personne du prince.

Demandez-leur si ce n'était pas là le bon temps ? On ne se voyait pas, comme aujourd'hui, caserné dans un village, aux ordres d'un officier allemand. Chacun était un franc laboureur, libre autant que le roi. Seulement, quand la nouvelle se répandait que les Tatars étaient proches, quand le messager du prince portait de chaumière en chaumière le sabre ensanglanté, tous se réunissaient en armes, on choisissait les chefs et l'on marchait à l'ennemi. On savait alors quelle cause on défendait : c'étaient des bannières hongroises qui flottaient au dessus des combattants. Maintenant il faut traverser toute la Hongrie pour aller guerroyer, en Allemagne, contre telle puissance qu'il plaît à l'Autriche d'attaquer. Il est vrai que l'empereur ne manque pas, après chaque campagne, de vanter la bravoure de ses fidèles Sicules. Mais les rois nationaux faisaient mieux : ils leur concédaient des priviléges. Il est encore vrai que l'em-

pereur croit récompenser leurs services en leur accordant une solde. Mais de quel prix est l'argent pour des hommes qui, « par amour fraternel pour les autres *nations* », consentaient à donner des contributions volontaires, bien qu'ils payassent exactement le seul impôt, celui du sang, que les princes pussent exiger d'eux? Ne les vit-on pas en 1692 offrir spontanément 22,000 florins aux états, et doubler cette somme l'année suivante?

Comme on le voit, les Sicules apportaient un certain esprit d'indépendance dans le service militaire qu'ils devaient aux rois de Hongrie. Aussi la population incorporée dans les régiments-frontières, qui remplit seule aujourd'hui l'obligation jadis imposée à tous, regrette-t-elle sans cesse les anciens jours. Bien qu'il porte avec répugnance l'uniforme autrichien, le Sicule n'en est pas moins excellent soldat. Une fois sous les armes, l'honneur militaire, comme autrefois le patriotisme, le fait agir, et il défend jusqu'à la mort le drapeau qui lui a été confié. Ce sentiment du devoir se communique à sa famille. En 1842, le feu ravagea Beretzk, où cantonnent quelques colons militaires d'un régiment sicule. Les hommes étaient absents au moment où éclata l'incendie. Ce fut aux femmes d'agir. Elles n'eurent que le temps de ramasser à la hâte quelques objets, et de se précipiter hors des chaumières. Savez-vous ce qu'elles emportèrent en abandonnant tout le reste? Les armes de leurs maris.

Les régiments sicules se sont signalés durant les guerres napoléoniennes. Malgré leur séjour en Allemagne et leurs relations continuelles avec les troupes autrichiennes, les soldats ne s'attachaient nullement à la cause de l'empereur. Ils se battaient par devoir; mais il ne s'établit pas entre eux et les Allemands cette fraternité d'armes qui naît entre gens réunis sous les mêmes étendards. Ils n'oubliaient pas que le prince qui mettait leur valeur à profit violait à son gré leur constitution, et ils se considéraient comme des étrangers dans le camp impérial. Cette répugnance des Sicules pour les Autrichiens a toujours subsisté. Lorsque j'arrivais dans leurs villages, ils ne doutaient pas, en entendant une langue étrangère, que je ne fusse Allemand, *Német*; et les vieillards, qui se souviennent de Napoléon, me faisaient bien meilleur visage dès qu'on leur disait ce que j'étais. Ils eussent peut-être fait un mauvais accueil à un sujet de leur empereur : ils aimaient mieux recevoir un étranger, dont le père pouvait avoir été de leurs ennemis. Les braves qui se combattent apprennent à s'estimer, me disait un vieux paysan sicule. Dans ces montagnes sauvages, où pas un de mes compatriotes n'a pénétré, on m'a souvent parlé du « grand empereur des Français ». Un jour, dans le siége d'Aranyos, je m'arrêtai chez un riche cultivateur qui possédait un vin renommé. Pour exprimer son respect pour ce précieux liquide, il avait voulu donner à chacun des deux énor-

mes tonneaux qui remplissent sa cave le nom d'un grand homme. L'un s'appelait l'Attila, l'autre le Napoléon.

Combien de fois, en Hongrie et en Transylvanie, ai-je entendu parler de nos soldats? Je ne puis me défendre de répéter ce qu'en disaient de vieux militaires qui combattirent sans animosité, et savaient rendre justice à la bravoure et à l'humanité de leurs adversaires. « Les Français sont des lions dans la bataille, et des moutons après la victoire »: telles étaient les paroles d'un ancien hussard qui me raconta qu'ayant été blessé, désarmé et pris par un cavalier français, celui-ci, blessé également, n'avait jamais consenti à se faire panser avant qu'il eût reçu lui-même tous les soins possibles. Ce brave homme avait retenu quelques mots de notre langue, dont il avait perdu la vraie prononciation, mais que je feignis de reconnaître et d'entendre avec le plus grand plaisir. Comment aurais-je pu agir autrement, quand la connaissance de ces quelques expressions lui donnait sur les gens du village la supériorité d'un magister? Il fallait voir avec quel air d'admiration ceux-là l'écoutaient « parler français ».

Il est naturel que les rois de Hongrie aient voulu tirer parti de l'esprit militaire des Sicules, et qu'ils ne leur aient demandé que des soldats. De là les prérogatives accordées à la *nation*. Mais que vous semble de ce privilége en vertu duquel le Sicule peut porter de-

vant le prince le procès pour héritage d'une valeur de plus de trois florins? Cela ne prouve-t-il pas que les mêmes hommes qui se plaisent dans l'action du combat recherchent avec une égale ardeur les joûtes du prétoire? On a depuis long-temps remarqué que les peuples batailleurs aiment les disputes, les chicanes, les procès enfin. Cela n'a rien qui doive étonner : on manie la parole au lieu de l'épée; la lutte change de nature, mais c'est toujours une lutte. Nous ne rappellerons pas que les Romains étaient les meilleurs avocats de l'antiquité. Mais, de nos jours, voyez les Normands... Qui ne répète qu'ils sont les gens les plus chicaniers du monde? Si cela est, c'est qu'ils se sont fondus avec cette fière race normande qui a conquis l'Occident, de la Scandinavie à la Sicile.

Les Hongrois, qui sont aussi un peuple conquérant, ne manquent pas à la règle générale. Il y aurait de l'exagération à avancer qu'ils affectionnent les procès au point d'en entreprendre par goût; mais il serait inexact de dire qu'ils les redoutent. En Hongrie, l'étude du droit n'est pas seulement réservée aux jeunes gens qui se destinent aux carrières judiciaires, cette science s'enseigne au collége, et fait partie de l'éducation commune. Il est entendu que chaque individu doit toujours être quelque peu avocat. Dès le 16e siècle, la Hongrie avait déjà le code qui est en vigueur aujourd'hui dans tout le royaume, tandis que les autres états de l'Europe

ne connaissaient que des recueils indigestes de lois municipales et communales.

Si, dans un village hongrois, vous voyez deux ou trois riches habitants se parler avec un air d'intérêt, soyez certain qu'ils causent de leurs procès. S'ils n'en ont pas, ils se raconteront ceux de leurs voisins ou discuteront une question de droit. Le mot latin *jus* est admis dans la langue magyare, et figure dans le vocabulaire du paysan. *Jusom*, « mon droit »; *a' jusomot fenntartom*, « je soutiens mon droit » : voilà des expressions qui reviennent souvent dans sa bouche. Cependant, si « conquérant » que soit le Hongrois des steppes, il le cède évidemment au Sicule. Celui-ci semble né pour plaider. Outre qu'il a le sentiment du juste, comme tous les Orientaux, ce qui le porte à prendre souvent l'offensive, il excelle à disputer, il triomphe dans la réplique. Ce ne sont pas seulement ses affaires particulières qui l'occupent; il connaît parfaitement ses droits, ses priviléges, et il vous en parle en homme entendu. Que l'empereur d'Autriche s'étonne de son impopularité, quand il n'est pas un Sicule qui ne sache, depuis son enfance, que la constitution est audacieusement violée!

Un jour que je visitais je ne sais quelle montagne du pays des Sicules, j'avais laissé nos chevaux dans la plaine sous la surveillance du guide. Au retour, nous le trouvâmes engagé dans une longue conversation avec

un paysan des environs, lequel se donnait pour le garde champêtre du lieu. Le garde et le guide, étant de villages différents, ne se connaissaient pas; ils pouvaient donc entamer une discussion. Et comme tous deux étaient Sicules, ils avaient le droit de discuter éternellement. Pressés par la faim, et probablement quelque diable aussi les tentant, nos chevaux avaient mangé de l'herbe qui croît au pied de la montagne. A cette vue, le garde, qui se promenait non loin de là, s'était dirigé vers le guide, lentement, à pas comptés, comme il convient à tout paysan hongrois, et avait commencé à lui adresser des reproches. L'autre ne manqua pas une si belle occasion et riposta. La discussion durait depuis fort long-temps quand nous arrivâmes. Le garde affirmait que, peu d'heures avant, le pré était couvert de cumin, pour la disparition duquel il demandait des dommages-intérêts. Son adversaire répondait que la moindre pièce de monnaie avait plus de valeur que tout le cumin dévoré par les chevaux. Ils parlaient tour à tour sans céder un pouce de terrain. A la fin, les deux orateurs, jugeant avec raison que je pourrais me lasser de leurs discours, mirent fin au différend par un commun accord, et le procès resta sans jugement. Mais ils avaient discuté, ce qui était bien quelque chose.

Il va sans dire que chacun d'eux s'adressait à l'autre avec une extrême politesse et le plus grand sang-froid. Le garde, qui était plus âgé, appelait le guide *öcsém*, « mon

frère cadet », et celui-ci lui donnait le nom de *bâtyám*, « mon frère aîné ». Ces expressions affectueuses sont constamment usitées parmi le peuple, car le paysan hongrois est bienveillant autant que poli. Le Sicule, comme son frère de Hongrie, est grave, réservé. Il parle peu, avec dignité, et ne crie jamais, tout au rebours du Valaque, qui ne peut conduire ses bœufs sans hurler et gesticuler. Celui-ci, pour peu qu'il cause avec vous, deviendra bientôt familier, et vous adressera, sur votre pays et votre personne, des questions inspirées par une curiosité naïve. Le Sicule, par un mouvement d'esprit plus réfléchi, méditera quelque temps avant de faire sa demande; mais il ne se contentera pas d'une demi-réponse, et vous serez frappé de l'ordre et de l'intelligence qu'il met à vous interroger. Il vous racontera avec la même franchise ce qui le préoccupe, et s'informera de votre avis. A l'époque où je me trouvais parmi les Sicules, les employés du gouvernement effectuaient une opération cadastrale, et, de distance en distance, plantaient des jalons dans les montagnes. Cela inquiétait fort les habitants, qui me demandaient « ce que l'empereur allemand voulait entreprendre contre eux ».

Pour ce qui est de leur extérieur, les Sicules sont grands, bien faits, vigoureux; leurs moustaches sont noires et leurs traits réguliers. Mais ils n'ont pas communément ce type oriental particulier aux paysans des steppes de Hongrie, et que les Magyars doivent, dit-on,



au long séjour qu'ils firent dans le Caucase. L'expression qui domine dans leur physionomie, c'est la fermeté, le courage calme, uni à un air de bienveillance, qui plaît chez des hommes taillés en Hercule. Fiez-vous donc à Ammien Marcellin, qui appelle les Huns « des monstres à deux pieds », et « des poteaux grossièrement taillés ». Voilà treize siècles que cela se répète.

Les Sicules portent ordinairement les cheveux courts; quelquefois ils les nattent ou les réunissent en une seule touffe qui pend sur le côté. Ils aiment à se vêtir de toile, suivant la coutume hongroise. On ne peut imaginer un costume plus propre, et l'on est heureux d'oublier les habits gras des villageois allemands. Lorsqu'on arrive dans les auberges des campagnes, et j'appelle ainsi les maisons dont les écuries peuvent contenir les six chevaux d'un voyageur, le paysan étale sur la table massive qui occupe le milieu de la principale chambre une nappe blanche comme la neige ; ce qui donne du prix au souper, si maigre qu'il soit. Quelques chaises à siége de bois fort simples et de grands lits très étroits forment l'ameublement ordinaire des chaumières. Il est rare que le portrait de Wesselényi ne soit pas pendu au mur. Aucun homme n'est plus populaire ; bien qu'il se soit retiré du monde politique, il est encore le chef, le héros des Sicules. Quelquefois en avant de la maison se trouve une grande porte de bois sculptée qui ferme la haie, et sur laquelle est gravé en latin ou en

hongrois le nom du propriétaire. Lorsque ces portes sont placées là depuis longues années, elles se noircissent et se penchent par l'effet du temps, et donnent au village un aspect mélancolique.

Ce qui caractérise encore les Sicules, c'est l'esprit de résistance, la ténacité. Ils sont avant tout les hommes du passé, auquel ils s'attachent avec résolution. Ils conservent fidèlement ce qui constitue la physionomie, l'originalité d'un peuple, lorsque tout s'efface autour d'eux. Aussi sont-ils aujourd'hui les seuls dépositaires des antiques traditions hongroises. En les écoutant parler, on croirait vivre au temps où régnaient à Bude les rois élus par la nation. S'ils semblent reculer ainsi vers des époques qui ne sont plus, en conservant le reflet du passé, c'est que leur fierté et leur patriotisme s'en accommodent ; et ils comptent encore par florins hongrois de cinquante kreutzers, comme au temps du glorieux roi Mathias. Ils ont beaucoup d'orgueil national : une femme sicule ne daignerait pas épouser un Valaque, un homme de la race vaincue. Lorsqu'un soldat des régiments-frontières vient à être nommé caporal, il est assailli par les plaisanteries des siens, et son père ne l'appelle plus que *német fiam*, « mon fils l'Allemand ». Pour donner une idée de leur ténacité et de l'attachement qu'ils portent aux choses passées, il suffit de dire qu'au commencement de ce siècle on enseignait encore aux enfants, dans les écoles de leurs vil-

lages, l'écriture hunnique, apportée il y a treize siècles de l'Asie, et dont saint Étienne, sur l'ordre du pape, parvint à abolir l'usage dans le reste de la Hongrie il y a huit cents ans.

Le sentiment national est si fort chez eux, qu'on ne les voit jamais parler une langue étrangère. Partout ailleurs, les Valaques se dispensent d'apprendre le hongrois : il faut que les Magyars et les Saxons, pour s'entendre avec eux, connaissent l'idiome *român*. Parmi les Sicules, au contraire, les *Româns* perdent leur langue et leur nationalité. Lorsque, dans les comitats hongrois, un village est habité par des paysans magyars et valaques en nombre égal, à la longue la population valaque absorbe la population hongroise, et le *romanesc* domine. Ici, au contraire, l'élément hongrois absorbe l'élément valaque. Il n'y a pas de *Româns* sur le territoire sicule. On compte aujourd'hui bon nombre de Sicules qui professent la religion grecque. Ce sont simplement des Valaques dénationalisés. Les Sicules portent en outre un grand attachement au sol qu'ils habitent. Bien que la population augmente sensiblement, ils ne peuvent se résoudre à quitter leurs montagnes, et l'on voit souvent plusieurs ménages se partager un terrain équivalent à celui que, vingt milles plus loin, possède une seule famille.

Les Sicules sont en relation continuelle avec les Hongrois qui habitent la Moldavie et la Valachie. Quoique

nous nous occupions spécialement de la Transylvanie, il n'est pas hors de notre sujet de donner quelques détails sur cette population, que les événements ont séparée de la grande famille hongroise.

La Moldavie était appelée au moyen âge *Cumania*, parce qu'une tribu hongroise, les Cumans, s'empara de cette province, tandis que les Magyars d'Arpád s'établissaient sur les bords de la Tissza. Maîtres du pays, les Cumans portèrent leurs armes contre les princes voisins, et firent même des irruptions en Transylvanie. Convertis au christianisme, au commencement du treizième siècle, par Robert, évêque d'Esztergom, en Hongrie, ils furent soumis par le roi Louis Ier, et restèrent sujets de la couronne jusqu'à la chute de la monarchie hongroise. La Moldavie passa alors sous le joug des Turcs. Pendant cette suite de siècles, les Cumans se virent débordés par les anciens possesseurs du sol, auxquels ils ne s'étaient pas mêlés, et ils auraient peut-être disparu si des colons hongrois n'étaient venus de Transylvanie se réunir à eux. La plupart des nouveaux arrivants étaient Sicules. Les émigrations ont dû commencer de bonne heure, car dans les anciennes chartes on reconnaît les Sicules à ce qu'ils portent des noms chrétiens, tandis que les Cumans sont désignés, suivant la coutume barbare, par des épithètes dans le genre de celle-ci : *Kancsal*, louche ; *Agaras*, qui a des levriers ; *Körmös*, qui a des ongles ; *Szarka*, pie ; *Róka*,

renard; *Csalán*, ortie; etc. On calcule qu'aujourd'hui les descendants des anciens Cumans sont réduits au nombre de quinze mille individus, le reste des habitants hongrois étant d'origine sicule. Ils ont gardé quelques traditions sur leurs pères, et affirment encore que les collines, *kun halmak*, qu'on remarque sur quelques points du pays, servaient d'autels aux Cumans, qui y sacrifiaient des chevaux blancs à leur divinité.

Les migrations des Sicules en Moldavie, qui commencèrent dès le moyen-âge, n'ont jamais discontinué. Sous Mathias Corvin et Uadislas VII, des milliers de colons vont s'établir dans ce pays. Etienne Dobó, en 1555, accorde de nouveau aux Sicules la faculté d'émigrer, qui leur avait été enlevée : car c'était souvent après leurs révoltes, pour éviter les châtiments, qu'ils abandonnaient leurs foyers. Lorsqu'au siècle dernier le gouvernement autrichien organisa les régiments-frontières, une foule de Sicules quittèrent la Transylvanie et allèrent rejoindre leurs frères en Moldavie. La dernière émigration importante date de 1817, et a été occasionnée par une famine.

Le père Gegő a visité la Moldavie, il y a peu d'années, et a écrit un livre sur les colons hongrois (1).

(1) *Les colons de la Moldavie*, par le P. Alexis Gegő. Bude, 1838 (en hongrois).

« Les Hongrois, dit-il, sont répandus dans tout le pays au nombre de cinquante mille hommes. On en trouve dans chaque village, car ils exercent des métiers. Ils se distinguent des Moldaves par leur activité, et s'habillent avec la toile tissée par leurs femmes. Ils se nourrissent bien et se servent de chaises, tandis que le reste des habitants mange et dort dans la poussière. Tous les Moldaves sont hospitaliers ; mais les Hongrois, et surtout les colons sicules, le sont entre tous. Ils appellent et invitent le voyageur: «*Venez, ma petite âme, que je vous fasse dîner*» ; puis ils le remercient d'être venu. Il y a beaucoup d'esprit de corps parmi eux. Si un Hongrois est mis en prison pour quelque méfait, ils donnent caution et le punissent eux-mêmes. Ils se partagent les contributions et s'aident de toutes les manières.

» Ils ne se distinguent pas moins dans leur propreté et la pureté de leurs mœurs. Le voyageur reconnaît la maison d'un Hongrois, sans même avoir vu les habitants, au moment où il ouvre la porte. Quant à leurs mœurs, il suffit de dire qu'ils ignorent le mot valaque..., et que les jeunes gens et les jeunes filles ne se voient jamais qu'en présence de leurs parents. Ceux-ci choisissent la femme de leur fils, qui est toujours une Hongroise. Ceux qui sont d'origine sicule prennent souvent leurs femmes parmi les Sicules de Transylvanie. Du reste ils ont adopté beaucoup de coutumes valaques. Ils portent leurs morts dans des cercueils découverts, et ils dépo-

sent sur les tombes du pain, du vin et des cierges; ce qui revient au prêtre.

»Le nombre des Hongrois diminue peu à peu en Moldavie; ils disparaissent parmi la population. Car ils possèdent peu d'écoles et n'ont d'autres prêtres que des ecclésiastiques italiens envoyés par le pape; ceux-là ne prennent pas la peine d'étudier la langue hongroise, en sorte qu'ils ne peuvent ni prêcher ni instruire le peuple, et se bornent à dire la messe. Ils exigent le double de ce qui leur est dû pour les baptêmes et les mariages, et font venir les agonisants, d'une distance de dix lieues, sur de mauvaises charrettes, pour leur administrer les derniers sacrements.... Les popes valaques profitent de ces circonstances : ils parcourent les villages éloignés de la paroisse et que les missionnaires ne visitent que rarement; ils engagent les habitants à changer de religion, et ils ne réussissent que trop souvent, surtout quand le seigneur du village s'offre comme parrain. En embrassant la religion grecque, les Hongrois adoptent également la langue valaque, et perdent insensiblement leur nationalité. »

Les Hongrois qui s'expatriaient ne s'arrêtaient pas toujours en Moldavie; quelques uns poussaient plus avant. Parmi ceux que Mathias Corvin dirigea sur ce pays, il y en eut qui pénétrèrent en Bessarabie, où leurs descendants existent encore. Le père Zöld, qui les visita en 1767, raconte que, n'ayant pas vu un prêtre

catholique depuis dix-sept ans, les Hongrois le reçurent « comme un ange du ciel ». Pendant les douze jours qu'il passa parmi eux, il baptisa 2,512 individus de tout âge, et en confessa un bien plus grand nombre. Et il ajoute : « Plus de 2,000 personnes m'accompagnèrent en pleurant quand je partis, me priant, au nom du Sauveur, de leur envoyer un prêtre. »

On assure qu'il se trouve également des Hongrois dans l'île de Candie, lesquels, dit-on, descendent des prisonniers faits jadis par les Turcs. Un chanoine de Soprony, M. François Mollik, a rencontré à Györ, en Hongrie, un jeune homme qui appartenait à cette colonie éloignée. Il apprit de lui que les Hongrois de Candie avaient conservé leur nom et la foi de leurs pères, et qu'ils portaient leur costume national, le dolman long et la ceinture (1).

Nous avons plus de détails sur les Hongrois de la Valachie, grâce au livre que M. Alexandre Ürmösy a publié récemment (2). M. Ürmösi a parcouru la Valachie à pied, le bâton de pèlerin à la main, pour se rendre utile à sa patrie : car, écrit-il, sa pauvreté l'empêche de la servir autrement. Par le sentiment qu'il a

(1) Collection scientifique de Pest (*Tudományos Gyüitemény*, 1823, 2ik *kötet*).

(2) *Les Hongrois émigrés en Valachie*. Kolosvár, 1844.

mêlé à ses récits, il a su faire un livre attachant, et c'est le privilége des Hongrois d'intéresser toujours quand ils parlent de leur nation.

L'auteur quitte le sol de la Transylvanie sur la hauteur de Temes et gravit le mont Predahegy. Il entre dans une chaumière, et trouve attablés un vieillard et une femme âgée, qu'il questionne sur le nom de la montagne. Le vieillard soupire et dit : Ce nom est de date récente. Dans le temps où mon père vivait et était un homme vigoureux, les Turcs marchèrent vers cette montagne. Les Hongrois de l'avant-garde en prévinrent les officiers allemands ; mais ceux-ci, au lieu de mander des secours du pays de Cronstadt, attendirent l'ennemi pour se rendre. Un caporal hongrois, Kökösi, natif du Háromszék, s'écria alors : *Ces Allemands nous perdent!* Aussitôt les soldats chassent les officiers, et en tuent même quelques uns. Les Turcs arrivent bientôt, et l'on se bat furieusement. L'avantage fut d'abord aux Hongrois ; mais on tua beaucoup d'entre eux, et le reste fut emmené prisonnier. Les Turcs saccagèrent le pays ; puis les Hongrois égorgés furent mis dans une fosse qui se voit encore. La montagne, qui s'appelait avant Tömöshegy, s'appelle maintenant Predahegy (1).

Ürmösy passe devant ce tombeau, qui marque d'une

(1) Le mot latin *præda*, proie, butin, est devenu magyar. On dit *prédalny*, piller.

façon sinistre l'entrée de la Transylvanie, et se rappelle les souvenirs sanglants qui planent sur sa patrie. On le reçoit dans une chaumière, où il entre par hasard. Quand il veut payer son hôte en se retirant, on lui dit qu'on l'a accueilli « au nom de Jésus », *Jézus nevéért.* — *Istenfizesse*, « que Dieu vous paie! », répond-il; et il continue son chemin.

A Kimpina, ville ordinairement peuplée de Hongrois, il trouve 150 individus de cette nation. Ce sont pour la plupart des habitants de la terre des Saxons. Ils donnent caution avant de partir, et continuent de payer l'impôt à la municipalité de Cronstadt. Ces hommes n'ont pas de ministres parmi eux : c'est un vénérable paysan qui préside aux enterrements, aux baptêmes et aux mariages; ils n'ont pas d'autre culte. Lorsque Ürmösy se montre à eux, ils le prient de leur écrire des prières. « Je leur en promis pour le lendemain. Ils s'attroupèrent de bonne heure à ma porte, attendant mon réveil. Les prières étant prêtes, je les donnai à ces affamés, qui me remercièrent avec effusion. Ils me demandèrent le prix de mon travail. J'aurais cru commettre un crime en acceptant quelque chose. Pour satisfaire leurs désirs et calmer leurs âmes inquiètes, je les invitai à une prière en commun. Mon hôte grec ne souffrit pas que la réunion eût lieu chez lui; il voulait faire célébrer un service pour son enfant malade, et craignait que la place ne fût profanée par nous. Je choisis un autre lieu

pour nous assembler. Nous voulions chanter avant et après nos prières, mais n'osâmes le faire, de peur que la grossière population valaque ne rît de nous. Les prières achevées, les visages reflétèrent la joie, et tous me quittèrent avec reconnaissance. »

Les Hongrois de Kimpina sont pour la plupart artisans, maçons et serruriers. Ces métiers sont ordinairement exercés par tous les émigrants hongrois qui se rencontrent dans les villes et les villages de la Valachie, à Plojest, Tchopla, Kimpilung, Tirgovest, Pitest, Rimnik, Krajova, Brailla. Dans chacune des quatre dernières localités le nombre des Hongrois se monte à 1,500 individus, et partout on compte un nombre considérable de Hongrois devenus Valaques. Au delà même du Danube on trouve des villages habités par des Magyars. On cite en Valachie des boyards qui ont une origine hongroise, et à Krajova on en nomme un dont le grand-père partit du comitat de Hunyad. Sa maison se distingue des autres à ce que deux hussards, le sabre à la main, sont peints aux côtés de la porte. La population hongroise qui habite Boucarest est évaluée à 6,000 âmes. Les Transylvains ont dans cette ville trois églises, à chacune desquelles est attachée une école. L'une appartient aux Saxons luthériens; les deux autres sont fréquentées par les Hongrois catholiques et calvinistes. Boucarest est la seule ville où les Transylvains, quelle

que soit leur communion, voient célébrer leur culte.

Les Hongrois se dénationalisent en Valachie comme en Moldavie, parce qu'ils manquent de prêtres. Protestants et catholiques s'adressent, comme dernière ressource, aux popes, qui leur font payer très cher les cérémonies religieuses, et à la longue ils deviennent grecs. Les Hongrois qui émigrent en Valachie viennent du midi de la Transylvanie, du pays des Sicules et du Banat, aux époques de disette, ou quand ils savent un métier qu'ils croient plus lucratif dans ce pays. Un bon nombre s'y réfugient pour éviter des condamnations. Quelquefois les émigrants s'y fixent; mais souvent, quand ils ont acquis un pécule, ils regagnent leurs foyers. Fidèles à leur caractère national, les Hongrois se mettent encore au service de la principauté et se font soldats. Le village sommé de fournir des hommes leur compte 150 piastres, que le remplaçant touche au bout de six ans de service militaire.

Les Hongrois ne sont pas les seuls émigrants qui paraissent en Valachie. Ürmösy raconte que des colons venus de la Servie fondirent à Beraska le plus joli village qui fût dans la contrée. Ils y avaient bâti de belles maisons et de belles églises ornées de tours. Le boyard, voyant leur prospérité, voulut décupler le prix du fermage; ils aimèrent mieux fuir ce sol, et de leurs propres mains renversèrent les murs qu'ils avaient élevés.

Quelques Hongrois ont obtenu la faculté de rebâtir ce village, et ils s'y sont fixés, se fiant aux promesses qui leur ont été faites.

L'auteur parle encore des souvenirs que le nom de Jean Hunyade a laissés en Valachie. Fatigué de la route, il se repose près d'un fossé, et se reveille entouré d'enfants qui ont reconnu en lui un Hongrois. *Jankuj*, s'écrient-ils, et ils le poursuivent en l'apostrophant de ce nom. Plus tard il demande l'explication de ce mot inconnu. On lui dit que Jean Hunyade est appelé ainsi par le peuple, et que, dans les possessions turques, les mères effraient leurs enfants en leur disant : *Jankuj* va venir !...

CHAPITRE XXV.

Schœsbourg. Un marché. — Nagy Szöllös. Jean Kemény. Ebesfalva. Michel Apaffi. — Le Moine. — *Les Arméniens.* Almakerék. — Megyes. — Bendorf.

Il n'y a pas de ville en Transylvanie qui ait un aspect plus pittoresque et plus original que Scœsbourg (1). Le Küküllő serpente dans une jolie vallée que forment de hautes montagnes couvertes de forêts. Un plateau élevé la domine, sur lequel Schœsbourg est assis. Du sein de la ville, entre les toits rouges des maisons, sortent de vieilles tours et de vieux murs qui se dressent en étages jusqu'au sommet de la montagne, où ils rejoignent les bastions de la vieille citadelle. Puis, au dessus de la vallée, au dessus du plateau, de la ville et de la citadelle, sur la crête même du mont, une église du 16e siècle.

Plusieurs écrivains s'accordent à placer là cette ville dace appelée *Sandava*, qui a tant inquiété les érudits. Il n'est pas invraisemblable que ce lieu ait été choisi par

(1) En hongrois Segesvár.

des Barbares, dont tout l'art consistait à camper sur des hauteurs : car, même dans les temps modernes, la position de Schœsbourg en a fait une place importante. Ses tours grises portent encore les traces des balles. Quand les ennemis paraissaient, les artisans saxons prenaient les armes, couraient aux murailles, et chaque confrérie défendait une tour. La peste a ravagé plus cruellement Schœsbourg que la guerre. Ce terrible fléau dévora en 1709 quinze mille personnes. Aujourd'hui cette ville ne compte plus que huit mille habitants. Schœsbourg fut presque entièrement brûlé sous Michel Apaffi. Une inscription latine placée sur la tour la plus moderne rappelle « qu'elle fut détruite en 1676 par un lamentable incendie, reconstruite deux ans après, et ornée en même temps d'une horloge » . Schœsbourg avait été relevé ou fondé dès 1198 par les Saxons.

La cathédrale de Schœsbourg date des premières années du 16e siècle. Elle a été solidement bâtie et assez bien défendue contre les Turcs pour qu'il n'ait pas été nécessaire de la restaurer. On n'y a ajouté aucun mur, et elle aurait encore le caractère du temps, si, dans un accès de colère luthérienne, les habitants n'avaient un beau jour effacé les curieuses peintures qui en décoraient l'intérieur. L'église est parfaitement blanchie. On dit que cela est propre. J'ai remarqué un charmant reliquaire gothique, qui grimpe avec une grande légèreté

le long de la muraille, mais qui n'a pas échappé aux badigeonneurs. Près d'une porte se trouvaient diverses pierres tumulaires, dont l'une supportait la statue d'un bourgmestre saxon en costume hongrois, avec de longues moustaches et la grande barbe.

Les Saxons sont aujourd'hui les seuls habitants de la Transylvanie qui possèdent encore de vieilles murailles. Adonnés de bonne heure au commerce, ils eurent toujours des ressources qui manquaient à leurs voisins. Tout ce qu'ils ont construit a été bien fait. La moindre église de village est un édifice. Aussi devraient-ils mettre plus de circonspection dans ce qu'ils nomment leurs embellissements. S'ils gâtent leurs monuments, il ne restera presque rien dans le pays.

Je traversai précisément Schœsbourg un jour de marché. On y criait en hongrois, en valaque, en saxon, en allemand, en arménien, en bohémien, en grec : c'était le hongrois ou le valaque qui servait d'intermédiaire. Pour achever la confusion des langues, je répondis par des exclamations françaises au discours provocateur d'une respectable femme qui voulait à toute force me gratifier d'un gros bloc de sel gemme dont j'avais admiré les couleurs sous l'effet du soleil. Mes protestations arrivèrent aux oreilles de deux soldats polonais qui marchandaient d'énormes feuilles d'excellent tabac, et qui, entendant une langue étrangère au pays, se persuadèrent que je connaissais également les dialectes

slaves. Ils vinrent à moi pour me prier sans doute de remplir l'office d'interprète. Je leur expliquai avec les gestes les plus conciliants qu'il m'était absolument impossible de leur rendre ce service. Malgré la bonne grâce que j'essayai de mettre dans ma pantomime, ils me parurent convaincus que j'avais peu de complaisance, et me quittèrent de mauvaise humeur.

J'eus une plus grave aventure avec une paysanne valaque. Elle avait pour coiffure, comme toutes ses compatriotes aux environs de Schœsbourg, un voile blanc d'étoffe fine qui lui couvrait la tête et encadrait le visage. Son voile était ajusté avec une grâce particulière, et elle en paraissait plus belle. Il me sembla raisonnable d'étudier sur elle de préférence ce nouveau genre de coiffure : aussi la regardai-je attentivement. En même temps je répétais le mot *formoso* pour lui faire savoir combien je trouvais cela beau. La spirituelle Valaque voulut que ce compliment s'adressât aux fromages qu'elle avait devant elle. Aussitôt elle m'en présenta un, et mit tant d'instance dans son offre, tant de chaleur dans ses paroles, que je traduisais mentalement ainsi :

Cette leçon vaut bien un fromage ..,

que je me trouvai à la fin muni d'un fromage formidable. Je me souvins de La Fontaine, et fut plus que jamais convaincu que les fromages, au point de vue de

l'expérience, étaient d'une importance incontestable. Dès lors je mis moins d'abandon dans l'expression de mes sentiments.

Au temps de Benkő, les étudiants de Schœsbourg avaient le privilége de sonner les cloches de l'église Saint-Nicolas, et de figurer aux enterrements ; ils percevaient pour cela une taxe. Ils avaient aussi la coutume de chanter quatre fois par an sous les fenêtres des habitants, ce qui leur rapportait un certain revenu. Cela se fait encore ailleurs. A la même époque, la veille de la communion, les bons bourgeois de cette ville allaient d'une porte à l'autre se demander mutuellement pardon de leurs offenses (1). J'ignore s'ils ont conservé cette habitude patriarcale ; mais je puis assurer qu'aujourd'hui ils aiment beaucoup la danse.

Les Saxons sont fort laborieux, comme ils le répètent eux-mêmes trop naïvement : ce qui fait que le jour du repos ils aiment singulièrement le plaisir. Rien de plus juste. J'étais arrivé le dimanche précédent dans une bourgade saxonne, à Szász-Régen, après une assez rude journée. Fatigué de la route, je cherchais une auberge passable ; on m'indiqua la plus renommée, et je ne fus

(1) *Quavis ferme die domenica, cœna Domini sacra æde administratur. Communicantes ipsi præcedente Sabbato, pia sane consuetudine, vicinos adeunt, veniam ab iis, si forte offenderint, imperaturi.* Benkő, ms.

pas peu surpris, en y entrant, d'entendre exécuter des valses de Strauss. L'aubergiste, qui avait déjà ouvert la portière, marquait la mesure d'un air agréable, et m'engageait fort à descendre chez lui, me félicitant d'arriver au commencement du bal du dimanche. Je me serais peut-être laissé tenter, dans l'espoir de trouver quelques physionomies; mais l'arrivée de plusieurs cavaliers me désenchanta. C'étaient de gros messieurs bien frais, en veste blanche à la pâtissière. Je dois cependant rendre justice aux pauvres jeunes filles qui s'étaient parées de leurs costumes pour venir avaler les bouffées de tabac que lançaient galamment les valseurs.

A Schœsbourg, je trouvai les deux auberges en révolution. L'une était pleine, et le maître se rendait au théâtre; l'autre n'était pas moins remplie, et la maîtresse habillait ses filles pour un bal. Il me fallait absolument un gîte. J'acceptai l'offre qui me fut faite dans la dernière auberge, et on m'installa dans la chambre même de l'hôtesse. Ses filles, qui s'y équipaient un instant auparavant, s'enfuirent, et emportèrent dans leurs bras le reste de leur toilette. Maître du champ de bataille, je me hâtai de demander à souper. L'hôtesse se mettait en devoir de faire les demandes et les réponses de rigueur en pareil cas, quand elle fut appelée par les donzelles, qui avaient oublié, l'une son bracelet, l'autre ses gants, celle-ci son mouchoir, celle-là son flacon. La pauvre femme ouvrait toutes les commodes, courait

d'une chambre à l'autre, et perdait la tête au milieu des cris « Mère, mon collier!... Mère, ma broche! » dont la maison retentissait. Chaque fois que l'hôtesse passait devant moi, je disais modestement : « Madame, mon poulet frit, mes œufs !... » Je n'étais pas entendu : les angoisses de la mère faisaient taire la bonne volonté de l'hôtesse. Je ne trouvai pas d'autre moyen d'abréger les choses que de lui transmettre l'une après l'autre les demandes que toutes répétaient à la fois d'une façon étourdissante. Ma patience fut dignement récompensée. L'hôtesse conçut une très grande estime de ma personne, au point de présider elle-même aux intéressants détails que nécessitait ma présence. Elle me fit même l'honneur de me confier ses espérances de mère : ses filles n'allaient pas à un bal, mais à un examen....; le maître à danser avait invité toutes ses élèves, dans l'intention de donner un prix à celle qui lui ferait le plus d'honneur.

« Que les temps sont changés! s'écria un vieillard qui voyait partir la troupe des danseuses : mon grand-père parlait encore de la peste et des Tatars, on n'y pense plus aujourd'hui. » Le vieillard disait vrai. Je me rappelai que Sigismond Báthori avait dévasté Schœsbourg, et je me souvins des combats qui ensanglantèrent cette cité quand la ville haute tenait pour Bartsai, et la ville basse pour Georges Rákótzi, lesquels se disputaient la couronne.

Le seul nom de Schœsbourg rappelle un sanglant épisode de l'histoire de Transylvanie. Lorsque, après la mort de Georges Rákótzi, en 1660, les Turcs eurent pris Grand-Varadin sur ses partisans, la principauté sembla devoir appartenir à Bartsai, que soutenait le sultan. Bartsai n'était pas aimé des Hongrois, en haine des Turcs ; les Sicules s'indignaient de voir les janissaires servir de garde à un prince transylvain. Il était évident que, s'il s'offrait un seigneur, un soldat, qui voulût en appeler au courage des Hongrois et braver la colère du sultan, la guerre recommencerait avec fureur. Il s'en présenta un.

Jean Kemény avait accompagné Georges Rákótzi dans son expédition de Pologne ; il avait montré de la bravoure et des talents militaires. Fait prisonnier par les Tatars et conduit en Crimée, il s'était distingué par son énergie à supporter la mauvaise fortune. Pendant sa captivité, dont il a écrit lui-même la relation, il envoyait des émissaires au prince et l'avertissait des projets de ses ennemis. De retour en Transylvanie, il reprit du service et combattit contre les Turcs dans l'armée de Rákótzi, dont il fut toujours le fidèle lieutenant. Lorsque ce prince mourut, il conçut le projet de lui succéder. Il gagna sans peine la noblesse hongroise. Les Sicules s'offrirent d'eux-mêmes. Les Impériaux, effrayés de la prise de Grand-Varadin, lui promirent des secours. Il se fit donner par Bartsai un acte d'abdi-

cation en forme, et se présenta à la diète de Bistritz, qui lui conféra la dignité de prince.

A peine la nouvelle de son élection est-elle répandue, que les Tatars arrivent, par la Moldavie, dans le pays des Sicules, et le mettent à feu et à sang. En même temps Ismaël, pacha de Bude, et Ali, pacha de Temesvár, fondent sur la Transylvanie. Ils adressent un message à la diète. Ali engageait les Hongrois à choisir un autre prince, et promettait de ne pas troubler la paix. Kemény intercepte la lettre et la brûle; puis, hors d'état de résister à ses ennemis, il gagne le nord de la principauté, pour rejoindre en Hongrie les troupes allemandes, que Montecuculli conduisait à son secours. Furieux de voir consommée la révolte des Transylvains, les pachas abandonnent le pays aux ravages des Turcs et des Tatars. Un siècle après on reconnaissait encore les villages par lesquels ils avaient passé. « Qui pourrait dire sans larmes, s'écrie un chroniqueur, combien de chrétiens furent massacrés ou faits captifs; combien de viols, d'incendies, de crimes inouïs, furent conçus et exécutés par ces exécrables barbares ! »

Pour détacher les Transylvains du parti de Kemény, Ali résolut de faire élire un nouveau prince. Il ordonna à tous les comitats et à tous les siéges d'envoyer des députés pour former une diète. « Mais les courses des Tatars, qui s'étendaient de tous côtés, empêchèrent les députés de pouvoir arriver à Vásárhely. Ali-Pacha, ir-

rité de cette prétendue résistance, toute forcée qu'elle était, proposa à un corroyeur de cette ville, homme d'une assez belle prestance, de le déclarer et de l'installer prince de Transylvanie; mais cet homme lui représenta que, n'étant pas du corps de la noblesse, il ne pourrait jamais être reconnu par les grands. Ali, voyant bien qu'il avait raison, « *Donne-moi donc*, lui dit-il, *un de ces grands, que je le nomme prince* ». Ce corroyeur lui répondit qu'il ne connaissait point de seigneur plus capable de soutenir cette dignité que Michel Apaffi, homme de grande qualité, qui depuis peu de temps s'était racheté de la captivité des Tatars de Crimée par une somme très considérable, ayant été un de ceux qui avaient suivi le prince Rákótzi en Pologne, où il avait été prisonnier. Ali envoya sur-le-champ au château d'Ebesfalva, pour en faire venir ce seigneur et l'amener à Vásárbely, qui n'en est éloigné que de deux ou trois lieues.

» Ce seigneur, qui menait une vie très retirée dans son château, où il se tenait enfermé, ne s'étant mêlé en aucune façon des affaires publiques, fut bien surpris de se voir entouré d'un gros détachement de cavalerie turque, qui venait le prendre, et dont le commandant lui apportait des ordres de se rendre auprès d'Ali-Pacha; d'autant plus que dans ce moment son épouse était dans les douleurs d'un accouchement prochain. Mais il n'était pas à cinq cents pas de son château, qu'un de

ses gens vint lui apporter la nouvelle que sa maîtresse venait de mettre au monde un fils, qui était son premier enfant. Les Turcs qui l'escortaient tirèrent un favorable augure de cet événement, et lui pronostiquèrent qu'il serait un prince très heureux. Cette prophétie fut même confirmée par l'événement. Ali-Pacha, l'ayant reçu avec beaucoup d'affabilité, le proclama prince de Transylvanie, et le fit reconnaître par les habitants de la ville où il était (1)... »

Keményy avait rejoint les Impériaux. Il rentra en Transylvanie, campa à Szamos-Ujvár, et envoya ses éclaireurs s'emparer de la citadelle de Fagaras. Les Turcs tentèrent de la reprendre ; mais, à la première neige, ils se retirèrent, suivant leur coutume, et établirent leurs quartiers d'hiver à Hermannstadt. Kemény profita de leur inaction, et vola sous les murs de Schœsbourg, où le nouveau prince Apaffi s'était retranché. Il poussait vigoureusement le siége de la place, quand Koutchouk-Pacha, qu'Ali avait laissé pour protéger Apaffi, accourut avec deux mille cavaliers d'élite. Un combat devint inévitable. Il eut lieu près de Schœsbourg, à Nagy Szőllős, le 22 janvier 1662. Kemény avait sous ses ordres mille cavaliers allemands ; mais les Sicules composaient la plus grande partie de son armée. Ceux-ci avaient à venger sur les Turcs deux années de

(1) Mémoires du comte Nicolas Bethlen.

meurtres et d'incendies. Beaucoup d'entre eux se montraient, dans le camp, mutilés pour avoir suivi les drapeaux de Keméñy. On comptait ceux qui avaient été mis à mort. Un Sicule, Ambroise Gelentzei Szőke, récitait des vers enthousiastes, qu'il avait écrits le matin même sur les marges de sa Bible. On se disait que la victoire était assurée, et on attendait avec impatience le moment d'en venir aux mains.

Mais la fortune trahit les Hongrois. Kemény fut renversé dans une charge qu'il conduisit lui-même, et sa propre cavalerie le foula aux pieds. La mort du général ébranla l'ardeur des siens. Ils furent bientôt mis en déroute. Toutefois les Turcs achetèrent leur victoire. Le compagnon le plus cher de Koutchouk-Pacha fut tué dans la bataille. Koutchouk en ressentit une vive douleur : il jura de trouver le corps de Kemény, de le dépouiller, et de faire promener par toute la Transylvanie la peau du prince, emplie de paille. Il aurait tenu sa parole si François Bethlen, proche parent de Kemény, ne l'eût enseveli secrètement. Michel I Apaffi, resté sans compétiteur, fut reconnu prince par toute la noblesse transylvaine.

On voit encore à Ebesfalva les ruines du palais d'Apaffi, dont il est fait mention dans le récit du comte Bethlen. Ce sont de gros murs à demi détruits, des colonnes tronquées, des chapiteaux qui servent de bancs dans les cours. Au dessus d'une porte se montre une

inscription latine à demi effacée. Il reste quelques fenêtres qui font comprendre quel était le caractère de l'édifice, une vieille tour qui tombe, et de vénérables lions de pierre sur lesquels les enfants montent en jouant. Tout cela attriste, peut-être parce qu'on croit relire l'histoire du pays. Ce château, dont les ruines sont considérables, semble avoir été hier emporté d'assaut.

Ebesfalva, du reste, n'a rien d'intéressant. On y a construit une grande église en style de Louis XV, qui, grâce à deux clochers bronzés, de forme byzantine, a un certain caractère. Cette ville n'est remarquable qu'en ce qu'elle est exclusivement habitée par des Arméniens.

Aux différentes nations qui se trouvaient déjà en Transylvanie vinrent se réunir quelques milliers d'Arméniens dans le courant du 17e siècle. Voici quel était le motif de cette émigration. Léon III, roi d'Arménie, laissa deux fils, qui se disputèrent le trône. L'un d'eux appela à son aide les Persans et les Turcs, qui détruisirent la ville d'Ani, et égorgèrent les principaux habitants. Les vaincus émigrèrent. Après avoir campé en Crimée, ils parurent en Moldavie, où ils résolurent de se fixer. Menacés encore par les Turcs, ils se réfugièrent en Transylvanie, au temps de Michel I Apaffi. Dénués de ressources et encouragés par la protection du prince, ils se firent marchands; ils se répandirent dans le pays pour y faire le commerce. Mais Léopold leur céda Ebesfalva,

qui, à la mort d'Apaffi, était devenue propriéte fiscale. Les Arméniens s'y réunirent, ainsi que dans une autre ville qui leur fut également accordée. Ces deux cités devinrent des entrepôts et prirent une certaine importance.

Dans l'origine, les Arméniens professaient l'hérésie d'Eutychès. Quelques uns d'entre eux embrassèrent le catholicisme; mais les abjurations d'abord ne furent pas nombreuses. En 1684, un Arménien, Oxendi Verircski, après avoir passé quatorze années à Rome, revint en Transylvanie dans le dessein de convertir ses compatriotes. Ceux-ci opposèrent une résistance inattendue. Conduits par leur évêque, ils citèrent devant les tribunaux le prédicateur venu de Rome, qui courut même des dangers. Oxendi ne perdit pas courage. Il s'attaqua à l'évêque schismatique, le convertit, et l'amena au cardinal Pallavicini, nonce à la cour de Pologne. Il envoya également en Pologne un prêtre arménien et huit des principaux membres de la nation, lesquels s'engagèrent, au nom de leurs compatriotes, à embrasser le catholicisme, et prièrent le pape d'élever Oxendi à la dignité épiscopale. La cour de Rome accéda à leurs vœux; mais le nouvel évêque fut pris par les Turcs, qui le retinrent trois ans dans les fers. Le bruit de ses vertus se répandit jusqu'à Vienne, et ce fut par égard pour lui que l'empereur Léopold traita les Arméniens avec bienveillance.

Après la mort d'Oxendi, il y eut une réaction chez les nouveaux convertis. L'évêque de Fejérvár leur envoya un prêtre, Michel Theodorivicsi, qu'ils refusèrent d'accueillir, et qui partit pour Rome. Il reparut après deux ans d'absence, et recommença la conversion des Arméniens, qui depuis sont restés fidèles au catholicisme. Remarquons cependant que dans leurs églises la messe est dite non en latin, mais en langue arménienne.

Il se trouve à Ebesfalva un couvent d'Arméniens, à la porte duquel je frappai. Le portier qui vint m'ouvrir, et à qui j'exprimai le désir de visiter le couvent, me conduisit dans la cour, où j'attendis la visite du supérieur. Ce dernier formait à lui seul toute la garnison de la place, il n'y avait pas d'autres moines. Dans ce moment il employait les doux loisirs que lui laissaient ses faciles occupations à examiner de sa fenêtre ce qui se passait dans la rue. J'avais remarqué en venant sa belle tête orientale et sa barbe grise. J'appris avec plaisir du portier que mon moine était nécessairement le supérieur, et que c'était lui qui m'allait recevoir. En effet il entra avec dignité dans la cour, cherchant des yeux l'étranger importun, lequel examinait je ne sais quelle vieille cloche qu'il avait trouvée sous ses pas. Le moine m'adressa la parole en hongrois; mais, soit qu'il eût un peu oublié cette langue dans les pays lointains, soit qu'il y mît un accent nouveau, soit plutôt que la faute en fût à moi, je

parvins difficilement à le comprendre, et le priai de se servir d'un autre idiome. Il reprit la parole dans un langage qui m'était parfaitement inconnu, et qui me parut devoir être sa langue maternelle.

J'avais fait tous mes efforts, pendant mon séjour en Transylvanie, pour prendre quelque teinte des différentes langues du pays; mais j'avoue que mes connaissances ne s'étendaient pas jusqu'à l'arménien. Je répondis au moine que je le comprenais bien moins encore, et commençai à mon tour de prendre la parole. J'essayai du latin, qui m'a souvent servi dans mes voyages: le moine n'était pas tenu de le savoir, et ne le savait pas. Je hasardai quelques mots de mon meilleur allemand; cela n'alla pas mieux. Nous avions déjà toussé plusieurs fois, et chacun de nous faisait des gestes aimables. Je voyais l'instant où j'allais être saisi d'un rire inextinguible : il me restait un seul espoir, celui de voir mon interlocuteur conserver sa belle humeur et faire chorus avec moi.

Je ne sais quel mot italien m'échappa en ce moment. Le moine l'entendit. « *Sua Signoria è forse italiana ?* » demanda-t-il vivement. Il y avait dans cette question de l'espérance et de la crainte. Le mot « étranger » avait mal sonné à l'oreille du bon père. Il s'était attendu à la visite de quelque Anglais hérétique ou de quelque païen de Français, et m'avait reçu avec une froide politesse. Dès qu'il eut reconnu les accents de la *lingua*

di Dio, il parut si charmé, que j'aurais bien voulu répondre *si* à la demande qui m'était faite. Il la répéta: *Sua Signoria è forse italiana ?* Cette fois il y avait dans son accent quelque chose qui exprimait l'espoir déçu. J'en fus touché, et, faisant réflexion qu'étant fils d'une Romaine, je ne commettais qu'un demi mensonge, j'arborai avec résolution les couleurs pontificales. *Ma certo*, m'écriai-je. — *O questo va a dovere !*

Nous fûmes en un instant les meilleurs amis du monde. Il me raconta l'histoire de son couvent, qui existe depuis environ un siècle, et qui dépend du couvent de Saint-Lazare de Venise. Il me montra la chapelle, qui est décorée dans le goût des églises italiennes. Mon moine avait passé vingt ans à Venise, et ne se trouvait que depuis peu de temps dans le pays. Il parlait avec amour de l'Italie, et n'était venu, disait-il, que parce qu'il en avait reçu l'ordre de ses supérieurs. Ce qu'il n'ajouta pas, mais ce que j'appris en le quittant, c'est qu'il avait été expressément choisi pour faire oublier la conduite de deux jeunes moines qui avaient mérité d'être rappelés.

J'ignore si les reproches des Saxons sont parfaitement fondés, si l'établissement des bateaux à vapeur du Danube a nui effectivement à certaines cités commerçantes de Transylvanie : toujours est-il que les Arméniens se plaignent beaucoup. La population d'Ebesfalva a diminué, disent-ils. Beaucoup d'habitants vont chercher fortune ailleurs. Je veux croire que les rensei-

gnements qui m'ont été donnés sont exagérés; mais on ne peut nier qu'il existe un certain malaise, qui va toujours empirant.

Jusqu'ici les Arméniens ont toujours passé pour riches. Actifs et intelligents, ils mettent dans les affaires plus de probité que les Juifs, et sont plus recherchés. On en rencontre beaucoup, sur les chemins, qui se rendent d'une foire à l'autre, et apportent des étoffes de Vienne. Il est facile de les reconnaître à leur physionomie, qui a conservé le caractère tout à fait oriental. Depuis quelques années cependant ils ne se livrent plus exclusivement au commerce. Aujourd'hui les jeunes Arméniens étudient la médecine ou le droit : on peut croire qu'ils se rendront utiles dans les nouvelles professions qu'ils embrassent.

Il faut rendre aux Arméniens cette justice qu'ils remplissent en Transylvanie l'office de bons citoyens. Ils ont compris que l'union était nécessaire entre les nations diverses qui habitent le pays, et ne nourrissent pas ces préjugés aveugles qui la rendent impossible. Le droit de conquête a donné aux Hongrois la possession du sol hongrois. Les peuples vaincus, réduits d'abord en servage, n'ont été émancipés que par les Hongrois seuls, qui les appellent à eux et leur demandent aujourd'hui de former un peuple, et un peuple uni. Ils s'adressent également aux colons, c'est-à-dire à ceux qui ont été reçus dans le pays depuis la conquête. La résistance

serait légitime si on exigeait d'eux l'abandon de leur langue, de leur nationalité. Elle est purement absurde : aussi est-elle désapprouvée par les meilleurs esprits des différents partis, et n'est-elle prêchée que par les fanatiques. Les Saxons, on l'a vu, n'ont fait qu'une mauvaise chicane.

Il n'en est pas de même des Arméniens. A la dernière diète de Transylvanie, les députés de la ville arménienne de Szamos-Ujár, qui paraissaient pour la première fois dans l'assemblée, protestèrent de leur attachement pour la patrie commune, et assurèrent que le seul sentiment de leurs compatriotes était de vivre en union avec les Hongrois : leurs discours furent couverts d'applaudissements. Les Arméniens, qui ont conservé leur idiome, savent tous parfaitement la langue magyare, et la parlent sans répugnance.

Les femmes de cette nation ont les traits fort caractérisés. J'en ai vu qui étaient très belles. Il m'est arrivé d'en entendre chanter une avec un accent que je n'ai pas oublié. C'était précisément à une fenêtre du palais mutilé d'Apaffi. On ne pouvait apercevoir que quelques tresses de cheveux noirs et une mousseline blanche, et je fus long-temps avant de découvrir d'où partait ce chant en *mineur*, d'une douce mélancolie, qui s'harmonisait si bien avec les ruines historiques que j'avais devant moi. C'est à ce chant peut-être que je dus l'impression de tristesse que je ressentis en disant adieu à la

dernière demeure du dernier prince de Transylvanie.

On retrouve encore près d'Ebesfalva, à Almakerék, un autre souvenir des Apaffi. C'est un tombeau. Il contient les restes de Georges Apaffi, frère du prince, dont la statue est couchée sur la pierre, Le mort est représenté couvert de son armure, penché sur le flanc et appuyé sur le coude : position raide et contrainte. Ce qu'il faut regarder, ce sont les accessoires, les figurines et les feuillages qui encadrent la statue, et qui sont délicatement faits. Le tout est en pierre. Ce monument ne serait pas remarqué ailleurs; mais il devient intéressant pour peu qu'on pense qu'il a été élevé en 1635, entre deux invasions turques, et qu'il est dû à un Hongrois d'Hermannstadt, Elias Nicolai. Je ne sais si dans le pays on ferait mieux de nos jours.

Je voulus voir à Almakerék une vieille église, dont les murs intérieurs sont couverts de peinture. J'arrivai malheureusement à l'heure du service. Les paysans saxons, dans leurs vestes de peau et leurs pantalons hongrois, formaient une haie serrée qu'il m'eût été difficile de traverser, d'autant plus que devant eux se tenaient les jeunes filles du village, qui, pour mieux figurer une avant-garde, étaient coiffées de leur shakos de velours noir, assez semblables à ceux des hussards. Je regardai beaucoup les costumes, un peu les peintures, et je me consolai de ne pas les avoir mieux vues en pensant que, la veille même, j'en avais découvert d'au-

tres bien plus intéressantes. J'en parlerai tout à l'heure.

Il est probable que cette église est fort ancienne. Les Saxons ont généralement construit de bonne heure, surtout dans cette partie de la Transylvanie, où ils ont, dit-on, séjourné d'abord. En effet, appelés dans le pays en 1143, on les voit, dès 1146, entourer de murs la ville de Megyes, dont Almakerék est peu éloigné, et pousser si rapidement leurs travaux, que la cité nouvelle pouvait, dès 1150, repousser l'ennemi (1).

Megyes fut long-temps célèbre en Transylvanie par sa redoutable enceinte, ses portes fortifiées, et les tours qui garnissaient ses églises. Le Turc a mutilé tout cela. Les diètes s'assemblèrent quelquefois dans cette ville ; c'est là que Jean Szilási et Grégoire Ladányi, qui, l'année précédente, avaient fait assassiner Gabriel Báthori à Grand-Varadin, furent condamnés en 1614 à être précipités du haut d'une tour. Megyes fut assiégé en 1705 par les partisans de François Rákótzi, commandés par le comte Forgáts. Jusque là les révoltés

(1) Quelques écrivains ont pensé que Megyes, qui porte en latin le nom de *Media*, s'était élevé sur l'emplacement d'une colonie romaine, *Mediæ Coloniæ*. C'est une erreur. On ne retrouve là aucunes constructions romaines, et le nom de *Media* a été formé d'après celui de Megyes (pron. Mediech). Dans les anciennes chartes latines, cette ville est toujours désignée par le nom hongrois.

avaient fait peu de siéges en règle, parce qu'ils ignoraient l'art de la guerre. Le marquis Désalleurs, lieutenant général des armées de Louis XIV, traversa la Turquie, et leur amena des ingénieurs français. L'un d'eux, appelé Damoiseau, fut chargé du siége de Megyes, que défendait une bonne garnison allemande. Il établit ses batteries convenablement; mais, Forgás les ayant changées, contre son avis, le siége traîna en longueur. Après quelques assauts manqués, la ville capitula. Rákòtzi put alors tourner toutes ses forces contre Rabutin, général des impériaux, qu'il tenait étroitement bloqué dans Hermannstadt.

Aujourd'hui les murailles de Megyes entourent un espace beaucoup trop grand, car la population a diminué: on n'y compte que cinq mille habitants Toutes les villes saxonnes ont le même aspect: une enceinte crénelée, quelques vieilles églises, et peu de monde. Je crois que les Saxons ont tort de se plaindre du décroissement continuel de la population des villes: car, en masse, la nation ne diminue pas. Il faut donc que les habitants se répandent dans les villages, lesquels en effet s'agrandissent tous les jours. La cause de cette fluctuation est heureuse. Autrefois le paysan n'avait de sécurité que derrière d'épaisses murailles, et il se faisait citadin quand les murs de son église ne suffisaient pas à contenir toutes les familles. Aujourd'hui il est aussi tranquille dans sa maison ouverte; il y reste, et fait bien.

Notez en outre qu'il s'opère, au bénéfice de Cronstadt, une centralisation rapide.

Un village voisin, nommé Bendorf, me fournit un exemple des calamités qui frappaient jadis la population des campagnes. Il fut si souvent saccagé par les Tatars au 17e siècle, qu'en 1653 il ne s'y trouvait plus qu'un seul habitant. Quand celui-ci fut mort, les paysans des environs portèrent aux magistrats du siége la cloche de l'église et les vases sacrés, que l'on conserva en attendant des jours meilleurs.

Bendorf est aujourd'hui un village de huit cents âmes.

CHAPITRE XXVI.

Château de Keresd. — Une route dans les bois. — Darlatz. Vieilles peintures. — Gogány. Traditions daces.

Les églises fortifiées ne se retrouvent que dans le pays des Saxons. Dans les villages hongrois et valaques, les châteaux seigneuriaux faisaient l'office de citadelles. J'ai dit qu'ils consistaient d'ordinaire en un donjon flanqué de quatre tourelles, et entouré d'un large fossé. C'est presque toujours la forme qu'affectent les anciens édifices qui, restaurés et blanchis, servent aujourd'hui de maisons de plaisance à la noblesse transylvaine. Cependant il en est qui se distinguent par leur style. Quelques châteaux forts furent élevés sur des emplacements choisis pour couvrir une plus grande étendue de pays. Ils avaient une importance militaire, et exigeaient la présence d'une garnison. Ce n'était plus une résidence, mais une place forte. Tel était entres autres le château de Keresd.

Il fut construit en 1300 par Marc Bethlen, comme l'indiquait une inscription que l'on pouvait voir encore il y a peu d'années. Une autre inscription, qui se lit

facilement, rappelle qu'il fut restauré par François Bethlen, et sa femme, Klara Károlyi. Ces deux dates composent la chronique particulière du château, dont l'histoire se confond avec celle du pays.

Rien de plus vénérable d'ailleurs que Keresd. Ce qui frappe tout d'abord, c'est une vieille tour percée de meurtrières, au toit luisant comme les écailles d'un dragon, et autour de laquelle sont sculptés dans la pierre de fiers Hongrois alternativement peints en vert et en rouge, le kalpag en tête, la lance au poing. Cette tour domine les murs, les bastions et le gros corps de bâtiment qui existent encore. Elle n'a souffert que du temps; on n'y a rien ajouté depuis nombre d'années: en sorte que vous retrouverez là, pour ainsi dire intactes, d'antiques salles aux arceaux gothiques, des portes sculptées ou peintes, et jusqu'à des meubles du temps. Le lit de noces d'un Bethlen porte la date de 1578. Bien qu'il soit fort simple, il fut, dit-on, apporté à grands frais de Hongrie. Malheureusement, tout cela menace ruine. La tour est lézardée, déjà même elle n'est plus entière; le toit qui se voit aujourd'hui n'est que la base de l'ancienne toiture, qui s'élevait hardiment, et comme pour braver de loin l'ennemi.

Le reste du château est habité; cependant on l'a respecté, même en le retouchant; on n'a pas comblé les indispensables fossés qui longent des murs de dix pieds d'épaisseur. On peut voir les meurtrières, les

niches des sentinelles; on reconnaît le point où les assiégeants devaient porter leurs efforts. A l'intérieur, mêmes souvenirs : des chambres dorées avec des médaillons enchâssés dans la boiserie ; quelques portraits historiques, celui entre autres du prince Kemény, en dolman rouge, la barbe longue, la tête rasée, et la main sur l'épée. Le portrait de Kemény trouve naturellement ici sa place. Sa sœur, Catherine Bethlen, possédait Keresd. Ce fut elle qui envoya son mari chercher le corps du prince, sur le champ de bataille de Nagy Szőllős, et qui le fit ensevelir dans le parc. On montre la pierre qui recouvrait le tombeau.

La chapelle est curieuse; on y reconnaît le même style que dans les salles de la tour. Il reste une chaire en pierre sculptée, où les fleurs de lis se montrent à côté du serpent tordu des Bethlen. On voit les mêmes armoiries sous la voûte. Nul ornement du reste. Les colonnettes de marbres qui décoraient la chapelle se trouvent, je ne sais pourquoi, dans le jardin, mêlées à d'autres débris à demi oubliés. Parmi les pierres qui gisent ainsi sur le sol on remarque une longue colonne rapportée d'Enied, suivant la tradition, par un ancien maître du château, et qui paraît dater de l'époque romaine.

Un souvenir historique se rattache aux murs dépouillés de la chapelle. C'est là que Wolfgang Bethlen a imprimé son *Histoire de Transylvanie*, dans le courant du

17e siècle. Il était chancelier et conseiller intime du prince. Les charges qu'il avait remplies le mettaient à même de faire connaître l'histoire de son pays. A cette époque, où les événements se succédaient si rapidement, il retraça pour ainsi dire jour par jour tous ceux dont il fut témoin. On dit même qu'il ne le fit pas sans danger. L'empereur, assure-t-on, et ceux des nobles transylvains qui avaient à craindre le jugement de la postérité, lui suscitèrent des obstacles, et ce fut pour terminer plus sûrement son œuvre qu'il imprima dans la chapelle sa précieuse chronique.

Ce souvenir littéraire donne un intérêt de plus au château de Keresd, lequel a vu d'ailleurs s'accomplir plus d'un drame douloureux. J'ai toujours contemplé avec un respect mélancolique les débris des forteresses hongroises, sentinelles perdues de la chrétienté, dont les défenseurs se faisaient tuer pour nous, qui ne nous en souvenons plus.

La situation de Keresd ne l'exposait pas aux premiers coups des Turcs; il fallait que l'ennemi pût le trouver entre les montagnes boisées qui l'entourent. De là le nom qu'on lui donnait, *Keresd*, c'est-à-dire « Cherche-le ». A voir en effet les montagnes qui en défendent l'approche, on ne soupçonnerait pas qu'un château ait pu être élevé dans le voisinage. Rien ne devait égaler l'étonnement des Tatars lorsque, après avoir poursuivi de roche en roche les courageux paysans qui

les avaient surpris dans le pillage, ils se trouvaient subitement en face d'une forteresse aux épais remparts. La garnison, du haut des murs, les décimait sans peine.

On arrive à Keresd par une route qui est assez bonne, comme toutes celles du pays, quand le ciel le permet. J'étais trop bien disposé à « chercher » le château pour me douter que ce chemin existât; et d'ailleurs, venant d'Almakerék, j'aurais dû faire, pour l'aller rejoindre, un trop long circuit. Je m'engageai donc dans un sentier de chasseur, rassuré toutefois par deux ornières assez profondes, qui montraient qu'à la rigueur la voie pouvait être carrossable. Un cavalier valaque, venu exprès pour me guider, après avoir examiné dans tous les sens la calèche, qui paraissait l'étonner beaucoup, partit en tête, la pipe à la bouche, avec tant d'aisance, que je ne doutai pas de notre heureuse arrivée à Keresd. D'abord le voyage s'annonça bien : nous montâmes pendant trois quarts d'heure, en suivant un chemin vert qui tournait toujours et traversait de jolis bois. Peu à peu le pittoresque diminua; de grosses pierres se trouvaient insolemment au milieu du chemin, sur lesquelles devaient passer sans peine de petites voitures attelées de bœufs, mais qui nous arrêtaient court. Alors de braves bûcherons, qui nous suivaient, abattaient à la hâte de fortes branches d'arbres, en plaçaient un bout sous l'essieu, l'autre sur leurs épaules, et pous-

saient vigoureusement, tandis que nos cinq petits chevaux, qui venaient de reprendre haleine, tiraient de leur mieux. La voiture aurait infailliblement versé si, dans le même moment, quelques hommes ne s'étaient pendus, pour faire contre-poids, aux siéges et aux compas. Cette opération était à refaire toutes les cinq minutes. Il va sans dire qu'elle s'effectuait avec un concert de cris poussés en plusieurs langues. Les Valaques, qui étaient fort nombreux, juraient d'abord dans leur propre idiome; puis, voyant que les choses n'en allaient guère mieux, lançaient à la fin le classique *teremtette* hongrois, ce qui devait être bien plus efficace.

Ces braves gens déployaient, dans leurs bons offices, un zèle incroyable. Quelquefois, pour soutenir la voiture, ils appuyaient leur épaule contre les panneaux, en marchant sur le talus, de sorte que leur corps était presque horizontal. Effrayé du danger qu'ils couraient, je volais de l'un à l'autre et leur faisais vainement signe de se retirer. Ils prenaient l'accent que je mettais à mes exclamations pour du mécontentement, et redoublaient d'efforts. J'en étais réduit à finir en italien les phrases que j'essayais de commencer en valaque : je n'étais compris ni au commencement ni à la fin. Si le moment n'avait pas été aussi sérieux, j'aurais ri de mes discours en souvenir de ce Français que je rencontrai un jour dans les rues de Vienne, lequel, pour demander son chemin aux passants, donnait un accent allemand à sa

phrase, s'imaginant que, parce qu'il estropiait le français, il serait plus facilement compris des Autrichiens.

Nous mîmes trois heures à franchir une distance que les alouettes parcourent en dix minutes. En revanche, tout le monde fut content : et les bûcherons, que je dus rappeler pour leur donner le pourboire qu'ils avaient bien gagné, et le charron de la ville voisine, qui faillit briser la calèche à coups de marteau, sous prétexte de la réparer.

Il eût été sans doute bien plus *confortable*, comme disent les Anglais, de rencontrer un chemin uni et sablé ; mais, lors même que je me serais trouvé à plaindre, j'aurais dû reconnaître, avec la sagesse des nations, que « à quelque chose malheur est bon ». L'absence de route dans la contrée qui avoisine Keresd fut cause que je traversai par hasard un village dont je n'ai vu le nom nulle part, dont personne ne m'a parlé, et où je suis arrivé avec plaisir. Le cocher fut bien surpris quand je le félicitai sérieusement de s'être égaré.

Il y avait une demi-journée que nous gravissions péniblement de hautes montagnes; la solitude était complète : ni hommes ni habitations. Enfin, après avoir atteint le sommet d'une côte rapide, nous vîmes se développer, sur le versant que nous allions descendre, l'unique rue d'un grand village. Un torrent la séparait dans toute sa longueur, et de chaque côté s'élevait un rang de maisons blanches et spacieuses, ce qui indi-

quait un village saxon. Une église gothique se voyait à l'extrémité, encore ceinte d'une muraille crénelée, et défendue par une grosse tour. La position de cette église dans une vallée romantique, l'étendue qu'avaient eue autrefois les massives constructions qui l'environnaient, me firent présumer que j'avais sous les yeux les restes d'un ancien couvent. Les religieux en effet choisissaient toujours avec un goût d'artiste le lieu où ils établissaient leur résidence et fortifiaient les monastères. D'ailleurs, avant la réforme, les couvents abondaient dans le pays des Saxons.

J'espérais trouver là quelque chose de curieux. Je me présentai à la porte de l'église: elle était fermée. Malgré mes cris et mes appels aux passants, il n'y eut pas moyen de la faire ouvrir: force fut de m'en aller comme j'étais venu, le pasteur et son bedeau étant à leurs vendanges. Cependant, je remarquai que le site devenait plus pittoresque à mesure que j'avançais: je présumai donc que je ne tarderais pas à trouver les restes d'un second couvent, dont l'accès serait sans doute moins difficile. Je ne me trompais pas.

Nous passâmes peu après devant une petite église de village, dont le portail montrait encore quelques sculptures. Six légères colonnettes, soutenant des feuillages, étaient seules conservées; mais on pouvait voir que toute la façade avait été décorée avec soin. On reconnaissait çà et là quelques restes de peinture, et en fai-

sant le tour extérieur de l'édifice, je découvris plusieurs figures dont le coloris n'était pas sans éclat. Elles représentaient l'histoire de la Passion ; un saint Christophe se faisait également remarquer par son attitude et son costume, armé qu'il était d'une dague redoutable. Tout cela promettait beaucoup ; il était probable que l'intérieur de l'église offrirait encore plus d'intérêt. Je frappai donc à la porte, enhardi par l'odeur qui s'échappait des fenêtres de la maison voisine, dont le maître n'avait pas oublié l'heure de la soupe.

Dès mon entrée dans la petite église, je fus comme assailli par l'armée de saints qui couvrait les murs. Les parois et la voûte du chœur, tout était peint : au dessus de l'autel, la cène, et autour, les quatre évangélistes; à droite et à gauche, des martyrs, des miracles, des figures de toute grandeur, dominées par un Salomon et un David ; ailleurs, dans une niche gothique, le Christ, et au dessous, les deux rois saints de Hongrie, Étienne et Ladislas. Entre ces divins personnages sont jetées de fantastiques figures formées par quatre ailes, dont deux s'élèvent et deux s'abaissent, et portant, au point où elles se joignent, deux pieds et deux mains ouvertes. Ici les ailes sont complétement noires, là parfaitement blanches.

Un des côtés du chœur est occupé par deux groupes significatifs. De petits moines à l'œil doux se dirigent saintement vers un Christ de grandeur naturelle, en

compagnie de plusieurs religieuses; rien n'est plus édifiant. Mais, tout près d'eux, et pour que le contraste soit plus frappant, sont représentés de véritables diables fort laids et fort méchants, lesquels, cela s'entend, sont occupés à conduire en enfer une troupe de laïques, reconnaissables à leur longue chevelure. Ce n'est pas la seule page où les religieux triomphent. Entre les figures de diverses grandeurs qui sont peintes sur tous les murs, il y a toujours de très petits moines qui s'introduisent et semblent prendre possession de ce lieu.

Je néglige les sculptures, quoique plusieurs détails soient remarquables. Tous les arceaux du chœur aboutissent à une clef de voûte qui supporte une belle tête de Christ. Les fenêtres, les niches, les colonnes, sont d'une belle sculpture et d'une bonne proportion. Il y a dans tout l'ensemble une unité qui manque aux édifices que j'ai vus en Transylvanie, car on les retouchait souvent. Cette petite église, oubliée, et pour ainsi dire perdue dans une vallée solitaire, accuse partout l'élégance et la légèreté de l'art gothique. Construite à une époque ignorée, préservée par hasard des maçons et des badigeonneurs, inconnue à tous et à peine conservée, elle montre qu'autrefois les artistes ne manquaient pas au pays. Ce ne sont pas les peintures qu'il faut vanter; mais, quand, après avoir examiné les détails, on embrasse l'ensemble d'un coup d'œil, on reconnaît qu'une main intelligente a créé tout cela. C'est une fleur qui a perdu

de son éclat, mais dont on rencontre avec plaisir les dernières feuilles sur son chemin.

L'église est affectée au culte luthérien, car les habitants du village sont Saxons. J'appris avec plaisir du pasteur que le consistoire ne s'était jamais proposé de la faire repeindre, et il m'assura qu'il s'opposerait à toute tentative de ce genre. Il paraissait très fier de son église, et en faisait glorieusement remonter les peintures au commencement du 12e siècle, à cause de certains caractères qu'il montrait sur le mur, lesquels figuraient, selon lui, la date de 1101. Cette date me semblait très peu lisible, et d'ailleurs, eût-elle été clairement tracée, je me serais naturellement permis de n'y pas ajouter foi. En observant l'état des peintures et la forme des lettres placées à côté des sujets (car une explication accompagne chaque scène) on ne peut guère supposer qu'elles soient antérieures à la fin du 15e siècle.

Que cette église ait été d'abord la chapelle d'un monastère, c'est ce qui me paraissait évident d'après les peintures. Les moines ont tout à fait l'air de maîtres du logis. Nul seigneur n'aurait consenti à voir si piteusement représentés les laïques, et à assister au triomphe superbe des religieux. Quel artiste, persécuté peut-être par les hommes d'épée, s'était donc plu à exalter ainsi la vie monastique? A voir la vivacité encore frappante des couleurs, l'attitude et l'ajustement des personnages, tous ces détails enfin qui constituent le caractère

d'une peinture, on serait tenté de croire que c'est là un dernier reflet de l'art byzantin, l'œuvre de quelque pauvre fugitif de Constantinople, triste peintre inconnu chassé par les Barbares. A cette époque la plus grande partie des Grecs demandèrent une patrie à l'Occident, où ils réveillèrent le goût des arts et des sciences. Mais un certain nombre des exilés se rappelèrent qu'au nord de Byzance vivait le peuple qui avait été le dernier rempart de l'empire, et ils vinrent chercher refuge en Hongrie.

Il ne m'a pas été possible de trouver un fait, une date, qui jetât quelque lueur sur l'histoire de cet édifice, qui pût détruire ou confirmer mes hypothèses. Quand je demandai le nom du village, chacun me répondit en prononçant de son mieux à l'allemande, en sorte qu'il m'était assez difficile de retrouver la dénomination hongroise. Enfin, combinant toutes les variantes avec les noms que je voyais sur la carte et la position que j'assignais au village, j'en conclus qu'il s'appelait Darlatz.

Il a fallu, pour qu'un pareil monument subsistât en Transylvanie, qu'il fût caché dans une vallée reculée, loin des villes qui attiraient autrefois les pillards musulmans. Partout ailleurs on reconnaît les traces des Tatars, qui, à chaque invasion, prenaient régulièrement les mêmes routes, comme un torrent des montagnes, grossi par l'orage, s'échappe toujours par le même lit. Si j'oubliais les Turcs dans ces lieux tranquilles, ma

pensée se reportait en échange à une époque bien plus reculée, et dont il reste peu de vestiges, au temps des Daces. Il semble que sur cette terre historique les souvenirs doivent surgir à chaque pas : la mémoire du voyageur le transporte sans cesse d'une période à l'autre.

Le lecteur me permettra de faire une courte citation classique. Il ne s'agit pas moins que de Strabon. L'auteur est bien ancien, je l'avoue ; mais il est question des Daces... C'est à propos d'un petit village, nommé Gogány, situé dans ces vallées où le lecteur a bien voulu s'engager avec moi. Je pourrais lui dire que *pogány*, en hongrois, signifie « païen », et que le château qui dominait autrefois ce village servit jadis de rempart aux derniers ennemis du christianisme ; mais j'ai hâte d'en finir avec mon auteur grec, et j'arrive de suite à Strabon.

Il nous apprend (1) que les rois daces avaient pour confidents des devins ou prophètes attachés à leurs personnes, et dont la présence rehaussait la majesté du chef. Revêtus d'un caractère religieux, ils exerçaient sur les esprits un empire auquel nul ne cherchait à se soustraire. L'autorité du roi et celle du pontife se fortifiaient l'une par l'autre. Un de ces prophètes, nommé Zamolxis, se rendit en Grèce, étudia la philosophie

(1) Livre VII.

sous Pythagore, parcourut ensuite l'Egypte, et se fit enseigner l'astronomie. Ce fut après avoir recueilli toutes les sciences cultivées dans les pays civilisés qu'il retourna dans sa patrie. L'ascendant qu'il exerça dès lors sur ces compatriotes fut tel, qu'on l'honorait à l'égal de la Divinité. Pour faire croire à son immortalité, il se retira dans une caverne, sous une montagne nommée Cogéon. Après s'être tenu caché pendant trois ans, il se montra tout à coup aux siens, leur assurant que la mort n'était pas à craindre, et que, dans le monde des âmes, d'où il revenait, on vivait en face de Dieu, au sein d'une félicité éternelle.

La plupart des écrivains qui se sont occupés de la Transylvanie ont placé à Gogány la caverne du prophète. On doit croire qu'une raison sérieuse leur a fait adopter cette opinion, et qu'ils n'en ont pas cru seulement la similitude qu'on pourrait établir entre le nom du village et le mot Cogéon. La ressemblance en effet ne serait pas frappante, et d'ailleurs le nom de Gogány peut s'expliquer différemment par l'histoire du château. Il est plus probable qu'une tradition perpétuée jusqu'à ce jour aura consacré la caverne que les érudits assignent pour retraite à Zamolxis.

Ce ne serait pas la seule tradition qui remonterait à cette époque. Près de Maros Vásárhely est une fontaine qu'on appelle encore *Puits du Roi*, et qui porte ce nom en l'honneur d'un chef des Daces. Un auteur digne de

foi, Benkö, qui passa sa vie dans ce pays, dont il parlait toutes les langues, a recueilli lui-même ce fait au siècle dernier. « Là, dit-il, s'élevait une ville à la fois dace et romaine, ce qui est non seulement attesté par les vestiges de routes, mais encore par le nom donné à cette fontaine, *Király Kútja*, « Puits du Roi », en souvenir d'un roi dace, ainsi que les premiers Sicules l'ont appris des anciens habitants.

CHAPITRE XXVII.

Bonyha. — Héviz. — Küküllővár. — Bethlen-Szent-Miklós. Le comte Nicolas Bethlen. — Ses *Mémoires*. — De quelques ouvrages écrits en français par des Hongrois. — *Les Français de l'Orient.*

L'hospitalité hongroise est proverbiale. Le temps n'est plus où un seigneur fameux guettait les passants du haut de son habitation, et les forçait de venir s'arrêter chez lui; mais il est encore exact de dire, aujourd'hui comme au temps passé, qu'on voyage en Hongrie sans connaître les auberges. Il m'est souvent arrivé en Transylvanie, où les mœurs hongroises se conserveront plus long-temps, d'user malgré moi de cette hospitalité d'une façon fort naturelle, disait-on, mais qui me semblait toujours quelque peu indiscrète. Je raconterai à ce sujet mon entrée à Bonyha.

J'étais parti un peu tard de Vásárhely, dont ce village est assez éloigné, en sorte que je n'y arrivai que fort avant dans la nuit. Je croyais bonnement qu'il ne m'était plus permis à cette heure indue de me présenter chez le seigneur, et je donnai ordre qu'on me conduisît dans l'auberge, quelque mauvaise qu'elle fût. Après

avoir manifesté ainsi mes intentions, je m'enfonçai dans la voiture, ne doutant pas que je serais ponctuellement obéi. Mais le drôle qui m'avait écouté connaissait son métier de serviteur hongrois; il pensa probablement que je perdais la raison, et trouva plus sensé d'agir comme il l'entendrait. En conséquence, il alla réveiller les domestiques du château, qui savaient aussi leur rôle, et fit ouvrir les portes, pendant que je sommeillais le plus innocemment du monde. Quand je me réveillai, je trouvai une chambre prête et un souper servi. Le lendemain, les maîtres du logis apprirent que pendant la nuit il était venu deux hôtes, dont un leur était parfaitement inconnu.

Bonyha, l'un des domaines des Bethlen, contient deux châteaux du 16e siècle. Celui où j'entrai de nuit, au pas, et presque de force, comme un prisonnier d'autrefois, a conservé ses tours et ses fossés intacts. En 1709, le prince Rakótzi y assiégeait encore un colonel autrichien.

Qui pourrait raconter les luttes qui se sont engagées dans ces défilés? Les forteresses s'y élevaient pour ainsi dire d'elles-mêmes. Çà et là le sol est couvert de ruines ; ailleurs on ne reconnaît plus aucune trace. C'est d'abord le château de Bolya, puis celui de Radnoth, puis Bodola, Also Rákos, et tant d'autres dont on retrouve les noms dans les chroniques. Les lieux en apparence les plus insignifiants ont également leur histoire.

Le petit village de Nien, par exemple, que l'on traverse sans y porter attention, fut un des points où les Mongols se retranchèrent dans la grande invasion de 1243.

Il faut noter encore Héviz, qui s'est élevé sur les ruines d'une colonie romaine. On y a trouvé des restes de constructions, beaucoup d'armes et de monnaies. Les inscriptions qui ont été découvertes, ainsi que le voisinage de plusieurs sources chaudes, donnent à croire que là était située la *Colonia Aquarum Vivarum*. Le nom hongrois *Hév viz*, qui signifie « eau chaude », rappelle l'ancienne dénomination.

Le château de Kükűllővár, situé sur la rivière qui donne son nom au comitat, remonte au 14e siècle. Il consiste, suivant la règle, en un édifice carré flanqué de bastions et ceint d'un fossé. Non loin de là s'élevait jadis un fort, dont le souvenir seul est resté, et qui précéda le château actuel. Kükűllővár prit de l'importance sous Louis Ier. L'historien Bonfinio a consigné le nom du gouverneur qui y commandait en 1352, Pierre Veres. Deux siècles après, le roi Mathias le donnait au prince de Moldavie avec la forteresse de Csicso, dont j'aurai bientôt occasion de parler.

De tous les édifices historiques qui peuplent cette partie de la Transylvanie, celui qui devait intéresser le plus un Français, c'était, sans contredit, le château de Bethlen-Szent-Miklós. Jusqu'au 17e siècle il n'y avait là

sans doute qu'un bon vieux donjon garni de tours, qui servait d'habitation aux seigneurs. Un jour une part de la propriété tombe entre les mains d'un jeune homme, le comte Nicolas Bethlen, qui revenait de France. Celui-ci, en dépit des usages, construit une maison ouverte, avec de beaux jardins, au grand scandale de tous. Mais laissons-le raconter lui-même cette révolution :

« ...Mon père ne m'eut pas plus tôt abandonné ma part dans cette terre, que je formai le dessein d'y bâtir un château de plaisance dans le goût des Français, et dont j'avais formé le dessein étant en France, sans savoir cependant où je le placerais. Je fis donc construire un grand corps de logis de pierre, avec un vestibule dans le milieu et deux appartements aux deux côtés, avec un grand jardin, que je fis dessiner en face; et, comme le terrain me le permettait, je fis creuser des fossés tout autour remplis de l'eau que je tirai du ruisseau qui séparait le terrain de mon oncle d'avec le mien. Enfin la situation de ce château se trouva si heureuse, que, de quelque côté que l'on fût, on jouissait d'une vue assez agréable et fort diversifiée. J'avais aussi pratiqué une avant-cour pour mettre les offices et les écuries dans la même enceinte des fossés. Le tout fut bien contrôlé par nos Transylvains, à qui une pareille façon de bâtir était très inconnue, leur maxime au contraire étant plutôt de se tenir clos et couverts que de se pratiquer des vues agréables et satisfaisantes.

» Ils jouissaient néanmoins avec plaisir du fruit de mes travaux lorsqu'ils venaient passer quelques jours chez moi, où je ne leur épargnais ni la bonne chère ni l'abondance du vin, aux conditions cependant, que j'avais établies, que tout le monde jouirait d'une parfaite liberté. J'avais, à la vérité, beaucoup de part à cette condition, que j'avais imposée, beaucoup plus convenable à mon tempérament et à mon inclination, qui s'était bien fortifiée pendant mon séjour en France, où j'avais goûté la manière de tenir table, beaucoup plus gracieuse que celle de Transylvanie. Je procurais aussi à ma nouvelle épouse le plus souvent qu'il m'était possible la visite des dames les plus voisines, qu'elle régalait aussi familièrement et aussi souvent qu'elle en trouvait l'occasion. Cette façon de vivre fut aussi bien contrôlée que tout le reste dans les commencements, les nobles de Transylvanie tenant ordinairement leurs femmes très renfermées et ne les occupant qu'à l'économie de leurs maisons et de leurs biens, de façon que l'on disait communément dans le pays que mon château et ma manière de vivre étaient l'école des Français. Quelques uns néanmoins de nos principaux seigneurs s'y accoutumèrent insensiblement et firent de même; ce qui formait entre nous une société plus intime, et que nous préférions à toutes les autres. »

Le château du comte Bethlen est resté tel qu'il l'a élevé, à l'extérieur du moins. J'aurais aimé me pro-

mener dans les chambres où se tenait l'école des Français, et retrouver à quatre cents lieues de mon pays un reflet de l'ancienne France; mais, habitué aux désenchantements, je me contentai de faire à distance le tour de Szent-Miklós. Bien m'en prit. On me dit, au retour, qu'un propriétaire ingénieux y mettait son foin. Je n'eus d'autre consolation que de voir plus loin quelques siéges en cuir de Hongrie, qui faisaient autrefois partie de l'ameublement, et qui, sans doute, avaient été fabriqués d'après des modèles de Versailles.

Cet aimable novateur, qui introduisit en Hongrie les mœurs françaises, mérite bien une mention de notre part. D'ailleurs, j'ai plus d'une fois cité ses *Mémoires*. Il est juste de parler de lui et de son livre.

Le comte Nicolas Bethlen naquit à cette époque où les Turcs et les Impériaux se disputaient avec le plus d'ardeur la possession de la Transylvanie. Ses premières années s'écoulèrent dans un château fortifié, où il reçut l'éducation qu'on donnait alors aux gentilshommes hongrois. Il apprit le latin, l'allemand et le turc, et se perfectionna dans le maniment des armes et l'exercice du cheval. Il fut nécessairement engagé dans les troubles qui désolèrent son pays, ce qui ne l'empêcha pas de se prendre d'une fort belle passion pour la princesse de Transylvanie. Il l'avait connue et aimée avant qu'elle montât sur le trône, et s'était flatté de l'espoir d'obtenir sa main. Le sort voulut que la prin-

cesse se remariât plusieurs fois, et qu'au moment de ses veuvages notre amoureux fût toujours éloigné d'elle, en sorte qu'il arrivait régulièrement quand un nouveau mariage était consommé. La dame trouvait chaque fois de fort belles excuses, et, soit amour-propre, soit indulgence, elles semblaient assez raisonnables à celui qui les écoutait. Malgré son peu de succès, le jeune Bethlen remplissait consciencieusement tous ses devoirs de chevalier et bravait pour elle toutes sortes de dangers, en amant bien épris. Ainsi, lorsqu'il apprend le meurtre du prince Bartsay, le voilà qui part hardiment pour porter à la veuve ses tendres consolations, sans songer que le pays est inondé de Tatars.

« Je n'étais pas encore informé de la marche de ces barbares, dit-il, lorsque, dans ma retraite, j'appris le cruel assassinat de l'infortuné Bartsay; ce qui me détermina sur-le-champ à voler au secours de la princesse, sans en rien communiquer à mon père. Je partis précipitamment, accompagné seulement d'un gentilhomme de nos voisins, nommé Patko, et fort attaché à notre maison. Nous nous mîmes en chemin sans autre escorte, en quoi j'avoue qu'il y avait beaucoup d'imprudence, puisque du lieu d'où nous partions pour nous rendre auprès de cette princesse il y avait près de huit lieues de Transylvanie, qui en valent près de vingt de celles de France.

» Nous passâmes par une ville hongroise assez grande

et fort peuplée, mais qui n'est ni entourée de murailles ni fortifiée, comme le reste des villes de la Transylvanie hongroise. Nous y fîmes repaître nos chevaux, et nous en partîmes pour nous rendre à Bistricz, d'où nous espérions nous rendre de bonne heure au château de Gorgény. Mais ma mauvaise étoile nous fit tomber dans un gros de Tatars qui commençaient à faire leurs courses de ce côté-là. Nous nous en vîmes entourés en un instant, sans pouvoir nous échapper d'aucun côté. Ces barbares, nous ayant liés et garrottés sur nos chevaux, nous emmenèrent, vers le coucher du soleil, dans une profonde forêt, qu'ils avaient choisie pour leur retraite pendant la nuit; nous fûmes obligés de les suivre avec toute la tristesse qu'il est facile de concevoir. Lorsque nous fûmes arrivés, ils nous lièrent dos à dos, Patko et moi, de doubles cordes qu'ils portent ordinairement pour s'assurer de leurs captifs; et, outre celles qui nous serraient très fort les bras, ils nous en mirent d'autres au dessus des genoux qui ne nous serraient pas moins, en sorte que nous ne pouvions nous remuer d'aucune façon.

» Dans ce triste état, nous vîmes nos Tatars égorger un bœuf qu'ils avaient pris dans la campagne, et, après l'avoir dépouillé de sa peau, ils le coupèrent par morceaux, qu'ils distribuèrent entre eux; et, ayant fait de grands feux, ils en firent rôtir la viande sur les charbons. Quand elle fut à moitié cuite, ils la mangèrent

sans pain et sans sauce, et se rafraîchirent avec de l'eau dont ils avaient fait provision dans de grosses bouteilles de bois, enduites de cire par dedans, et qu'ils portent toujours avec eux à l'arçon de leurs selles. Ces honnêtes gens eurent la bonté de nous offrir de leurs mets; mais notre triste situation nous avait totalement ôté l'appétit, et d'ailleurs ce n'était pas là notre manière de vivre. Quant à leurs chevaux, ils leur ôtent la selle et la bride, et les laissent en liberté paître l'herbe qu'ils peuvent trouver ou les feuilles d'arbres qu'ils rencontrent. Quand ils eurent donc fini leur repas, ils s'accroupirent autour de leurs feux dans la posture que les enfants tiennent, à ce qu'on dit, dans le sein de leurs mères, et s'endormirent d'un profond sommeil. Ce spectacle, joint à l'horreur d'une nuit très obscure, le lieu dans lequel il se passait, et notre malheureuse situation, nous avaient fait garder un profond silence, et nous mettaient hors d'état de penser à ce que nous allions devenir.

» Patko cependant, qui connaissait bien mieux que moi le caractère de ces barbares, puisqu'il avait été pendant trois ans parmi eux et du nombre de leurs prisonniers, dans la déroute du prince Rákótzi en Pologne, et conduit en Crimée, Patko rompit enfin le silence, et me dit lorsqu'il les vit endormis : « Ces Tatars vont dor-
» mir pendant quatre ou cinq heures sans s'éveiller, ce
» profond sommeil leur étant procuré par la grande fati-

»gue qu'ils essuient pendant la journée. Si j'avais un »couteau, continua-t-il, je vous mettrais bientôt en li-»berté. » Je lui dis que je n'en avais point. « J'en ai bien »deux, me répondit-il, dans une gaîne que j'ai mise »dans une de mes bottines ; mais je ne puis y atteindre, »garrotté comme nous sommes.»

» C'est la coutume de tous les cavaliers hongrois de porter, passée dans leur ceinture, une double gaîne où ils mettent deux couteaux et une fourchette à deux fourchons, dont ils se servent très adroitement pour couper leurs viandes quand ils sont à table. Patko, qui était plus grand et plus gros que moi, ne pouvant pas atteindre jusqu'à sa bottine pour en tirer cette gaîne, me pria d'essayer si je ne pourrais pas la tirer de mon côté. Je fis donc des efforts malgré la douleur que me causaient les cordes dont j'étais lié, et qui étaient, comme je viens de le dire, fort serrées. Enfin, supportant cette douleur avec toute la constance dont je fus capable, je parvins à porter ma main jusque dans sa bottine, et je fus assez heureux pour en tirer cette gaîne fortunée avec les couteaux qui devaient bientôt nous procurer notre liberté. Patko prit bien vite un des couteaux, dont il coupa aussitôt nos liens. Cette opération ne fut pas plus tôt faite, que je crus qu'il ne songerait, aussi bien que moi, qu'à prendre la fuite au plus vite ; mais ayant aperçu une épée longue et fort raide, que nos Tatars portent d'ordinaire sous leur cuisse lorsqu'ils

sont à cheval, et dont ils se servent pour frapper par derrière leurs ennemis, quand ils les peuvent joindre, il la saisit, et, sans m'en rien dire, il en perça le dos du Tatar qui nous avait pris, et lui porta le coup avec tant de violence, qu'il le traversa d'outre en outre, et le cloua, pour ainsi dire, contre terre.

» Je vous avoue que cette action me fit frémir, et j'en tremble encore toutes les fois que je me la rappelle; mais il me dit que ces barbares dormaient d'un si profond sommeil, que rien ne pouvait les éveiller. Il est sûr que celui-là ne se réveilla jamais. Patko prit son sabre, et une manière de gibecière qui y est ordinairement attachée. Ces espèces de gibecières sont communément divisées en deux parties : dans l'une ils serrent deux chemises et deux cravates, et dans l'autre ils mettent de la viande froide, qui est le plus souvent une poule entière, enveloppée dans une serviette. Outre cela ils ont toujours une longue boîte de fer-blanc, où sont plusieurs séparations, et où ils mettent leurs provisions de sel et de toutes sortes d'épices, dont ils assaisonnent leurs viandes, qu'ils aiment extrêmement relevées, ce qui les provoque à boire souvent et largement, lorsqu'ils se trouvent à portée de le faire. Patko s'étant donc muni de toutes ces choses, nous ne songeâmes plus qu'à sortir de la forêt où nous étions. Un beau clair de lune, qui survint, favorisa notre retraite si heureusement, qu'après deux heures de marche nous

nous trouvâmes dans une plaine qui nous aida beaucoup à nous orienter, aussi bien que l'aurore, que nous vîmes paraître. Nous nous déterminâmes à prendre un chemin que nous crûmes être celui de la ville de Bistritz, où nous aurions été hors de danger. Mais le sort ne nous fut pas assez favorable pour nous permettre de nous y rendre.

» Nous n'avions pas marché encore dans cette plaine pendant une heure, que nous entendîmes le bruit que faisaient les Tatars en sortant de la forêt, ce qui nous donna une frayeur trop bien fondée par l'impuissance où nous étions de trouver un asyle. Il fallut cependant faire de nécessité vertu, et chercher notre salut dans un grand étang qui se trouvait sur notre chemin. Nous résolûmes d'y entrer, et nous nous enfonçâmes dans l'eau jusqu'au cou, à l'abri des roseaux qui nous entouraient, n'ayant précisément que la tête hors de l'eau ; encore Patko nous la couvrit-il avec des roseaux, qu'il coupa, afin que nous ne fussions pas aperçus. Cette précaution était d'autant plus nécessaire, que les Tatars vinrent abreuver leurs chevaux, après quoi ils allèrent faire leurs courses, et nous donnèrent le temps de respirer.

» Lorsque nous les eûmes perdus de vue, nous sortîmes de notre humide retraite, si mouillés et si morfondus, que je n'aurais pas pu faire un pas, sans la crainte que j'avais de retomber entre leurs mains. Nous prîmes

un chemin sans savoir où il devait nous conduire ; mais heureusement il nous mena droit au château de Bethlen, qui appartenait à un de mes oncles. Ce château, qui est assez commode, a quelques fortifications capables d'empêcher les Tatars d'en approcher. A peine y fus-je rendu, que la fièvre me prit très violemment : la fatigue que je venais d'essuyer n'y avait pas peu contribué, aussi bien que le froid que j'avais souffert dans l'étang qui nous avait si heureusement servi d'asyle, et l'épuisement de mes forces, ayant été plus de vingt-quatre heures sans manger. Patko, plus robuste que moi, en fut quitteà bien meilleur marché, car il se mit à boire et à manger copieusement, et se refit en très peu de temps de toutes ses fatigues. »

Tout ceci n'est rien encore. Le péril auquel Bethlen s'était exposé devait exciter l'intérêt de la princesse, qui peut-être eût été touchée. Mais dès qu'il se trouve en lieu de sûreté, une brutale maladie vient le saisir et le retient prisonnier six mois durant. Dans cet intervalle, la belle veuve, qui ne prenait pas au sérieux cette passion de jeune homme, avait épousé le comte Zolyomi. La nouvelle de ce mariage faillit mettre la vie de notre amoureux en danger. Dès qu'il eut repris courage, il résolut de quitter la Transylvanie. Son père approuva ce projet, qui fut aussitôt exécuté. Nous allons suivre notre héros en France ; mais commençons par dire que, pendant le voyage, l'inflexible

dame perd son second mari, et en prend un troisième.

Bethlen était à Vienne quand la guerre éclata entre la Porte et l'Autriche. Léopold avait demandé des secours à Louis XIV; et un corps de quelques mille grenadiers, auxquels s'était jointe une grande partie de la noblesse française que la paix laissait sans occupation, avait grossi les rangs des Impériaux. Le comte Bethlen fut témoin de la valeur de quatre mille Français qui, placés en avant-garde, défirent au passage de la Raab vingt-cinq mille janissaires. Il n'eut qu'à se louer de son commerce avec nos seigneurs, si bien que, se sentant du goût pour la France, il entreprit de visiter ce pays.

Il évita de traverser Vienne, craignant d'être arrêté en route, et prit son chemin par Venise. Dès son arrivée à Paris il rechercha les seigneurs français qu'il avait connus au camp, et en fut comblé d'amitiés. Il mena grand train, comme eux, pendant quelques temps, eut de brillants équipages, et s'habilla à la dernière mode, qui était alors la mode hongroise, car les cavaliers qui avaient fait la guerre des Turcs rapportèrent cette innovation. « Les seigneurs qui étaient venus en Hongrie, dit-il, avaient remarqué que notre habillement était moins embarrassant pour la guerre et pour monter à cheval, et qu'au lieu de pourpoints et de manteaux, que l'on portait dans ce temps-là, notre façon leur serait plus commode : ils s'y conformèrent à leur retour, et renchérirent uniquement sur la magnificence. Ils se

firent donc faire des vestes fort larges qui leur descendaient jusqu'aux genoux, et, par dessus, un autre habit, auquel ils donnèrent le nom de justaucorps; autour de leur cou ils mirent des cravates différentes de celles que nous portons en Hongrie, lesquelles, après avoir fait le tour du cou, attachées au dessous du menton, nous descendent jusqu'à la ceinture, au lieu que les Français les ont raccourcies, et nouées avec un ruban de couleur fort large. On a pronostiqué avec beaucoup de raison que ce nouvel habillement fixerait l'inconstance de la nation française, et qu'elle ne quitterait pas sitôt cette mode, qui lui convenait de toute manière. »

Le comte Bethlen épuisa rapidement ses ressources. Il avait écrit à son père de lui faire tenir en France le plus d'argent possible, sans songer que les relations avec la Transylvanie étaient fort rares. Son orgueil commençait à souffrir. Aucun de ses brillants amis ne s'inquiétait de sa position, et d'ailleurs tous se ruinaient joyeusement : ils étaient hors d'état de lui rendre service. Ce fut alors que Bethlen trouva de tendres compensations aux peines qu'il avait ressenties dans son pays. Une mystérieuse protectrice, « qu'il n'ose pas nommer sans son aveu », lui témoigne le plus vif intérêt, l'aide de ses conseils et de sa bourse, et, s'armant de courage, le persuade enfin de partir. Le jeune étranger reconnaît la sagesse de cet avis; mais, avant de dire adieu à la France, il va voir, à Chantilly, le prince de Condé,

« Je fis donc ce voyage, et je restai quelques jours auprès de ce prince. Je fus surpris, je vous l'avoue, de le voir si bien instruit des affaires d'un pays aussi éloigné; car, excepté les derniers troubles de cette grande et belle province, il savait mieux que moi l'histoire de nos premiers princes, depuis qu'ils avaient régné en Transylvanie. Un de ceux dont il faisait le plus de cas était Bethlen Gábor, dont il connaissait jusqu'aux moindres actions. Il n'estimait pas moins le prince Rákótzi, qui avait succédé à ce grand homme, et n'ignorait pas que le prince son fils avait perdu son armée en Pologne, et s'était attiré toutes les disgrâces qui ont été la suite de ce premier malheur. Mais ce que je pus lui apprendre de nouveau, ce fut la malheureuse histoire du prince Bartsay et la folle entreprise de Kemény János pour lui succéder. »

Bethlen paraît avoir été chargé, au retour, d'une mission politique. Le maréchal de Turenne lui fit demander, par M. de Lionne, s'il consentait à porter des dépêches au prince de Transylvanie. Sur la réponse affirmative de Bethlen, on lui indiqua le jour où Colbert lui devait donner audience. Ce ministre, dit Bethlen (1), avait son antichambre pleine de prélats, de grands seigneurs et de puissantes dames, qui venaient sans cesse le solliciter. La salle d'audience, qui était petite,

(1) Manuscrit hongrois.

était séparée en deux parties par une grille dorée; Colbert se tenait en dedans, et le solliciteur en dehors. Un homme de service, qui avait ses ordres, conduisait à mesure, en les nommant, les visiteurs vers la grille, de façon que leur voix ne s'entendait que dans l'autre partie de la salle. Cela se faisait fort vite. Quand le serviteur disait que l'heure était passée, Colbert s'inclinait, et on se levait. Bethlen reçut du ministre les instructions nécessaires, et des relais préparés le conduisirent rapidement jusqu'à la frontière. Il ajoute encore qu'au moment de son départ, il célébra la Pâque à Charenton, aux côtés de Turenne, avec vingt-trois mille autres réformés.

Voilà donc le comte Bethlen de retour en Transylvanie, enchanté de la France, des Français et des Françaises. Il est évident que, pour peu qu'une occasion se présente, il entreprendra de nouveau ce voyage, qui paraît fabuleux à ses compatriotes. Il se marie; il se mêle de politique, et soutient de son mieux, comme il est naturel, les envoyés de Louis XIV qui viennent intriguer dans le pays. Les affaires se compliquent : le prince de Transylvanie fait partir une ambassade pour la France. Le comte Bethlen en est instruit. Il ne résistera pas à la tentation.

« L'envie que j'avais de revoir un si beau pays me fit prendre aussi le parti d'être du voyage; j'eus cependant de la peine à en obtenir la permission du prince, et en-

core plus celle de son ministre. J'en vins cependant à bout, mon père y ayant consenti sans peine; la plus difficile à obtenir était celle de la comtesse Bethlen. Mes sollicitations, à force de persévérance, eurent à la fin leur effet, et quatre jeunes enfants que je lui laissais pour lui tenir compagnie la déterminèrent à me donner son agrément. Nous partîmes tous ensemble, et en peu de jours nous nous trouvâmes sur les frontières de la Pologne. »

Les envoyés traversent Berlin, Hambourg, Amsterdam, et arrivent à Paris. Le roi reçut l'ambassade en audience. « Le ministre de Transylvanie parla à Sa Majesté en latin si clair et si intelligible, que, M. de Croissy l'ayant expliqué à Sa Majesté, le roi lui dit que, si tout le monde parlait aussi bien latin, en aussi bons termes et aussi distinctement, il n'aurait pas besoin d'interprète. Le même jour je fus présenté par M. le marquis de Béthune au roi, à qui ce seigneur dit que j'étais si affectionné à la France, que j'en avais appris la langue, quoique d'un pays éloigné de quelques cents lieues. Sa Majesté en fut suprise, et me fit l'honneur de m'assurer que, si j'avais quelque affaire en France, je pouvais compter sur sa protection, et que je n'avais qu'à l'en faire avertir par M. le marquis de Béthune ou par M. de Croissy.

» Le même jour et à la même audience, M. de Béthune présenta aussi à Sa Majesté M. Ketser, qu'il dit au roi

être fils d'un des plus grands gentilshommes de Hongrie, et des plus affectionnés au service de Sa Majesté; ce dont il avait donné des preuves dans les dernières campagnes que l'armée polonaise avait faites en Hongrie, commandée par le général comte de Boham, conjointement avec les troupes des Mécontents, à la tête desquels était le comte Tököli. Le roi eut la bonté de lui dire qu'il en avait été informé par les relations qu'on lui avait envoyées, et que, s'il trouvait quelque occasion d'en marquer au père et au fils la satisfaction qu'il en avait eue, il le ferait avec bien du plaisir.

» Je ne sais si j'oserai dire que l'on me faisait l'honneur de trouver dans les traits de mon visage quelque ressemblance avec le grand prince de Condé, quoique je ne fusse pas d'une taille aussi avantageuse que celle de ce héros. En effet, on remarqua que les traits de mon visage n'étaient presque pas différents des siens, et le prince lui-même, à qui on le fit observer, ne le désavoua pas dans les visites que j'eus l'honneur de lui rendre durant mon second voyage.

» Pendant tout le temps de ce dernier séjour que j'ai fait à la cour et à Paris, qui fut de trois mois, je me suis appliqué à voir tout ce qu'il y avait de plus curieux dans cette grande ville et dans les environs; mais le détail en serait trop long, et est d'ailleurs connu de tout le monde.

» Enfin notre ministre, ayant terminé toutes les affaires qu'il avait à la cour de France, résolut de retourner en Transylvanie. C'était une occasion trop favorable pour revenir dans mon pays en bonne compagnie. Quelque peine que j'eusse de quitter un séjour aussi gracieux, et où j'avais été reçu si agréablement, je pris bien vite ma résolution. Nous prîmes donc congé du roi dans une seconde audience qu'il eut la bonté de nous donner, dans laquelle Sa Majesté nous témoigna la satisfaction qu'elle avait eue de nous voir, dans des termes si obligeants et si gracieux, que nous ne pûmes nous empêcher d'en être attendris. »

Les voyages du comte Bethlen étaient à cette époque trop extraordinaires pour qu'il ne les publiât pas. Il voulut raconter à ses compatriotes tout ce qu'il avait vu : il écrivit donc en hongrois. En même temps il désira rendre un dernier hommage au pays qu'il avait aimé; il traduisit ses mémoires en français, et les dédia à la dame sensible qui lui avait montré une affection si vraie. Le livre hongrois est beaucoup plus complet, car il renferme de curieux renseignements historiques. Dans la traduction française, l'auteur a omis une foule de détails qui ont rapport à l'histoire de la Transylvanie, pour ne laisser que les événements qui pouvaient intéresser à l'étranger. Les *Mémoires* du comte Bethlen ont un intérêt véritable; ils expliquent plusieurs

faits qui se sont accomplis à cette époque, et font particulièrement connaître le rôle que jouèrent en Transylvanie les envoyés de Louis XIV.

Qu'on ne s'étonne pas d'ailleurs qu'un Hongrois se soit plu à écrire en français, à quatre cents lieues de la France. Nous sommes trop accoutumés à confondre les Hongrois et les Allemands; cependant rien ne ressemble moins à l'Allemagne que la Hongrie. Si ce dernier pays porte tant d'affection à ses mœurs, à ses idées, à sa langue, c'est en grande partie par esprit d'antagonisme contre l'Autriche. La Hongrie a un roi allemand comme la Lombardie, mais elle n'est pas plus allemande que l'Italie.

Ce qui le prouve, c'est l'extrême difficulté que les empereurs ont eue à populariser dans ce pays l'idiome teutonique. Ils ont rencontré depuis des siècles une répugnance qui aurait découragé d'autres hommes que des Autrichiens. Et cependant la langue hongroise n'est nullement répandue. Force était aux Hongrois de se mettre en rapport avec l'Europe. Ils préférèrent longtemps s'en tenir au latin seul, se refusant à apprendre cet idiome allemand que des événements malheureux avaient introduit dans le pays.

Il leur fallait pourtant une autre langue, choisie par eux, qui servît à leurs besoins extérieurs. Celle qu'ils adoptèrent fut la nôtre. Elle fut parlée de bonne heure en Hongrie, et se répandit surtout à l'époque où

les empereurs cherchaient à propager l'allemand. C'est en français que les Hongrois répondent aux mensonges officiels des historiens impériaux. La vie du comte Emeric Tőkőli, cet ardent ennemi de l'Autriche, est écrite en français en 1693. C'est dans notre langue encore que ce héros aventureux se justifie, après le fameux siége de Vienne, de s'être uni aux Turcs. L'histoire de Martinúzi, premier ministre de Transylvanie, de ce grand citoyen que le souverain de l'Autriche fit assassiner parce qu'il ne pouvait le corrompre, est imprimée à Paris même en 1715; bien plus, ce livre est dédié au prince Rákótzi, alors réfugié en France, qui y est qualifié de « prince souverain de Transylvanie ». Plus tard, lorsque l'infortuné Rákótzi, après une lutte de dix ans contre l'Autriche, est forcé de céder à la fortune, c'est en français qu'il écrit sa défense et celle du peuple hongrois, entraîné par lui dans la révolte (1).

En 1761, quand régnait Voltaire, un livre paraît tout à coup, qui s'attaque hardiment aux doctrines professées par tous, et ose défendre le christianisme : *Sur la faiblesse des esprits forts*, tel en est le titre. Quel est cet écrivain qui, pour son coup d'essai, rompt en visière avec tous les champions de l'époque, et auquel le roi accorde une médaille d'or? C'est un Hongrois, le comte

(1) Mémoires du prince *François Rákótzi* sur la guerre de Hongrie, depuis l'année 1703 jusqu'à sa fin.

Joseph Teleki. La réputation de l'auteur se répand en Allemagne. Son père se présente un jour à la cour de Vienne. — « Est-ce vous le Teleki savant ? » lui demande l'empereur. — « C'est mon fils, Sire », répond le comte tout glorieux. Et comme il parlait latin : « Pourquoi, reprend l'empereur, ne répondez-vous pas au moins en allemand, vous dont le fils écrit si bien le français ? — Ah ! Sire, nous n'avons jamais senti le besoin de savoir la langue de Votre Majesté... »

Les guerres de la révolution et de l'empire, qui portèrent si haut notre gloire militaire, mais nuisirent à notre influence intellectuelle en Europe, rapprochèrent la Hongrie de l'Autriche. Tout naturellement la langue allemande devint familière aux Hongrois, qui l'apprenaient dans les camps. Mais, à l'heure présente, elle est déjà redevenue impopulaire, je ne dis pas aux yeux du peuple, qui n'a jamais songé à retenir un seul mot allemand, mais dans l'esprit de la noblesse. On recommence à parler hongrois dans les salons de Pest : avec les étrangers on se sert de préférence du français. La langue des Autrichiens est si peu aimée en Transylvanie, que les vieux soldats, de retour au village, ne se vantent jamais de la savoir. J'ai vu souvent d'anciens militaires qui avaient tenu garnison pendant quinze ans à Milan et à Venise me parler avec empressement l'italien : jamais ils n'abordaient l'allemand sans qu'on leur adressât la parole dans cette langue.

Nous venons de citer plusieurs ouvrages écrits en français par des Hongrois. Il en est de plus modernes. J'ai parlé ailleurs de l'intéressant voyage que M. de Besse a entrepris au Caucase, et de la relation qu'il en a faite. Je voudrais qu'il me fût permis de publier les vers gracieux que composait un homme de goût et de cœur, le comte Joseph Dessewffy.

Recherchons maintenant quels motifs amenèrent en Hongrie l'adoption de la langue française. Sans doute, quand elle se répandit, nous dominions l'Europe par l'ascendant de notre littérature. Mais ce ne fut pas là la seule cause.

Des alliances politiques, des mariages de princes, avaient autrefois mis en rapport la France et la Hongrie. Au 14e siècle, deux princes français sont élus rois dans la plaine de Rákos, dont l'un, Louis 1er, est appelé aujourd'hui encore par les Hongrois « le Grand Louis ». Avant cette époque, dès 1175, Marguerite, fille de Louis VII, se marie à Béla III. En 1315, Louis le Hutin épouse Clémence de Hongrie. Plus tard, en 1475, Ladislas meurt au moment de célébrer son mariage avec la fille de Charles VII. N'oublions pas ces quinze mille Français qui traversent toute l'Allemagne pour se joindre aux Hongrois, et reçoivent les premiers coups des Turcs à Nicopolis. Enfin, la veille même de Mohács, au moment où la monarchie hongroise va disparaître, Louis II reçoit une ambassade de François Ier, qui lui pro-

pose une alliance offensive et défensive. Les événements qui suivirent cette funeste bataille ne permirent pas aux deux peuples de s'entendre.

Après que la Hongrie eut été annexée à l'Autriche, ces relations cessèrent; mais tout lien ne fut pas rompu. On sait les secours que les Mécontents tirèrent de Richelieu et de Louis XIV. Les noms de Tőköli et de Rákótzi sont mêlés à notre histoire. Il semble, en outre, que les grands événements qui s'accomplissent en France influent sur les destinées des Hongrois. Ainsi, lorsque la réforme apparaît, c'est la communion calviniste française que leurs protestants adoptent. Quand notre révolution éclate, un mouvement s'opère parmi eux, faible et comprimé d'abord, puis fort et irrésistible. Remarquez que ces deux faits de notre histoire, la réforme et la révolution, n'ont eu aucun retentissement en Autriche. Il est curieux de voir les idées françaises, passant inaperçues sur le sol autrichien, aller, au delà de Presbourg, agiter le peuple hongrois.

Et comment cette liaison secrète a-t-elle subsisté au milieu de nos guerres fréquentes avec l'Autriche, dans lesquelles les Hongrois se trouvaient nécessairement engagés? C'est qu'il y a entre eux et nous les rapports qui existeraient entre deux hommes d'un même cœur, mais dont l'un est arrêté dans sa marche, tandis que l'autre poursuit la sienne. Il serait facile, en tenant compte des différences apportées par la diversité des

origines et la diversité des situations, de signaler les analogies de caractère qui rapprochent les deux peuples. Il suffit de dire que cette ressemblance est consacrée par les Hongrois, qui s'appelaient eux-mêmes, au temps de Louis XIV, *les Français de l'Orient.* Si on ouvre les deux histoires, on retrouve souvent les mêmes faits et les mêmes hommes. Les batailles françaises et hongroises se gagnent et se perdent de la même manière : c'est toujours la *furia francese.* Ici la gendarmerie, là les hussards : Ravenne et Szent-Imre, Pavie et Mohács. Saint Etienne et Mathias Corvin ne sont autres que saint Louis et Henri IV : les uns cherchant, sous l'inspiration de la religion, des institutions qui devancent leur époque ; les autres résumant aux yeux du peuple, qui a gardé leur mémoire, le génie et la bonté alliés à la joyeuse bravoure nationale. Hunyade, les Zrinyi, les héros hongrois, ce sont nos aïeux des croisades et les défenseurs de Rhodes : même dévoûment à la même cause, mêmes luttes, souvent même mort. L'histoire des Français est contenue dans cette phrase de Napoléon : « La France a acheté le progrès et la paix du monde par ses trésors, par ses angoisses, par la vie de ses fils épars sur tous les champs de bataille. La France a été le Christ des nations. » L'histoire des Hongrois finit brusquement à Mohács, comme celle d'un héros tué à vingt ans ; mais l'héroïsme s'y lit à chaque page. C'est un de ces peuples généreux qui vivent pour les grandes causes.

CHAPITRE XXVIII.

La *Mézőseg*. — Maros Vásárhely. — Bibliothèque. — Collége. — Table royale. — Administration de la justice. Insurrection de 1703. — *La Rákótzi*. — Airs nationaux.

Le lecteur a pu remarquer quelle variété d'aspects et de productions présente le sol de la Transylvanie. Les montagnes agrestes des frontières et les plaines élevées de l'intérieur, les forêts séculaires et les riantes vallées, ont leur richesse comme leur caractère. Cependant il n'a pas tout vu. Au centre du pays, la terre offre une physionomie nouvelle, originale, et que je n'ai jamais trouvée ailleurs. C'est ce que nous allons essayer de décrire.

On aura quelque idée de ce sol si on se figure une mer orageuse, s'agitant en vagues gigantesques. Lorsque de quelque hauteur on jette les yeux autour de soi, on ne voit que de longues pentes pareilles aux grandes lames de l'Océan. Le sol est irrégulièrement ondoyé. Les vagues se pressent, se coupent, ou semblent fuir. Les cimes s'élèvent perpendiculairement ou s'abaissent suivant une pente très douce; une colline succède à une autre, et toujours ainsi. Au fond, là où elles se sépa-

rent, est un étang bordé de joncs énormes. Il n'y a pas d'arbres; mais au printemps, une éblouissante verdure, de belles fleurs des champs qui embaument l'air. Tout est calme et désert. Vous entendez seulement des cris étranges, inconnus, poussés par les oiseaux aquatiques que nourrissent les lacs. Vous trouvez là, avec la grave et bonne cigogne de Hongrie, des grues, des buses, des mouettes, qui s'envolent avec fracas à votre approche. De nombreuses sarcelles quittent le bord des étangs, et rayent de lignes argentées la surface de l'eau, où se reflète le vert des collines. A part ce concert d'animaux, tout est silencieux. Sans l'indispensable moulin qui s'élève près de chaque lac, et les bandes noires de terre labourée qui ondoient sur les collines vertes, en se demanderait si ce pays est habité. De loin en loin est un village. Les chaumières, au mur de terre, aux toits et aux haies de joncs, s'échelonnent pêle-mêle sur la colline, dominée par la maison seigneuriale. Au dessus s'étend un grand nuage bleuâtre causé par les feux allumés devant les cabanes. Faute d'arbres, on se chauffe, comme au désert, avec la fiente des animaux, que l'on mêle d'épis de maïs.

Un voyage à travers ces éternelles collines intéresse, mais attriste singulièrement. C'est avec joie qu'au bout de plusieurs heures on rencontre un grand troupeau de moutons, dont le berger, étendu dans son manteau blanc, lève la tête, étonné du bruit, et vous regarde

passer. Parfois encore on voit s'agiter l'eau du lac, et un paysan aux longs cheveux, debout dans le tronc creusé qui lui sert de barque, glisse lentement entre les roseaux. Plusieurs de ces lacs, comme celui de Gyeke, sont larges et limpides. Le plus fameux est le lac *Hódos,* « des Sarcelles », qui a la forme d'un sabre turc.

Cette étrange contrée est d'une fertilité admirable: un cavalier disparaît dans le maïs. Le paysan, outre ses champs, possède toujours de beau bétail; cependant il se plaint ne n'être pas favorisé. Pendant dix mois de l'année les chemins, formés sur des pentes, sont presque impraticables. C'est à grand peine qu'il porte ses denrées à Maros Vásárhely, le seul lieu voisin où se se tienne un marché considérable, le seul lieu aussi où les montagnards sicules viennent vendre leur blé. Par suite de l'isolement où ils sont condamnés à vivre, les habitants ont conservé plus fidèlement qu'ailleurs les traditions, les mœurs, les costumes, tout ce qui enfin caractérise une nation. C'est ici qu'il faut voir danser les *Caluser;* c'est ici encore qu'on retrouve ces belles physionomies romaines qui donnent tant de caractère à la race valaque. Quand les autres paysannes se serviront des étoffes sorties des fabriques de Cronstadt, les Valaques de cette contrée porteront encore la toile brodée de leurs mains.

On a donné à tout ce pays un nom très expressif. On l'appelle *Mezőség*. En hongrois, la terminaison *ság* ou *ség* est particulière au substantif. *Szép*, beau; *szépség*,

beauté. *Mező* signifie champ. *Mezőség* veut donc dire champ par excellence, une suite de champs, de lieux dépouillés d'arbres. N'est-ce pas notre mot *Champagne?*

Depuis quelques années les propriétaires de la *Mezőség* s'occupent de dessécher leurs étangs sous prétexte de se créer des prairies. L'invention est ingénieuse si l'on veut. Mais je protesterai, du fond de Paris, contre cette mode inintelligente et barbare. Pour quelques bottes de foin que vous n'êtes pas certains de vendre, Messeigneurs, vous enlevez à tout un pays fort original ce qui fait son caractère, ce qui fait sa vie : vous l'allez rendre mortellement ennuyeux. J'ai souvent pensé, — j'en demande pardon aux propriétaires patentés et éligibles, — j'ai souvent pensé que les forêts, les vallées, les lacs, ces belles choses qui se vendent au profit d'un seul, n'appartenaient pas uniquement au riche qui les achetait; il me semble qu'elles appartiennent aussi, en quelque manière, à l'artiste, au poëte, qui les contemple et s'en inspire. Donc, quand celui-ci a déclaré que telle chose est belle et inviolable, que le possesseur la respecte! Qu'il sème, qu'il récolte, qu'il pêche, c'est son droit; mais, pour Dieu, qu'il ne ravage rien. On achète la faculté de jouir, non celle de détruire.

D'ailleurs dame nature, comme disaient nos pères, est personne sage et avisée, qui ne donne rien au hasard, mais prévoit et calcule pour nous. Vous desséchez vos étangs; mais d'où s'élèvera la rosée, si nécessaire à

ce terrain privé d'ombre? Où le paysan trouvera-t-il les joncs précieux qui l'abritent? Nous irions trop loin si nous voulions vous adresser toutes les questions auxquelles la bonne nature a répondu d'avance. Mais ainsi va le monde. L'un commence, le voisin l'imite..., et le ruisseau est sauté. Pourtant je dois féliciter ici une personne qui a résisté à l'épidémie, une femme. C'est à elle que ce pauvre lac Hódos, qui avait plusieurs lieues de long, est redevable de n'être pas entièrement devenu un magasin à foin. Elle a des droits sur le lac, et là jusqu'où s'étend son pouvoir, l'eau est demeurée tranquillement en possession de son bassin. Avec l'eau est restée la douce fraîcheur du soir, et cette multitude d'oiseaux dont la présence éveille seule cette solitude.

Il y a une époque de l'année où la *Mezőség* s'anime et prend de la vie : c'est lors de la foire aux chevaux. Des haras entiers sont amenés de Hongrie, de Moldavie et des pays voisins. On se réunit au village de Szent-Péter, qui est situé dans un bas-fond formé par plusieurs collines. D'ordinaire silencieuses et désertes, ces collines retentissent alors de mille cris confus; elles se couvrent d'une multitude de troupeaux, qui se pressent en soulevant des nuages de poussière. Aux hennissements des chevaux, aux mugissements des bœufs et des buffles, répondent les vives paroles des paysans, articulées en vingt langues diverses. La nuit, mille feux s'allument et éclairent cet immense bivac, et à voir le

mouvement de cette foule qui campe au milieu de ces troupeaux, vous croyez assister à quelque halte d'une de ces grandes armées nomades qui cherchaient une patrie nouvelle, traînant avec elles leurs maisons roulantes.

La *Mezőség* occupe le centre de la Transylvanie, entre Maros Vásárhely et Clausenbourg. La première de ces deux villes peut être considérée comme la capitale du pays des Sicules. Elle était autrefois la rivale de Kolosvár avant que la centralisation commencât à s'opérer. Les mœurs hongroises y régnaient sans partage ; on n'y savait pas l'allemand. A peine arrivait-on dans la ville, qu'on était assailli d'invitations, je devrais dire de sommations pressantes. Aujourd'hui les seigneurs préfèrent habiter Clausenbourg, où ils prennent des goûts et des allures plus cosmopolites. Vásárhely, dont la population ne dépasse pas dix mille habitants, n'en est pas moins restée la ville des Sicules, c'est-à-dire une vraie ville hongroise. On n'y parle que la langue magyare, et sur les promenades on voit une quantité d'hommes vêtus de pantalons et de vestes à la hussarde, qui vous font gravement le salut militaire : car le Hongrois, quand il n'est pas germanisé, possède à un très haut degré la dignité et la politesse particulières aux Orientaux.

En sa qualité de ville hongroise, Vásárhely a de grandes places, de larges rues, sablées ou mal pavées,

et des maisons basses. Des troupeaux de bœufs et de buffles s'y promènent en maîtres. Quelques hôtels, construits par la noblesse avant son émigration, rappellent l'ancienne splendeur de la ville. On voit circuler au milieu des graves piétons quelques patriarcales voitures de forme ancienne. Ce n'est ni l'aspect aristocratique de Kolosvár, ni la physionomie bourgeoise des petites villes saxonnes. Vásárhely, qui s'est élevée en partie sur une côte, renferme une citadelle hors de service, et quelques églises, dont on voit briller çà et là les clochers de métal. On y arrive en traversant une grande plaine arrosée par la Maros et toute semée de tabac.

Les habitants possèdent une bibliothèque, qu'ils montrent avec orgueil. Elle a été fondée par le comte Samuel Teleki, chancelier de Transylvanie, dans les premières années de ce siècle. C'était un homme de grands talents, qui avait commencé lui-même son éducation assez tard, et qui s'était acquis une instruction aussi profonde que variée. Le catalogue de sa bibliothèque, qu'il a écrit en 1796, est une appréciation savante des travaux de l'antiquité. Il possédait jusqu'à soixante mille volumes, qu'il a légués à la ville de Vásárhely, avec une somme destinée à l'achat de livres nouveaux et aux appointements des employés. Je visitai la bibliothèque à la fin du jour, au moment où elle venait d'être fermée. Trois volumes restaient encore sur la table. J'eus la curiosité de les ouvrir avant que le gardien les re-

mît en place. C'étaient un recueil de poésies hongroises, la Henriade, et un volume de l'Histoire de la révolution par M. Thiers.

Je voudrais que les ennemis ardents des aristocraties pussent étudier ce pays-ci avec un esprit libre, ils reviendraient certainement de leurs préventions injustes. Chez un peuple généreux et intelligent, il est naturel que la devise fameuse *Noblesse oblige* ait été adoptée par les classes supérieures. La Hongrie et la Transylvanie, soumises à des princes étrangers et souvent hostiles, doivent s'estimer heureuses de posséder une aristocratie qui remplisse les devoirs d'un gouvernement bienveillant. C'est la noblesse transylvaine qui a fondé les écoles et les colléges ; c'est elle qui a créé les seules bibliothèques publiques du pays, à Carlsbourg, à Hermannstadt, à Vásárhely. Réunissez assez de bourgeois pour que la somme de leurs fortunes équivale à celle d'un magnat, jamais ils ne s'aviseront d'enlever à leurs enfants une partie de leur patrimoine en vue du bien public.

La belle et vaste salle où est contenue la bibliothèque renferme quelques portraits. Avec celui du fondateur, en costume de grand'croix de l'ordre de Saint-Etienne, on remarque les portraits de Mathias Corvin, du palatin Wesselényi, de Gabriel Bethlen, du premier ministre Teleki, et de plusieurs autres personnages illustres. Quelques tableaux de famille, moins importants sous le

rapport historique, ne laissaient pas cependant de m'intéresser beaucoup. C'étaient les portraits de plusieurs parents du chancelier qui vécurent au 18e siècle. Fidèles à la mode du temps, les Hongrois portaient alors la poudre, et se rasaient le visage. A en juger par les toiles qui subsistent, cela ne seyait pas à leurs physionomies caractérisées. Ces graves figures orientales, privées de leurs longues moustaches noires et surmontées d'ailes de pigeons, ont une expression comique, un air attrapé, si je puis employer cette expression familière, dont il est impossible de ne pas s'amuser. Entre les tableaux que j'examinais se trouvait le portrait d'une femme, en costume hongrois pompadouré et garni de paniers, laquelle ouvre ses deux mains en éventail, et tient, avec beaucoup de sérieux, de la gauche une montre, et de la droite une lettre avec cette adresse en français : A madame la comtesse Catherine de Rhédei, née baronne de Wesselényi, ma très chère mère, à Pest.

Maros Vásárhely possède un collége réformé très important. Il est soumis aux mêmes règlements que celui d'Enyed, car le système d'éducation adopté par le consistoire se retrouve dans tous les établissements. Il a été fondé par la générosité des seigneurs calvinistes, dont l'un donnait annuellement cent mesures de blé, un autre autant de maïs, un troisième de l'argent, et ainsi du reste, et qui imposaient à leurs descendants l'obligation de continuer ces dons. Quelques dotations ont

été faites par testament. Avec ces secours, le collége peut recevoir cent enfants pauvres, qu'on appelle *famuli*, parce qu'ils sont attachés aux écoliers payants, lesquels, pour prix de leurs services, les défraient de la nourriture. Il y a parmi ces *famuli* des élèves qui donnent de grandes espérancs, et qui sauront tirer parti de l'instruction qu'ils reçoivent d'une façon si économique. Ce collége rendrait au pays des services signalés s'il n'était arrêté dans son essor par le défaut de moyens. Il est pénible de voir se consumer le zèle de maîtres et d'élèves ardents, parce qu'il plaît au gouvernement de leur refuser toute aide. On a même enlevé au collége les dîmes de Petrefi, qui formaient la plus grande partie de ses revenus. Cependant un jour viendra où les ressources de cet établissement suffiront à ses besoins. Un Hongrois, M. Getse, a légué sa fortune au collége, qui en jouira quand elle aura atteint le chiffre d'un million; mais cette somme considérable ne se trouvera pas entre les mains des administrateurs avant soixante ans.

J'ai vu plusieurs professeurs du collége : M. Dósa, d'abord, qui enseigne le droit. Je ne pense pas qu'il y ait au monde un maître dont l'esprit soit plus net et la parole plus lucide. M. Dósa, avec les rares qualités qu'il possède, était né pour exercer son activité dans un champ plus vaste. Il est simplement professeur dans un collége de Transylvanie, et il se voue consciencieusement à ses fonctions, comme s'il n'en existait pas de

plus élevées pour lui. J'ai bien le droit de parler de son enseignement, car je devins en quelque sorte son élève quand j'étudiai la législation particulière des Sicules. Il aura peut-être oublié le service qu'il m'a rendu; c'est à moi de m'en souvenir, et j'aime à le remercier ici de son infatigable obligeance. Je nommerai encore le professeur de physique et de chimie, M. Bolyai. C'est un petit vieillard d'une jeunesse d'esprit et d'une vigueur extraordinaires. Il a étudié, je crois, dans toutes les universités de l'Europe, à toutes les époques, et il est toujours venu rapporter à sa patrie la science qu'il avait acquise. Placé au milieu d'homme de sa portée, dans un pays de ressources, M. Bolyai eût compté parmi les savants. Isolé, perdu, dans une petite ville reculée, hors d'état même, faute d'argent, de faire toutes les expériences nécessaires à son cours, borné enfin et comprimé de toutes matières, il est réduit, pour occuper son esprit actif, à faire je ne sais combien d'inventions étonnantes. Il se chauffe, s'éclaire, se voiture, d'après des procédés économiques qui ne sont qu'à lui. En écoutant ses explications, je me demandais pourquoi les circonstnnces extérieures influent tellement sur le sort d'un homme.

Le collége de Vásárhely compte trois cents ans d'existence. Il fut fondé d'abord en Hongrie, à Sáros Patak, vers 1550. Protégé par les seigneurs du lieu, il prit une grande extension en 1611, quand Georges I Rákótzi en

devient le protecteur. Son fils, Georges II, étant mort, le collége déclina sensiblement jusqu'à l'époque où les Rákótzi embrassèrent le catholicisme. Alors les jésuites parvinrent à chasser les professeurs. Maîtres et élèves errèrent en Hongrie, et après de longues hésitations se fixèrent en grand nombre à Fejérvár. Ils y restèrent huit ans, et se virent encore forcés d'émigrer. Ils partirent au nombre de trois cent cinquante, et s'établirent à Cassovie, où ils reprirent leurs études. La révolte rakotzienne les en fit sortir, et ils se réfugièrent en 1705 à Sáros Patak, d'où leurs prédécesseurs avaient été bannis trente-quatre années auparavant. Enfin, après de nouvelles courses, ils se dirigèrent vers la Transylvanie, et s'installèrent à Vásárkely, où ils s'unirent à une école réformée qui existait déjà. On conserve encore les noms des seigneurs qui les accueillirent et les secoururent. N'est-ce pas touchant de voir cette foule d'étudiants, chassés de tous les lieux comme une famille de parias, écouter la parole du maître sur les bords des chemins?

C'est à Maros Vásárhely que se tient la principale cour de justice. La Table royale, c'est ainsi qu'on la nomme, juge en première instance et remplit également les fonctions de cour d'appel dans plusieurs cas déterminés. Elle se compose d'un président, de trois juges (*magistri protonotarii*), faisant office de rapporteurs, et choisis par le roi d'après une liste dressée par la diète; de douze assesseurs actuels, et de huit assesseurs sur-

numéraires, nommés par le roi sur la proposition du *gubernium*. Ces derniers ont seulement voix délibérative, et ne votent que quand les assesseurs actuels ne sont pas en nombre. Un avocat du fisc (*causarum fiscalium director*), des secrétaires et des archivistes, complètent le personnel du tribunal. Les appointements de ces divers magistrats sont peu considérables.

De la Table royale on en appelle au *gubernium*, ou conseil du gouvernement, qui siége à Kolosvár; puis, en dernier ressort, au roi lui-même. La diète de Transylvanie, dans certains cas, comme celui de haute trahison, peut être en outre appelée à juger.

Voici maintenant de quelle manière, au dessous de ces tribunaux, s'administre la justice dans les comitats hongrois.

Le seigneur est le juge naturel du paysan. Il écoute sa plainte, et lui fait justice dans un *forum dominale*, cour seigneuriale. Ce n'est là pour le noble qu'un droit de protection, car il ne peut juger lui-même ses différends avec le paysan. Le *forum dominale*, que celui-ci invoque sans les moindres frais, est institué tout à son avantage. Au dessus de la cour seigneuriale, qui n'est qu'un tribunal exceptionnel, est placée immédiatement la *sedria* (1) *filialis*. Sous la présidence du juge du cer-

(1) On a forgé cette expression en abrégeant les deux mots *sed*es judici*aria*.

cle, sept assesseurs et le vice-notaire jugent les causes des paysans. Les mêmes magistrats, sous le nom de *sedria partialis*, connaissent des causes des nobles d'une valeur au dessous de cent florins. Enfin la *sedria generalis*, où siégent douze assesseurs et le premier notaire, sous la présence du comte suprême, représente le premier tribunal du comitat. C'est à cette cour qu'on en appelle des tribunaux précédents, et la loi détermine les causes qui doivent lui être soumises. A ces différents tribunaux, des juges honoraires appelés *táblabirák*, et choisis entre les propriétaires, ont le droit de siéger et de donner leur vote. Les affaires sont portées, en cas d'appel de la *sedria generalis*, à la Table royale.

On se rappelle que les employés des comitats sont fort peu rétribués : les assesseurs ne le sont pas du tout. Pour les frais, ils sont presque nuls. On peut donc dire qu'ici, tout au rebours de certains pays, la justice ne vend pas cher ses arrêts. En revanche elle les fait attendre.

Ajoutons, ce qui devrait être imité partout, qu'à chaque tribunal est attaché un avocat chargé de plaider gratuitement pour les pauvres.

Avant la domination autrichienne, la Table royale, qu'on appelait Table du prince, ne siégeait qu'à des époques déterminées par la diète. La période pendant laquelle elle rendait la justice était dite *Termini octavales*. En 1570, par exemple, la diète de Torda décidait

que chaque année deux *termini octavales* seraient tenus régulièrement, l'un à partir de la Saint-George, l'autre de la Saint-Luc. On voit encore diverses diètes fixer, de temps à autre, le lieu et l'époque où la Table doit entrer en fonctions. Marie-Thérèse décida en 1741 qu'elle siégerait continuellement, et lui donna pour résidence la ville de Vásárhely.

La salle des séances est fort simple. Un nombre considérable de jeunes gens occupent, comme stagiaires, des gradins placés au fond. Les magistrats sont assis autour d'une table. Tout le monde porte le sabre et le costume hongrois. Les débats ne sont pas publics; aussi la salle était-elle vide quand j'y entrai. La table et les gradins étaient couverts de codes, et les murs tapissés de sabres. Je ne saurais dire pourquoi cette vue me séduisit tout d'abord: il me sembla heureux que des juges s'animassent de l'esprit militaire, qui donne de l'élévation et entretien le sentiment de l'honneur.

Au siècle dernier, Vásárhely a été témoin d'un événement mémorable qui semblait destiné à changer la face du pays. C'est là qu'en 1707 François Rákótzi fut proclamé prince souverain de Transylvanie. Dès le commencement de l'insurrection, les États de cette province, rompant le lien qui l'unissait à l'empereur d'Autriche, conférèrent unanimement à Ráhótzi la dignité de prince. Mais le chef des révoltés se vit retenu en Hongrie par les soins de la guerre, et ce fut deux ans

après son élection qu'il se présenta aux Transylvains. Depuis la défaite des Français à Hochstedt, qui lui ôtait tout espoir de jonction avec l'électeur de Bavière, Rákótzi avait perdu confiance et continuait la lutte sans trop compter sur le succès. Cependant il se garda bien de communiquer ses craintes aux Hongrois; il saisit au contraire toutes les occasions de relever leur courage, et, dans le cérémonial de son couronnement, il eut soin qu'on observât les vieilles coutumes, pour que le souvenir des anciens jours animât le peuple d'un nouvel enthousiasme.

« On dressa donc, écrit le prince dans ses *Mémoires*, un théâtre élevé de plusieurs marches, en pleine campagne, devant la ville, sur lequel mon premier aumônier mit un autel avec un crucifix. Les États, à cheval, vinrent au devant de moi. Ils voulurent mettre pied à terre; mais je leur fis représenter que cela ne convenait pas avant mon intronisation, à moins que je ne fisse de même. Voilà pourquoi en Hongrie on dresse une tente dans le lieu où l'on doit recevoir le roi élu; il met pied à terre et on le harangue dans cette tente. Je leur fis connaître que c'est une des prérogatives des États, qui ne connaissent la qualité de maître dans leurs princes qu'après qu'il a juré l'observance des lois et des conditions que les Etats lui proposent. J'eus plusieurs occasions pareilles de leur dessiller les yeux. Ils me donnèrent le surnom de Père de la patrie: je puis

dire qu'il convenait aux sentiments intérieurs que j'avais pour eux. Etant arrivés au théâtre, et ayant mis pied à terre, les seigneurs me conduisirent; les évêques et le clergé de toutes les religions étaient rangés, excepté l'évêque catholique, qui était représenté par mon premier aumônier, en surplis. Un protonotaire, charge presque équivalente à celle de premier président, me fit une harangue d'une heure. Il détailla que c'était Dieu qui donnait les bons et les méchants princes, pour bénir ou pour châtier les peuples qu'il leur soumettait; il poursuivit en dépeignant le caractère des uns et des autres, et il conclut en ma faveur. Je commençai ma réponse en demandant à Dieu la sagesse par les paroles de Salomon; je finis par l'assurance de l'affection paternelle que j'aurais pour le peuple que Dieu me soumettait par la voie des États. Ensuite, approchant de l'autel, l'aumônier me présenta l'Evangile avec la formule prescrite dans le corps des lois; je la récitai à haute voix. On cria le *Vive!* Les troupes de ma maison, rangées en bataille à une bonne portée de canon, firent leur décharge. On se mit en marche; je descendis dans la petite chapelle des catholiques dans la ville, où le curé entonna le *Te Deum*. Le lendemain toutes les troupes de ma maison marchèrent au blocus d'Hermannstadt, pour qu'on ne pût pas dire que je violentais la diète qui allait se tenir. »

Lorsque la Transylvanie était gouvernée par des princes indépendants, l'usage voulait que les ambassa-

deurs des puissances amies fussent témoins de la cérémonie du couronnement. Dans cette circonstance on ne vit figurer aucun ministre étranger, car le prince Rákótzi, pour tous les souverains de l'Europe, n'était qu'un rebelle. Louis XIV osa seul le traiter en prince, et l'ambassadeur de France, le marquis Désalleurs, dans une audience solennelle, lui adressa des félicitations au nom du roi son maître.

Sans doute l'appui de la France était d'un grand secours pour les révoltés, mais ce qui devait plus encore assurer leur triomphe, c'était le généreux enthousiasme qui les animait. Rákótzi raconte quelque part que les mères, les épouses, les sœurs, lui amenaient en foule leurs fils, leurs maris et leurs frères. Ceux-ci accouraient spontanément, mais les femmes venaient les offrir; il leur semblait qu'elles combattaient aussi. Pour comprendre cet élan de tout un peuple, il faut se rappeler quelle avait été la politique suivie par les empereurs à l'égard de la Hongrie.

Les princes autrichiens convoitèrent la couronne de saint Etienne durant tout le moyen-âge. Ils eurent la patience d'attendre cinq siècles; et leurs prétentions, toujours repoussées, l'emportèrent à la longue. Ce résultat était inévitable. Même à l'époque où on voit le royaume de Mathias Corvin jouer en Europe le principal rôle, on pressent que tôt ou tard il deviendra la proie de ce petit état voisin qui semble près de dispa-

raître. C'est que le sort de la Hongrie était remis en question chaque fois qu'il s'agissait d'élire un nouveau roi, tandis que les destinées de l'Autriche s'accomplissaient sûrement entre les mains de ses princes héréditaires.

L'avénement de la maison d'Autriche sur le trône des Arpáds fut hâté par la lutte de la Hongrie contre les Turcs. Les empereurs, qui n'espéraient pas y monter par la force, exploitèrent habilement les circonstances, afin de se faire décerner la couronne. Ils se présentèrent comme des défenseurs puisants, placés à portée pour sauver le royaume du joug des infidèles; et la nation hongroise, croyant travailler à son salut, étouffa la vieille antipathie qu'elle nourrissait contre les princes allemands. Ferdinand fut le premier Autrichien qui porta la couronne de Hongrie: le désastre de Mohács, qui livra le royaume aux Turcs, amena son élection. Ce n'est pas que le pays fût réduit à ses dernières ressources. Si les seigneurs, qui consumaient leurs forces dans les dissensions et les rivalités, se fussent réunis pour servir la cause nationale, si toutes les prétentions se fussent évanouies devant le danger commun, la Hongrie pouvait se relever sous l'impulsion d'un roi hongrois. Mais le moment était venu où ce pays devait payer sa dette à l'expérience et à l'histoire, et la Hongrie tomba comme sont tombés tous les états électifs.

Ce fut avec une profonde inquiétude que la nation se donna aux empereurs. C'était pour elle un moindre danger que de risquer de passer sous la domination ottomane ; mais c'était toujours un danger. Elle n'en comprit bien la gravité qu'en voyant les nouveaux souverains à l'œuvre. Ceux-ci n'eurent pas plus tôt mis la main sur la Hongrie, cette Hongrie jusque là insaisissable, qu'ils s'imaginèrent la tenir par droit de conquête. Ils inondèrent le pays de troupes allemandes, malgré les capitulations faites ; ils confièrent à des étrangers le commandement des villes et des forteresses. Loin de mettre la Hongrie à couvert des invasions, ils faisaient la guerre aux Turcs mollement, sans chercher à remporter de grands avantages, et, dès qu'une bataille était gagnée, se hâtaient de conclure la paix, pour que le péril d'une irruption ottomane fût toujours menaçant au dessus des Hongrois. Cette vaillante noblesse, qui soutenait à ses frais des guerres séculaires, fut politiquement abandonnée. On la laissa périr aux portes du royaume. Alors succomba, dans son château de Szigeth, l'héroïque Nicolas Zrinyi, victime dévouée d'avance à la vengeance des Turcs par l'astuce cruelle de Maximilien. Quand les seigneurs hongrois commencèrent à voir clair dans cette politique ténébreuse, ils se souvinrent de cette antique loi qui autorisait le sujet à résister au prince qui violait les droits de la nation. Ils s'insurgèrent. Assiégés dans leurs forteresses, ils

furent décapités ou exilés; leurs enfants, amenés à Vienne, étaient gardés dans des cloîtres, d'où ils ne ressortaient plus. La famille éteinte, les domaines servaient à acheter des partisans.

Certes il n'en fallait pas tant pour irriter le peuple : il se révolta à l'exemple de la noblesse. Les choses en vinrent à ce point, que les Hongrois acceptèrent sans répugnance les secours des Turcs, leurs irréconciliables ennemis. Il est vrai qu'à cette époque la puissance ottomane n'était plus redoutable pour la chrétienté : la France était dès lors en bonne intelligence avec les sultans. Quand la Hongrie entière n'était pas en feu, il se trouvait toujours un comitat, une ville, qui s'insurgeait pour son compte. Dès que le bruit de la prise d'armes se répandait dans les campagnes, le paysan quittait sur l'heure sa charrue, et, sans descendre de cheval, courait rejoindre les plus intrépides, qui déjà harcelaient l'ennemi. Ce n'était pas seulement la haine de l'Autrichien qui le poussait : il se sentait aussi entraîné par son humeur belliqueuse; c'était un peu « une affaire de goût », et l'occasion de décrocher le sabre était trop bonne pour qu'il y pût résister.

Il est évident qu'avec de semblables conditions la Hongrie était toujours ou révoltée ou à la veille d'une révolte. Une levée de boucliers était un événement fort naturel : il ne fallait qu'un chef au peuple. C'est là l'er-

reur des historiens impériaux, qui s'obstinent à traiter de conspirateur le prince François Rákótzi.

Issu d'une famille illustre qui régna sur la Transylvanie, et possédait en Hongrie de vastes domaines, Rakótzi avait été persécuté par l'empereur Léopold. Jeté en prison, il parvient à s'évader, se réfugie en Pologne, rentre en Hongrie à la tête de quelques cavaliers, et appelle la nation aux armes. Dès que la révolte est proclamée à la frontière, elle gagne tout le pays. Une ville se déclare après l'autre, et la levée devient générale. Il y avait plusieurs années que les insurrections partielles avaient été étouffées, en sorte que tout le monde se trouva d'accord pour la rébellion nouvelle. Ce fut là une guerre éminemment nationale. Tous y prirent part, et les seigneurs et le peuple, et les villes et les campagnes. C'est parce que ce grand mouvement était spontané, universel, qu'il eut un tel retentissement dans l'empire; c'est parce que la guerre était à ce point nationale, qu'elle dura huit ans, malgré l'abandon de la France, malgré la division des grands, qui apportaient aux camps leur fière indépendance, c'est-à-dire le désordre et l'indiscipline. On sait comment se termina cette lutte acharnée. Les bandes insurgées, mal commandées, trahies, furent écrasées par les Impériaux. Quoique vainqueur, l'empereur s'estima heureux de mettre fin à la guerre en accordant aux Hongrois des conditions avan-

tageuses. Rákótzi obtint pour les révoltés amnistie entière. Quant à lui, il abandonna la Hongrie, et vint demander l'hospitalité au roi de France.

Les Hongrois ont donné à la guerre de Rákótzi un nom qui montre assez avec quel enthousiasme on combattait. On l'appelle « la Croisade ». Le peuple, en tirant l'épée, avait jeté loin le fourreau , comme dans ces expéditions fabuleuses du moyen âge. Comme autrefois, il obéit à un instinct sacré, sans interroger l'avenir. D'ailleurs cette guerre ne fut-elle pas deux fois sainte, par le but et par le malheur, aux yeux de ceux qui l'entreprirent? Aussi le souvenir en est-il vivant dans le peuple hongrois. J'ai vu, dans les châteaux, les sabretaches aux initiales des Croisés (1) appendues avec les épées de famille. Partout on vous raconte quelque épisode de cette guerre ; il n'est pas de village qui n'ait quelque chose à revendiquer. Au besoin, la légende paraît quand l'histoire fait défaut. Je visitai un jour les ruines du château de Kővár, que les Autrichiens n'ont jamais attaqué. Un montagnard qui se trouvait là se fit fort de montrer la fenêtre devant laquelle Rákótzi soupait paisiblement lorsqu'une balle, cassant les vitres, vint précisément éteindre sa lumière ; anecdote incroyable qui m'a déjà été contée, dans nos Cévennes, à propos d'un chef camisard.

(1) P. P. L. *Pro Patria et Libertate.*

Il est resté de la Croisade un magnifique souvenir. C'est une mélodie, un air national, qui porte le nom du héros. Il est remarquable qu'en Hongrie les grandes pensées, les sentiments profonds du peuple, étaient exprimés, consacrés, non par des poésies, mais par des airs nationaux. Les diètes en armes, qui se tenaient sur la plaine de Rákos, sont, dans l'esprit populaire, le symbole de l'antique liberté. Il y a « l'air de Rákos » ; il y a encore « l'air de Mohács », qui rappelle la chute de l'ancienne monarchie ; « l'air de Zrinyi », qui perpétue le souvenir de l'héroïque défense de Szigeth. Il y a dans ces chants absence complète de science musicale, ni art, ni combinaisons. L'imprévu y domine ; la spontanéité, l'originalité, voilà quel en est le caractère. Evidemment ce sont là les œuvres du premier venu : ceux qui les composaient, c'étaient simplement des hommes qui sentaient vivement et s'exprimaient à leur manière, génies inconnus qui s'ignoraient eux-mêmes. Quand les cœurs avaient battu pour une noble cause, un grand nom, il se trouvait là un homme qui se rendait l'interprète de tous, et l'air national, comme *la Marseillaise*, naissait d'un seul jet.

Rákótzi, après la défaite de Zsibó, en Transylvanie, battait tristement en retraite vers la Hongrie, lorsque tout à coup les échos des défilés retentirent des sons clairs et perçants du *tárogató*. Un cavalier, un inconnu, improvisant un air touchant, retraçait à l'armée en

deuil toute la douleur du revers. L'air fut retenu, et se joue encore d'un bout de la Transylvanie à l'autre. En Hongrie, au contraire, j'ai entendu, en souvenir de Rákótzi, des mélodies vives et éclatantes, sorties d'un jour de victoire : car cette guerre était bien faite pour produire des poëtes populaires, et chaque incident du drame inspirait une mélodie nouvelle. Si on réunit par la pensée ces lambeaux épars, ces strophes, si je puis ainsi parler, que l'on a entendues çà et là en parcourant le pays, on arrive à coordonner un véritable poëme. *La Rákózi* n'est pas seulement un chant sublime; c'est un hymne, une épopée. Tout ce qu'une lutte désespérée renferme d'espérances et de larmes, de gloire et de douleur, y est admirablement exprimé. Il semble qu'on voie le drame entier se dérouler devant soi. Ce sont d'abord quelques notes tristes et prolongées; la Hongrie souffre et pleure. Soudain retentit un appel aux armes, un appel pressant... Accourez! la patrie à genoux vous tend les bras! Voici la marche, calme et fière; le combat, court comme celui que Pétrarque demandait à l'Italie; les chants de triomphe. Ecoutez! l'ennemi revient en force.., Ah! cette fois que la bataille est longue!... des cris de désespoir! Hélas! tout est perdu, et les tons plaintifs se répètent et se prolongent, afin que la postérité pleure long-temps sur cette grande douleur.

La Rákótzi n'est pas écrite : je ne compte pas quelques mauvaises transcriptions à l'usage des marchands de musique. Elle se joue de souvenir, par tradition. Les airs nationaux, qui sont en Hongrie ce que sont ailleurs les poésies populaires, se transmettent ainsi d'une génération à l'autre. Ce ne sont pas les Hongrois qui les exécutent, mais les Bohémiens, ces artistes ambulants qui portent leurs talents de village en village. Cela peut paraître étrange, mais rien n'est plus naturel. Pour le Hongrois, écouter la musique nationale est une affaire sérieuse. Il se fait jouer ses airs favoris et songe aux anciens jours; il a bien assez à faire de penser. Dans toute la Hongrie on rencontre des bandes de Bohémiens qui n'ont d'autre occupation que d'exécuter « les hongroises ». Originairement ces airs étaient joués sur le *tárogató.* C'est un instrument de bois, de la longueur d'un pied, terminé par une embouchure de paille, et dont le son rappelle celui du hautbois. Suivant toute probabilité, il a été apporté d'Asie. C'est au son du *tárogató* que s'assemblait et marchait la population, quand la révolte avait été décidée. Aussi, après la pacification, les Autrichiens, qui connaissaient bien cet instrument, mirent-ils tout en œuvre pour le faire disparaître. Ils brûlèrent tous ceux qui leur tombaient sous la main, et menacèrent les artistes populaires. Aujourd'hui personne ne sait jouer du *tárogató* , et il ne

reste en Transylvanie qu'un seul instrument ; encore le seigneur qui le possède a-t-il été le chercher en Moldavie.

Les mélodies hongroises, ou plutôt, pour me servir de l'expression consacrée, « les hongroises », se jouent par milliers dans le pays. Il n'est pas de village qui n'ait ses Bohémiens et son répertoire. Nul de ces musiciens errants ne peut dire à qui sont dues les mélodies qu'ils exécutent : ils les tiennent de leurs pères, et les jouent de mémoire. On a essayé d'en saisir quelques unes au vol. Il s'en vend à Pest et à Vienne. Mais on a eu soin de les convertir en valses ou de les arranger en variations brillantes. D'ailleurs, ces chants ne s'accommodent pas du piano et des salons. Il faut les entendre, répétés par les échos pour lesquels ils ont été faits, quand les événements dramatiques, dont chaque air est un éloquent souvenir, reviennent en mémoire. Il y a dans cette musique quelque chose de hardi, d'indompté et de sauvage ; elle veut le grand air et le soleil.

Et qui d'ailleurs sait la rendre avec autant de verve et de sentiment que l'artiste bohémien? Qui possède à un si haut degré l'intelligence de cette poésie originale? Aussi triomphe-t-il dès qu'il saisit son violon. Au bout de quelques mesures, un, deux, trois auditeurs, entraînés spontanément, se détachent du groupe, font sonner l'éperon, et exécutent cette danse expressive

qui s'allie si bien à la musique nationale. La danse hongroise se plie à toutes les mélodies, gaies ou tristes. Elle laisse l'homme libre de ses pas et de ses mouvements, elle ne l'astreint à aucune règle. C'est à lui de s'abandonner à sa verve et d'improviser les figures. Chez un peuple qui a reçu en partage la beauté des formes et la noblesse des gestes, on conçoit qu'une pareille danse ait un plein succès. Dans l'origine elle était exécutée sur les champs de bataille, autour des guerriers morts. De là vient que la femme peut à son gré y figurer ou se borner au rôle de spectatrice. De là vient encore que toute hongroise se compose nécessairement de deux parties : l'une, grave et mélancolique, dédiée à ceux qui ont succombé; l'autre, vive et entraînante, qui exalte les guerriers survivants.

L'originalité des hongroises est dans cette constante opposition, dans la rapide et brusque succession des sentiments. La mélancolie qu'elles expriment ne rappelle pas la tristesse harmonieuse des airs bohémiens : elle a je ne sais quoi de saccadé, d'impatient, qui fait pressentir les notes brûlantes qui suivent. Celles-ci respirent l'impétuosité, la fougue, et il leur faut le bruit de l'éperon, qui approche du cliquetis du sabre. Le caractère du Hongrois est peint dans cette musique et dans cette danse. La mélancolie rêveuse qui s'empare de lui quand il évoque certains souvenirs disparaîtra sous des paroles enthousiastes, s'il parle de sa patrie,

aussi rapidement que les phrases vives et animées, dans l'air national, succèdent aux tons graves et plaintifs. Puisse-t-il dans sa double mélodie trouver une prophétie heureuse! Si le passé est douloureux, l'avenir, brillant peut-être, l'avenir, qu'il appelle de ses vœux ardents, ne lui appartient-il pas?...

CHAPITRE XXIX.

Gőrgény Szent-Imre. — Château de Véts. — Eglise de Harina. — Bistritz. — Radna.

Je n'aurais pu choisir une époque plus favorable pour visiter la Transylvanie. Les souvenirs du passé sont encore vivants; le pays a conservé sa physionomie originale, mais on devine qu'il ne tardera pas à la perdre. Peu à peu chaque trait s'altérera jusqu'à ce que le tableau ne présente plus qu'une copie de nos contrées.

Le lecteur se souvient peut-être que les ouvriers de Cronstadt ont envahi les tours qui défendaient la ville, pour y exercer leur métier. En voyant les tisserands travailler dans un bastion criblé de boulets, vous avez devant vous le passé et l'avenir du pays. Mais attendez quelques années : les murailles gêneront cette industrie naissante, et on les abattra pour élever à la place une vaste fabrique anglaise.

Il est singulier que les premiers essais d'industrie aient été précisément tentés dans les lieux où se livraient autrefois les batailles. Ce n'est pas seulement à l'ombre

des tours de Cronstadt que les ouvriers se sont multipliés. Le même fait se reproduit à Gőrgény Szent-Imre. C'est avec surprise qu'on y trouve une manufacture de porcelaine et une fabrique de papiers, pour peu que l'on connaisse les scènes de guerre qui s'y sont passées.

Gőrgény Szent-Imre était au moyen âge le siége d'une libre baronnie. On se rappelle que cette institution féodale, qui donnait une indépendance complète à certains seigneurs, fut abolie dans l'année 1607. La date de la construction du château n'est pas connue; il est probable qu'il fut élevé pour couvrir le pays des incursions des Tatars, lorsque ces derniers venaient de la Moldavie. Entre les épisodes qui se rattachent à l'histoire du château il faut compter l'assassinat du malheureux prince Bartsay, qui y fut égorgé par les soldats de Kemény, bien qu'il eût déjà renoncé à la couronne. Il faut noter encore le siége que pendant l'insurrection rakotzienne, en 1708, un chef de partisans hongrois, nommé Jean Rátoni, soutint contre les Impériaux. Rátoni résistait bravement aux Autrichiens, quand il fut tué d'un coup de feu. Ses soldats découragés ne surent pas repousser les agresseurs. La forteresse se rendit et fut aussitôt détruite.

Dans cette guerre, comme dans les luttes contre les Turcs, l'ennemi s'attaquait aux châteaux, et les démolissait dès qu'ils tombaient entre ses mains : car ils appartenaient tous à la noblesse, qui avait tiré l'épée, et il

était plus prudent de les abattre que de s'affaiblir en y mettant garnison. Les Turcs agissaient de même. Comme ils ne paraissaient dans le pays que par intervalles, et qu'ils ne cherchaient pas à s'y installer, loin de se fortifier dans les places prises, comme font d'ordinaire les envahisseurs, ils les démantelaient pour ne les pas retrouver à la première invasion. On peut donc s'expliquer pourquoi il ne reste qu'un très petit nombre de vieux édifices en Hongrie, eu égard à la quantité de châteaux qui hérissaient le sol. Cependant, quoique les ruines soient rares, l'intérêt historique n'est pas diminué. Je ne sais même s'il n'en est pas accru. On aime sans doute à contempler les restes imposants d'un majestueux édifice, autour duquel on évoque de grands souvenirs; mais peut-être le sentiment de respect que l'on éprouve en face du passé prend-il plus de force quand, à la place du glorieux monument dont on vient de lire la description dans une vieille chronique, on trouve quelques pierres noircies que le laboureur vient heurter de sa charrue à chaque nouveau sillon.

Un des châteaux les plus remarquables qui subsistent encore est sans contredit celui de Véts. Sa position est magnifique, et du pied des murs on aperçoit le plus riant paysage. Il commande une belle vallée, où s'agitent les tiges dorées du maïs. Des montagnes pittoresques bornent au loin la vue; l'une d'elles doit à sa forme particulière le nom expressif de « siége de Dieu »,

Isten Széke. La Maros traverse dans toute sa longueur ce charmant tableau. De nombreux radeaux glissent rapidement entre les rives, tandis que les bateliers contemplent, la tête levée, les tours du château qui brillent au soleil. De blancs villages émaillent la vallée et le bas des montagnes. Il y a dans ce spectacle de la grandeur et de la vie.

L'édifice est évidemment de construction ancienne. Il est environné de fossés énormes. Quatre tours, dont l'une est moderne, flanquent le gros donjon. On n'y entre que par une porte basse, pratiquée sur le côté, où pendent encore les chaînes du pont-levis. La cour intérieure, d'assez grande dimension, est ceinte d'une galerie élevée. Le caractère du temps se retrouve surtout dans les caves, et dans une chapelle, qui est abandonnée. Une tour, dite « des Assassins », est garnie d'oubliettes. Les murs sont d'une solidité et d'une épaisseur singulières. On n'a pas encore cherché à rendre cette habitation comfortable ; en sorte que l'on rencontre, en parcourant le château, certains passages d'un accès difficile, des escaliers raides et étroits, et des corridors sombres, toutes choses que l'on regretterait de voir disparaître.

Le château de Véts porte un nom qui se retrouve souvent en Hongrie : Duna-Véts, Tissza-Béts, selon que ces localités sont situées près du Danube ou de la Tissza. Il est probable que cette dénomination avait le

sens de « forteresse » dans une des anciennes langues du pays, car il s'applique d'ordinaire aux places fortes. Les Hongrois, qui, en arrivant dans la Pannonie, adoptèrent, pour désigner les objets nouveaux, les noms usités par les habitants, appelèrent, comme eux, Béts la ville de Vienne. Les Turcs donnent à cette capitale le nom de Véts (1).

Un fait curieux jette de l'éclat sur le château de Véts. Au commencement du 16e siècle, un fameux jurisconsulte, Verbőtzi, rassemblant les édits des rois et les décrets des diètes depuis les premiers temps de la monarchie, réussit à présenter, sous le titre de *Decretum tripartitum juris consuetudinarii inclyti regni Hungariæ*, un ensemble de la législation du royaume, qui, aujourd'hui encore, est la base du droit hongrois. Ce fut, dit-on, à Véts qu'il composa la première partie de son recueil. Ce souvenir de l'ancienne splendeur de la Hongrie n'est pas la seule gloire de Véts. Le château eut besoin de réparation en 1537, suivant l'inscription latine qui se lit au dessus de la porte, ce qui fait supposer qu'il avait souffert des Turcs. Une autre inscription, de 1555, placée dans l'intérieur, porte le nom de François Kendi, vayvode de Transylvanie. On voit aussi, gravé en grosses lettres sur un des murs de la cour, le mot du

(1) Prononcez *Bétch, Vétch.*

poëte *Fata viam inveniunt*... Cette devise était-elle celle du vayvode ?

La date que fit graver Kendi précède de trois ans celle de sa mort. Il fut tué en 1558. Le château de Véts appartint ensuite à Sigismond Báthori, qui y fit garder son trésor. Le vayvode Michel s'en empara dans l'année 1599, et deux ans après il tombait au pouvoir de Basta. Enfin les seigneurs de Véts prirent part à toutes les luttes qui ensanglantèrent le pays, et les cicatrices du château montrent quelle était alors son importance. C'est aujourd'hui un noble débris des temps héroïques ; ses tours silencieuses se dressent encore au dessus du fleuve ; mais le donjon menaçant est devenu une habitation hospitalière.

On raconte que des ouvriers, creusant un jour dans les fossés, découvrirent une quantité de fusils énormes et d'armes étranges. On se dit encore dans le village que sur un point de la muraille on voyait autrefois représentée une main ouverte, et qu'un homme, ayant eu l'idée d'ouvrir le mur, y trouva un trésor, avec lequel il s'enfuit. Bien des contes sans doute ont été inspirés aux romanciers de l'endroit ; mais la réalité surpasse peut-être leurs fictions. Il est possible, en effet, comme plusieurs écrivains l'ont prétendu, que les Romains aient établi à Véts un de ces nombreux postes militaires dont ils garnirent la Dacie. On peut du moins assurer

qu'une voie romaine y conduisait, car aujourd'hui encore on en distingue parfaitement les restes.

Véts est situé près du territoire que les Saxons possèdent au nord de la Transylvanie. On retrouve là, comme au midi, ces riches villages aux maisons blanches, avec des fleurs sculptées en guirlandes et des versets de l'Ecriture gravés au dessus des portes. Les femmes marchent de l'air affairé des fourmis, la tête couverte d'un mouchoir blanc qui tombe sur le dos, vêtues d'une veste noire, d'un jupon noir, et chaussées de bottes noires. Ce sombre costume indique des femmes laborieuses, et il contraste avec l'habillement brodé, les ceintures et les bottes rouges des Valaques. Celles-ci sont heureuses de vivre au soleil; elles se parent d'objets éclatants, rient, chantent, et n'en sont pas moins d'une étonnante activité. Ceci soit dit sans mécontenter les sérieuses Allemandes.

J'ai commencé par rendre justice entière aux Saxons, par dire que leurs maisons sont grandes, bien bâties, bien peintes. Ceux qui ne cherchent pas autre chose seront contents d'eux. Pour moi, je parcourais les rues dans toute leur longueur, en admirant comme il convenait; mais je ne m'y arrêtais pas toujours avec plaisir. Les villages hongrois et les hameaux valaques, quelque pauvres qu'ils soient, ont quelque chose par quoi ils attirent : c'est la bienveillance et l'hospitalité des habitants. Ces vertus me semblent devoir être le patrimoine

du laboureur, comme le courage celui du soldat; et en dépit du bien-être, du *comfort*, et d'une foule de choses qu'on honore aujourd'hui, je me sens peu de goût pour le paysan laborieux et riche, il est vrai, mais dont le gain est la seule préoccupation, et qui n'étend pas sa bienveillance au delà de l'enclos de son jardin. On accuse les Valaques d'une foule de vices; mais ces hommes, dont on condamne la paresse et la pauvreté qui en est la suite, partageront leur pain de maïs avec l'inconnu qui frappera à leur porte, et ils iront, à deux lieues de leur chaumière, placer à l'ombre un vase empli d'eau pour le voyageur qui peut passer.

En traversant un village de cette contrée, Harina, on remarque sur une hauteur une petite église surmontée de deux tours carrées. Malgré les mauvais clochers de bois qui la déparent et la couleur blanche dont elle est affublée, elle offre encore de l'intérêt. L'architecture de ce petit édifice est singulière; c'est un bizarre mélange de gothique et de byzantin. Des arcades moresques et une niche sculptée donnent du caractère à cette église, qui est délabrée. Au centre le sol est creusé, comme s'il s'y trouvait des sépultures. Le portail, qui était d'albâtre, a été détaché et vendu. Le voisinage du cimetière va bien à cette ruine; quelques pierres tumulaires se voient çà et là, mais d'ordinaire les tombes ne sont indiquées que par des monticules de terre usés par le pied des passants.

J'ignore si quelque souvenir historique se rattache à la petite église d'Harina. J'en ai parlé seulement pour constater de nouveau ce fait, que tous les monuments de quelque antiquité qui subsistent en Transylvanie ont le même caractère, que l'art était tout à la fois byzantin et gothique. Après le 15e siècle le byzantin disparaît, et on voit naître un style lourd qui a bien quelques réminiscences gothiques, mais qui s'éloigne fort du moyen âge. C'est ce qu'on peut remarquer dans les villes saxonnes, qui contiennent toujours quelques monuments de diverses époques. Pour les Hongrois, ils ne paraissent pas avoir construit beaucoup, après l'avénement des princes d'Autriche.

La ville la plus importante que les Saxons possèdent au nord est Bistritz (1). Elle fut bâtie dans les premières années du 13e siècle, et tire son nom, d'après la légende, du martyr hongrois Beszter, qui y fut tué sous les premiers rois de Hongrie, quand les Magyars, abandonnant le christianisme, qu'ils avaient récemment embrassé, revinrent pour un moment aux croyances de leurs pères. La ville est dans une situation agréable. Une belle promenade se développe autour des murs, côtoyée par de beaux jardins, ce qui est, en été, d'un effet charmant. Au dessus s'élève une montagne que recouvre une forêt. Bistritz rappelle tout à fait les bonnes

(1) En hongrois Besztertze.

villes d'Allemagne. Elle a de vieilles maisons, qui lui donnent un air respectable. Une église du 16e siècle, assez mal réparée, est le principal monument ; le mur d'enceinte qui la fortifiait subsiste encore. Des bâtiments en arcade font le tour de la place où est située l'église : ils servaient autrefois de couvents. Il y aurait encore à voir une petite église des frères mineurs, d'une date plus ancienne que la précédente. Mais à l'époque de la réforme elle fut abymée, et Charles VI, au 18e siècle, la restaura comme on savait alors restaurer.

Bistritz était entourée d'une triple muraille. On passe encore sous des portes fortifiées. La promenade s'est formée sur le second mur, ce qui peut donner une idée de sa largeur. J'ai traversé la ville quelques jours après un terrible incendie. Une grande partie des maisons avaient été consumées : les toits, formés de bardeaux, avaient tous pris feu, et on n'apercevait qu'une forêt de cheminées noires qui se dressaient sur les murs. La maison de ville, que l'incendie n'avait pas épargnée, montrait encore sa façade décorée au temps de la renaissance. Quelques riches bourgeois commençaient déjà à reconstruire leurs habitations. Mais une quantité de maisons, abandonnées par les citadins, étaient à l'état de ruines. J'en remarquai une dont la porte était surmontée d'une inscription en bonne vieille écritude allemande, que je n'aurais pu trouver dans certains villages saxons. Il y était dit que celui qui visi-

tait la maison était le bienvenu. Les traces du feu, qui l'avait récemment visitée, donnait à cette inscription un sens mélancolique.

Il serait trop long d'énumérer les siéges que Bistritz eut à soutenir. Sa position même l'exposait aux plus grands dangers, car elle est placée près de la frontière. Les Tatars et les Moldaves, en ouvrant la campagne, la trouvaient sous leurs pas. Comme toutes les villes saxonnes, Bistritz a perdu de son importance. Sa population est d'environ 7,000 habitants. Toutefois il y règne cet air d'aisance qu'on remarque dans les cités allemandes. Il m'a semblé que les Saxons de ce district portaient plus consciencieusement leur costume national. Les jeunes filles avaient toutes le shako de velours noir, orné de trois longs rubans qui tombaient jnsqu'à terre. Quant aux bourgeoises d'un âge mur, avec l'inévitable robe de couleur foncée, elles ont une coîffe de soie noire hérissée de dentelles. Les hommes portent les pantalons hongrois, de hautes bottes, un surtout noir fendu sur les côtés, et un large chapeau de feutre.

La contrée qui avoisine Bistritz est fort belle, et plus on s'avance vers le nord, plus le pays devient magnifique. La nature est à la fois sauvage et grandiose : les forêts se multiplient, les vallées ont un caractère plus sévère, les montagnes s'élèvent à une plus grande hauteur; on suit une route qui passe sur leur crête même.

A mesure qu'on les gravit, la vue prend une étendue immense ; enfin l'œil n'aperçoit plus qu'un vaste océan de montagnes, dont les vagues immobiles se perdent dans les cieux. Il y eut surtout un moment où ce spectacle surpassa tout ce que j'avais encore vu. A l'horizon, vers le couchant, les monts s'empourpraient aux derniers rayons du soleil, tandis qu'à l'autre extrémité tombait une neige épaisse, sous laquelle s'argentaient les sombres forêts de sapins. On a peine à comprendre que quelques jours suffisent pour vous transporter de là dans la vallée de Hátzeg, et dans ces lieux charmants où on retrouve les délices de la nature méridionale.

Ce chemin dure plusieurs heures. Après avoir traversé quelques hameaux, on arrive à un gros village pittoresquement élevé entre les montagnes, et qui est célèbre dans le pays à plus d'un titre. On le nomme Radna. Les torrents qui bondissent sur la route ont une écume grisâtre, ce qui accuse le voisinage des mines. Il s'y trouve en effet du plomb. L'exploitation n'est pas aujourd'hui considérable, et le produit, comparativement à celui des autres mines de Transylvanie, est presque nul. Le plomb se trouve mêlé à une telle quantité de corps étrangers, que dans un quintal de matière première il entre à peine quelques kilogrammes de métal. C'est par des lavages successifs qu'on procède à l'extraction du plomb. Le minerai est broyé et placé sur des

tables inclinées. L'eau passe en emportant les corps plus légers, et dépose une poudre, que l'on mêle avec une quantité égale de charbon. On y met le feu, et le métal, venant en fusion, est recueilli dans des moules demi-sphériques. La quantité d'or et d'argent mêlée au plomb est si peu considérable, qu'on ne songe pas même à l'en extraire. Environ 100,000 kilogrammes de plomb sont tirés des mines de Radna; sept cents personnes sont employées aux travaux.

Il est à croire que des mines de fer étaient jadis exploitées dans ces montagnes, à en juger par les monceaux de scories qui bordent la route entre Radna et Majer. On a prétendu à tort que les Romains en tiraient parti. Il est plus probable que des travaux furent entrepris au moyen âge par les colons allemands qui occupaient Radna. En effet, s'il faut en croire la tradition, Radna, appelé d'abord Rothnau, fut jadis une ville importante. Elle florissait dans les premiers siècles de la monarchie, et fut détruite dans une des grandes invasions tatares qui désolèrent la Hongrie. Le chroniqueur italien Roggeri raconte qu'un chef tartar nommé Cadan, attiré par les richesses de Ratna, traversa pendant trois jours et trois nuits d'horribles forêts, dans le dessein de piller la ville. L'attitude des habitants, qui furent prévenus de sa marche, l'arrêta tout à coup, et il fit retraite. A peine était-il hors de vue, que les Allemands célébrèrent leur triomphe par de copieuses libations,

« comme le comporte, dit le chroniqueur, l'ardeur germanique ». Cadan, qui s'était arrêté non loin de la ville, attendait le moment où ils seraient hors d'état de résister. Il revint en toute hâte, et fit main basse sur les habitanits. Il sauva cependant six cents des meilleurs soldats allemands avec leur chef Aritscald, les força de se réunir à son armée, et regagna sa forêt.

Ce qui confirme le récit du chroniqueur, c'est une ruine qui se voit au milieu de Radna. On reconnaît sans peine une église dans le reste de l'édifice, qui est orné çà et là d'ogives. Dans les caveaux, qui sont béants, on voit une quantité d'ossements humains. La population actuelle de Radna ne remplirait pas l'antique église. Il est évident qu'elle était autrefois plus considérable. Au reste, pour retrouver ici les souvenirs des Tatars, il n'est pas nécessaire de remonter au 13e siècle. Pour peu qu'on s'approche encore de la frontière, on rencontre une longue terrasse qui joint deux montagnes, et qu'on appelle rempart tatar, *tatár Sántz*, parce que dans un moment désespéré les Tatars, dit-on, l'élevèrent en une nuit. Si l'on fait encore quelques pas, on arrive en face de la dernière montagne de Transylvanie, car le versant opposé tient à la Bucovine. On peut remarquer dans toute la longueur de cette montagne un sentier périlleux, qu'on prendrait pour le lit d'un torrent. C'est par là que les Tatars arrivaient. En face de ce chemin à pic, creusé par les pieds des chevaux, on

se figure ce que devait être une descente de Tatars. On croit les voir contempler, avec des cris d'une joie féroce, la riche proie qui leur est offerte, se précipiter comme une avalanche et se disperser au galop dans les vallées et les plaines, en marquant leur passage par des traces de fumée. Combien de fois, à l'appel du Grand-Seigneur, couvrirent-ils tumultueusement ces montagnes ! Parcourant pour ainsi dire d'un seul élan toute la Transylvanie, ils ne s'arrêtaient que sous les murs d'Hermannstadt. Combien aussi y trouvèrent leur tombeau ! La dernière invasion qu'ils tentèrent en 1717 fut pour eux désastreuse. Comme ils faisaient retraite par le comitat hongroïs de Maramoros, les montagnards les attendirent dans les défilés et les massacrèrent tous. Aujourd'hui encore les habitants de ce comitat jouissent des priviléges que cette victoire valut à leurs pères.

Il fallait vraiment un certain effort d'imagination pour me représenter les scènes tragiques d'autrefois, car rien n'était plus pastoral que le tableau que j'avais alors sous les yeux. De belles vaches broutaient paisiblement au flanc des montagnes. Des cavaliers valaques, nonchalamment assis sur leurs montures, transportaient de petits tonneaux de lait en chantonnant. Il n'y avait pas jusqu'aux petits enfants qui n'eussent un air de bonne humeur, en suivant de loin leurs mères, qui marchaient et filaient. Des paysans du régiment-frontière, demi-laboureurs et demi-soldats, portaient

sur une épaule un fusil en bandouillère, et sur l'autre un sac de grains. Je pus examiner à mon aise l'élégant costume des Valaques de Radna. Un mouchoir rouge ou blanc est roulé sur un seul côté de la tête, et laisse à découvert une natte de cheveux noirs. Leur chemise, richement brodée, n'est pas comme d'ordinaire attachée au cou, mais s'ouvre en manière de châle. Elles relèvent avec une certaine coquetterie le tablier à raies de couleur, et portent de plus une courte pelisse de peau bleue ornée de fleurs brodées.

Une colline qui domine Radna produit, dit-on, des grenats en abondance. Une grotte voisine, formée dans une montagne appelée Gyalupopi, donne du borax, selon quelques minéralogistes. On prétend qu'autrefois les Romains retiraient de l'or des montagnes de Radna. Quoi qu'il en soit, ce village serait assez bien partagé lors même qu'il n'aurait d'autres richesses que ses eaux minérales. Ces eaux sont de plusieurs sortes. Il y a surtout une source ferrugineuse qui a beaucoup de force : les Valaques appellent Vallée du vin, *Valea vinului*, le lieu où elle est située.

S'il est vrai que l'exercice et le plaisir doivent produire en grande partie l'effet qu'on est convenu d'attribuer aux eaux minérales, il faut avouer qu'il n'est pas de bains plus salutaires que ceux de Radna, car nulle part on ne se trouve dans de meilleures conditions. De quelque côté que l'on se dirige, les plus beaux sites

s'offrent aux promeneurs. Que l'on parcoure de nouveau la route par laquelle on arrive ou que l'on s'engage plus avant dans les montagnes, on découvre le pays le plus accidenté, le plus pittoresque, qu'il soit possible de voir. La Vallée du vin est fort belle. Une autre vallée formée par le cours de la Szamos, qui en cet endroit roule de l'or, n'est pas moins admirable. Elle commence plusieurs heures avant Radna. En se dirigeant vers les mines, on marche dans un chemin raide que longe un torrent aux eaux foncées. Un moment ce chemin est étranglé entre deux hautes roches ombragées de sapins, au pied desquelles l'eau tombe en bouillonnant. Ce lieu sauvage est appelé le Pont-du-Diable, et l'odeur du soufre, qui vous frappe subitement, doit convaincre les montagnards, qui oublient le voisinage des mines, qu'on n'a pas donné à ce passage un nom si terrible sans d'excellentes raisons.

La saison des bains est fort gaie, d'autant plus que tout s'y passe de la façon la plus inattendue. Si vous aimez les surprises, vous avez lieu d'être fort satisfait, pour peu que vous apportiez à Radna des souvenirs de Bade. Une galerie de bois circulaire protége les buveurs qui vont puiser à la source principale. Cette galerie forme tout le luxe de l'endroit. Les autres sources, et il y en a beaucoup, dont quelques-unes sont assez éloignées, n'ont aucun abri. Tandis que vous buvez, vous êtes exposé à recevoir une de ces pluies comme il en

tombe dans les montagnes : c'est double bénéfice. Il faut dire cependant que les bains sont passablement organisés. En revanche rien n'est plus curieux que les logements. Radna manque d'auberges, comme tous les villages transylvains. On doit donc s'installer dans les chaumières basses des paysans, qui pendant ce temps vont se nicher Dieu sait où. La première famille qui arrive s'empare de la maison du pope, c'est-à-dire de la plus grande. Celles qui suivent, s'imaginant qu'elles devancent toutes les autres, s'arrêtent à leur tour devant cette porte enviée; mais un coussin, un tapis, le premier objet qu'on aperçoit, indique assez que la bienheureuse maison est occupée. On bat en retraite, on regarde de côté et d'autre la chaumière qui a le plus d'apparence, on hésite long-temps, enfin l'on fait son choix. Quelquefois les paysans possèdent quelques escabeaux. D'ordinaire on improvise des sofas en couvrant de châles et de tapis les coffres peints des Valaques. Il va sans dire que tout cela se fait le plus joyeusement du monde et pour le plus grand bonheur des montagnards, qui y trouvent leur profit. Lorsque chacun a arrangé sa tente, les visites commencent, puis les dîners, les concerts. La meilleure bande de Gitanes arrive. On se donne des bals, on entend les valses nouvelles, et on cause des modes et des chambres françaises dans ces chaumières, qui, peu de jours avant, abritaient ces Valaques aux longs cheveux que vous savez.

A la fin d'août, Radna reprend sa physionomie habituelle. Chaque jour voit partir une calèche suivie de l'indispensable fourgon, car on ne peut séjourner aux eaux qu'à la condition de se munir des choses les plus nécessaires. Pour moi, qui voyageais avec le moins de bagage possible, j'aurais été pris au dépourvu et me serais trouvé fort embarrassé si le capitaine Hatfaludi, commandant le détachement du régiment-frontière, ne m'eût accueilli en véritable Hongrois.

CHAPITRE XXX.

Régiments-frontières.

J'ai parlé plusieurs fois des régiments-frontières. Il faut dire quels sont les corps spéciaux qui portent ce nom, faire connaître le but dans lequel ils ont été créés et expliquer leur organisation.

On sait que les Romains avaient établi au nord de leur empire une grande ligne de colons militaires destinés à arrêter les Barbares qui menaçaient la frontière. Ces colons cultivaient le sol qu'ils étaient chargés de défendre. Les empereurs avaient donc, en face de l'ennemi, une armée aguerrie dont la subsistance était assurée. Des circonstances analogues amenèrent les rois de Hongrie à imiter ces établissements romains. La population des frontières fut armée, organisée, et reçut pour mission de protéger le pays contre les attaques des Ottomans. Les paysans enrégimentés ne se contentaient pas de repousser la cavalerie turque; ils passaient le Danube, enlevaient les troupeaux des ennemis, et massacraient les corps isolés. Il en résulta une guerre d'escarmouche, qui entretint dans la population l'esprit militaire; les prouesses des braves étaient exaltées;

et on raconte encore, sur les bords du Danube, des actions, vraies ou supposées, qui se seraient accomplies dans ces temps reculés.

Voici, par exemple, un fait qu'on dirait emprunté aux contes de chevalerie, et qui a été rapporté à un voyageur il y a peu d'années. Un neveu de Jean Hunyade, à la tête d'un détachement hongrois, traverse un jour le fleuve dans le dessein d'attaquer les Turcs, qu'il aperçoit sur la rive opposée. Le combat s'engage, et, dans la mêlée, le commandant hongrois fend le casque et la tête du chef ennemi. Les Ottomans découragés prennent la fuite. Le vainqueur paraît devant Jean Hunyade, conduisant par la bride le cheval turc dont il s'était emparé, et raconte sa victoire. « Tu es mon indigne neveu, répond Hunyade mécontent : tu as fendu ce mécréant jusqu'au cou, tu l'aurais dû fendre jusqu'à la ceinture. »

Après la chute de la monarchie hongroise, en 1526, la noblesse entretint à ses frais les corps des frontières, Les comtes Zrinyi, dont les domaines s'étendaient en face des possessions turques, avaient sous leurs ordres plusieurs régiments de hussards. Au besoin, les magnats s'en servaient dans leurs révoltes contre l'Autriche. Les soldats hongrois s'étaient tellement façonnés aux habitudes des Ottomans, qu'ils rapportaient régulièrement toutes les têtes des ennemis tués. Le second Nicolas Zrinyi eut beaucoup de peine à leur faire

abandonner cette coutume barbare. Malgré les services efficaces qu'ils rendaient, ces régiments étaient mal vus à Vienne, et non sans raison. Aussi ne chercha-t-on pas à les réorganiser quand la noblesse hongroise perdit son pouvoir et son indépendance.

Lorsque Marie-Thérèse vit assurée à sa famille la possession de la couronne de Hongrie, et quand les anciennes limites du royaume furent reconquises sur les Turcs, on songea à reconstituer de nouveau, et d'une manière plus régulière, cette barrière vivante. De la Pologne à l'Adriatique, on classa toute la population des frontières par compagnies, bataillons et régiments. On distribua aux paysans un sol qu'ils ne pouvaient plus quitter, et on leur permit de le cultiver sous la condition d'y mourir, eux et leurs enfants.

Cette opération ne fut pas difficile à effectuer dans les provinces récemment enlevées aux Turcs, lesquelles manquaient d'habitants. Il suffit d'y transporter des colons. Mais partout ailleurs on rencontra une vive résistance de la part des paysans. Ils avaient autrefois consenti à passer leur vie à cheval pour protéger les frontières. Mais il y avait loin de ce service militaire, qui convenait à leurs goûts, aux nouvelles conditions qui leur étaient imposées. Ils prévoyaient qu'à la première guerre européenne ils recevraient l'ordre de quitter leurs champs pour aller se battre en Allemagne : prévision qui s'est accomplie. D'ailleurs il leur répugnait

d'être menés par des officiers allemands, et de devenir, avec l'aide de la schlague autrichienne, les propres soldats de l'empereur.

En Transylvanie on créa six régiments-frontières: trois, dont deux d'infanterie et un de dragons, devaient être fournis par les Valaques. Les trois autres, dont un de hussards et deux d'infanterie, devaient être composés de Sicules. Parmi les Valaques, des villages entiers émigrèrent pour éviter la loi nouvelle. Ceux qui ne voulurent ni s'y soumettre ni quitter le pays furent chassés de leurs maisons, et remplacés par des hommes amenés de loin. La résistance fut grande, surtout chez les Sicules. Depuis les premiers rois de Hongrie, les Sicules gardaient les frontières de la Transylvanie. C'était en échange de ce service militaire qu'ils avaient reçu leurs priviléges. Un contrat véritablement synallagmatique liait donc le souverain et la *nation*. Leur étonnement fut grand quand ils apprirent que le roi leur demandait toujours l'impôt du sang, mais voulait les soumettre à un véritable servage, car le service des frontières militaires n'est pas autre chose. La loi nouvelle les attachait à la glèbe, leur prescrivait un nouveau mode de justice, et introduisait des étrangers dans le pays. C'était renverser la constitution. Si on connaît le caractère des Hongrois, leur respect pour la justice, si on se rappelle que tous les Sicules sont considérés comme nobles, c'est-à-dire qu'ils sont libres, on ne

s'étonnera pas qu'ils se soient opposés aux vues des conseillers de Vienne. Ils savaient qu'on leur demandait une chose injuste; ils refusèrent de se laisser enrégimenter.

On employa pour les réduire un moyen atroce, et qui a acquis pour toujours au gouvernement autrichien la haine des Sicules. Ils avaient adressé leurs plaintes à l'impératrice. «.... La nation sicule fut convoquée à Madéfalva pour entendre la réponse décisive. Plusieurs milliers d'hommes accoururent. Des vieillards, des femmes, des enfants, les accompagnèrent pour apprendre leur sort. C'était en hiver; le petit village pouvait à peine les contenir, ils se réfugièrent durant la nuit dans les maisons, les écuries, les granges. Après avoir passé une longue nuit d'hiver dans l'anxiété et dans l'attente de ce jour qui devait décider d'eux, avant que la pâle clarté du jour pût encore paraître, le bruit des armes à feu, le tonnerre du canon, se font entendre. Au lieu de la douce lueur de l'étoile du matin, des éclairs meurtriers déchirent les tenèbres de cette nuit glacée. Les malheureux, réveillés de leur sommeil, se précipitent la tête perdue. Les boulets tombent au milieu de la foule, et écrasent dans leur fuite ceux qui cherchent à s'échapper... Des coups de fusil, une grêle de plomb, reçoivent ceux qui atteignent les issues du village... Des masses effrayées se jettent sur la glace à peine formée de l'Aluta, et disparaissent aussitôt, ense-

velies sous les débris de la surface perfide... Mais le grand but est atteint : l'obstination est vaincue, et ceux qui ont échappé à la mort acceptent les armes (1)... »

Cette exécution sanglante, plus horrible que les mitraillades de Lyon, eut lieu en 1764. Quelques années après, quand les régiments sicules quittèrent le pays pour marcher contre les troupes de la république française, ils se révoltèrent, alléguant qu'ils étaient tenus de défendre la frontière hongroise, mais non d'épouser les querelles de l'empereur d'Autriche. Ces régiments furent décimés, et deux collines qui subsistent encore indiquent la place où reposent les victimes.

On ne peut nier qu'au point de vue autrichien les régiments-frontières ne soient une excellente institution. Les hommes spéciaux s'accordent à la trouver merveilleuse sous le rapport militaire. En un instant 80,000 hommes, qui pendant la paix coûtent peu de chose, peuvent être sur pied et agir, tandis qu'une réserve appuiera leur derrière. Rien n'est mieux combiné ni plus économique. Notez bien que cette armée se recrute elle-même. Les soldats sont répartis dans dix-sept régiments. Douze d'entre eux, composés de fantassins, stationnent aux frontières de la Hongrie. Cinq autres sont postés en Transylvanie. Les dragons valaques ont été

(1) *Des Préjugés*, par le baron Nicolas Wesselényi, 1831 (en hongrois).

incorporés dans l'infanterie, ou dans les hussards sicules, qui forment le seul corps de cavalerie qu'on ait conservé.

Ces cinq régiments, distribués sur la frontière de la Transylvanie, depuis la Porte de fer jusqu'à la Bucovine, occupent quatre cent trente-six bourgs ou villages. Les officiers, investis de l'autorité militaire, sont soumis d'ailleurs à la juridiction du comitat; mais leurs tentatives d'indépendance et leurs empiétements ont souvent provoqué les plaintes de la diète. Ils reçoivent un traitement en argent, mais ne possèdent pas la moindre partie du sol affecté au régiment. J'ai parlé ailleurs de l'école fondée à Kezdi Vásárhely pour les Sicules. Une école existe encore à Nászod, près de Radna, où sont élevés cinquante fils de soldats valaques. Ils peuvent en sortir avec l'espoir de monter en grade, puisqu'on leur apprend l'allemand: s'ils savent cette langue, ils ont rempli la plus importante des conditions.

Le gouvernement fournit les armes; mais les hussards doivent se procurer leurs chevaux. Lorsqu'ils entrent en ligne et font campagne, les régiments-frontières ont la solde des corps autrichiens. En temps de paix, le produit de leur travail doit suffire aux soldats. Ils ont de plus quelques kreutzers par jour quand ils sont « de cordon », c'est-à-dire de garde sur la dernière limite du territoire. Le colon des régiments-frontières possède en

toute propriété ses bestiaux ; mais il n'a que l'usufruit du sol ; il paie un impôt en travail, c'est-à-dire qu'il est employé aux travaux des routes et à l'entretien des maisons et des corps-de-garde. Il se marie avec l'autorisation de ses supérieurs, et ses fils sont forcément enrôlés. Quant aux filles, elles héritent du champ paternel, sous la condition d'épouser un soldat.

Lorsque, après la paix de Vienne, les comitats voisins de l'Adriatique furent réunis à l'empire français, six régiments-frontières prirent rang dans notre armée. Napoléon se garda bien de changer l'organisation de ces troupes, ce qui prouve qu'elle est excellente. Il avait suivi le conseil du duc de Raguse, gouverneur des provinces illyriennes, qui en avait reconnu tout le mérite. Dans son voyage en Hongrie, le maréchal a rencontré, à Karánsebes, le régiment-frontière Illyrie-Valaque, et il a donné d'intéressants détails sur les colonies militaires, qu'il appréciait depuis long-temps. Je sais quelle valeur ont les jugements de M. le duc de Raguse ; cependant, après tout ce que j'ai vu et entendu, je persiste à croire qu'il a présenté ces établissements sous un jour trop favorable. Que la machine de guerre soit puissante, que le mécanisme en soit d'une admirable simplicité, c'est ce qui n'est pas contestable ; mais là doivent se borner les éloges. Il n'y a pas lieu de parler du *bien-être*, de la *prospérité*, de la *satisfaction* des paysans soumis au régime militaire.

Quand on parcourt les districts des frontières, on voit de beaux ponts et de magnifiques chaussées. Cela rappelle l'Allemagne ; on se croit dans un pays plus civilisé. Mais le colon fait ces routes comme il fait l'exercice, par ordonnance : ce n'est donc pas là un résultat du progrès de la population. Et comme il consomme lui-même ses produits, il ne profite pas de cet avantage. Livré à lui-même, le soldat valaque ne se montre nullement supérieur aux paysans des comitats voisins. Il n'est pas meilleur laboureur ; il n'est ni moins paresseux, ni moins superstitieux ; il se doute si peu de sa prospérité, qu'il envie constamment le sort des autres paysans. Et pourquoi ne reconnaîtrait-il pas que son état est au contraire digne d'envie, s'il l'était en effet ? J'ai vu à Nászod quelques jeunes garçons, fils de paysans, qui recevaient une instruction passable et mourront officiers. Mais le sort de la masse s'améliore-t-il parce que quelques individus sont favorisés ?

Dans toute la Hongrie on trouve des laboureurs et des cavaliers vêtus de toile. Il y a d'honnêtes gens qui les plaignent de porter ce costume, venu de l'Orient, qui sied bien à une race méridionale, dans un pays où les étés sont brûlants. Parce que les villageois, en Bavière et en Autriche, ont des habits de drap très gras, on croit que là où manque cet ornement il y a misère. Un voyageur allemand s'est félicité de rencontrer, aux frontières, des paysans habillés avec de laine. « Ce ne

sont plus des chiffons », dit-il. Je ne vois pas quel progrès fait un homme qui endosse un vêtement plus laid que celui de son voisin, surtout quand c'est un uniforme qu'il est forcé de porter.

Supprimez les belles routes sur lesquelles on se promène et le costume européen des habitants que l'on rencontre, le voyageur ne se doutera pas qu'il arrive dans les districts militaires. Il serait fort embarrassé de montrer la ligne de démarcation qui sépare les colonies des comitats, s'il ne pouvait consulter que la prospérité des paysans.

Il est hors de doute que les soldats des frontières militaires sont loin d'être satisfaits. Les colonels ont toujours des réponses toutes prêtes pour la plus grande gloire du souverain. Mais le premier soldat venu qui n'aura pas peur du caporal, ou un officier de bonne foi, vous convaincront que les plaintes ne sont pas sans fondement. Telle institution paraît admirable quand on l'étudie théoriquement ; il faut ensuite retourner la médaille et voir si les choses ne changent pas dans la pratique. Ainsi, à en juger par les réglements, la justice est ou doit être rendue avec impartialité et sans frais ; vous en concluez que le paysan des frontières sera nécessairement fort content. Ecoutez-le : il vous dira que ses moindres délits, ceux de sa femme, de ses filles, sont punis avec la rigueur du code militaire. Ainsi encore, la loi dit que de nouveaux champs sont distribués à la

famille quand elle s'accroît, et que chaque fils de soldat reçoit pour sa part une certaine étendue de terrain. Cependant il s'en faut que le règlement soit toujours suivi. On m'a montré des familles composées d'un père et de plusieurs fils, tous soldats, qui attendent depuis long-temps qu'on leur livre les arpents devenus nécessaires. Tous doivent tirer leur subsistance du champ qui, dans l'origine, ne fut donné qu'à un seul. Croit-on que, dans les mauvaises années, ceux-là ne souffrent pas de la faim?

Je ne veux pas entrer dans plus de détails. Pour expliquer le mécontentement des colons, ne suffit-il pas de dire qu'ils sont forcés, bon gré mal gré, de porter le mousquet? Les Valaques sont peu belliqueux; ce qui ne veut pas dire qu'ils soient sans valeur, car ils ont fait leurs preuves à Aspern et à Wagram. Toutefois c'est à leur grand regret qu'ils sont enrégimentés. Pour les Sicules, ils naissent soldats, comme tous les Hongrois. Le service militaire ne devrait pas leur peser ; mais ils sont soumis à la discipline allemande, et on leur donne souvent des officiers autrichiens : cela suffit pour les dégoûter. D'ailleurs chaque paysan magyar sait parler de ses droits et de ses priviléges, et peut au besoin citer les lois. Il n'est donc pas un soldat sicule qui ne sache que pour quatre principales raisons il doit être mécontent de l'établissement des colonies militaires : parce que cette institution a été introduite sans le con-

sentement de la *nation* ; parce que les Sicules ont perdu le droit de choisir leurs officiers, droit dont ils jouissaient quand ils gardaient librement les frontières ; parce qu'on les emmène en Allemagne, quand, d'après leurs constitutions, ils ne sont tenus qu'à défendre leur propre sol ; parce qu'enfin, en les attachant au sol, on les a réduits à l'état de serfs, bien qu'ils soient hommes libres.

Il est donc inexact de dire que les soldats des frontières prospèrent et sont heureux. Bien plus, si on connaît l'état moral de la H ongrie et la législation des colonies militaires, on devra reconnaître que ces établissements ne renferment aucun germe d'amélioration pour le sort à venir des paysans. Une population vagabonde, à demi sauvage, qui aurait besoin d'être façonnée au travail, retirerait de grands avantages du régime militaire auquel sont soumises les frontières de la Hongrie. Elle atteindrait forcément un certain développement, car elle serait contrainte de se fixer, de cultiver la terre ; elle acquerrait les idées d'ordre et de travail qui lui manquent. Ce serait, en un mot, l'éducation par le servage, car le soldat est attaché au sol : il appartient au roi comme le serf appartient au maître.

Mais les mesures qui eussent été salutaires à une peuplade dans l'enfance, est-il bon de les appliquer aux paysans de la Hongrie ?

Vingt-six années après l'établissement du servage

militaire, la Diète décrétait l'affranchissement définitif des paysans. Elle cédait à un besoin du temps. L'éducation que peut donner le servage était acquise au peuple. Il devait être émancipé, il le fut. Peut-on dire que le maintien de ce régime, qui heureusement n'était plus nécessaire, fut un bienfait pour la population des frontières? Peut-on assurer qu'il aidera à son développement, quand au contraire il l'arrête en lui prescrivant des bornes infranchissables? Tandis que les autres paysans font des progrès lents, il est vrai, mais incontestables, ceux des frontières restent nécessairement dans une immobilité absolue; et en cela rien ne doit étonner. En établissant les colonies militaires, on a eu en vue de faire des soldats, rien de plus. Le but atteint, on a été satisfait.

On peut se convaincre, sans réfléchir beaucoup, que l'organisation même des régiments-frontières suscite au colon des obstacles insurmontables. Il est constamment arrêté par l'immutabilité de la discipline militaire, qui régit le cultivateur aussi bien que le soldat. Les paysans des comitats possèdent ou posséderont bientôt la terre qu'ils ont reçue autrefois comme vassaux. La propriété, dans leurs mains, subit toutes les modifications possibles, et peut ainsi devenir un moyen de développement. Mais le colon militaire est placé dans une condition plus défavorable. On lui livre un champ dont les limites sont fixées à jamais, et il ne doit songer qu'à en tirer

chaque année sa subsistance. N'est-ce pas paralyser l'effet de la propriété? Je cite ce défaut dans le régime des frontières militaires, parce qu'il est frappant. Il y en a mille autres sur lesquels je pourrais insister.

On s'y trompe encore aujourd'hui; on croit que le paysan des comitats est moins favorisé que celui des frontières: car jusqu'ici, aux yeux d'un voyageur étranger, il n'y a guère de différence à constater entre eux. Mais le doute cessera bientôt. La noblesse hongroise, animée de sentiments généreux, travaille efficacement à la prospérité des classes inférieures. Elle ouvre largement les voies en abattant elle-même l'édifice aristocratique. Conduit par elle, le peuple marche à une émancipation plus grande. Le mouvement prend plus de force pour ainsi dire chaque année; et quand les anciens serfs des seigneurs auront acquis cette véritable liberté qui fera d'eux des citoyens, on prendra en pitié les colons militaires, et on s'étonnera qu'ils soient restés en chemin.

C'est là, à mon sens, le reproche le plus grave que l'on puisse adresser à l'institution autrichienne des régiments-frontières. Il en est d'autres qui touchent à la politique, et qui ont aussi leur importance.

Quand les Turcs étaient menaçants et campaient aux portes de la Hongrie, il était bon que le royaume fût fermé par une muraille vivante. A l'heure dite, la frontière se hérissait de baïonnettes, contre lesquelles se

brisaient ces nuées de cavaliers qu'un geste du Grand-Seigneur lançait sur l'Occident. Le pays était à couvert et des incursions isolées des pillards ottomans, et des attaques sérieuses de la Porte. Mais le danger qui existait alors a disparu. Les invasions turques, contre lesquelles il fallait être incessamment en garde, ne sont plus à craindre. L'empire de Mahomet s'écroule. Aujourd'hui il est inutile que le pays soit fermé. Les régiments-frontières ne rendent plus les services qu'ils rendaient autrefois, ils ne sont plus nécessaires.

En cas de guerre, ils pourront être réunis à l'armée active : on les utilisera comme le reste des troupes. Mais ici se présentent de nouvelles réflexions. On se demande si les régiments-frontières, créés pour combattre les Turcs, atteindraient le but nouveau qui leur serait assigné.

Il ne faut pas oublier que cette puissante, cette vieille monarchie autrichienne, composée de 35 millions de sujets, n'est qu'un faisceau de peuples étrangers les uns aux autres par les idées, les mœurs et le langage, et au milieu desquels se trouvent isolés six millions d'Allemands. Les empereurs, malgré tous leurs efforts, n'ont pu les dénationaliser. Chacun d'eux a conservé son individualité, et est resté anti-autrichien, en raison même des tentatives des souverains. A cette heure, ces peuples de races diverses interrogent le passé. Ils se demandent où les a conduits le protectorat de l'Autriche.

et, on ne peut le déguiser, un mécontentement, une résistance se manifeste parmi eux contre le cabinet de Vienne. Ils se disent qu'ils ont aussi leurs besoins, leur destinée, et que depuis plusieurs siècles ils font fausse route entre les mains des Allemands. Ce n'est plus l'Italie seule qui fermente, c'est la Bohême, c'est la Hongrie, ce sont les grandes provinces, ou plutôt les grands états de la monarchie.

Non seulement ces nations diverses se détachent moralement de l'empire, mais il est à craindre qu'elles ne tournent leurs affections d'un autre côté, qu'elles ne cherchent ailleurs le guide et l'appui que l'Autriche n'a pas su leur donner. Les Magyars, race asiatique isolée à l'orient de l'Europe, défieraient la fortune s'ils songeaient à une séparation violente. Que l'empereur consente enfin à gouverner loyalement la Hongrie, à satisfaire ses besoins, et leur intérêt se confondra avec celui de la monarchie. Mais il n'en est pas de même des Slaves, qui peuvent se rattacher au grand empire russe. Le tzar connaît leur mécontentement, et il l'exploite. Ses émissaires le représentent comme le chef naturel de la grande famille slave; ils éveillent la sympathie pour sa personne en même temps qu'ils s'efforcent de dépopulariser l'empereur d'Autriche. Les Slaves éclairés repoussent toute union avec la Russie; mais la foule, qui est inintelligente, seconderait sans doute les projets du tzar, et les événements de 1831 ont montré que ce

prince peut acheter parmi elle des sympathies. De ce que le tzar, à cette heure, répugne à la Pologne, il n'en faut pas conclure qu'il doive être repoussé par le reste des populations slaves, lesquelles n'ont jamais été en opposition avec la Russie.

A côté des Slaves, qui forment près de la moitié de la population de l'empire, sont les Valaques, étrangers à ceux-ci par la race, mais grecs de religion. Pour eux le tzar n'est pas un chef national, mais un chef religieux. C'est pour lui, leur dit-on, qu'ils doivent prier chaque jour; c'est à lui qu'ils devraient obéir. Les Valaques, répandus dans la Hongrie et la Transylvanie au nombre de deux millions d'hommes, ne sont encore animés par aucun sentiment de patriotisme ou de fidélité au souverain. Les paysans de cette nation ont langui longtemps dans le servage, et quoiqu'ils aient été émancipés à la même époque que les autres, ils sont de tous les moins développés. Les plus intelligents et les plus instruits comprennent qu'il n'y a de salut pour eux que dans une union cordiale avec les Hongrois; mais cette vérité ne s'est pas encore fait jour dans les masses. Aujourd'hui leur seul mobile est la religion, si on peut donner ce nom à l'ensemble de leurs pratiques superstitieuses. Les prêtres ont sur eux une autorité immense, et ceux-ci ne peuvent échapper à l'influence religieuse du pope grec (1).

(1) *La Gazeta de Transsilvania*, que nous avons déjà

Or, sur dix-sept régiments-frontières, trois seulement sont composés de Hongrois ; quatorze autres sont fournis par les Valaques et par les Slaves. Dans les circonstances présentes, on peut se demander s'il est prudent de leur laisser des armes. Je n'ai pas oublié le mot d'un officier hongrois, très dévoué à la maison d'Autriche, et qui me disait en me montrant les soldats valaques qu'il commandait : « Ces hommes m'aiment, ils m'obéissent aveuglément ; mais le pope s'est laissé gagner par des moines russes : qu'un seul Cosaque paraisse à la frontière, et ils me passeront sur le corps pour aller où le prêtre les conduira. »

Que le gouvernement autrichien contienne l'Italie avec des régiments hongrois, et la Hongrie avec des régiments italiens, cela est facile à concevoir. Le soldat, dépaysé, reste étranger au pays où il tient garnison, et ne connaît que sa discipline. Mais les corps des frontières sont formés d'hommes nés sur les lieux. Ils sont en relation continuelle avec la population, et en

citée (ch. VIII), nous a adressé ici des réclamations. Nous n'en avions pas besoin pour savoir que les Valaques intelligents sont rattachés pour toujours à la cause du pays. Il en faut conclure que, dans un temps donné, la foule le sera, comme eux, par eux. Toutefois, nous n'avons pu omettre en ce moment les renseignements que nous avons recueillis avec soin.

font partie. Si cette population manifeste telle sympathie, il sera difficile aux régiments-frontières de rester étrangers au mouvement, par la même raison que les troupes polonaises, en 1830, ont pris part à l'insurrection.

L'Autriche ne brise pas facilement les chaînes du passé. Elle ne peut encore oublier qu'elle a été notre ennemie pendant plusieurs siècles. Mais elle finira par reconnaître que, placée entre la Russie et l'Angleterre, c'est-à-dire entre la barbarie et l'exploitation, elle doit se rapprocher de la France. Nous commençons à comprendre que, pour nous opposer de toutes nos forces à l'agrandissement maritime de l'Angleterre, nous avons besoin d'un allié qui arrête l'agrandissement continental de la Russie. Un intérêt commun réunira dans une alliance sûre le centre de l'Europe. C'est contre la Russie, quoi qu'elle fasse, que l'Autriche ouvrira sa première campagne; contre la Russie, « qui tient ses avant-gardes aux portes de Vienne », suivant l'expression du duc de Raguse. C'est à elle de prévoir si dans une guerre continentale elle peut compter en toute sécurité sur les régiments-frontières.



Pour résumer ce que nous avons dit sur ces corps spéciaux, nous pensons donc qu'ils sont inutiles en temps de paix, et qu'ils peuvent être dangereux en cas de guerre. Toutefois cette institution doit produire de grands biens, si on s'en sert comme d'un moyen de ci-

vilisation. La population des frontières militaires se monte à plus d'un million d'individus (1). Son état présent et à venir appelle toute la sollicitude du souverain. Qu'il prenne du moins pour but, en maintenant les colonies, de faciliter le développement, d'améliorer le sort des paysans. Si toutes les mesures tendent à ce résultat, il est impossible qu'il ne soit pas atteint. L'empereur se plaint toujours que son bon vouloir à l'égard de la Hongrie soit contrarié par les « mauvaises lois », c'est-à-dire par celles qui restreignent sa puissance. Mais ici il est entièrement libre d'agir. Dans les colonies militaires il est le seul maître : rien ne l'arrête. Les nobles hongrois, qu'il accuse, lui donnent l'exemple. Ils comblent, en y jetant leurs priviléges, le gouffre qui les séparait des classes inférieures. C'est un noble et beau sacrifice. Il n'en coûtera pas tant à l'Autriche quand elle consentira à étendre sur la population des frontières de Hongrie cette bienveillance paternelle qu'elle n'a ressentie jusqu'ici que pour ses états allemands.

(1) Suivant le recensement officiel de 1838, elle se compose de 1,189,479 âmes.

CHAPITRE XXXI.

La Szamos. — Bethlen. — *Les Juifs.* — Kerlés.
Légendes. — Ruines de Csicsó Keresztur. — Dés.
Szamos-Ujvár. — Bontzida.

Deux rivières ont en Transylvanie le nom de Szamos. L'une, qui prend sa source au delà de Radna, dans les montagnes voisines de la Moldavie, roule de l'or en gros grains, bien qu'on n'ait découvert aucune mine d'or dans cette contrée; l'autre, qui vient des mêmes lieux que l'*Aranyos*, « la Dorée », n'en porte au contraire qu'une très petite quantité. Elles se joignent à Dés, et, prenant leur direction vers la Hongrie, vont se jeter dans la Tissza.

Suivons le cours de la première. Le lecteur connaît la déjà belle vallée qu'elle forme aux environs de Radna. Aussi long-temps qu'elle arrose le district militaire, la Szamos coule entre deux hautes murailles de verdure. Peu à peu les montagnes s'abaissent, et la rivière, atteignant les hautes plaines qui forment le sol de la Transylvanie, serpente entre des collines chargées de moissons.

Plusieurs villages élevés sur ces rives méritent d'être

mentionnés. Celui de Bethlen, qui est peu éloigné de Bistriz, porte le nom d'une famille illustre du pays. Il était célèbre au 15e siècle par un redoutable château circulaire que George Bethlen y avait construit. Un grand nombre de chaumières ont été bâties sur le vaste emplacement qu'il occupait. Les fossés profonds que la Szamos garnissait d'eau ont été comblés. Mais, pour peu qu'on se hasarde dans le dédale de huttes et de cabanes qui subsiste aujourd'hui, on retrouve çà et là des débris de construction d'une solidité surprenante. De petits Bohémiens, assis demi-nus sur ces ruines, se jettent en jouant les pierres qu'ils parviennent à en détacher.

Le château de Bethlen fut démantelé en 1556, à l'époque où la Transylvanie était sur le point de passer entre les mains de l'Autriche, qui tenait déjà la Hongrie. Les Turcs, comme on le sait, s'opposèrent à ce que cette province snbît alors le joug des impériaux. Il faut dire à leur louange qu'ils montrèrent plus de loyauté, plus de bonne foi, dans cette lutte que leurs adversaires. Les Autrichiens n'employaient pas seulement des stratagèmes et des ruses de gnerre; mais ils violaient la foi jurée, et, la place rendue, oubliaient la capitulation. Au reste, ces circonstances ne se reproduisirent pas dans cette seule guerre. Les peuples de l'Orient ont un sentiment profond du juste et de l'injuste. Si on pouvait écrire le duel terrible du christianisme et de l'islamisme en Asie, en Afrique et en Europe, avec

une impartialité entière, c'est-à-dire en tenant compte des historiens musulmans, on verrait sans doute que les ennemis de notre foi ne jouèrent pas toujours le plus vilain rôle. Ce furent les chrétiens qui avancèrent qu'une trève avec l'infidèle n'engage pas. Quand les Hongrois, à l'instigation des papes, adoptèrent à leur tour cette maxime, et déclarèrent injustement la guerre aux Ottomans en 1444, ceux-ci marchèrent au devant d'eux, et le premier soldat de leur armée portait au bout d'une lance le traité déchiré par les chrétiens. De tous les généraux de notre armée d'Egypte, le plus cher aux habitants était Desaix, Sultan le Juste.

Je reviens à Bethlen. Les généraux autrichiens qui avaient entrepris de soumettre la Transylvanie au nom de l'empereur Ferdinand firent le siége du château. Deux Hongrois, du nom de Parotsi, le défendirent. L'artillerie ayant fait brèche aux murailles, ils songèrent à capituler. On convint que les assiégés sortiraient avec leurs femmes et leurs richesses, et les deux Hongrois ouvrirent leurs portes. A peine arrivèrent-ils au camp des Impériaux, qu'ils furent saisis et menacés de mort. Ils n'obtinrent miséricorde qu'en abandonnant à l'empereur tous leurs domaines.

C'est à Bethlen qu'un magnat entretient la meilleure bande de Bohémiens qui se fasse entendre en Transylvanie. Ces musiciens sont au service du seigneur, c'est-à-dire que, pour le prix du sol qui leur est donné, ils

s'engagent à jouer de leurs instruments. Grâce à l'intelligence du chef d'orchestre, ils ont acquis une perfection remarquable. C'est là qu'il faut entendre la *Rákótzi.* On aime à écouter les airs nationaux sur ces rives historiques. Les mélodies populaires, souvenir d'un temps qui n'est plus, s'harmonisent avec les ruines.

Beaucoup d'Israélites résident à Bethlen. Cela m'amène à dire quelques mots sur la nation juive, qui habite depuis fort long-temps en Transylvanie, et qui a son histoire particulière.

De vieux auteurs affirment qu'après le siége de Jérusalem, une foule de Juifs cherchèrent un refuge en Dacie, où régnait Dacébale. Le roi barbare les aurait accueillis en leur imposant l'obligation de retirer l'or des rivières. Leur nombre se serait accru, et ils auraient construit, dans le défilé qui sépare la Transylvanie de la Valachie, une ville nommée Thalmus, agrandie bientôt par l'arrivée des Grecs, des Valaques et des Arméniens. Ce fut cette ville que les Templiers fortifièrent long-temps après en y élevant le fort de la Tour Rouge. Les Juifs se multiplièrent tellement en Transylvanie et en Hongrie, que les rois apostoliques se décidèrent à prendre des mesures contre leurs envahissements. Dès l'an 1060, Béla I, qui établit des foires hebdomadaires, voulut qu'elles eussent lieu le jour du sabbat, afin que les autres habitants, profitant de l'inaction des Juifs, pussent aussi trafiquer. Un décret du

roi saint Ladislas ordonne que le Juif perdra les outils avec lesquels il travaillera le dimanche; un autre, d'André II, désigne les seules localités où les Israélites peuvent résider. Louis le Grand décide qu'ils seront bannis du royaume, et n'excepte de cette mesure que ceux qui, en abjurant, deviendront à la fois chrétiens et Hongrois. Enfin une loi, qui a été en vigueur jusqu'à ce jour, leur défend d'habiter près des mines.

Cependant les Juifs ne furent jamais l'objet de persécutions violentes dans le pays, et à plusieurs reprises on y vit arriver ceux qui fuyaient les autres contrées de l'Europe. Au siècle dernier, on leur assigna pour résidence la ville de Féjervár. Mais depuis ce temps ils se sont fixés dans d'autres lieux, et n'ont pas été inquiétés. Ils exercèrent toujours librement leur religion, qui fut regardée comme « tolérée ». Toutefois on punit sévèrement les Hongrois ou les Valaques qui furent convaincus de *judeizare*, comme disent les lois hongroises. Il y a moins de deux siècles, un gentilhomme soupçonné de judaïsme fut décapité à Balásfalva. On distingue en Transylvanie deux sortes de Juifs. Ceux qui sont venus de la Turquie dans des temps plus modernes ont des synagogues particulières; ils portent un costume demi-oriental, et sont appelés Juifs-Turcs. Les autres, auxquels on donne le nom d'Allemands, sont plus nombreux.

La Hongrie, qui a toujours été hospitalière pour les

nations persécutées, va probablement devenir une patrie pour les Juifs. Les diètes ont manifesté à leur égard des intentions bienveillantes, et ne tarderont pas sans doute à leur accorder tous les droits des citoyens. Ces dispositions contrastent heureusement avec les mesures odieuses prises dans notre siècle par le tzar Nicolas, relativement aux Juifs de l'empire de Russie. Les Hongrois, à toutes les époques, ont donné les preuves d'une noble générosité. Non seulement, en ouvrant leurs rangs aux Juifs, ils devanceront la plupart des nations de l'Europe, mais on peut dire qu'ils pousseront loin le désintéressement, pour peu que l'on juge cet acte au point de vue de ceux qui l'accompliront, et que l'on se rappelle ce que nous avons dit plus haut au sujet de l'opposition saxonne. En effet, les Juifs sont en Hongrie un élément étranger. Une prudence vulgaire commanderait donc la patience et remettrait leur émancipation au jour où ils seront de fait devenus citoyens. Il est à souhaiter, si les intentions des diètes reçoivent une exécution, que l'acte libéral des Hongrois soit compris des Juifs, et que ceux-ci prouvent dans l'avenir qu'on avait bien fait de compter sur eux.

Jusqu'à présent ils se considèrent comme étrangers au pays. Très unis entre eux, ils ne se font pas scrupule de faire peser une sorte de despotisme sur les paysans, qu'ils regardent comme une chose à exploiter. Dans les transactions, où ceux-ci agissent avec la bonne

foi des gens simples, les Juifs apportent trop souvent la déloyauté et la fraude : aussi n'ont-ils pas conquis la sympathie du peuple. On reconnaît facilement les Juifs, dans les villages qu'on traverse, à leur barbe, qu'ils portent fort longue, et à leurs habits de citadins, les autres paysans étant vêtus de toile. Ils parcourent toutes les routes, soit à cheval, soit en voiture, munis de leurs ballots de marchandises. Ils paraissent aux foires, et entrent dans les châteaux, où ils racontent les nouvelles. C'est quelquefois un événement que l'arrivée d'un Juif qui déballe avec majesté ses dentelles, sa mercerie et ses gros bijoux de cuivre, qu'il veut vous vendre au poids de l'or.

J'ai parlé de la Szamos en tête de ce chapitre. Mon intention était de descendre la rivière, et de décrire, en suivant cette route, le nord de la Transylvanie. Cependant il nous faut prendre terre à Bethlen pour faire une courte excursion. Nous conduirons le lecteur à Kerlés. Le lieu où ce village s'est élevé portait le nom de *Cserhalom*, «colline des Chênes», et a été consacré par la légende.

Saint Ladislas, à la tête des Hongrois fidèles, avait battu les Cumans, qui voulaient se soustraire à l'autorité royale. Un des rebelles, pendant le pillage de Grand-Varadin, saisit la fille de l'évêque, — car les prélats se marièrent long-temps en Hongrie, — la place sur son cheval et s'enfuit. Ladislas entre dans la ville quelques moments après le rapt. L'évêque en larmes se

jette à ses pieds, les mains jointes, et le supplie de faire poursuivre le ravisseur. Les sanglots du vieillard touchent le cœur du prince, qui d'ailleurs connaissait les lois de la chevalerie. Il se fait indiquer la route qu'avait prise le Cuman; puis, mettant au galop son bon cheval Zug, disparaît dans des tourbillons de poussière. Ladislas, au bout de quelques heures, aperçoit le cavalier, qui éperonnait son coursier, et la damoiselle, qui se tordait les bras. Mais la distance qui les sépare ne semble pas diminuer. Vainement le prince excite son bon cheval Zug : le Cuman fuit toujours. La raison était que le diable se mêlait de cette affaire; il y trouvait un double avantage, car il favorisait une mauvaise action et faisait de la peine à un saint. Le Cuman traverse les rivières, franchit les montagnes, et le prince ne le quitte pas de vue. Le bon cheval Zug galope, galope encore. Quand ils arrivent en Transylvanie, ils se trouvent plus rapprochés; Ladislas peut entendre les cris de la jeune fille. Il l'encourage et lui jure de la délivrer bientôt. Enfin le cheval du ravisseur gravit comme par miracle la colline des chênes. Le bon Zug le suit non moins miraculeusement. Les deux cavaliers se joignent sur un plateau bordé de précipices. Le Cuman fait volte-face et attend le prince. Celui-ci renverse le rebelle d'un coup de lance, et, prenant aussitôt la jeune fille en croupe, la reconduit au palais de l'évêque. Avant de quitter le lieu qui fut témoin du combat, elle remit à

son libérateur un rameau, voulant par ce don lui témoigner sa reconnaissance.

Il y a en Hongrie certaines figures autour desquelles se groupent nécessairement toutes les traditions et les légendes. S'agit-il des guerres des Turcs, on nomme Jean Hunyade. Pour les traits de bonté, l'esprit de justice et la joyeuse humeur, on cite Mathias Corvin. Saint Ladislas est chargé des miracles. C'est saint Ladislas qui a fendu d'un coup de sabre la montagne de Torda pour frayer un passage à son armée. C'est encore à saint Ladislas qu'on doit l'invention de certaines petites pierres plates et rondes que l'on trouve au bord des ruisseaux. Un jour que le saint roi avait battu un chef barbare, il se mit à sa poursuite. Mais l'ennemi rusé jetait des pièces d'or aux soldats qui le serraient de trop près, et, pendant que ceux-ci se baissaient pour les ramasser, il gagnait du terrain. Saint Ladislas n'eut besoin que d'adresser une très courte prière au Ciel. Tout à coup les ducats du barbare furent changés en pierres. Les minéralogistes, qui n'avaient rien à voir là, ont jugé à propos de s'occuper de ces cailloux, qui appartiennent au romancier, et les ont gravement appelées *lapides numales*.

Une châtelaine du temps de Ladislas fit peindre sur une belle bannière le combat du prince avec le Cuman, afin que tous les hommes apprissent comme ils devaient défendre la faiblesse et la beauté. Je n'ai pu re-

trouver cette bannière vénérable, bien qu'on m'ait assuré qu'elle existe toujours; mais encore aujourd'hui le sceau du comitat de Doboka, où est situé Kerlés, rappelle la victoire de Ladislas. Il représente en effet le prince coiffé du chapeau ducal (car à cette époque il n'était pas encore roi) et perçant de sa lance un Cuman renversé. La légende s'est emparée de ce trait et l'a embelli. Mais il est incontestable qu'une action semblable à celle qui est contée de nos jours a dû s'accomplir. Une bataille entre les Hongrois et les Cumans révoltés fut livrée près de Kerlés, à Doboka; et à Kerlés même, au lieu où le Cuman aurait succombé, on trouve une quantité d'ossements humains.

Long-temps après Ladislas, les chevaliers du Temple s'établirent sur la colline des chênes. Ils y élevèrent un couvent fortifié, qui reçut le nom de *Kyrie-Eleison*, lequel fut changé dans la suite en celui de Kerlés. Quand l'ordre des Templiers fut persécuté, le roi de Hongrie donna ordre à un gentilhomme nommé Dózsa de s'emparer des chevaliers de Kyrie Eleison, et de leur intenter un procès capital. Celui-ci, qui était bon chrétien, n'osa inquiéter les Templiers et les cacha dans son château. Il encourut pour cette faute la « note d'infidélité », perdit ses biens, et mourut pauvre à Constantinople.

Pour que rien ne manquât à l'illustration de Kerlés, un engagement eut lieu, dans les temps modernes, près de ce village, entre les Impériaux et les troupes du

prince François Rákótzi. De nos jours encore on va voir Kerlès comme une curiosité. Le seigneur qui possède ce domaine, mettant à profit l'heureuse situation du sol, les cours d'eau et les accidents de terrain, y a créé un très beau parc, dont il fait les honneurs de la meilleure grâce du monde. Une jolie maison à l'italienne s'est élevée sur le plateau du combat, et rien n'est plus agréable que la vue qui règne de cette hauteur. Dernièrement, à la suite d'un tremblement de terre, une grande partie du sol s'affaissa. Cet événement, qui avait d'abord causé des dommages, n'a produit en réalité que du bien. On a planté des arbres entre les rochers mis à nu, et le ravin qui s'est formé donne quelque chose d'agreste à ces lieux charmants.

Les Templiers possédaient plusieurs forteresses en Transylvanie. Les murailles ne subsistent plus; mais tous les lieux où elles furent construites portent encore le nom de Keresztur. En hongrois, *kereszt* signifie « croix ». On voit cependant quelques ruines à Csicsó Keresztur, l'un des meilleurs châteaux que possédait l'ordre. Elles sont situées sur une montagne escarpée, d'où l'on jouit d'une vue très étendue. C'est avec peine qu'on peut atteindre la cime. Nous avions été voir ces débris par partie de plaisir. Des dames nous accompagnaient : on avait creusé pour elles des escaliers sur le flanc de la montagne. Des paysans de corvée nous suivaient joyeusement, charmés de se voir dispensés du

travail du jour pour prix de leurs bons offices. Les uns portaient avec le plus grand ménagement nos albums et nos fusils ; tandis que d'autres, de leurs mains vigoureuses, soutenaient les piétons inhabiles. Un repas champêtre fut improvisé au pied des ruines. On porta des *toasts* à la France. Le visage de nos Valaques, assis et mangeant au fond du tableau, exprimait l'étonnement et la curiosité. Une discussion s'étant élevée entre le possesseur des ruines et moi, au sujet de l'antiquité du château, nous les invoquâmes pour décider la question. Alors toutes les têtes se tournèrent vers un vieux paysan qui passait pour l'oracle du village. Celui-là s'étant avancé gravement, nous lui demandâmes quels hommes avaient construit le fort de Csicsó. Il nous regarda en silence, voulant dire que très probablement aucun de nous ne se doutait de la vérité ; puis, jugeant sans doute que nous étions dignes de l'apprendre, il nous fit sa réponse, qui était assez inattendue. « Ce sont, dit-il, les Géants. »

Sans adopter entièrement l'opinion de l'oracle, on peut dire que le château est de construction très ancienne. Toute cette contrée a été occupée de bonne heure par les Hongrois, et plusieurs noms de lieux qui se sont conservés rappellent l'époque de la conquête. Doboka porte le nom d'un neveu de saint Etienne. Kozárvár a été ainsi appelé parce que les Kozars, comme le dit l'Anonyme, s'établirent en cet endroit.

Plus loin, le village de Sombor fait souvenir du chef Zumbor, contemporain d'Arpád.

Vraisemblablement Csicsó fut fortifié par les premiers Hongrois qui s'emparèrent du sol. Les chroniqueurs parlent du château de Csicsó, en latin *Cicitio*, qui était important à l'époque de Mathias Corvin. Ce monarque l'avait concédé, avec la forteresse de Küküllővár, au vayvode de Moldavie, Etienne le Belliqueux. Il paraît que les princes moldaves conservèrent un droit sur Csicsó Keresztur, car Pierre de Moldavie s'y enferma lorsque Soliman l'eut chassé de ses propres états. Il y fut assiégé par Jean Zápolya, roi de Hongrie et allié des Turcs, et capitula après un siége de quatre mois. Conduit à Constantinople, il ne subit qu'une courte captivité, et eut le bonheur inespéré de remonter sur le trône. Quand Basile Heraclides, Crétois d'origine, devint prince de Moldavie, il réclama la possession des deux châteaux. Jean Sigismond, fils de Zápolya, ne tint pas compte de ses droits, et comme Basile faisait des menaces et disait hautement « qu'il ouvrirait de son épée la poitrine du prince hongrois, si celui-ci y avait enfermé ses forteresses », Sigismond lui rappela le vieil adage *Cretenses semper mendaces*. Les Transylvains triomphèrent du Moldave; mais, de peur que Csicsó Keresztur ne devînt le sujet de prétentions nouvelles, la Diète en fit abattre les murailles.

La montagne sur laquelle fut élevé le château con-

tient des pierres meulières. Les paysans les travaillent quand elles sont encore adhérentes au sol. Lorsque la pierre est entièrement façonnée, ils la lancent et la font rouler jusqu'au bas de la montagne. Souvent il arrive qu'elle se brise contre un rocher, et le travail de l'ouvrier est perdu. Cependant on suit constamment cette méthode, et le flanc de la montagne est hérissé de débris enfoncés dans la terre.

Csicsó Keresztur nous a ramenés près de la Szamos. Du pied des ruines on voit la rivière serpenter dans toute la longueur du paysage. Elle s'élargit à mesure qu'elle avance, et après Dés, où elle s'unit avec la Szamos occidentale, elle acquiert une certaine étendue. Le fleuve arrose de belles vallées, que l'on n'oublie pas quand on les a parcourues. Les montagnes au pied desquelles il coule sont parfois isolées; il semble qu'un puissant ouvrier se soit plu à former au hasard, d'un revers de bêche, les vallées et les collines. Cette idée a frappé l'imagination des Valaques, et une de ces montagnes, grâce à sa forme parfaite, a reçu d'eux le nom de Tombeau du Géant.

Comme les villages dont j'ai parlé tout à l'heure, Dés rappelle les premiers temps de la monarchie hongroise. « Quand les Magyars pénétrèrent en Pannonie, ils envoyèrent un de leurs guerriers à la découverte. Le messager revint au camp au bout de plusieurs jours, portant un peu de terre et une corne remplie d'eau du

Danube. Arpád montra à ses soldats l'eau et la terre, qui furent trouvées bonnes; puis, s'adressant au Dieu des Hongrois, il lui sacrifia un cheval blanc, en le priant d'accorder à ses serviteurs la possession de ce sol fertile (1)». Voilà ce que dit l'histoire. Mais la tradition va plus loin. Elle assure que l'armée envahissante s'arrêta à Dés, et que de là partit le guerrier, nommé Kusid, qui pénétra en éclaireur jusqu'au Danube. Elle ajoute qu'après la prière et le sacrifice d'Arpád, tous les Hongrois invoquèrent le nom de Dieu dans la langue des Occidentaux, pour que leurs vœux fussent mieux entendus, et s'écrièrent d'une seule voix : *Deus! Deus! Deus!* Pour perpétuer la mémoire de cet événement, le lieu de la halte aurait reçu le nom de Deus, par corruption Dés.

On montre sur la rive gauche de la Szamos une longue pierre polie sur laquelle s'assirent et tinrent conseil, il y a mille ans, les sept chefs ou ducs des Hongrois, Arpád, Gyula, Kund, Szaboólts, Urs, Leel et Verboltz. Cette pierre a été de tout temps l'objet de la vénération populaire. Au siècle dernier quelques soldats allemands la poussèrent par mépris dans le fleuve. L'indignation publique fut telle, qu'ils se hâtèrent d'amener soixante bœufs, de la retirer, et de la replacer au même endroit d'où elle avait été précipitée.

(1) V. notre *Essai historique sur l'origine des Hongrois.*

Les armes du comitat de Szolnok, auquel Dés appartient, consacrent les anciennes traditions. On y voit un cheval harnaché partant des bords de la Szamos, et se dirigeant vers la Hongrie : au dessous est écrit le mot *Deus*. Sur les murs du château de Dés, qui dominait la rivière, et joua un rôle dans les différents troubles de Transylvanie, on lisait l'inscription suivante, gravée en 1578.

Hunnus de Scythicis digressus sedibus Husid
Pannoniæ glebam transfert huc gramen et undam,
Ter clamans *Deus!* hac liceat tellure potiri!
Desiamque Dei dixit de nomine terram.

On voyait encore de vieux portraits représentant les premiers chefs hongrois, vêtus de peau de tigre, et armés de masses, de lances, d'arcs et de flèches. Ces figures, dont on a conservé des copies, sont fort curieuses, principalement à cause de l'intention du peintre hongrois, qui s'est attaché à donner à chacune d'elles une physionomie orientale.

Ce fut entre Dés et Bethlen qu'Ali, pacha de Temesvár, établit son camp lorsqu'il vint s'opposer à l'élection de Jean Keményi. Ses troupes ravagèrent tout le pays dans un rayon de plusieurs lieues. Dés fut la limite du pachalik de Grand-Varadin, quand les Turcs rangèrent sous leur domination directe la partie occidentale de la Transylvanie. Leur pouvoir ne se main-

tint pas long-temps ; cependant il se fit assez sentir pour que la population ait conservé le souvenir de leur passage. On raconte encore quelle ruse ils employèrent pour lever le tribut sur les paysans. Ils répandirent le bruit que l'impôt pour chaque homme ne dépasserait pas une *poltura*, sept centimes. Chacun apporta avec empressement cette somme modique au pacha, qui, découvrant ainsi le nombre de villageois payant impôt, les frappa d'un tribut considérable. Ces malheureux avaient donné leurs derniers kreutzers au prince : l'avidité des Turcs les exaspéra. Ils firent prévenir Etienne Ebeni, capitaine de Clausenbourg, qui n'avait pas ouvert ses portes au pacha ; puis, prenant les armes, ils se ruèrent sur les janissaires qui pillaient isolément. On délivra les captifs et on chassa les oppresseurs. Entre les gentilshommes qui menèrent les paysans au combat on remarqua, avec Ebeni, Georges Vér et Denis Bánfi. Celui-ci surprit un jour les Turcs à Bánfi-Hunyad, et leur fit éprouver une si cruelle défaite, qu'ils s'enfuirent à la hâte jusqu'à Grand-Varadin.

Si de Dés on remonte la Szamos occidentale, on ne tarde pas à rencontrer une petite ville qui a quelque importance dans le pays, Szamos Ujvár. Il faut qu'on y ait trouvé des ruines romaines, car plusieurs écrivains la mettent au nombre des anciennes colonies. Son nom, qui indiquerait au contraire une origine moderne (1), lui fut

(1) *Uj vár*, en hongrois, « nouvelle forteresse ».

donné à cause du château que Martinúzi éleva en 1542. Pour construire ce nouvel édifice, il abattit le vieux château de Bálványos Váralya, « l'Idolâtre », qui était peu éloigné, et l'une des trois forteresses où les derniers ennemis du christianisme défendirent leur culte. C'est dans le château de Szamos Ujvár que Martinúzi avait renfermé toutes ses richesses, dont nous avons déjà donné le détail. Dobó, qui commandait pour Ferdinand, s'y étant alors retranché, fut assiégé par les Hongrois partisans d'Isabelle, et forcé de rendre la place. Retenu prisonnier, il trouva moyen de s'évader en se servant de cordes, et, à l'aide de chevaux préparés par ses amis, il gagna sain et sauf le camp des Impériaux. En 1609 Szamos Ujvár avait été érigé en bien fiscal. Mais la Diète fut peu après obligée de le vendre, et d'en remettre le prix aux Turcs, qui exigeaient un impôt extraordinaire.

L'empereur Léopold permit aux Arméniens de s'établir dans cette ville; aussi a-t-elle prospéré. Elle est assez bien bâtie et renferme quelques monuments nouveaux. On y a récemment achevé une église insignifiante et convenable, comme toutes celles que notre siècle peut élever, et dont je n'aurais rien à dire si l'architecte n'avait eu l'idée bouffonne de la faire peindre à l'extérieur en vert clair et rose tendre. Ces deux couleurs intéressantes, mariées agréablement, paraissent charmer beaucoup ceux qui aiment les édifices panachés.

Le château de Szamos Ujvár a été converti en prison. C'est l'établissement de ce genre le plus considérable qui existe en Transylvanie. Il y aurait ici de graves reproches à adresser au gouvernement, qui n'a pas encore appris à étendre sa sollicitude sur les détenus. Je ne parle pas seulement des prisons particulières des comitats, où les condamnés, entassés pêle-mêle, accablés de souffrances physiques, sont à la merci du premier petit employé qui voudra s'occuper d'eux, mais de la maison de Szamos Ujvár, de cet établissement en grand qui devrait servir de modèle aux prisons du pays. Il est souvent arrivé que les détenus voyaient leur ration diminuée par des administrateurs avides; d'autres abus ont été signalés à l'autorité, qui a montré jusqu'à ce jour une négligence coupable. Pendant la dernière diète de Hongrie, la table des députés a proposé l'abolition de la peine de mort. Peut-être eût-il été plus opportun de soulever la grande question des prisons, de rechercher par quel moyen le détenu, tout en subissant la peine qui lui est infligée, peut recevoir dans la prison une éducation véritable et en sortir meilleur. Certaines circonstances locales m'ont convaincu que ce grand résultat serait plus facile à atteindre en Hongrie qu'ailleurs, et je ne doute pas que, dans quelques années, on n'ait d'heureuses modifications à signaler dans le régime pénitentiaire. Les dernières Diètes ont exprimé des senti-

ments trop généreux pour que des réformes si nécessaires ne soient pas prochainement tentées.

Près de Szamos Ujvár, au bord de la route, est une source d'eau minérale qui attire dans la saison des bains deux mille visiteurs. C'est un puits d'environ deux mètres carrés, plein d'une eau véritablement infecte, et par cela même, assure-t-on, excellente. Une pompe amène dans deux cuves l'eau, qui y est chauffée par la vapeur, et que deux conduits, placés de chaque côté de l'appareil, versent dans de petits bâtiments de bois, où sont situées les chambres de bains. Je me suis demandé comment les malades pouvaient en aussi grand nombre se loger aux environs de cette source, car il n'y a rien qui puisse abriter une foule. Cependant ces bains sont très fréquentés. Le même problème se présente au reste chaque fois qu'on visite dans ce pays des sources minérales. Ailleurs on regarde le moindre filet d'eau comme un don du ciel. On le recouvre d'une coupole, on élève autour de vastes établissements, où l'on appelle à grands cris les voyageurs. Ici on traite plus cavalièrement la nature, précisément parce qu'elle est plus généreuse. C'est à peine si on daigne user de ses dons, et on se garde bien de rien faire qui puisse en rehausser le prix.

Je finirai ce voyage sur la Szamos par une halte à Bontzida. C'est encore un village dont le nom fait son-

ger aux temps passés. Bontzida, en hongrois, signifie « pont de Bontz ». Ce chef magyar avait pris position sur les bords de la Szamos. Aux premiers retranchements succédèrent des murailles de pierre, et un château très fort défendait la contrée dans les guerres des Turcs. On retrouve encore dans le château actuel le caractère de l'ancien édifice. Les tourelles, les fossés, se reconnaissent aisément, et, malgré le voisinage d'un parc charmant, où l'on n'éprouve que des sensations agréables, on n'oublie pas que le monument appartient à l'histoire. Il y a vingt ans, un vieux donjon s'élevait majestueusement entre les bâtiments nouveaux. Une nuit, il s'est écroulé tout à coup.

Le château de Bontzida a été témoin de l'un des derniers combats que les Hongrois révoltés livrèrent aux Impériaux pendant la guerre de Rákótzi. A ce sujet on m'a raconté l'anecdote suivante, que je donne comme une tradition de famille. Le château appartenait déjà à la maison de Bánfi. Le magnat de ce nom qui le défendit contre les Allemands avait dans sa famille des traditions de bravoure auxquelles il avait à cœur d'être fidèle. Il descendait de cet héroïque Etienne Bánfi, l'un des plus nobles champions de la Hongrie, qui sauva Temesvár, assiégé par une foule de Turcs, et mourut de ses blessures en 1552. Ce fut avec courage que son petit-fils combattit les Impériaux. Mais les Hongrois, découragés et affaiblis, ne tenaient plus la campagne avec cet

espoir de vaincre qui engendre le succès. Ils furent battus devant Bontzida. Les Autrichiens pénétrèrent dans le château, qu'ils trouvèrent désert, car Bánfi avait fait retraite avec les soldats qui lui restaient, et le pillèrent à leur aise. Le général allemand envoya un dragon sur les traces des Hongrois pour informer Bánfi de la prise de son château. Le soldat devait rapporter au comte tous les détails, et lui remettre, en forme de consolation, une dépêche qui contenait ces seuls mots ; *Sic ambulat gloria mundi.* Il exécuta ponctuellement ses ordres. Bánfi s'émut médiocrement en apprenant que Bontzida était saccagé : il s'y attendait ; mais, en sa qualité de gentilhomme hongrois, il fut indigné qu'on osât ainsi mutiler des vers latins. Il fit dire à l'Autrichien de ne se hasarder jamais à citer les auteurs anciens, et, effaçant vivement le malencontreux *ambulat*, il rétablit le vers du poëte :

.... Sic transit gloria mundi.

Bontzida est situé près de Clausembourg, d'où nous sommes partis dans l'un de nos premiers chapitres. Le lecteur a donc fait le tour de la Transylvanie. Il ne lui reste plus qu'à visiter les mines du nord.

CHAPITRE XXXII.

Kővár. — Les mines du nord. — Le Gutin. — Hosszufalva.

Le district le plus septentrional de la Transylvanie tire son nom du château de Kővár, qui le protégeait au moyen âge.

A l'époque de la conquête, les Hongrois élevaient ordinairement des remparts de terre autour de leurs camps, qu'ils nommaient pour cette raison *föld vár*, « fort de terre », ou *fekete vár*, fort noir ». De là, la quantité de villes qui, aujourd'hui encore, portent cette dénomination. Quand la position prise avait une importance militaire, on bâtissait un château fort, et le camp ou la ville recevait le nom de *Kővár*, « fort de pierre », ou de *Fejér vár*, « fort blanc », appellations qui sont fort communes dans le pays. Les mêmes étymologies se remarquent dans la langue des Slaves. *Bel grad*, « fort blanc » ; *czerni grad* ou *czom grag*, « fort noir ».

Le château de Kővár paraît donc remonter à une époque assez ancienne. Il commandait l'entrée de la province ; aussi dut-il soutenir plus d'un siége. On cite entre autres celui que firent les Transylvains en 1567. C'était le temps où le prince Jean Sigismond était forcé

de reconquérir sur les Impériaux l'héritage de son père. L'artillerie ayant fait brèche aux remparts, les Hongrois donnèrent l'assaut. On se battit avec acharnement pendant plusieurs heures. A la fin, les assaillants, que le prince conduisait bravement, se virent contraints de reculer. Ils furent plus heureux dans une seconde attaque. Malgré le déluge de poix et de résine qui pleuvait sur eux, les Hongrois s'élancèrent aux murailles. Un des commandants de la garnison, blessé mortellement par le contact des matières enflammées qu'il lançait sur les assiégeants, fut emporté dans le château. Les Impériaux perdirent courage. Abandonnant les créneaux, ils coururent, sur les traces du capitaine, faire panser leurs blessures. Le silence succéda au tumulte de la bataille sur les remparts abandonnés. Les Hongrois les escaladèrent et passèrent toute la garnison au fil de l'épée.

Sous le gouvernement des princes Kővár servit également de forteresse et de prison d'état. C'est là que David Zolyomi expia par une captivité de dix-huit ans sa trahison envers George I Rákótzi. Pendant la Croisade, le château tenait pour les Révoltés. Dans un moment où l'armée insurgée se trouvait aux environs, la garnison, composée de Hongrois, invita François Rákótzi à en prendre possession. « Je visitai en passant, dit le prince, la place de Kővár, située sur le passage même, sur un roc escarpé et fort haut. Sans une espèce de dehors

muré et assez mal flanqué, elle ne servirait de rien pour la défense du passage. Cette enceinte étant assez grande, elle peut contenir une bonne garnison. Il en dépend un district qui porte le nom du château, et qui rend ce gouvernement assez profitable pour être recherché par les grands du pays. La famille de Teleki se l'était rendu comme héréditaire ; le comte Michel, qui me l'avait remis, en était gouverneur. Il me reçut à la tête de sa garnison, composée des habitants du district, qui sont chargés de le pourvoir de tout. Ce sont des montagnards assez courageux et fort affectionnés à leur forteresse ; en sorte que je les laissai sans rien changer aux coutumes. »

Lorsque, après le départ de Rákótzi pour la France, les Impériaux reprirent possession de la Hongrie, des commissions s'organisèrent, malgré l'amnistie promise, et commencèrent à inquiéter ceux qui avaient pris part à l'insurrection. Mais l'attitude du pays fit promptement arrêter les enquêtes. Un tribunal de ce genre fut institué à Nagy Bánya, et manda à sa barre Michel Teleki. Celui-ci parut, suivi des notables du district de Kővár, coupables, comme lui, de s'être levés contre l'empereur. C'était un homme de haute stature, taillé à la barbare, avec la moustache noire et pendante et de grands cheveux tombant sur les épaules. Il entra dans la salle en tenant à la main sa masse d'arme, et portant, par dessus son costume, la peau de tigre adoptée par les officiers de

Rákótzi. Il s'assit négligemment en face du bureau et attendit. L'accusateur autrichien fut charmé de faire sentir sa puissance à un Hongrois et à un homme d'épée ; et, avec un geste dont l'insolence scandalisa les assistants : « *Quis es tu?* » demanda-t-il. Celui auquel cette question s'adressait se leva vivement, fit un pas vers la table, et, la faisant voler en éclats d'un coup de sa masse d'armes : « *Ego sum*, répliqua-t-il, *sacri romani imperii comes Michael Teleki de Szék...*, teremtette ! *Ergo, quis es tu?* » Mais il n'avait pas achevé sa réponse, que tout le bureau, effrayé, avait précipitamment quitté la salle. Dans cette conjoncture, les accusés ne trouvèrent rien de mieux à faire que de remonter à cheval et de gagner leurs villages. On se dispensa de les faire comparaître une seconde fois, car les perquisitions furent suspendues, d'où ils durent conclure que Sa Majesté s'était trouvée satisfaite des explications données à ses représentants.

Au retour de la paix, Kővár fut démantelé par ordre de l'empereur, expiant ainsi le crime d'avoir porté sur la plus haute de ses tours le drapeau des Révoltés. Le château se composait de deux parties. Sur le faîte de la montagne s'étendait un bâtiment destiné à servir d'habitation seigneuriale, tandis que plus bas l'édifice prenait la forme d'une forteresse. Dans les chroniques, Kővár est désigné sous le nom de *arx duplex*. Aujourd'hui ce ne sont que des ruines qui s'élèvent à quelques

pieds du sol, et il est impossible de rien distinguer dans cette masse de décombres.

Ce qu'on a de mieux à faire quand on est monté jusque là avec des espérances d'archéologue, c'est de tourner le dos aux pierres, et de se consoler en regargant le pays. Toutes les montagnes environnantes sont hérissées de forêts épaisses. Le vent, qui souffle avec force autour de ces débris, creuse de larges sillons sur cette mer de feuillage qui ondule à vos pieds. Rien ne trouble le silence de ces vallées sauvages, si ce n'est la présence des montagnards qui poursuivent le chevreuil. Çà et là un léger nuage bleu paraît un instant au dessous des arbres, le coup retentit, et les chiens courent en aboyant. Une petite rivière, la Lápos, trace une longue ligne d'argent au fond de l'étroite vallée qui fait face aux ruines, puis se perd en serpentant dans la profondeur des forêts.

A l'horizon on voit se développer d'autres montagnes également ombragées d'arbres. A leurs pieds plane éternellement une épaisse fumée. C'est là que sont situées les mines. Plusieurs villes ou villages se sont élevés aux alentours. Nagy Bánya, dont le nom signifie «grande mine», compte trois mille habitants. C'est une petite ville assez bien bâtie où se trouvent une maison qu'habita Jean Hunyade, et l'une des églises qu'il éleva après sa victoire de Szent-Imre. Nagy Bánya était autrefois entourée de murailles, et Jean Sigismond, après la

prise de Kővár, ne put s'en emparer qu'à l'aide d'un assaut meurtrier. Plus tard, quand le pays fut agité par les partisans de Tököli, cette petite ville eut l'audace de fermer ses portes à une armée autrichienne. Elle se livra elle-même à Rákótzi à l'époque de la Croisade, ce qui lui attira la colère de l'empereur. Après la guerre, ses murailles furent abattues.

Dans les anciennes chartes, Nagy Bánya était appelé *Rivulus dominarum*, parce que les femmes y lavaient l'or dans les ruisseaux, selon les uns, et, suivant les autres, parce que les revenus des mines appartenaient aux reines de Hongrie. Ces mines étaient connues des Romains, et on retrouve encore les restes des travaux qu'ils y entreprirent. Geyza II y attira en 1142 des ouvriers allemands. Depuis cette époque les mines furent presque continuellement exploitées. Mathias Corvin les loua aux habitants 13,000 florins. Deux siècles après, la prince Sigismond Báthori leur abandonnait, pour trois années, le revenu des mines, moyennant une somme de 33,160 écus.

Aujourd'hui les mines sont possédées en partie par l'empereur, en partie par des particuliers. Les usines impériales donnent annuellement, en minerais bruts, 115 kilog. d'or, 3,000 kilog. d'argent, 560,000 kilog. de plomb, 22,500 kilog. de cuivre, et 225,000 kilog. de fer. Les usines particulières produisent environ 140 kilog. d'or, 2,600 kilog. d'argent, 115,000 kilog. de

plomb, et 11,240 kilog. de cuivre. On extrait le métal, comme dans le district de Zalathna, en grillant et en bocardant : aussi les forêts sont-elles continuellement enveloppées dans une épaisse vapeur. Lorsque le temps est sombre, rien n'est plus mélancolique que ce paysage ; mais il devient splendide quand paraît le soleil : la partie éclairée de la forêt s'illumine sous les rayons, tandis que le reste se perd, en vagues contours, dans un brouillard bleuâtre.

A Nagy-Bánya on obtient surtout de l'or ; à Felső-Bánya et à Kapnik, de l'argent et du plomb. Dans la dernière de ces deux mines, sur mille quintaux autrichiens de minerais, il ne se trouve qu'un seizième de livre d'or ; cependant on ne manque pas de l'extraire. Les mines sont exploitées là sous la surveillance des officiers du fisc, et les six cents habitants de Kapnik-Bánya tirent leur subsistance de ce travail : tout le monde se fait mineur. Le village est situé dans une vallée romantique, au fond de laquelle court un torrent coupé perpétuellement de cascades, et dont l'eau met en jeu les marteaux qui broient les minerais. Les maisons ont trouvé moyen, sur ce sol montueux et accidenté, de s'aligner en une longue rue qui serpente et s'échappe capricieusement entre le torrent et de hautes murailles de verdure. Les montagnes qui entourent Kapnik ont la forme de dômes, et sont couvertes d'arbres et de rochers. Après avoir respiré l'air de la vallée,

nous entreprîmes, à travers les mines, une de ces promenades fantastiques où l'on oublie tout sentiment d'existence terrestre. Nous parcourûmes, dans le silence et les ténèbres, un espace d'environ six cents toises, arrêté de temps à autre par quelques hommes noirs qui venaient en droite ligne de l'empire des ombres, et poussaient, en courant, leurs chariots aux roues de fer avec un bruit infernal. Les galeries, en quelques endroits, étaient envahies par l'eau ; ailleurs elles étaient si étroites qu'il fallait, en s'aidant des pieds et des mains, presser les murailles humides. Je sortis de là complétement métamorphosé, et j'estime avoir soustrait ce jour-là à Sa Majesté Apostolique, en boue argentifère, la valeur de dix écus.

Kapnik-Bánya est le plus éloigné des villages peuplés de mineurs. Jusque là la route est assez bonne, quoiqu'on monte plusieurs heures pour y arriver. Elle passe entre des montagnes boisées et des vallées vertes; parfois elle se resserre entre des rocs élevés et des torrents dont les eaux bruyantes tombent, couvertes d'écume, sur des pierres noires. Çà et là, des roches gigantesques se dressent comme des arcs. Partout, au flanc des montagnes, se montrent des déchirures profondes, qui tranchent en brun sur le vert du gazon et des arbres. Ce sont des lits de torrents, lesquels, à sec d'ordinaire, versent l'eau en abondance, aux jours d'orage, après quelques heures de pluie. Ils aboutissent à des courants

rapides qui occupent le fond des vallées, et au dessus desquels, d'une rive à l'autre, sont jetés, en manière de ponts, des arbres séculaires, à une hauteur de trente pieds.

Entre Felső-Bánya et Kapnik, à une portée de fusil de la route, on voit deux rocs qui ont parfaitement la forme d'une meule de blé ou de foin. Suivant la tradition, c'est la récolte d'un mauvais riche que le Ciel, dans sa justice, sut punir comme il le méritait. Un marchand honnête les vendit, il n'y a pas long-temps, à un nouveau venu, à l'époque où ils étaient couverts de neige, et se les fit payer au prix du blé. Comme j'examinais ces rochers, je rencontrai un Valaque aux cheveux longs, à l'expression sauvage, bonne et enfantine. C'était un crétin qui se tenait là pour empêcher les animaux des bois de manger son maïs. Il nous raconta que, l'année précédente, un ours était venu faire un repas copieux dans son champ; il imitait l'allure et l'attitude de l'animal, saisissait les tiges du maïs entre ses bras ouverts, penchait la tête et mâchait, comme avait fait l'ours; et il riait d'un rire d'enfant.

A partir de Kapnik, en se dirigeant vers Szigeth, on passe sur la cime même des montagnes, lesquelles se terminent en longues prairies. De ces sommets, l'on découvre, d'un coup d'œil, tous les sites majestueux et sauvages que l'on a parcourus. Par malheur le temps

était couvert pendant que nous gravissions ces grandes côtes, et nous n'aperçûmes ni village, ni homme, ni ours mangeant au loin les mûres et les roses, ce qui est, dit-on, l'accessoire obligé de ce paysage. Les nuages nous entourèrent tout le jour. Il y avait quelque chose d'étrange à avancer solitaire sur le chemin presque vertical que nous suivions, enveloppé dans le brouillard humide qui fermait l'horizon à quelques pas de nous. Cela ressemblait fort au chemin du ciel, d'autant plus qu'on dit celui-ci très raboteux. Je ne sache pas, en effet, de route plus abominable que celle-là, moi qui fais profession d'en parcourir tant, et de si mauvaises. De Kapnik à Sugatag, le chemin n'est plus un chemin : ce sont de continuels précipices, où il faut disputer le passage aux torrents, et dont il semble impossible de sortir sans mésaventure. J'aurais eu à regretter quelque accident si je n'eusse eu, ce jour-là, le meilleur cocher de toute la Hongrie, ce pays si fertile en excellents cochers. J'ai su de bonne source que tous les pèlerins qui, alors, ont tenté le même voyage, ont unanimement versé, et plusieurs fois. Un retard involontaire m'exposait à m'engager de nuit sur cette route périlleuse, si l'un des inspecteurs des mines, M. Stoll, qui m'avait obligeamment guidé dans ma promenade souterraine de Kapnik, ne m'eût retenu de force sous son toit. Je me persuadai le lendemain que je lui devais la vie, lorsque je passai, au grand soleil, sur des ponts submergés, dont l'étroite

charpente disparaissait sous des torrents de deux toises de profondeur.

Entre les montagnes boisées qui contiennent ces mines, il en est une qui les domine toutes, et que l'on nomme le Gutin. Le sommet en est rond et nu, ainsi qu'un immense dôme. La terre, noire comme celle de la Limagne, est couverte de plantes rampantes, et étoilée de fleurs. Il y croît une herbe douce, longue et fine, comme je n'en ai jamais vu ailleurs; le pied enfonce doucement dans ce tapis parfumé, et la reconnaissance m'oblige à dire que je dois à l'herbe du Gutin une des meilleures nuits dont j'aie gardé mémoire. Dans quelques parties de la montagne, le sol résonne sous vos pas. La vue, de cette hauteur, est fort belle : d'un côté se déploie la Transylvanie; de l'autre le regard plonge et se perd dans les steppes, parsemées de points blancs et de fils d'argent. Le guide voulait absolument que je visse la Theïss, qui coule à deux journées de là.

L'extrémité occidentale du Gutin est bordée d'un rocher de quelques cents pieds de longueur, carré, droit, et pour ainsi dire crénelé. Des fentes verticales qui raient le roc à intervalles égaux figurent les interstices réguliers qui sépareraient de colossales pierres de taille. On dirait une citadelle cyclopéenne détruite par des cyclopes. De tous côtés des rochers à demi enfoncés dans le sol, entre les sapins, semblent les moellons qui en auraient été arrachés et lancés au loin. Quelques

uns sont ronds comme des tours. Il y en a qui forment un pont ; d'autres se penchent et vous menacent : on s'attend à les voir tomber, et bondir, de pente en pente, jusque dans la plaine. Sur le sommet de la montagne placée immédiatement au dessous du Gutin est un de ces lacs que les Hongrois, dans leur langue figurée, appellent « œil de mer », *tenger szem*, parce qu'on ne peut, dit-on, en trouver le fond. Le bétail refuse d'y entrer. Un vieux Bohémien qui se trouvait là quand nous approchâmes s'empara de l'enfant qui avait la garde de nos chevaux, et lui conta la fabuleuse histoire qui suit.

« Un jour les pâtres qui conduisaient leurs troupeaux près du lac entendirent un bruit étrange et virent l'eau s'agiter violemment. Un animal effrayant, comme aucun d'eux n'en avait encore vu, sortit tout à coup, marcha droit au troupeau voisin, emporta la plus belle vache, et disparut sous les vagues. Les pâtres se gardèrent bien de revenir le lendemain ; mais d'autres revinrent à leur place, car l'herbe est bonne. Le lendemain donc, le dragon sortit encore et enleva encore une vache. On sut bientôt partout qu'un monstre habitait le lac du Gutin. Les bergers menèrent leurs troupeaux bien loin. Le dragon, lui, ne se découragea pas. Il sortait à son heure accoutumée, marchait jusqu'à ce qu'il rencontrât un troupeau, emportait une vache et s'en retournait. Le comte suprême de Szigeth vit bien qu'il devait se mêler de cette affaire. Il donna

des ordres à ses gens et vint lui-même au bord du lac. Mais il eut beau faire, le dragon prenait tous les jours sa vache. Alors on promit trois cents florins à celui qui tuerait le monstre.

» Il y avait un jeune pâtre qui brûlait d'envie de se venger du dragon et de gagner les trois cents florins. Après avoir long-temps réfléchi, il imagina de remplir de chaux vive la peau d'un veau, qu'il plaça au bord du lac ; lui-même se cacha dans un buisson. Le dragon sortit, suivant son habitude, et se réjouit tellement de trouver si vite une proie, qu'il avala le veau sur-le-champ ; puis il plongea. Le pâtre attendit. Au bout de quelque temps, l'eau fut poussée hors du lac, et le dragon parut mugissant d'une manière terrible. Il était effrayant à voir, se tordait en tous sens, et battait de sa queue l'eau, qui semblait le fuir. A la fin il s'envola ; mais il ne put aller bien loin, et retomba lourdement. Il était mort. Le pâtre reçut les trois cents florins, et comme il avait fait preuve de beaucoup d'esprit, il fut anobli. Depuis ce temps l'eau du lac est empoisonnée, et le bétail ne s'y désaltère pas. »

C'est là à coup sûr une fable valaque, ou une de ces histoires merveilleuses que se seront racontées dans les mines les patients et adroits ouvriers venus, au XIIe siècle, de l'Allemagne. La tradition hongroise aurait représenté un hussard paré de ses éperons d'argent, monté sur un cheval turc, et tuant le dragon à coups de sabre.

Celui auquel ce récit s'adressait ne voulait pas y ajouter foi. Le vieux conteur avait beau affirmer ; l'enfant, qui sans doute avait été à l'école, répondait que l'histoire ne lui paraissait pas croyable. La discussion qui s'éleva entre eux était fort comique dans la forme ; mais elle avait un côté sérieux : au fond, l'enfant personnifiait le progrès.

La pluie nous surprit pendant le récit. Nous cherchions à nous abriter sous les arbres, quand nous fûmes tout à coup entourés par quelques centaines de moutons, que trois vigoureux bergers chassaient devant eux, et ramenaient rapidement au bercail. Après nous avoir regardés un instant d'un air demi-farouche, ce qui nous parut motivé par notre langue étrangère et nos habits d'hommes civilisés, ils nous dirent assez rudement que leur chaumière avait un toit plus solide que les feuillages des chênes, et nous invitèrent à les suivre. Dès que nous fûmes arrivés, les bergers placèrent un banc au milieu de la principale chambre, nous offrirent des écuelles de bois et du pain de maïs, et mirent devant nous un énorme chaudron rempli de lait caillé. Pour eux, ils se retirèrent dans une pièce voisine, et nous acquîmes la conviction qu'ils mangeaient avec un appétit de montagnards. Ces hommes étaient valaques. Aussi furent-ils très sensibles à l'attention que nous eûmes de les remercier dans leur langue. Ce fut au contraire avec une complète indifférence que celui qui pa-

raissait leur chef vit briller une pièce d'argent entre les doigts de son fils, bel enfant de douze ans, qui courait entre les arbres comme un chevreuil.

Quelque attentif que nous ayons été, dans le cours de cet ouvrage, à ne point parler de nous, et à ne nous mettre en scène que dans certaines anecdotes qui pouvaient servir à la connaissance du pays, nous ne pouvons nous défendre de dire que ce fut entre ces montagnes et celles de Kővár, dans un lieu appelé Hosszufalva, « long village », que nous habitâmes quelques années. Qu'il nous soit permis de citer une fois ce nom, qui nous rappelle que, loin de la France, nous avons, pour ainsi dire, retrouvé la patrie. Le temps trop court que nous y avons passé compte entre nos plus chers souvenirs. Sans doute on peut vivre partout de la vie de château ; on trouve partout de l'air, des chevaux et des livres. Mais nous n'avons goûté que là une complète indépendance : là, nul souci de ces mille devoirs de convention, de ces innombrables servitudes, qui vous enchaînent ailleurs. Convenons aussi que nous ne pouvions être plus favorisé du sort. Amené dans un pays entièrement nouveau et si différent du nôtre, nous ne pouvions mieux faire que de tomber dans une de ces rares maisons où s'est conservé le reflet des anciens jours. Dans un temps où tout s'efface, il nous a été donné de reculer de quelques siècles, et d'entrevoir une existence oubliée aujourd'hui, grâce à la présence d'un homme immobile

comme l'*impavidus vir* d'Horace, et dont la parole, tour à tour savante et spirituelle, nous rappelait seule l'époque où nous vivions.

Ce qui donnait le plus de charme à cette vie nouvelle pour nous, c'était le bien que nous voyions faire chaque jour à ceux au milieu desquels nous nous trouvions. Nous avons dit ailleurs quels sont aujourd'hui les rapports du noble et du paysan. La loi ne reconnaît plus, en Transylvanie, de maître ni de serfs. Il ne se trouve, en attendant le moment qui va proclamer l'égalité civile, que des propriétaires et des fermiers, dont les droits et les redevances sont déterminés. Dans notre XIX[e] siècle, les idées de progrès ont fait assez de chemin pour que nous ayons pu voir l'oppression d'autrefois remplacée par la protection que le riche peut toujours exercer sur le pauvre. Lors de la terrible famine de 1818, les habitants d'Hosszufalva furent nourris durant tout un hiver par le seigneur. Ils venaient chaque matin, en rang, prendre le pain qu'on avait pétri pour eux la nuit. Le même fait se reproduisit à Zsibó et encore ailleurs. Je sais plus d'un village où le paysan sent qu'il existe entre lui et le possesseur une sorte de lien de famille, qu'il se garde bien de rompre. Est-il malade, a-t-il un procès, ses ressources sont-elles épuisées, il sait où trouver conseil et secours.

En Allemagne, certaines feuilles qui voient avec dépit la Hongrie échapper à l'influence germanique ne lui

pardonnent pas le mouvement libéral que nous avons signalé; elles n'ont que des paroles hostiles pour la noblesse, qui le représente. Nous croyons que les faits répondent assez à leurs paroles. Le pouvoir exercé autrefois par les possesseurs nobles a été abandonné par les nobles eux-mêmes, qui travaillent sans relâche à élever jusqu'à eux les classes inférieures. Les dernières diètes de Hongrie ont diminué les charges du paysan, et des voix qui en réclament la suppression totale s'élèvent parmi les magnats. Elles lui ont accordé déjà la faculté de posséder le sol, celle de remplir tous les emplois publics. La diète de Transylvanie a marché et marche encore sur les traces de celle de Hongrie, lorsqu'elle ne la devance pas. Ce sont là des faits irrévocablement acquis à l'histoire; et les phrases que l'on formule à plaisir pour en atténuer la portée ne nous inspirent que plus d'empressement à rendre aux nobles hongrois la justice qui leur est due. Où a-t-on jamais vu une classe privilégiée prendre l'initiative, renoncer d'elle-même à ses priviléges, déclarer, par exemple, qu'elle veut désormais acquitter l'impôt. Il semble qu'on soit mal venu à accuser une aristocratie, lorsque les diètes, qui ne sont pas autre chose que l'expression de sa volonté, témoignent hautement de ses sentiments. La féliciter, c'est lui dire que son devoir est de poursuivre.

Sans doute, malgré la tendance générale, malgré le noble exemple que nous avions sous les yeux, les grands

possesseurs n'ont pas toujours conscience de leurs devoirs. En leur absence, ou par suite de leur négligence, un intendant qui, en sa qualité de parvenu, cherche avant toutes choses son profit, et plus souvent encore le gentilhomme pauvre qui n'a à sa disposition qu'un petit nombre de bras pour cultiver sa terre, pourront encore trop aisément peser sur le paysan. Mais sices faits, que l'on ne saurait trop sévèrement blâmer, se renouvellent encore, il faut accuser, plus que les individus qui les commettent, les employés des comitats, auxquelsest confiée l'exécution des lois votées en faveur des classes inférieures. C'est dans leurs mains qu'a été déposée l'autorité résignée par le gentilhomme. Malheureusement il arrive trop souvent qu'ils se montrent indignes de leur mission, grâce à l'incurie du gouvernement, et que, loin de protéger le paysan, ils abusent du pouvoir qui leur est échu récemment, pour peser sur lui autant et plus que le propriétaire injuste. Voilà surtout à quelle oppression il est exposé; aussi se méfie-t-il de certaines exclamations poussées au nom de l'égalité. On conçoit qu'un possesseur né dans le village, ayant grandi au milieu des habitants, ait d'ordinaire de meilleurs instincts que tel employé nouveau venu, dont le principal désir est de faire lestement sa fortune. De là vient qu'on entend des paysans regretter l'ancien état de choses, qui a été aboli dans d'excellentes intentions : car, en principe, il vaut mieux que le

villageois reconnaisse l'autorité d'une administration que celle d'un homme. Ce n'est là néanmoins qu'un mal passager ; et en acquérant la propriété, le plus puissant moyen de développement, le paysan acquerra l'indépendance, le plus précieux de tous les biens.

Nous avons pu, mieux que tout autre, apprécier le travail qui s'accomplit à cette heure en Hongrie, en comparant nos souvenirs avec le spectacle qui a frappé nos regards, au sein des pays les plus civilisés. S'il y a des serfs en Europe, c'est là où l'industrie règne en souveraine aveugle et absolue. Là, s'il doit y en avoir encore, se lèveront les nouvelles jacqueries. Personne n'avancera que la condition actuelle des paysans de Transylvanie soit fort digne d'envie, et c'est ce que prouvent les efforts constants de la noblesse pour l'améliorer ; mais du moins sont-ils à l'aurore d'une vie nouvelle. En revanche, y a-t-il rien de plus désespéré que l'état des prolétaires anglais ?

Grâce aux mesures qui vont être prises pour faciliter l'acquisition du sol au paysan, celui-ci deviendra prochainement, de fermier, propriétaire. Mais on a remarqué que son premier instinct ne le porte pas à changer de condition. Voici l'explication de ce fait, qui peut paraître étrange au premier abord. J'ai entendu un possesseur proposer à l'un de ses tenanciers le marché suivant : « La diète, lui dit-il, t'a donné le droit d'acheter le sol, et sans doute le roi confirmera cette décision.

Tu as beaucoup de bétail : estime toi-même tes bœufs, donne-m'en assez pour payer ton champ, et tu deviendras propriétaire libre, seigneur comme moi.—Non pas, répondit vivement l'autre en clignant des yeux, et en comptant sur ses doigts les avantages et les désavantages de l'affaire. Si je vous donne mon bétail, vous me donnez votre terrain, cela se compense. Mais ce terrain-là devra se partager également entre tous mes fils. Et que restera-t-il aux fils de mes fils? – Ils trouveront moyen de vivre, ils apprendront un métier. — Un métier? Il y a par ici trop d'Allemands et trop de Juifs. Nous sommes, nous, laboureurs. Mes enfants, à la fin, n'auraient plus rien, et ils deviendraient pauvres comme des nobles en sandales, tandis qu'aujourd'hui chacun d'eux peut vous demander un champ et une maison. » Pour comprendre cette réponse, il faut savoir que les gentilshommes campagnards, dont l'héritage va toujours se divisant, sont quelquefois si appauvris, que les paysans les prennent à leur service et les envoient à leur place faire la corvée.

C'est encore le magnat qui bâtit l'église et entretient le prêtre du village. C'est lui qui fonde l'école et y attire le plus d'enfants possible. Le paysan veut que son fils l'accompagne aux champs, et il faut souvent insister beaucoup pour qu'il lui laisse le temps d'apprendre à lire. Chaque jour l'école est ouverte, et quand la cloche se fait entendre, les petits garçons et les petites

filles sortent, en jouant, des chaumières pour courir aux classes. Quelquefois, la veille des vacances, le maître annonce un examen, et prie les notables du village d'y assister. C'est partout un intéressant spectacle que de voir les résultats de l'instruction donnée aux enfants du peuple, mais l'intérêt s'accroît encore dans les écoles de Hongrie. Dans les villages de France ou d'Allemagne, l'enfant arrive cuirassé dans un bel habit de drap à boutons jaunes ; il semble qu'il n'y ait rien d'extraordinaire à ce qu'un petit bonhomme orné d'une cravate blanche ne soit pas tout à fait ignorant. D'ailleurs il a devant lui l'exemple de son frère aîné, qui a bien étudié à l'école, et qu'on a mis au séminaire pour en faire un prêtre, ce qui, au dire de son père, est une excellente chose. Ici vous avez devant vous des fils de paysans, à peine vêtus, pieds nus, qui répondent de la façon la plus intéressante aux questions des maîtres. Ils chantent en chœur à votre arrivée; puis l'examen commence. Les plus petits s'avancent, le visage rouge comme une cerise, nomment les lettres et épellent; d'autres lisent, et en même temps on vous montre leur écriture. Enfin les plus grands sont interrogés sur l'histoire sainte, l'histoire de Hongrie, la géographie, l'arithmétique, et même sur l'astronomie. Ceux-là ne retourneront plus à l'école. Demain ils commenceront leur vie de laboureur. Ils iront travailler avec leurs pères, qui, la bouche béante, les yeux grands ouverts, laissent

bruyamment éclater leur surprise en apprenant par leurs fils que notre planète tourne autour du soleil. Ils savent, ces enfants, que l'enseignement de l'école ne leur servira guère dans leurs travaux journaliers; mais le maître leur a dit qu'ils peuvent devenir des hommes utiles, et que l'instruction seule élève l'homme au dessus de l'animal. A présent, cette instruction nécessaire est acquise, et ils redeviennent paysans.

J'ai assisté plus d'une fois à des scènes semblables. Il arrivait souvent, dans mes voyages à travers le pays, que le seigneur du lieu réunissait les enfants de l'école et les interrogeait devant moi. J'avoue que j'écoutais avec un vif plaisir. J'ai gardé, entre autres, bon souvenir de l'école de Gernyeszeg, qui prospère sous la protection d'un jeune magnat plein de cœur, le comte Dominique Teleki.

Assurément le temps viendra où les détails que nous donnons ici seront lus en Transylvanie avec cet intérêt qui s'attache aux choses du passé. Peut-être même que ce jour n'est pas éloigné. Déjà les mœurs nationales s'affaiblissent; les jeunes gens, de leurs voyages, rapportent les habitudes étrangères. A leur retour, par exemple, ils congédient l'armée de domestiques qui, de temps immémorial, peuplaient la maison, et se font servir, comme cela se pratique en Angleterre, par quelques valets élégamment vêtus.

Ce n'est pas sans dessein que je cite ce trait caracté-

ristique. Autrefois — on peut presque employer cette expression — il y avait dans le village certaines familles vouées d'avance au service du seigneur. Les enfants grandissaient avec le jeune maître, et figuraient plus tard dans sa maison, jusqu'à ce qu'ils fussent remplacés à leur tour par leurs fils. Dix de ces gens faisaient la besogne d'un valet d'auberge de Londres, cela est vrai. Mais n'était-ce rien que les traditions d'attachement qui se perpétuaient de génération en génération? D'ailleurs ces liaisons dataient de loin. Souvent une famille devait le privilége de fournir des domestiques au dévoûment d'un de ses membres dans un combat contre les Turcs. Admis à jamais au service du seigneur, ils se considéraient comme membres de la maison, et prenaient part à toutes les joies comme à toutes les douleurs du maître. Il ne se passait jamais rien d'important sans qu'ils fussent là; et le mariage dont je fus témoin peu de temps après mon arrivée est sans doute le dernier de ce genre qui ait été célébré dans le pays.

La cérémonie eut lieu dans la grande salle du château, dont les murs étaient tapissés de vieux portraits de famille et d'armes ramassées sur les champs de bataille. Au bout étaient placés le chapelain, et immédiatement après lui les époux. Derrière eux venait la famille, rangée en demi-cercle. Les deux battants de la porte étaient ouverts. L'extrémité de la salle et l'escalier étaient remplis de la foule des domestiques des deux

sexes, de tout rang et de tout âge, tous bottés à la hongroise. Quand la cérémonie fut achevée, le plus âgé d'entre eux, vieux hussard blessé à Hohenlinden, s'approcha du jeune marié, et lui dit : « J'ai assisté à votre baptême, j'ai assisté à votre mariage; puissé-je voir la naissance de votre premier enfant, et je mourrai heureux! »

FIN DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER.

NOTES.

TURCICÆ LITANIÆ

Quas magnus vezirius Kara Mustapha Bassa in avernali moschea in honorem fratris sui Regis Galliarum in dies orare solet, ex turcico in germanicum, nunc in latinum translatæ (1).

Pater innumerabilium spuriorum filiorum,
Fili Mazarini,
Spiritus Mahometis,
Rex sine Deo,
Rex sine fide,
Occidentalis Turca,
Amator affabilium virginum,
Contemptor virginitatis,
} Libera nos Turcas.

Auctor regii sanguinis,
Artificiose mage,
Obcæcator Germanorum,
Persecutor Italorum,
Extirpator Hispanorum,
Hostis Electorum Principum,
Destructor urbium,
Devastator provinciarum,
Suppressor omnium hominum,
Eradicator Hugenottarum,
Amice Turcarum,
Vicine Dæmonum,
Possessor multorum aliorum bonorum,
Turbator pacis et quietis,
} Veni nobis in auxilium vel nobis opitulare.

(1) Voyez ch. 5.

Qui monachum genitorem habuisti,
Qui tredecim mensibus in utero matris hæsisti,
Qui cum dentibus natus es,
Qui multis annis cum Madama de Montespan ut vir cohabitasti, et tamen gallicum morbum nunquam accepisti,

Qui cunctas damas gallicas benigne protegis,
Qui ille vir es, cui ante paucos annos una die quatuordecim spurii filii baptizati sunt,
Qui tuos cavalleros gallicos cornibus artificiose coronas,
Qui filii tui Delphini vices in præstando debito multoties agis,
Qui multa promittis, et pauca servas,
Qui pecunia et non Marte hostes tuos vincis,
Qui cum Hollandis fraudulenter bellum geris,
Qui Polonos per Bethunium seducere tentas,
Qui Germaniæ Principes pecunia obcæcas,
Qui Rebelles in Hungaria, in malo eorum proposito confortas, pecuniam eis submittendo,
Qui Tökölio gratiam Cæsarem dissuades,
Qui imperium Romanorum extreme oppugnare et tibi subjugare quæris,
Qui domum austriacam eradicare jurasti,
Qui vitæ Imperatoris Romani insidiaris,
Qui summum Pontificem omni modo excæcare niteris,
Qui magiis Freiburgum occupasti,
Qui fraude Argentoratum adeptus es,
Qui contra jus ducem Lotharingiæ suis provinciis spoliasti,
Qui septentrionales coronas ad inquietem concitas,

Libera nos Turcas.

Qui in omnibus aulis nequissimos tuos spiones alis,
Qui cælesti Regno jam pridem renunciasti,
Qui pacta cum Porta ottomanica constanter servas,
Qui aliquando in æternum noster concivis futurus es, } Libera nos Turcas.

Lupe qui tollis provincias et gentes,
Lupe qui tollis proximo uxorem suam,
Lupe qui tollis opes et bona, } Miserere nobis.

Oremus.

Potentissime et invictissime frater Ludovice, qui per totam vitam tuam proximi bona petiisti et semper bonus amicus Turcarum fuisti, et per servitia dilectissimæ tuæ Madamæ de Montespan, nobis miseris Turcis tuis armis opitulare, ducemque Lotharingiæ cum copiis christianis ex Hungaria fuga, ut per auxilium tuum gaudio afficiamur, tuumque nomen in avernali moschea æternum laudemus et deprædicemus. Amen.

DIPLOMA LEOPOLDINUM

ET

RESOLUTIO ALVENTZIANA (1).

Le droit public, en Transylvanie, a deux sources : les Diplômes et les Lois.

Les diplômes sont 1° la Bulle d'or (1222); 2° le Privilége d'André II aux Saxons; 3° les Conditions des Princes; 4° le Diplôme de Léopold avec les Suppléments et la Résolution d'Alvintzi.

Les lois sont 1° les Décrets des rois de Hongrie; 2° le Décret tripartit; 3° les *Approbatæ Constitutiones* (de 1540 à 1653, mises en ordre par George Rákótzi); 4° les *Compilatæ Constitutiones* (recueil, comme le précédent, des lois votées par la Diète, de 1653 à 1669, confirmées par Michel I Apaffi); 5° les *Articuli novellares*, postérieurs aux précédents, qui vont de 1669 jusqu'à nos jours.

Nous donnons ici le texte entier du Diplôme de Léopold et de la Résolution d'Alvintzi.

DIPLOMA LEOPOLDINUM IN FORMA SOLEMNI EXPEDITUM.

Nos Leopoldus Divina favente clementia electus Romanorum Imperator semper Augustus, ac Germaniae, Hungariae, Bohemiae, Croatiae, Dalmatiae, Sclavoniae, etc., Rex; Archi Dux Austriae, Dux Burgundiae, Brabantiae, Styriae, Carin-

(1) Voy. chap. 5.

thiae, Carnioliae, Lucemburgi, ac superioris et inferioris Silesiae, Vürtembergae et Techae; Princeps Sveviae; Marchio Romani Imperii, Burgoviae, Moraviae, superioris et inferioris Lusatiae; Comes Habsburgi, Tyrolis Ferretis, Kiburgi et Goritiae; Landgravius Alsatiae; Dominus Marchiae Sclavonicae, Portus Naonis et Salinarum, etc., etc. Magnificis, Egregiis, Strenuis et Nobilibus, Prudentibus ac Circumspectis, Fidelibus sincere nobis dilectis, universis Statibus provinciae Transsylvaniae, et reliquis tam ecclesiasticis quam secularibus, quorum interest, gratiam nostram Caesaream Regiamque et omne bonum Illis benigne perspectis quae Transsylvaniae ablegatus egregius fidelis dilectus Nicolaus de Bethlen uberrime exposuit, quidnam a Nobis quoad confirmationem Diplomatis de 28. Junii A. 1686 desiderati, quoad religiones ibi locorum usitatas, quoad patriae leges et consuetudines, quoad privilegia, dignitates et officia, quoad sublevanda portionum et hybernorum onera, quoad provinciam in pristinum florem redintegrandam, aliave saluti publicae multum servientia, debita erga Nos veneratione et fidelitate efflagitet; supremi nostri Regii muneris (a quo si Dominus exercituum adminiculetur pro temporum vicissitudine felicia scaturire solent incrementa) esse dignovimus, charissimam hanc Transsylvaniae regionem, jam a seculis Inclyto nostro Hungariae regno assertam, magis magisque velut animam nostram amplecti. Posthabitis enim aliis contra communem christiani nominis hostem destinatis belli operationibus, Ludovici Marchionis Badensis Dilectionem, ad sistendas iniquissimi Tökölyii eidemque adhaerentium rebellium, nec non Turcarum et Tartarorum, incursiones, illuc cum exercitu expedivimus; hac firma spe freti, illum per quem reges regnant et justa decernunt, in firmitudine brachii sui, justitiae causa, armis nostris Caesareis et militiae transsylvanicae, benedictione divina affuturum, et secundos regiae intentionis

successus largiturum. Sacramentum fidelitatis jam antea nobis transmissum, nihil ambigendum, quin immortalitatis studium non minus totam patriam quam illos qui sub nostra regia protectione, consilio et curae commissam habent provinciae administrationem, cum nunquam intermoritura laude praestitum, et opere ipso in quibusvis emergentiis pro viribus comprobatam fidelitatem (quam ex aequo aestimamus), ad posteros transmittere, eoque omni conatu generose alloborare animabit, ne hostes regionem montibus coronae ad instar circumseptam, rapinis et praedis igne et ferro misceant, jam tum ab omni aevo in unam mentem coalitas nationes pessimis stratagematum technis et irritamentis dissipando, graviori barbaris serviendi jugo mancipent, gentemque toti hactenus Christianitati antemuralem evertant.

Confirmationem desiderati Diplomatis pro successione Michaelis Apaffi in principatum quod attinet: cum is, utpote adolescens quatuordecim annorum, per leges (quarum sanctam generosi Status ducunt observantiam), ante vigesimum aetatis annum ad regimen non sit adultus; his a perfidia Tökölyii turbatis temporibus, neque in rem Transsylvaniae neque in patriae bonum vergere perbenigne judicavimus, si quidquam in memoratarum legum transgressionem innovari contingeret. Proinde minorennis in timore Domini, condignis apud Conciliarios intimos, qui commissam habent provinciae administrationem, virtutibus, in spem successionis usque ad annos pubertatis imbuendus, maturescentium in eo atque emicantium animi dotum specimina exspectanda, gratia demum Caesarea Regiaque in patriae emolumentum benignissime complectenda. Ne vero interea temporis universi Transsylvaniae Ordines suspensis animis haerendi, aut vel minimum praeter paternam nostram intentionem ominandi ansam habeant, de sequentibus articulis fideles Status et Ordines in

universum, eorumque posteros quos in omni erga regiam nostram coronam fidelitate perstituros confidimus, sub verbo regio et integerrima fide duximus esse assecurandos.

Primo. In causa receptarum ibidem religionum, templorum, scholarum, parochiarum, aut introductionis cujuscunque alterius cleri et personarum ecclesiasticarum quam ibi nunc extant, nihil alterabitur; contradictionibus quibuscunque sive sacri sive profani ordinis nihil unquam in contrarium valentibus; ita amen ut Catholici propriis suis sumtibus, adeoque citra omne aliarum religionum gravamen, Claudiopoli in praesenti devotionis suae loco sibi ecclesiam, nec non Albae Juliae templum minus olim a Christophoro Báthori erectum, nunc desolatum reaedificent. iidemque Catholici ubique locorum, si pauci et peregrini sint privatim, si vero eorum multi tum publici religionis suae exercitii et condendarum ecclesiarum jure gaudeant, aeque ac aliae in Transsylvania receptae religiones tali casu, ubi nimirum in loco aliquo numero praevalent, gaudere consueverunt.

Secundo. Confirmamus fidelibus Statibus omnes Hungariae Regum, similiter omnium a tempore separatae ab Hungaria Transsylvaniae ejusdem Principum, donationes, collationes, privilegia, armales, titulos, officia, dignitates, decimas, et denique quaevis beneficia et bona, sive privatis sive civitatibus ac communitatibus et coetibus, sive cuicunque ex receptis religionibus addictae ecclesiae, parochiae, vel scholae, tam in Transsylvania quam partibus Hungariae, in Siculia, et Debreczino, praedictis facta et data, etiamsi aliquando ad aliquam ecclesiam, conventum, vel capitulum pertinuerint; ita ut nemo omnino hac occasione in suis bonis, nec per Nos, nec per quemcunque sacri aut profani ordinis virum, impetendo aut actionando turbetur, sed unusquisque ea quae nunc habet et possidet in posterum etiam teneat et possideat, secundum

dictas Regum et Principum donationes; exceptis iis si quorum et Principum donationes ipsi per suas constitutiones abrogassent.

Tertio. Approbatas et Compilatas patriae illius leges, Decretum Tripartitum Verődczii (expuncto tamen ibidem articulo nono decreti Andreae regis qui in ultima posoniensi diaeta abolitus fuit), Constitutiones, Jus municipale nationis Saxonicae, in vigore inviolabili permansura declaramus quidem. Cum autem ipsimet Status, tum ratione religionis, tum etiam constitutionum suarum ac privilegiorum, inter se discrepent; et Catholici in praefatis primo et secundo articulis gravatos se existiment; Saxones vero privilegiis suis antiquis et eorum usui ac consuetudini in articulo tertio magis cautum esse efflagitent; e re ipsorummet Statuum duximus, ut difficultates inter illos circa dictos tres articulos vertentes, amicabili compositione et concordia, sub ratificatione nostra Caesareo-Regia, complanare studeant; hac vero non succedente, auditis partibus, opinioneque Consiliariorum nostrorum Transsylvanorum de super intellecta, reliquum Nobis erit id denique pro munere nostro Caesareo-Regio decernere, quod justum et aequum compertum fuerit.

Quarto. Morem usitatum, utpote quem supremae potestati non derogare invenimus, in Gubernii, Consilii Intimi, Comitiorum, suffragiorum politia ac libertate, in Tabulae Judiciariae, Magistrorum Protonotariorum, et Assessorum, item et inferiorum tribunalium auctoritate, in administrandae justitiae solito ordine et usu (omnia tamen salvo in gravioribus recursu ad Regem) illaesa praecipimus conservanda. In oeconomicis quoque quoad regalia et fiscalia, praevia fidelissimorum Statuum sincera informatione, eam habituri rationem et modum, ut per commissiones camerales aut alia via, nemo nobilium civium aut privatorum gravari possit aut debeat.

Quinto. In omnibus sive ad politiam sive justitiam vel oeconomiam administrandam necessariis officiis, utemur indigenis Transsylvanis, Hungaris nempe Siculis et Saxonibus, nullo habito religionis respectu; neque exterae nationes, aut quae Nobiscum ab illis inter exteras et inhabiles dignoscentur, ad honores et munera, quotiescunque ea vacare contigerit, praevalebunt; salva tamen Nostra, cum illorum consensu, ad recipiendum aut non recipiendum in matriculam commendatione.

Sexto. Bonis ob defectum prolium aut notam infidelitatis ad fiscum regium devolvendis, benemeritos Transsylvanos, Hungaros nempe Siculos et Saxones indigenas, non attento religionis discrimine, propensi erimus dignari. Illa vero privatorum bona quae armis nostris occupata sunt ab hostibus, antiquis possessoribus aut eorum posteritati, ex mera benignitate regia restituentur. Ad quem finem alicui tribunali in Transsylvania, aut nostro belli duci, ut visis instrumentis quod justum videbitur decernat, in hoc speciali casu ex commissione regia benigne committemus.

Septimo. Supremum Status directorem Nostrum, pristinis temporibus Vajvodam dictum, vel ejus vices gerentem, ex indigenarum Transsylvaniae nobilium ac procerum nostrorum numero, sive catholicae sive alterius ibi receptae religionis fuerit, si fidelitate et meritis praepolleat, sumemus. Idem quoque de munere Generalis militiae transsylvanicae, Cancellarii supremi, Consiliariorum intimorum, Comitum supremorum, et Capitaneorum inter Siculos, Magistrorum Protonotariorum, aliisque dignitatibus antea solitis, observabitur. Et haec

Octavo. Cum tali modificatione clementissime largimur, ut Gubernatoris, summi militiae Transsylvanicae Generalis, Cancellarii Intimi Consiliariatus, et Protonotariatus, candida-

tos, si quando similia munera resarcienda venerint, Nobis ad confirmandum praesentent; ut tanto tranquillior diversarum nationum status persistat, periculosae machinationes aut ambitus exulent, atque omnium animis concordi desiderio salus publica, pro optimo regiminis fine in quem colliment universi, haereat radicata. Quod autem ad alios officiales attinet, nempe Judices Regios inter Saxones et Siculos, Judices Nobilium, Vice-Comites in Comitatibus, Judices Consules et similia officia in civitatibus et oppidis, quae per liberam communitatum electionem apud ipsos constitui solent, in eadem etiam in posterum libertate et consuetudine maneant; confirmatione tamen pariter Nostra, sicut in praecedentibus, in quolibet ex dictis casibus impetranda.

Nono. Magnum inde salutis publicae incrementum redundare posse clementer existimavimus, si in Consilio intimo duodecim viralisaltem tres sint Catholici, et in Tabula Judiciaria duodecimvirali etiam tres Catholici, caeteris ex aliis religionibus ipsorum recipiendis; et quidem inter illos in Consilio intimo etiam Judex Regius Cibiniensis juxta leges receptas ex natione Saxonica; inter Magistros Protonotarios vero unus sit catholicus, ex modernis tamen quilibet in suo officio persistat.

Decimo. Annua Comitia, ad negotia publica tractanda, justitiam administrandam, et propositiones regias si quae fuerint intelligendas, necessaria, necnon terminorum octavalium celebrationem, nostro Gubernatori et intimo Consilio promulganda committimus, reservando Nobis eorum omnium quae sic geruntur regiam confirmationem.

Undecimo. Supremo Status directori nostro sua sit auctoritas, conditio, et praerogativa alias debita, semper ille in provincia praesens, legibus patriis tam quoad sacra quam profana solemni juramento obstrictus; congrua etiam stipen-

dia et illi et singulis de Consilio intimo ac Tabula Judiciaria, ex mediis aerarii nostri regii et fiscalibus, benigne decernemus. Quodsi utilitas publica et diversarum ibi degentium nationum tranquillitas illum quotannis mutare suaderet, liberrima Statuum ad alium quo citius eligendum ferri poterunt suffragia, pro Nostra ulteriori clementissima resolutione transmittenda.

Duodecimo. Tempore pacis (quod Deus pacis approximet) quinquaginta mille Imperialium tributo, tempore autem belli contra Hungariam et Transsylvaniam, quadringentorum millium florenorum rhenensium contributione, computatis etiam naturalibus, contenti erimus; repartitionis et exactionis forma penes fideles Status et provinciae officiales relicta, et ab ipsis sine partium studio ad justam proportionem reducenda; caetera quae ultra praedictas summas, vel belli vel pacis tempore, pro defensione patriae requirentur, amore fidelium Statuum; et universae plebis sublevandae causa, ex bonis regiis et fiscalibus, nec non salis et reliquorum metallorum fodinis, tricesimis, decimis inter Saxones, arenda decimarum in comitatibus, aliisque Nostris proventibus allaturi.

Decimimotertio. Datias et alia apud ipsos inusitata exactionum genera introduci non curabimus, vectigalia aut tricesimas non augebimus.

Decimoquarto. Siculi, genus hominum bellicosissimum, ab omni tributo, ab omni hybernorum aut aestivorum molestia, a decimis, et praestationibus ratione bonorum quae cum onere insurgendi possident, velut hactenus ita in posterum penitus sint exemti. E contra pro tuenda patria propriis impensis militare obstricti permaneant, non tamen subintellectis rusticis vel jobbagionibus Siculis.

Decimoquinto. Liberum, sicuti sub Principibus fuit, quaestum seu commercia rerum omnium concedimus, benigne

volentes, ut et nobilium praerogativae ac privilegia hoc in passu observentur.

Decimosexto. Decimas etiam, consueta hactenus apud ipsos arenda redimi solitas, dominis terrestribus relinquimus, arenda tamen fisco reservata.

Decimoseptimo. Magnis et non necessariis praesidiis, partim ex militia indigena instituendis, et ex nostro aerario alendis, provinciam non onerabimus; Generalem tamen et caput germanum illis praeficiemus, qui reciprocam cum Gubernatore, Concilio Status, et Generali militiae Transsylvanicae in omnibus negotiis bellicis correspondentiam habiturus, aliis, ad praedictum Statum aut Gubernium pertinentibus, se non ingeret.

Decimo octavo. Tollimus a Saxonicae nationis, et totius ubique miserae plebis cervicibus, per abusum inveteratam gratuitam viatorum cujusvis generis vel conditionis vectitationem, equorum ac omnis generis jumentorum angariationem, et quartiriorum, aliosque similes, praesertim in dictam nationem Saxonicam a viatoribus hactenus exercitos, abusus; clementissime suadendo et jubendo, ut postac, remissa prius ad aulam nostam informatione, a Consilio Status, diversoria vero pro benevole recipiendis, justa pecunia et pretio cibandis, itinerantibus, a dominis terrestribus et Civitatibus constituantur.

Nos itaque qui pientissimum regii muneris Nostri executuri officium, universorum et singulorum fidelium salutem, commune bonum, tranquillitatem publicam, rei christianae incrementum, et charissimam Transsylvaniam, nullo, Deo opitulante, Minotauri Turcici Labyrintho deinceps implicandam cordi duximus, visis et examinatis praedictis articulis et punctis, pensantes eos honori quieti et commodo Statuum Ordinum et incolarum omnium, universaeque reipublicae christianae conducere, eosdem in omnibus suis partibus et capituli

approbamus, et in perpetuum valitura lege sancimus tenore praesentium, promittendo in verbo Nostro regio, ac apud Nos et Serenissimam nostram domum nunquam violabili fide, quod illos firmiter et inconcusse servabimus et servari faciemus, majora et majora semper, in fidelissimam nobis gentem, ponere beneficia propensi. Datum in Civitate Nostra Viennae die 4. Mensis Decembris, Anno post nativitatem Domini 1691 Regnorum Nostrorum Romani 34° Hungarici 37° Bohemici vero 36°.

Leopoldus mp. (L. S. pendentis)

T. A. Henricus Comes de Strattman mp.

Ad Mandatum Sacrae Caesarae Regiaeque Majestatis proprium Stephanus Andreas de Verdenburg mp.

RESOLUTIO C. R. QUAE VULGO ALVINCZIANA DICITUR.

Sacrae Caesareae Regiaeque Majestatis Archi Ducis Austriae Domini Domini nostri clementissimi nomine; Domino Petro Alvinczi, a Dominis Statibus et Ordinibus Transsylvaniae ad aulam Caesaream misso, hisce perbenigne significandum.

Perceptas relatasque fusius esse preces ab eodem nomine dictorum Dominorum Statuum ad altissime nominatam Sacram Caesaream Regiamque Majestatem delatas, religionis aliaque negotia publica ipsi commissa spectantes; quibus mature accurateque discussis, Majestas sua sequentia clementissime resolvit et

Imprimis. Desideratam Confirmationem Domini Machaelis

Apaffi in principatu quod attinet; inhaeret sua Majestas clementissime iis quae hac de re, tam in diplomate Caesareo Regio de 4° Decembris Anni 1691 expressa, quam 31ª ejusdem mensis et anni Dominis ablegatis Transsylvanicis tunc temporis in aula Caesarea existentibus ad parem eorum instantiam responsa sunt; ad quae, durantibus adhuc iisdem circumstantiis et rationibus, Domini Status remittuntur.

Secundo. Optasse suam Caesaream Regiamque Majestatem clementissime, ut praefatum religionis negotium inter ipsosmet Dominos Status amicabiliter complanari potuisset; cum autem tentata concordia effectum sortita non sit, et ab utraque parte vicissim ad decisionem suae Majestatis provocatum, visis et consideratis iis quae tum hinc inde in medium allata, tum a Gubernio Transsylvanico proposita sunt, rem pro aequitatis ratione ita judicavit terminandam, prouti ex annexo autographo ad Dominos Status deferendo, et copia mandati ad Gubernium Transsylvaniae desuper expediti, videre est. Cui decisioni tametsi stet Sacra Caesarea Regiaque Majestas, declarat tamen, sibi gratius fore, ut loco Reformati Unitariorum templum Claudiopoli Catholicis evacuetur et tradatur, accipietque illud tanquam singulare devotionis argumentum; Caesareo-Regia gratia in aliis occurrentiis agnoscendum, et jussit etiam eo casu 5000 florenorum hungaricalium summam Unitariis, pro subsidio sumtuum iisdem incumbentium, numerari.

Tertio. Pergratum fuisse Majestati suae quod concordia inter Dominos Status et nationem Saxonicam, super hujus gravaminibus ut et repartitionis onerum publicorum exactionisque modo posthac observando, inita sit et conclusa, super quibus resolutionum confirmationumque Caesareo-Regiarum instrumenta originaliter hisce annectuntur. In iis porro gravaminibus quae ultra haec a praefata natione vel proposita sunt, vel deinceps proponentur, sua Majestas tam ea quae a reliquis

Dominis Statibus in contrarium forte adduci possent, quam Gubernii opinionem, libenter audiet. Interim ut intelligant Domini Status quo loco apud Majestatem suam illorum habeatur intercessio, annuit clementissime, ut nominatae nationi Saxonicae annui 6000 floreni Principibus Transsylvaniae ab illa pendi soliti durante praesente bello Turcico remittantur; sibique omnino promittit, in mutuis contractibus euma Dominis Statibus posthac observatum iri usurarum modum, ut sublatis excessibus qui ad decem pro centum et ultra contra jura ascendere, et a misera plebe extorqueri feruntur, ad moderationem justamque summam, nempe 5 vel ad summum 6 pro centum, reducantur; caeterisque abusibus, quibus natio Saxonica hactenus gravata reperietur, adaequatum efficaxque remedium allaturos, proinde 18° diplomatis articulo satis facturos esse.

Quarto. Cum causae duplicis sint generis, vel criminales vel civiles, Sacra Caesarea Regiaque Majestas inter graviores illarum censenda statuit crimina laesae Majestatis, perduellionis, proditionis, et alia quae statum et tranquillitatem publicam respiciunt; super quibus Gubernii votum seu opinionem libenter quidem audiet, decisionem autem tanquam rem ad Regem immediate spectantem sibi reservat; an vero, et in quibus aliis criminibus quae poenam corporis afflictivam cum jactura honoris et bonorum post se trahunt, recursus ad Regiam Majestatem concedendus sit, Gubernii opinionem exspectabit. In Civilibus porro eas duntaxat causas pro revisibilibus, et in quibus Majestati suae pro revisione supplicare liceat, pronunciat, quae 3000 aureos in summa capitali aut ultra important, nullo inter mobilia et inmobilia discrimine, adnumeratis etiam juribus etsi minoris valoris aut considerationis. Circa tempus, modum ac formam revisionis verotam interponendae quam introducendae ac prosequendae, aliisque

eo spectantibus, Gubernii opinionem sua Majestas similiter praestolabitur.

Quinto. Acceptam habet sua Majestas informationem fiscalitatum Transsylvaniae a Dominis Statibus et Ordinibus transmissam; et quamvis non distinctam adeo praebeat notitiam ut secure de iis disponere possit, sed exactiori indagine opus esse videatur; hac tamen paternae suae in Dominos Status et Ordines propensioni postposita, solaque devotionis fidei ac integritatis illorum freta fiducia, condescendit in desideratam ab ipsis dictarum fiscalitatum juriumque fiscalium provisionalem arendationem, et Camerae suae aulicae demandavit, ut cum Domino deputato de pretio reliquisque conditionibus conveniat.

Sexto. Inhaeret porro Caesarea Regiaque Majestas diplomati suo Regio, ut officia Transsylvaniae indigenis conferantur, et modum hac de re 8 et 9 ejusdem articulis expressum rite observari faciet, eorumque virtute ad duodecimvirale Consilium intimum, uti et Tabulam Regiam pariter duodecimviralem, ex singulis quatuor receptarum religionum tria subjecta apta, si tot pro iisdem ex qualibet religione reperiri possint, cooptabit; ubi vero ex Unitariis et Augustanae Confessioni addictis tres idoneae personae reperiri nequirent, defectum hunc ex Catholicis et Reformatis, ad Consilium intimum aeque ac Tabulam Regiam, percepto Gubernii sensu ita supplebit sua Majestas, ut aequalis harum duarum religionum ratio et numeros in utroque Consilio habeatur.

Septimo. Insistit etiam Caesarea Regiaque Majestas, quoad investigationem bonorum armis Caesareis ab hostibus in Transsylvaniae finibus et partibus eidem annexis occupatorum, art. 6° diplomatis; in cujus conformitate negotium illud alicui Tribunali in Transsylvania aut suo Belliduci, ut primum rerum circumstantiae id permiserint, peragendum

committet; eos in hunc finem ex Transsylvanis et Hungaris conterminis, quos excludi nec ipsis Dominis Statibus consultum ducit, adhibitura viros, quos pares tanti momenti negotio fore dignoverit.

Octavo. Uti diploma mutationibus subjacere nec authoritatis Caesareo-Regiae, nec ipsa boni publici ratio patitur, ita clementissime resolvit sua Majestas, ut art. octavus et nonus dicti diplomatis, prout de facto existunt, intacti relinquantur, debiteque observentur.

Nono. Negotium petitae a Dominis Statibus amplioris pro Domino Gubernatore facultatis, nimirum 20 colonos via legitima ad fiscum regium devolvendos, armales praeterea, primipilares, consensuales, tutorias, aliaque munera conferendi, ita comparatum est, ut suae Majestati turbido hoc rerum Statu resolutionem suam suspendendi imponat necessitatem. Considerabit vero rem opportuniori tempore penitius, et ad officia Dominorum Statuum pro Regia sua benignitate reflectet.

Decimo. Demandabit sua Majestas Gubernio Transsylvaniae, ut conficiat catalogum Consiliariorum caeterorumque officialium stipendia regia in Transsylvania merentium; quo viso Sacra Caesarea et Regia Majestas suae Camerae statim ordinabit ut annua salaria singulis deputentur et rite persolvantur, prouti porro tunc Regio Gubernio insinuabitur.

Undecimo. Quemadmodum singularem suam diversis occasionibus testata est Caesarea sua Regiaque Majestas propensionem Dominis Statibus gratificandi, ita nec minorem intercessionis eorundem, pro assignando Domino Michaeli Apaffio subsidio sustentationis, habuisset rationem; nisi expensarum bellicarum, ipsismet Dominis Statibus non ignotarum, moles omnes Transsylvaniae reditus in tantum absorberet, ut hinc ingentem nervum in Transsylvaniam quotannis submittere necesse sit. Cessantibus vero modernis difficultatibus, preces

Dominorum Statuum, pro uti tunc e re publica visum fuerit, benignissime sua Majestas considerabit.

Duodecimo. Partes Regni Hungariae Transsylvaniae annexas, inter quas etiam Debreczinum comprehenditur, quod spectat: cum difficile sit ex iis tanquam notorio Hungariae membro Status Hungariae excludi, ita sua Majestas rem instituet, ut pro administratione officiorum quae illis in partibus vacare contingerit (reciproco inter Transsylvaniae et Hungariae Status stabilito incolatus jure), non minus Transsylvanicae quam Hungaricae nobilitatis et nationis ratio habeatur.

Decimo tertio. Dominorum Statuum gravamina contra hybernornm pluriumque inde resultantium impositionum onera, tametsi defunctus Dominus Generalis Commissarius Caesareus ad ea responderit, nihilominus ad Consilium bellicum directa sunt, eo fine: ut accurate indagata illorum serie, sublatis excessibus, omnia ad justam aequitatem reducantur. Interim ut contributiones Dominis Statibus indictae necessitate temporis et belli, securitateque illorum propria sic exigente, imponuntur; ita cessantibus periculis, Statuque rerum in melius uti speratur mutato, Sacra Caesarea Regiaque Majestas, pro paterno affectu, Dominorum Statuum sublevationi prospicere modo possibili adnitetur.

Decimo quarto. Postarum in Transsylvania rite ac provide administrandarum curam jam ante Camerae suae commisit Sacra Caesarea Regiaque Majestas, illamque de observandis iis quae ad hunc finem pertinent, gravaminumque occasione submovenda, serio monebit, et mandabit insuper Gubernio, ut loca, per quae dictae postae diponendae sint, proxime proponat, et in reliquo securitati postarum studeat.

Decimo quinto. Consentit vicissim sua Majestas clementissime, ut Siculi Transsylvaniae finibus non educantur, nisi patriae ipsius tutandae ratio et necessitas id postularent.

Decimo sexto. Quamquam sua Majestas iis qui Tokolii partes secuti sunt terminum satis prolixum pro resipiscentia praefixerit, noluit tamen benignitatem et clementiam suam iis arctari limitibus, quin etiam hoc elapso gratiam implorantibus pateat aditus; eoque iis etiam qui hactenus ad thronum suae Majestatis confugerunt, sumtis prius debitis a Gubernio informationibus, nisi quid singulariter obstaret, et de bonis illorum aliter foret interim dispositum, gratiam suam non denegabit; eandem quoque clementiam caeteris, quibus ulterius ad frugem absque ulteriori mora redire serio animus est, quantum tranquillitas publica et rerum circumstantiae permittent, praevia rei disquisitione experturis.

Decimo septimo. Quod Samuelem Szentiványi, et Stephanum Csáki bonorum Devensium Provisorem concernit: cum pecunia illius in usus bellicos impensa, de hujus vero bonis ut ipsimet Domini Status allegant, aliter dispositum sit; Majestati suae integrum non est expetitum ab iisdem gratiam rei non amplius exstantis impertiri.

Decimo octavo. Demandabit e contra circa postulatam rusticorum transfugarum restitutionem Cancellariae Hungarico-Aulicae, ut ordinatam 31ª Decembris Anni 1691 Commissionem sine ulteriori mora instituat, curabitque per aliam Commissionem ex Hungaris et Transsylvanis compositam praetensionem Dominorum Statuum contra oppidum Debreczinense investigari, ac omnem rei, auditis partibus, amicabili compositione terminandae operam adhiberi, secus rei serie cum voto ad aulam Caesaream pro suae Majestatis clementissima decisione deferenda; interim sua Majestas nollet a Dominis Statibus auctoritate propria contra Debreczenienses quidpiam attentari.

Decimo nono. Dolenter intellexit sua Majestas egestatem Comitatuum Máramaros, Szolnok mediocris, et Krasznensis,

lisque percepto Commissariatu Bellico generali, quoad possibilitas et ratio belli admittunt, subvenire conabitur; Districtum autem Kőváriensem regno Hungariae subtrahi, aut cum Transsylvania commisceri supradictae rationes non patiuntur. De militis in Transsylvania aeque ac annexis partibus existentis directione pridem sua Majestas disposuit, eique dispositioni clementissime inhaeret.

Vigesimo. Pergrata fuere Sacrae Caesareae Regiaeque Majestati ea quae pro instruendo Gubernio Transsylvanico, sicut et de sigillorum usu, a Dominis Statibus et Ordinibus suggesta sunt; quae mature considerata perpensaque in eum ordinem ac formam redigi curavit, quam servitio suo Caesareo Regio, nec non compendiis et tranquillitati charissimae sibi provinciae magis conducere visum fuit, perhibito etiam in his amplissimo paternae suae sollicitudinis et amoris documento.

Vigesimo primo. Annuit clementissime ut Gubernium Transsylvanicum Albae Juliae resideat; cui, pro majori ejusdem securitate, de praesidio militari quantum opus fuerit prospici demandabit.

Vigesimo secundo. Existimasset quidem Sacra Caesarea Regiaque Majestas, cum Cancellaria aulica Hungarica expeditionem Transsylvanicam in aula avito jure ita potuisse reuniri, ut particulare tamen Archivum et Regestratura, uti et distincti pro hac expeditione Referendarii et Secretarii, instituerentur; cum tamen Status et hoc deprecati sint, malintque separatam prorsus ab Hungarica Cancellaria expeditionem institui, ita et in hoc Sacra Caesarea Regiaque Majestas illis gratificari clementissime resolvit; a Gubernio sua Transsylvanico postulatura opinionem, ex quot et qualibus personis, cum qua pro singulis instructione, constitui convenientius possit.

Vigesimo tertio. Porro consideratis articulis quos Domini

Status pro instruendo Regio Gubernio subnexuerunt, mentem et voluntatem suam dicto Gubernio similiter enixius declarabit Sacra Caesarea Regiaque Majestas; cui uti nihil magis cordi esse commodis et incolumitate charissimae sibi provinciae praesens clementissima resolutio satis demonstrat, ita spe indubia freta est, Dominos Status eamdem omni promtitudine ac studio accepturos, accuratissimeque in omnibus adimpleturos esse; quibus uti et Domino Alvinczi, gratiam benignitatem propensionemque Caesareo-Regiam in omne tempus luculentissime confirmat. Signatum sub ejusdem Majestatis suae appresso sigillo secretiori. Laxemburgi 14-a Maji 1693.

Stephanus Andr. de Verdenburg m. p.

OBSERVATIONS

SUR

DES TABLETTES DE CIRE

TROUVÉES EN TRANSYLVANIE.

Il a été question, dans le monde savant, de quelques tablettes de cire, les unes grecques, les autres latines, trouvées en Transylvanie à la fin du siècle dernier. Ces tablettes, qui remontent au règne de l'empereur Lucius Verus, c'est-à-dire au deuxième siècle de notre ère, sont, comme on l'a dit, un monument plus que rare, un monument unique, si on admet leur authenticité. On a donc cherché à établir d'une manière positive jusqu'à quel point on peut les regarder comme vraies. Les avis se sont partagés. M. Massman, professeur à l'université de Munich, a entrepris de démontrer l'authenticité des tablettes (1); MM. Letronne et de Wailly ont adopté l'opinion contraire (2); l'Académie de Pest, à son tour, a donné ses observations (3). Après avoir pris connaissance des raisonnements

(1) *Libellus aurarius, sive tabulæ ceratæ, nuper repertæ, quas nunc primum edidit Joannes Ferdinandus Massmann.* Lutetiæ, apud Techener.

(2) *Journal des Savants*, septembre 1841.

(3) 12 juin, 16 août 1842.

produits de part et d'autre, peut-être sommes-nous en droit de dire ce qui ressort de cette discussion intéressante.

Avant tout, nous distinguerons les tablettes latines des tablettes grecques. Les premières, qui vont nous occuper d'abord, n'ont pas été trouvées dans le même lieu et à la même époque que les autres. C'est à tort que les savants que j'ai cités les ont, pour ainsi dire, enveloppées dans une destinée commune, de façon que les caractères de fausseté qui apparaissent sur les unes doivent influencer l'opinion qu'il s'agit d'exprimer sur les autres.

« Les tablettes latines, dit M. de Wailly, sont composées de trois feuilles de sapin, et renferment deux transcriptions d'un seul et même texte ; l'une de ces transcriptions commence sur le recto de la seconde feuille et se termine sur le verso de la première. Cette disposition, contraire à celle que nous adopterions aujourd'hui, a été suivie également pour la seconde transcription, dont le commencement est reproduit sur le recto de la troisième feuille, et la fin sur le verso de la seconde. Le recto de la première feuille et le verso de la troisième, n'étant pas enduits de cire, servaient de couverture aux tablettes, et assuraient ainsi la conservation de l'écriture tracée sur les quatre pages intérieures. Ces pages, régulièrement encadrées par des marges de bois, ont à peu près la dimension d'un petit in-octavo ; mais les lignes y suivent une direction perpendiculaire à celle qu'on leur donne dans nos livres : elles sont tracées dans le sens de la longueur de la page. Le recto de la seconde feuille présente une autre singularité : la cire, au lieu d'y recouvrir tout l'espace qui est réservé à l'écriture sur les trois autres pages, s'y trouve divisée en deux surfaces inégales par une rainure en bois, où M. Massmann suppose que l'on devait placer quelques styles. Cette rainure, qui a environ deux centimètres de largeur, occupe une position analo-

και ζν

αδυνατον ἐστιν

Αρισοβουλος

Εισι μεν ου κ(αι) ἄλλα πολλὰ αναγκαῖα κ(αι)
λογου ἀξια πραγματα ἀλλὰ παροντος
διὰ τηι συντομιαν

Αργυρεαις λογχαισι μαχου

παχ

σχ

Ζευ βασιλευ τα μεν
ευχομενοις κ(αι) α τοις
ωδας τα δε ις
μεναις απαλεξοις

gue à celle du demi-tube métallique qui partage en deux une des pages des tablettes de *congé honorable* représentées dans l'*Istoria diplomatica* de Maffei (p. 30). A gauche de cette rainure se trouve le commencement de la première transcription ; à droite on distingue dix lignes plus ou moins incomplètes, que M. Massmann n'a pu déchiffrer entièrement, mais qui lui ont pourtant fourni quelques noms propres, appartenant, selon lui, à des témoins, qui devaient être au nombre de sept. Ces noms ne sont pas reproduits dans la seconde transcription : il y a donc, à cet égard, un rapport évident entre ces tablettes de cire et plusieurs tablettes de *congé honorable,* qui reproduisent deux fois l'acte principal, en rattachant à l'une des deux copies seulement une liste de témoins gravée sur une page séparée aussi en deux parties. Nous allons maintenant donner le texte des tablettes latines de M. Jankovich, tel qu'il résulte de la comparaison des deux copies rectifiées et complétées l'une par l'autre : nous nous abstiendrons seulement de transcrire la liste des témoins, qui est incomplète, et de signaler un petit nombre de variantes, qui n'ont aucune importance.

« Descriptum et recognitum factum ex libello qui propositus erat Alb. majori ad stationem Resculi, in quo scriptum erat id quot (pour *quod*) i(nfra s(criptum) est.

» Artemidorus Apollonj, magister collegj Jovis Cerneni, et Valerius Niconis et Offas Menofili, questores collegj ejusdem — posito hoc libello publice testantur ex collegio s(upra) s(ripto ubi erant homin(es) LIIII, ex eis non plus rema(n)-sisse quam quot (pour *quod*) h(omines) X(II?); Julium Julj quoque commagistrum suum ex die magisterj sui non accessisse ad Alburnum neq(ue) in Collegio ; seque eis qui presentes fuerunt rationem reddedisse ; et si quit (pour *quid)* eorum (h)abuerat, reddedisset sive funeribus ; et cautionem suam in

qua eis caverat, recepisset; modoque autem neque funeraticjs sufficerent neque loculum (h)aberet, neque quisquam tam magno tempore diebus, quibus legi continetur, convenire voluerint aut conferre funeraticia sive munera;

» Seque idcirco per hunc libellum publice testantur, ut si quis defunctus fuerit, ne putet se collegium (h)abere aut ab eis aliquem petitionem funeris (h)abiturum.

« Propositus Alb. majori V. Idus febr(uarias). Imp. L(ucio) Aur(elio) Ver(o) III et Quadrato cs. Actum Alb. majori. »

M. Massmann, d'après l'avis de M. Seibel, explique la double transcription que renferment ces tablettes « en supposant que deux des feuilles de ces tablettes pouvaient être fermées par un fil, et scellées; que la troisième, au contraire, restait libre, et que le porteur des tablettes avait ainsi à sa disposition une des deux copies, sans pouvoir altérer l'autre, qui aurait été vérifiée, en cas de soupçon, par les magistrats compétents. Nous n'avons aucune objection, ajoute M. de Wailly, à présenter contre cette hypothèse, parfaitement analogue à l'opinion de plusieurs auteurs. »

Les observations que M. de Wailly adresse à M. Massmann pòrtent, d'une part, sur l'état des tablettes, de l'autre sur l'écriture et le texte.

« C'est en 1790, dans la petite ville d'Abrudbánya, que furent trouvées, dit-on, les tablettes renfermant l'acte latin; elles étaient restées jusque alors cachées dans les crevasses de la voûte qui recouvrait autrefois une mine d'or depuis longtemps abandonnée et inondée par des eaux sulfureuses. Ces eaux, qui, en séchant, auraient laissé sur les marges et dans les angles des tablettes un dépôt observé par M. Massmann, auraient aussi, suivant lui, communiqué à la cire une teinte brune ou même noirâtre..... Mais n'y a-t-il pas lieu de se demander si des accidents aussi légers sont les seuls qu'aient dû

éprouver des tablettes plongées dans l'eau pendant un temps fort long, pendant des siècles peut-être ? Les feuilles de sapin et de hêtre qui composent ces tablettes n'ont-elles pas dû se gonfler et subir une forte extension ? Si les couches de cire adhérentes à la surface de ces feuilles se sont dilatées dans la même proportion, cette augmentation de volume, que la cire aurait pu subir à la longue, n'aurait-elle pas eu pour résultat de détruire l'agrégation des particules et leur adhésion aux tablettes de sapin ? etc. »

A cela on peut répondre que les tablettes n'ont pas été découvertes dans l'eau sulfureuse, comme on l'a mal à propos affirmé à M. Massmann. Personne avant lui n'avait donné ce détail. On a dit que la mine où se trouvaient les tablettes contenait une eau verte et infecte. Mais on n'a pas même supposé qu'elles eussent été retirées de cette eau. Il est probable qu'elles étaient cachées dans queqlue creux formé par les rochers, et seulement exposées à la vapeur des eaux sulfureuses. Les raisonnements de M. de Wailly viennent à l'appui de cette opinion. « Les tablettes de Philippe le Bel, conservées à la section historique des archives du royaume, n'ont pas séjourné dans une eau sulfureuse, et cependant la cire en est complétement noire : par conséquent l'action du temps suffit pour expliquer ce changement de couleur. » M. Massmann, pour l'expliquer, admettait que les tablettes avaient séjourné dans l'eau ; mais, en supposant un fait pour le moins invraisemblable, il a donné des armes à M. de Wailly, qui n'a pas négligé de s'en servir. Peut-être même cette circonstance a-t-elle inspiré au savant français ses premiers soupçons.

« Dussions-nous paraître trop minutieux, ajoute M. de Wailly, nous ne bornerons pas là nos observations sur l'histoire fort courte de cette découverte. Nous savons que M. Jankovich est devenu propriétaire de ces tablettes en 1835 ; mais

on ne nous dit pas qui les possédait auparavant ; on nous laisse ignorer par qui elles ont été découvertes, les unes en 1790, les autres en 1807. S'il n'est pas probable qu'une même personne ait eu assez de bonheur pour rencontrer ces deux trésors dans deux lieux différents et à dix-sept ans d'intervalle, comment M. Jankovich les a-t-il trouvés dans la même main ? Cet ancien possesseur, que l'on ne nomme pas, était donc un amateur d'antiquités, qui, toujours à l'affût de ces précieuses trouvailles, se sera empressé d'en faire l'acquisition. Mais alors comment s'expliquera-t-on qu'elles soient restées dans l'oubli jusqu'en 1835 ? Eh quoi ! des tablettes de cire d'une haute antiquité, des tablettes romaines (c'est-à-dire un monument plus que rare, un monument unique), sont trouvées au fond d'une ancienne mine d'or, et le bruit de cette découverte extraordinaire n'est pas répandu aussitôt dans le monde savant ? En vérité, une telle discrétion serait plus merveilleuse encore que la découverte elle même. Il faut le dire, tant de soupçons s'éveillent au souvenir des supercheries qui ont abusé les plus habiles antiquaires, que personne aujourd'hui ne peut espérer être cru sur parole : il faut triompher de l'incrédulité par des détails précis et concordants, par des preuves incontestables. A notre avis, le récit anonyme transmis successivement par M. Jankovich et M. Massmann laissera subsister bien des doutes. »

C'est pour répondre à cette objection que l'Académie de Pest a ordonné que des recherches fussent faites en Transylvanie. Les investigations n'ont pas été inutiles, et il est bon de dire quels en furent les résultats. Nous rappellerons d'abord que la Transylvanie est un pays reculé, où une découverte peut être faite sans que le monde en soit immédiatement informé, surtout à une époque de troubles et de guerres, comme l'a été le commencement de ce siècle. Il n'y avait pas là de

public d'élite qui eût pu attirer l'attention sur ces tablettes, et les estimer à leur juste valeur; on verra tout à l'heure à quel prix elles furent d'abord vendues. En outre, la langue hongroise n'est pas connue hors de Hongrie. Rien de ce qui est écrit dans ce pays ne transpire en Europe. Afin d'en donner une preuve, disons en passant que les savants étrangers se sont accordés à rattacher les Hongrois à la race finnoise, bien que le peuple dont on déterminait à son insu l'origine ait continuellement combattu l'opinion admise. Quand nous avons essayé de traiter cette question historique, nous n'avons eu qu'à mettre en ordre les preuves nombreuses que nous avons trouvées en consultant les sources hongroises. Il nous paraît donc possible que la découverte des tablettes ait été ignorée du monde savant jusqu'en 1835, époque à laquelle ces tablettes furent apportées en Allemagne. Ceci établi, nous nous servons des renseignements nouveaux obtenus par l'Académie de Pest pour rectifier les erreurs produites par M. Massmann relativement à la date et aux circonstances de la découverte.

M. Alexandre Székely a communiqué à cette compagnie deux documents tirés des archives du conseil ecclésiastique unitaire. L'un est une lettre adressée en 1788 par M. Paul Kovács, propriétaire des mines à Veres Patak, à l'évêque unitaire de Clausenbourg, auquel il envoya en même temps les tablettes. Le second document, qui est l'appendice du premier, renferme l'explication détaillée des tablettes et une dissertation sur l'usage des tablettes de cire dans l'antiquité. Ces lettres montrent que les tablettes latines furent trouvées en 1788 dans une mine romaine abandonnée et située au flanc du mont Lety, près d'Abrud Bánya (1).

(1) Il paraît certain que, deux années auparavant, deux autres tablettes de cire avaient été trouvées aux environs. L'une fut presque aussitôt

Dans la première des deux lettres, M. Paul Kovács raconte que la vapeur sulfureuse qui s'élève du mont Lety avait empêché jusque là les travailleurs d'exploiter l'ancienne mine romaine. Cependant il se basarda à braver le danger, et tandis qu'il retrouvait, à la partie supérieure de la montagne, les traces des mineurs anciens, des ouvriers, qui s'avançaient dans les galeries inférieures, découvrirent les tablettes latines. M. Kovács se les fit donner pour quelques pièces de monnaie, et les envoya immédiatement à Clausenbourg pour être déposées dans la bibliothèque du collége unitaire de cette ville.

Il existe une description des tablettes latines qui date de 1791. Elle est due à M. George Aranka, qui crut y voir des caractères hébraïques. « Me trouvant à Clausenbourg, à l'occasion de la diète de 1791, je me rendis dans la bibliothèque du collége unitaire : j'y vis un vieux livre juif qui peut compter entre les plus curieuses antiquités de l'Europe. Ce livre est in-octavo, il contient trois feuilles en bois de hêtre; les feuilles en sont creusées carrément, et le creux est rempli de cire sur laquelle est tracée l'écriture. Toutes les feuilles ont une marge de bois, sont trouées près du dos et nouées avec une ficelle. L'écriture est très fine, petite et certainement tracée par un style de fer ; quoiqu'elle soit presque partout bien conservée, on la lit difficilement. La tranche des feuilles est couverte de soufre, ainsi que le dos : c'est ainsi qu'on les a trouvées dans la mine. Je ne puis préciser si ce livre date de l'époque des Daces ou du temps de nos rois. Ce qui est certain, c'est que le peuple du comitat de Hunyad dit encore aujourd'hui, pour exprimer une époque très reculée : « Du temps » des juifs. » ; ce qui semble prouver qu'il y a eu autrefois des juifs dans cette partie du pays. »

abîmée; l'autre passa entre les mains d'un M. Gömbös, et n'a plus reparu.

Nous avons précisé l'époque de la découverte des tablettes latines ; on vient de lire en outre qu'une description de ces tablettes fut écrite en 1791. Ce sont là des détails circonstanciés qui n'ont pas été communiqués à M. Massmann. Nous ajouterons que les tablettes restèrent dans la bibliothèque du collége unitaire jusqu'à la mort de l'évêque qui les avait reçues. Son fils les en retira en 1821, dans l'intention de les vendre ; mais il ne put parvenir à les céder avec avantage. Son petit-fils, en 1835, les abandonna pour 50 florins à un marchand d'antiquités, nommé Samuel Nemes. Elles passèrent ensuite entre les mains de M. Jankovich.

M. de Wailly semble dire qu'on ait douté, en Hongrie, de l'authenticité des tablettes latines. « N'est-il pas naturel de croire que des objets aussi précieux devaient trouver place dans le musée public de Pest ? Il y a même lieu de s'étonner que le premier possesseur, au lieu de s'adresser à M. Jankovich, qui venait de vendre sa collection, n'ait pas voulu, d'abord, offrir cette rareté à un établissement dont les administrateurs doivent être sans doute empressés non seulement d'accueillir, mais de provoquer de pareilles offres. S'il était permis de risquer ici une conjecture, on serait tenté de croire que, si M. Jankovich a trouvé l'occasion d'acquérir ces tablettes, c'est que l'authenticité n'en avait point paru parfaitement démontrée aux administrateurs du musée public de Pest. » Ce terme de *musée public* a trompé M. de Wailly. Il a dû croire qu'il s'agissait d'un de ces établissements renommés où on rassemble depuis long temps tous les trésors d'un pays ; mais, à vrai dire, le musée de Pest n'existe pas encore. On l'a fondé en 1833 en achetant la collection de M. Jankovich, qui n'est pas même entièrement déballée. Ce musée n'a pas encore pris d'importance dans le pays. M. Jankovich, au contraire, est connu dans toute la Hongrie par son goût pour les antiquités,

et il est fort naturel que le possesseur des tablettes de cire les lui ai offertes de préférence. Loin d'avoir été dédaignées par les administrateurs du musée national, ces tablettes ont été acquises, au prix de 5,000 francs, par le palatin de Hongrie, précisément dans le but d'en orner le musée.

M. de Wailly suit M. Massmann dans l'examen de l'écriture des tablettes latines. Le professeur de Munich « en compare les divers éléments, d'une part, avec un assez grand nombre d'inscriptions reproduites dans le texte de son ouvrage au moyen de gravures sur bois qu'il a exécutées lui-même; de l'autre, avec un fragment de papyrus que l'on conserve au Musée de Leyde, et qu'il a, le premier, réussi à déchiffrer. De ces différents termes de comparaison il résulte que l'écriture cursive de ces tablettes ne présente aucune lettre dont la forme ne puisse être justifiée par quelque monument authentique. » Toutefois M. de Wailly fait une restriction en admettant cette preuve : « Ce qui est vrai de chacun des éléments de l'alphabet, considéré isolément, ne le serait peut-être pas de l'aspect général que présente le corps de l'écriture. » Cette remarque a sans doute sa valeur, mais le savant français n'a garde d'insister. « On ne pouvait pas exiger, dit-il, que M. Massmann trouvât sur des monuments lapidaires une écriture dont l'ensemble fût analogue à celle de ces tablettes de cire. » Et il nous semble qu'en rappelant l'absence « de diplômes originaux remontant à la même antiquité », qui puissent permettre une comparaison instructive, il affaiblit lui-même les objections qu'il adresse à M. Massmann, en s'appuyant sur les règles de la paléographie latine.

Dans le texte des tablettes, M. de Wailly a relevé plusieurs fautes d'orthographe et quelques passages obscurs. Il se demande si c'est là le style assez correct, *satis correctus*, dont parle M. Massmann. Nous pensons que M. Massmann eût

été mieux inspiré s'il eût admis sans restriction que le texte des tablettes « annonce la décadence de la langue, et une décadence voisine de la barbarie. » Nous sommes, sur ce point, de l'avis de M. de Wailly. Nous croyons seulement que ces fautes et ce non-sens apparents sont une nouvelle preuve de l'authenticité des tablettes.

Il ne faut pas oublier que nous sommes ici au cœur de la Dacie, du pays barbare par excellence. Ne vous souvient-il plus d'Ovide?

Ergo erat in fatis Scythiam quoque visere nostris!

Le pauvre poëte y entendait parler un grec fort impur, une langue

Getico barbara facta sono.

Nous savons, par les inscriptions qui se retrouvent sur les monuments, que le latin en usage dans la Dacie était quelque peu barbare. Je regrette de n'en avoir pas copié quelques unes, car je me souviens en avoir lu un certain nombre à Várhely ou ailleurs où se retrouvaient en partie les fautes signalées par M. de Wailly. Dans plusieurs de ces inscriptions on pouvait voir des tournures qui n'étaient rien moins que latines, des expressions qui semblaient inexplicables ; bien plus, on y lisait des mots entièrement nouveaux et qui n'ont jamais été en usage à Rome. Ainsi, non seulement les inscriptions mentionnent un *collegium aurariorum*, un *collegium negotiatorum*, et un *collegium fabrorum*, ce qui n'a rien de surprenant, mais elles signalent encore des *collegia Hecatenorum* et *Dendrophororum*. Quels sont les barbares, un peu hellénisés, il est vrai, qui ont forgé ces mots-là?

Ceci s'explique par la date de la conquête de la Dacie et par l'éloignement de cette province. La Dacie était située à l'extrémité de l'empire : la société romaine ne s'y implanta pas. Trajan y amena des colons tirés de l'Espagne et de la Macé-

doine, qui y tinrent garnison. Ce fut là, avec le cortége ordinaire des administrateurs, tout l'élément romain qu'il introduisit. Il ne faut donc pas demander aux monuments de la Dacie la langue de Cicéron, laquelle commençait déjà à s'altérer en Italie, et l'on peut dire, sans trop hasarder, que les procès-verbaux des diètes de Transylvanie sont rédigés aujourd'hui dans un latin plus correct que ne l'étaient, au 2e siècle, les actes authentiques à l'usage des mineurs d'Alburnum.

En résumé, nous croyons qu'on peut admettre l'authenticité des tablettes latines. Quelques uns des doutes que M. de Wailly avait conçus s'évanouissent si on songe qu'il raisonnait d'après des renseignements faux. Le procès-verbal de la découverte, qu'il s'étonnait de ne point trouver, a été donné par l Académie de Pest. Quant aux objections tirées de l'écriture et du texte des tablettes, qui seules subsistent aujourd'hui, il semble qu'elles n'aient pas assez de force pour infirmer l'opinion adoptée par M. Massmann et les academiciens hongrois.

Nous regrettons de ne pouvoir exprimer le même avis relativement aux tablettes grecques. Celles-ci paraissent avoir des caractères de fausseté si évidents, que l'Académie de Pest (1) n'a pas hésité à formuler nettement sa pensée. Ce qui frappe tout d'abord, à l'aspect de ces tablettes, comme l'a remarqué avec raison M Letronne dans le numéro cité du *Journal des Savants*, c'est une contradiction choquante entre l'état des tablettes et l'écriture qu'on y voit tracée. Par tous leurs caractères extérieurs, elles ressemblent aux tablettes latines, et devraient par conséquent dater de la même époque ; tandis que les lettres, les abréviations, etc., loin d'appartenir au grec cursif du deuxième siècle, semblent tracées par quelque écolier de

(1) *Journal de l'Académie hongroise*, novembre 1842, août 1843.

nos jours. La première pensée qui vient à l'esprit, c'est qu'un individu a imité adroitement les tablettes latines de façon à leur donner l'aspect de tablettes antiques, et y a transcrit une inscription grecque quelconque.

Les soupçons qui s'élèvent prennent de la consistance si on songe qu'il a été impossible de retrouver l'histoire de la découverte des tablettes grecques. Le peu de renseignements qu'on est parvenu à obtenir sont bien faits, il faut l'avouer, pour inspirer des doutes aux plus intrépides. En effet, une seule personne, en Transylvanie, a appelé l'attention sur ces tablettes : c'est le marchand Samuel Nemes, celui-là même qui les a vendues à M. Jankovich. Nul ne se souvient d'avoir entendu parler de cette trouvaille, qui n'aurait pas manqué de faire du bruit en Transylvanie, surtout après la découverte des tablettes latines. Nemes prétendit qu'elles avaient été retirées d'un souterrain situé près de Torotzko, en 1807 ou en 1808, par un prêtre des environs. Mais il ne sut jamais préciser l'époque de la découverte, ni nommer le prêtre qui eut assez de bonheur pour la faire. En mettant de côté les assertions de Nemes, que l'on est autorisé à rejeter, il résulte des investigations faites que Nemes, après avoir acquis et gardé quelque temps les tablettes latines, comme nous l'avons dit plus haut, se rendit de Transylvanie à Pest pour offrir à M. Jankovich, outre les tablettes latines, des tablettes grecques dont tout le monde ignorait la découverte.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur des tablettes dont la fausseté nous paraît démontrée ; nous dirons seulement quelques mots des huit lignes d'écriture qui se trouvent au dessous des lettres grecques. Cette écriture, qui ne pouvait être expliquée ni à Munich ni à Paris, est bien connue en Hongrie. Elle était en usage chez les Huns et chez les Hongrois, qui la conservèrent jusqu'à l'époque de leur conversion au christia-

nisme. On sait que saint Etienne adopta les lettres envoyées de Rome et abolit l'écriture hunno-scythe. Cependant elle ne disparut pas entièrement, et au commencement de ce siècle elle était encore enseignée dans quelques écoles de village, chez la plus tenace des tribus hongroises, les Sicules de Transylvanie, formée, comme nous l'avons dit ailleurs, des soldats d'Attila.

Les lignes d'écriture hunnique, qui sont en langue hongroise, ont été transcrites d'après un parchemin qui existe en Hongrie, dans le but évident de doubler la valeur historique, et par conséquent le prix des tablettes. Suivant l'explication donnée par M. Alexandre Székely, professeur au collége unitaire de Clausenbourg, lequel est familiarisé avec l'alphabet hunno-scythe, les lignes hongroises contiendraient un appel aux armes adressé aux Magyars et aux Sicules par Gyula, prince de Transylvanie, lorsque saint Etienne voulut réunir cette principauté au royaume apostolique (1001). Ceux qui ont admis l'authenticité des tablettes supposaient que Gyula, ayant trouvé un espace libre au dessous de l'écriture grecque, en avait profité pour y tracer quelques lignes. Mais le but du falsificateur est trop clair pour qu'une semblable explication puisse être acceptée. On devine qu'il a compté sur le respect religieux que les Hongrois portent à leur histoire nationale, et il savait bien qu'il atteindrait son but en présentant un souvenir des premiers temps de la monarchie.

NOTICE SUR LES CHEVAUX DE TRANSYLVANIE.

La Hongrie, et surtout la Transylvanie, produisent des chevaux qui ont une certaine réputation. Nous ne pouvons nous dispenser, sous peine d'être incomplet, de donner quelques détails sur les races chevalines de cette dernière contrée. Afin que nos renseignements inspirent plus de confiance, nous avons prié un habitant du pays, celui-là même auquel ce livre est dédié, d'écrire les pages suivantes. Nul n'était plus compétent pour traiter cette matière.

« On peut compter trois périodes dans l'histoire des chevaux de Transylvanie : l'état primitif, ou la race orientale ; puis, suivant les besoins de la mode, la période du sang espagnol et arabe ; enfin la période anglaise, qui dure encore.

Période orientale.

» Quand ils arrivèrent en Hongrie, les Magyars se servaient, comme tous les enfants de l'Orient, de chevaux orientaux, dont les qualités brillèrent dans les courses rapides et fréquentes que ce peuple entreprit dans tous les pays de l'Europe. Une nation belliqueuse dont le proverbe dit *lóra termett a' Magyar,* « le Hongrois est né cavalier », ne pouvait monter de mauvaises rosses. Malheureusement nous ne savons

rien de précis sur la race primitive de nos chevaux, et nous sommes forcés de nous en tenir aux conjectures. Les guerres continuelles avec les Turcs fournirent aux Hongrois de bons chevaux, qui ennoblirent ceux du pays, et nos pères furent en état de résister au sabre recourbé des Osmanlis et de sauver leur patrie. Si la race des chevaux n'eût pas été bonne en Hongrie, les Magyars n'auraient pu se mesurer avec ces cavaliers bien montés, et ceux-ci auraient subjugué l'Europe, car à cette époque le cheval était une machine de guerre plus importante que ne le sont de nos jours les canons.

» Dans l'année 1433 le Français Bertrandon de La Bocquière (1), qui retourna de la Terre Sainte dans sa patrie, trouva en Hongrie une quantité de chevaux sauvages, c'est-à-dire, comme on en voit encore aujourd'hui, nourris dans des haras sauvages. On lui assura qu'à Szeged on pourrait acheter trois ou quatre mille de ces chevaux au prix de dix florins hongrois par tête. Il y avait à Pest beaucoup de marchands qui vendaient des écuries entières; l'écurie, comptant 10 chevaux, valait 200 florins. La plupart de ces chevaux venaient de Transylvanie, et le voyageur français les loue comme de bons coureurs.

» Dans la suite la Transylvanie devint tributaire de la Porte, et nos relations avec Constantinople devinrent plus fréquentes; le cheval transylvain conserva sa réputation, grâce aux étalons turcs, persans, et même arabes, qui étaient amenés dans le pays. Quand le protectorat de l'Autriche succéda à celui de la Turquie, une mode fâcheuse fit invasion parmi nous, et on introduisit des étalons de l'Occident, qui altérèrent le type primitif. C'est ce que nous appelons la période espagnole.

(1) Mémoires de l'Institut national, sciences morales et politiques, t. V. Paris, an XII.

Période espagnole.

» Sous le règne de Charles VI les plus puissants de la noblesse, par conséquent ceux qui avaient des haras, se montrèrent à la cour de l'empereur et y virent pour la première fois des chevaux de parade de race espagnole, qui étaient alors en vogue. Rendant hommage à la mode, alors, comme aujourd'hui, les éleveurs de chevaux amenèrent dans le pays des étalons pur sang espagnol, lesquels, ardents et beaux, trahissaient, quoique sous d'autres formes, l'origine arabe. Par malheur ils se servirent en même temps, dans l'intention d'agrandir l'espèce, de chevaux sortis des haras impériaux de Karscht et de Kladrup, chevaux de race hispano-danoise et hispano-napolitaine. Ceux-ci apportèrent dans nos races la tête de bélier. Faut-il s'étonner que, par suite de ces croisements mal choisis, les défauts des chevaux étrangers aient commencé à dominer, et que dans la suite des temps le vrai transylvain, tant décrié par nos anglomanes, soit devenu fort rare ? On ne le trouve plus maintenant que chez les Sicules ou chez des gentilshommes peu riches qui n'ont jamais entendu parler de courses de chevaux. Les derniers haras de race pure, chez les Sicules, étaient ceux de MM. Ladislas de Sándor et Gabriel de Biró. La famille de Puskás, des hussards des frontières, doit encore avoir quelque reste de l'espèce primitive à Ditró, dans le siége de Gyergyó, à moins qu'un étalon moldave à grosse tête n'ait passé la frontière pour consommer une mésalliance !

» Le cheval transylvain originaire n'était pas grand, mais bien bâti ; il avait la tête d'une forme purement orientale, de beaux yeux animés, le paturon court, la croupe belle et ferme; il était à la fois ardent et docile, et, ce que nous prions de bien

remarquer, d'une durée extraordinaire. Sans estimer ces qualités éminentes, la noblesse transylvaine, qui visitait la cour de l'empereur et remarquait aux fêtes le pompeux paradeur espagnol (en hongrois *lábszedö*, qui lève les pieds), conçut le désir de posséder quelques uns de ces sujets splendides, « aristocratiques », comme on les a appelés Ennoblir nos haras par de tels piaffeurs! belle idée! Le transylvain primitif, tout à fait propre au service de la guerre, égalait l'arabe par son allure libre, légère et rapide. Qu'avait-il besoin de lever et de secouer ses pieds près de ses oreilles, ce qu'un Munchausen de ce pays prétendait voir faire à son paradeur espagnol !

» Malgré l'empire de la mode, quelques éleveurs de chevaux de cette période eurent la prudence de ne pas rejeter le cheval arabe, le père de tout noble cheval, de l'espagnol et de l'anglais lui-même, ce que leurs descendants font aujourd'hui. A cette époque on trouve encore des étalons arabes dans les meilleurs haras du pays, bien que la race fût mêlée de sang étranger et surtout de sang espagnol. Nous citerons les haras du baron Wesselényi, du comte Mikes et du baron Dániel (1). Les deux premiers existent encore. Celui du baron Wesselényi est devenu anglais. Celui du comte Mikes est passé, par suite de partages, à plusieurs familles.

» 1. *Le haras du baron Wesselényi, à Zsibó, près de la Szamos.* — Ce haras, très heureusement situé sous le rapport du pâturage, fut créé il y a un siècle et demi. Il était d'abord de race orientale ; mais on le croisa dans la suite d'une manière impardonnable, au moyen de quelques étalons de race étrangère, et il perdit sous le rapport de la pureté. Pour ennoblir ce mélange, le grand-père du propriétaire actuel acheta, en 1740, l'espagnol d'origine orientale *Galant*, quoiqu'il fût

(1) *Ansichten von Siebenbürgen*, v. G. Alexis Bethlen.

âgé de 28 ans, pour la somme alors considérable de 200 ducats. Son fils, Nicolas Wesselényi, qui avait été militaire, et était devenu, dans les manéges de Vienne, un excellent cavalier, acheta un second espagnol, *Cicéron*, dont les descendants, et nommément *César*, pourvurent richement les haras transylvains d'étalons de race espagnole Le troisième espagnol, *Andaluso*, âgé de 18 ans, fut acheté par le prince Kaunitz en 1790. Bien que dans ce haras on se servît dès 1783 de l'étalon anglais *Alexandre*, qu'on appréciait beaucoup parce qu'il était grand et bien campé, sa descendance se perdit entre les autres chevaux ardents de Zsisbó, qui étaient fort estimés.

» Avec une prudence au dessus de tout éloge, le propriétaire conserva dans toute sa pureté la descendance de deux nobles étalons arabes, dont l'un avait transporté tout d'une traite le prince fugitif Ypsilanti de Buckarest à Cronstadt, franchissant une distance de dix-huit milles allemands. Nous avons nous-même possédé un cheval de cette race, et c'est un des souvenirs les plus agréables de notre jeunesse que de nous rappeler ses mouvements légers et gracieux. Le dernier étalon de ce sang noble, *Almanzor*, fut vendu en 1824 au duc de Saxe-Gotha.

» Au reste, tous les étalons de sang espagnol, surtout de la race de *Galant*, se distinguaient par leur beauté, leur docilité, leur feu et leur bravoure, qualités que l'on fit valoir glorieusement, même dans les pays étrangers. Le comte Paul Bethlen paya 100 ducats un poulain de cette race, âgé de huit jours. Les chevaux de manége, dont le propriétaire, entretenait par passion une quarantaine, furent vendus quelquefois mille ducats. On distinguait dans ce genre *Amico*, *Galant* et *Kedves*, à qui son maître faisait faire les écoles les plus difficiles en le gouvernant avec un fil au lieu de bride. La race du haras de

Wesselényi devint célèbre à l'étranger ; on la connaissait et on la vantait même en Angleterre (1). Malgré toute sa supériorité, et quoique les ventes se fissent à des prix élevés, ce haras rapportait peu de bénéfices réels. De 150 et plus de juments on ne retirait dans un an, terme moyen, qu'une trentaine de poulains. Les écuries étaient tenues fort bien et même magnifiquement ; mais il ne s'y trouvait pas assez d'espace pour tous. Les juments n'étaient pas assez bien nourries : on ne leur donnait le plus souvent que de la paille, et les jeunes chevaux avaient peu d'avoine.

» En 1816, le propriétaire actuel, doué de talents sous tous les rapports, prit possession de ce haras ; mais il perdit bientôt, par suite d'une gourme dangereuse, cent cinquante pièces. Il passa en revue ce qui lui restait, et le déclara publiquement sans valeur (2) ; il étendit généralement cet arrêt à tous les chevaux de Transylvanie, qu'il proclama mauvais, faibles et vilains. Il partit pour l'Angleterre, d'où il ramena le premier pur sang de prix qu'on ait vu dans le pays. La jeunesse adopta aveuglément cette décision, vendit, dissipa ses haras, qui, effectivement, étaient en partie très dégénérés, pour acheter, à l'aide de grandes sommes, des anglais de Zsibó, ou pour faire couvrir à haut prix, par les étalons de ce haras, des juments quelquefois pleines de défauts. Le baron Wesselényi avait parfaitement raison, dans sa brochure, en disant que le cheval transylvain a aujourd'hui peu de valeur. Seulement il eût dû faire connaître les causes qui ont amené cette décadence, et indiquer le véritable remède qu'on peut apporter au mal, au lieu de changer

(1) Hivre, *Anleitung zur Pferdekunde.* Kempten, 1787, etc.

(2) V. son ouvrage *Pourquoi finit un haras autrefois célèbre.* Pest, 1829. (En hongrois.)

la mode du pays en vue d'une anglomanie spéculative. Tout le monde en effet acheta à Zsibó.

» Nous retrouverons ce haras dans la troisième période : nous n'ajouterons qu'un mot à ce que nous avons déjà dit. Comme il manquait de juments, le baron Wesselényi eut l'idée de fournir son haras de juments sicules, qu'il employa avec succès aux travaux des champs ; exemple qui devrait être suivi.

» 2. *Le haras du comte Mikes, à Maros Ujvár*, est un des plus anciens et des plus remarquables du pays. D'abord de race purement orientale, il fut mêlé plus tard de sang espagnol. Le propriétaire accoupla toujours la même espèce. Les chevaux étaient bien campés et se distinguaient par leur durée et leur feu ; ils avaient la tête fine, les oreilles bien posées, de beaux yeux et la croupe droite. Chez d'autres propriétaires, les chevaux transylvains sont décriés à cause de la faiblesse de l'arrière-main, défaut qui était assez dominant à Zsibó, dans la dernière année où la race espagnole fut conservée.

» 3. *Le haras du baron Dániel, à Dátos*, aujourd'hui dispersé, fut la pépinière de beaucoup de haras célèbres en Transylvanie. Après la mort du propriétaire, il fut malheureusement partagé entre six successeurs, les barons Joseph et Léopold Bornemisza, le baron Ignace Kemény, le comte George Bánfi, M. de Szent Jvány, et le baron Joseph Naláczi. Le dernier de ces haras ne tarda pas à être vendu et dispersé ; mais on retrouve encore dans les autres quelques restes de la vieille race de Dátos, bien que généralement on l'ait croisée avec des anglais. Les chevaux de la race orientale de Dániel étaient bien campés ; ils avaient de la bravoure, la tête droite, les ganaches ouvertes, quoique un peu grandes, l'œil grand et ardent, la poitrine large, le garrot haut, le corps un peu court (ce qui autrefois était un défaut, mais ce qu'on recherche aujourd'hui, parce que le corps ramassé a plus de vigueur et aussi parce que

la mode détermine la beauté), la croupe droite, la queue haut portée, l'arrière-main bonne et le paturon court. C'était donc une race parfaite. Un des héritiers du baron Dániel connaissait tellement le prix du cheval oriental, qu'il paya quatre juments transylvaines couvertes par des étalons arabes 16,000 florins, somme très importante eu égard à la pauvreté du pays.

» Il serait trop long de s'étendre sur tous les mélanges et toutes les ramifications de sang espagnol. En 1827 on comptait dans notre petite Transylvanie cent soixante haras (et ici un haras ne se compose pas, comme en Angleterre, de quelques juments), entre lesquels soixante seulement n'étaient pas croisés par cette race.

» *Le haras du comte Joseph Bánfi*, fondé il y a plus de deux cents ans, donnait une très bonne espèce de chevaux carrossiers que les seigneurs de Hongrie et les très riches évêques honoraient de leurs faveurs. Le grand-père du propriétaire actuel reçut de l'impératrice Marie-Thérèse l'espagnol *Hannibal*, qui vécut quarante ans. Le comte Jean Haller paya un de ses échappés 8,000 florins. Partagé entre les frères de Joseph Bánfi, ce haras soutient sa réputation tant à Bontzida qu'à Válaszut. Suivant le bon désir de la mode il a été transformé par des chevaux anglais. Le haras du comte Eszterházy, à Obrása, avait la même origine et produisait également de grands chevaux de carrosses; il est maintenant partagé entre plusieurs héritiers. Il y avait encore quelque haras où se conserva pure de tous mélanges espagnol ou anglais la race transylvaine; mais depuis ils se sont noyés dans le déluge universel de la troisième période. Nous citerons dans ce genre le haras du comte Joseph Teleki, appartenant aujourd'hui au comte Jean, son fils, qui fournissait, depuis la dernière guerre contre les Turcs, des chevaux de selle incomparables, et qu'on estimait fort, non seulement à l'armée impériale, mais encore aux

armées étrangères ; le haras du comte Jean Bethlen, à Araholya, de race transylvaine-tatare, dont les chevaux furent vendus à un prix très élevé ; le haras de Bethlen Szent Miklós, et d'autres qu'il serait fatigant d'énumérer.

Période anglaise.

» La vogue des chevaux anglais s'accrut, comme dans le reste de l'Europe, en Autriche, et par suite en Hongrie. De 1814 à 1825 on n'introduisit dans tous les états autrichiens que dix étalons pur sang ; de 1825 à 1831 on en amena quarante-trois (1).

» Le comte Étienne Szechényi, qui, avec la vapeur, apporta le premier les mœurs anglaises en Hongrie, s'efforça de démontrer à ses compatriotes que l'éducation des chevaux ne pourrait être améliorée dans le pays que par les courses et par le croisement des pur-sang anglais (2). Ses conseils furent suivis par plusieurs possesseurs de haras, notamment par le comte Jean Batthyáni, le comte George Károlyi et le prince Eszterházy.

» L'expérience a montré ce que valent les courses en Hongrie. Elles perdent chaque année de leur importance, parce qu'elles n'éveillent pas l'intérêt national : ni prix ni gain ne vont dans la bourse de l'éleveur ordinaire ; elles contentent uniquement la manie de gageure de nos anglomanes. J'oubliais cependant un résultat produit par l'introduction de cette mode anglaise ; ce résultat, le voici : le *csikós*, dès qu'il apprend qu'on va donner à Pest des prix aux coureurs, vole sur la

(1) *Livre des haras du pays*. Pest, 1832. (En hongrois.)

(2) *Quelques mots sur les courses de chevaux*. Pest, 1828. (En hongrois.)

steppe voisine le meilleur cheval qu'il puisse trouver, et vient se mettre sur les rangs.

» Le baron Nicolas Wesselényi se montra panégyriste ardent du cheval anglais au long cou, aux longues jambes, aux formes de lévrier, et par conséquent très propre à courir ; il se déclara l'antagoniste « du petit cheval arabe au poitrail étroit » et aux canons minces » ; ce sont ses propres expressions. Après qu'une maladie contagieuse eut décimé son haras, il entreprit avec le comte Széchenyi un voyage en Angleterre (1822), dans le but de se pourvoir d'étalons. Le premier qu'il importa fut *Caton*, né en 1809, chez lord Stanwel ; bai brun, père *Sancho*, mère *Gipsy*, petit-fils de *Trumpator*, arrière-petit-fils d'*Eclipse* et de *Highflyer*, descendant des arabes de fameuse mémoire *Darley* et *Godolfin*. A deux ans il gagna aux courses de Newmarket le prix de mille ducats, et en remporta d'autres encore. Le second étalon pur sang qui fut amené à Zsibó se nommait *Ditto*, né en 1820, chez Mst. Wilson ; fils de *Ditto* et de *Trumpator mare*, il était alezan clair et d'excellente race, quoique moins célèbre que le premier. Dans la suite, le baron Wesselényi introduisit encore d'autres étalons et quelques juments pur sang.

Plusieurs seigneurs l'imitèrent, nommément le comte François Béldi, à Báld, qui acheta à Pest l'étalon pur sang *Jonas*. Il vendit ce cheval dans la suite, parce qu'il n'était pas sans défauts, et ramena d'Angleterre, en 1831, le célèbre *Despatch*, qui a donné au pays ses meilleurs chevaux anglais. Les chevaux de sa race ne sont ni vicieux ni tiqueurs, défauts communs chez les échappés des étalons, bons d'ailleurs, qui furent importés en Transylvanie. Le mérite de la race de *Despatch* est reconnu. Le comte Denis Bánfi acheta pour son haras de Válaszut *Priam*, fils de *Despatch*, qu'il paya 600 ducats. Le comte Jean Haller acheta 500 ducats *Partner*. Le baron Ignace

Kemény paya *Cyrus* 300 ducats. Les juments pur sang issues de l'étalon *Despatch* furent payées 250 ducats et même plus. Cette race est à la fois ardente et douce, et doit être recommandée aux amateurs de chevaux anglais.

Bien que chaque éleveur eût adopté le mot à la mode : *Ha nem anglus, nem lo*, « Si ce n'est pas un cheval anglais, ce » n'est pas un cheval », la race arabe trouva encore en Hongrie quelques partisans. Il faut mentionner le haras du comte Hunyadi, qui vendit en 1814 au prince héréditaire de Wurtemberg un cheval arabe de quatre ans; celui du comte Festetics, qui se renouvela par le sang arabe. Le baron Fechtig donna le premier des étalons purement arabes aux haras de Hongrie; il fonda à Lengyeltóldi un haras de race orientale. Ce haras se trouve présentement dans le comitat de Krassó, à Bulcs, et d'après les nouvelles les plus récentes transmises par les journaux on y a acheté dernièrement pour la France cinq étalons, au prix modéré de 3,000 fr. par tête. Ce haras, avec le haras royal de Bábolna, est le seul qui ne se soit pas mêlé de chevaux anglais. Tous les autres ont rendu hommage à la mode; cependant le sol et le climat de la Hongrie, les steppes qui s'étendent entre le Danube et la Theïss, sont tout à fait propres à l'élève des chevaux orientaux.

» En Transylvanie, le comte François Teleki, possesseur du haras remarquable de Sáromberke, a su aussi résister à l'entraînement général. Ses chevaux sont de la race transylvaine primitive, sans mélange de sang étranger. Aussi n'ont-ils aucun de ces défauts résultant du mauvais croisement des races, et qui abondent ailleurs. Ils sont surtout très doux, et rendent encore, dans un âge fort avancé, de bons services. Ne pouvant plus trouver de bons étalons de la pure race transylvaine qui pussent lui convenir, le comte acheta le cheval arabe *Bik*, signalé par sa démarche légère et dégagée, qualité qui

distingue également ses échappés. Pour les juments de la race de *Bik*, il se procura un étalon arabe pur sang, *Sadi*, petit-fils du célèbre *Taïar*, que nous aurons plus loin occasion de décrire. Deux juments arabes pur sang et leurs poulains furent achetés en même temps; l'un de ces poulains porte maintenant le nom d'*Emir* et sert comme étalon dans le haras. Ces juments eurent douze échappés, dont l'un, *Taïar*, bel et jeune étalon (père *Sadi*, mère *Zarifa*), fait l'ornement de l'écurie de Sáromberke.

» Un étalon arabe d'une grande beauté, provenant du haras du baron Fechtig, *Siglavie*, se trouve chez le comte Haller, à Szent-Pál (père *El Bedavie*, mère *Siglavie*). Ce cheval est brun-noir, d'une force et d'une bravoure extraordinaires. Il est de plus grande taille que le fameux étalon anglais *Caton*, et infatigable à la course.

» Le comte Alexandre Karatsai possède un haras originairement issu de la vieille race de Dániel et de la race également orientale du comte Antoine Kornis. En 1817 il l'ennoblit en achetant au prince Kallimachi un étalon arabe de noble origine. Les échappés de cet étalon avaient des formes orientales, du feu et une croupe solide. Mais quand la mode voulut que les chevaux eussent une grandeur extraordinaire, le comte acquit, en 1839, à Zsibó, l'étalon anglais pur sang *Cassius*, issu de *Caton* et d'*Ibla*. La première génération, de quatre ans, qui est maintenant dans l'écurie, montre encore le type arabe : elle a la queue bien portée et de la grâce dans les formes.

» Après avoir, par quelques données succinctes, tracé l'histoire des races de chevaux de Transylvanie, examinons présentement *si l'élève des chevaux a gagné dans ce pays par l'introduction des étalons anglais, en produisant des croisés anglais.*

» Le baron Wesselényi tient dans sa brochure le langage suivant : « 1° Puisque le cheval anglais pur sang descend in- » contestablement d'une race orientale, et qu'on n'importe en » Angleterre que les étalons de la plus noble origine pour la » propagation de l'espèce ; 2° puisque les qualités qui man- » quent au cheval transylvain, la taille, la force, la bonne » base, se trouvent toujours dans la race qui a été obtenue en » Angleterre, il serait beaucoup plus sage de mettre à profit » les essais heureux des Anglais, qui ont pour ainsi dire accli- » maté le cheval arabe, et d'acheter là l'étalon oriental amé- » lioré, plutôt que de faire venir du Levant de petits étalons au » poitrail étroit et aux canons minces. »

» A cela nous répondrons :

» Si on considère que, pendant l'apogée de la période espagnole, nos chevaux ont été payés de grandes sommes, même dans notre pauvre pays, et qu'on nous achetait souvent des étalons pour les haras impériaux ; si on considère que nos chevaux étaient glorieusement connus en Allemagne et même en France, pendant l'époque belliqueuse de Napoléon, où ils devenaient trop souvent butin de guerre et servaient à des régiments entiers de Français, on conviendra que la race transylvaine, quoique déchue par des croisements mal entendus, n'a pas dû être aussi mauvaise, aussi incapable de rendre service que l'ont prétendu les anglomanes.

» On ne peut nier, il est vrai, que les étalons de la seconde période n'aient introduit dans notre race la tête de bélier, la croupe avalée, le capelet et d'autres horribles défauts. Mais d'où venait la croupe faible, comme on le remarquait à Zsibó? D'où venait la petite taille ?

La grandeur du cheval dépend, comme les Anglais le disent avec raison, *du sac d'avoine et du bon pansement*. Avec ces conditions, la race s'agrandira immanquablement, en supposant

qu'on ne se serve que de bons étalons. Ce fait est établi par l'expérience. L'ancêtre du célèbre *Eclipse* était-il grand? Nullement. *Squirt,* fils de *Baralet Childer*, était un petit cheval insignifiant, que son propriétaire, *Harry Harpax,* eut l'envie de faire tuer, parce qu'il était inutile; le groom, qui aimait ce vieux cheval, demanda sa vie. Eh bien! *Squirt* propagea *Marski* et d'autres chevaux fameux. *Marski* lui-même servait comme genet et portait les couvertures destinées aux chevaux de course : on le vendit pour 20 guinées. Quand parut sur l'arène son échappé *Eclipse*, sa renommée s'accrut tellement, qu'on le fit saillir pour 100 guinées. *Eclipse*, dont la taille était irréprochable, descendait donc d'un petit cheval, *Squirt*. Nous pouvons encore citer à l'appui de nos paroles l'exemple des grands bouleux que l'on élève en Angleterre, dans le Warwik et le Straffordshire. On sait que ces chevaux furent amenés du Danemark et de l'Allemagne, à l'époque des tournois, pour servir aux cavaliers pesamment armés. Originairement ils n'étaient pas aussi grands qu'aujourd'hui, et c'est par le traitement et la nourriture qu'ils ont acquis leur taille d'éléphant. Les chevaux des Pays-Bas sont loin d'être aussi grands que ces traîneurs de tonneaux de bière (1). En France, comme le dit le prince Pückler-Musckau (2), des étalons arabes de moyenne taille produisirent à Pau, avec de petites juments de Navarre, des chevaux d'une grande beauté et d'une taille supérieure. Enfin, dans notre propre pays, au haras royal de Bábolna, en Hongrie, un homme de beaucoup de mérite, le major Herbert, a réussi à prouver que la race arabe peut être agrandie avec un bon traitement et une bonne nourriture.

(1) Knobelsdorf, *Die Pferdezucht in England*, 1820.
(2) Semilasso, *Vorletzer Weltgang*.

» Ceci reconnu, nous expliquerons aisément pourquoi nos chevaux ont peu de taille. Autrefois, dans tous les haras, à Zsibó, par exemple, le nombre des chevaux surpassait de beaucoup la suffisance de la nourriture. Souvent on ne leur donnait que de la paille ; encore en donnait-on en petite quantité. Le seigneur était mal logé, mal pourvu de bâtiments domestiques. Aussi les chevaux, même par l'hiver le plus rude, avaient-ils à peine un mince toit de chaume pour s'abriter. Ils marchaient dans la boue jusqu'au ventre dès qu'ils sortaient de l'écurie. On négligeait de creuser des puits. Les juments pleines allaient s'abreuver au fleuve ou à l'étang couvert de glace. De là des épidémies, des maladies et des avortements fréquents. Cinquante juments donnaient à peine une quinzaine de poulains. Nous le demandons, ces poulains pouvaient-ils croître et prospérer ? Ce n'est pas tout. Ces jeunes chevaux mal soignés, mal nourris, élevés sans avoine, et par conséquent sans force, étaient employés beaucoup trop tôt au travail et à la propagation. Ils étaient aussi employés trop long-temps. Tous les éleveurs commirent cette faute impardonnable. Les juments servaient ordinairement jusqu'à ce qu'elles tombassent de vieillesse : les juments qui doivent donner leur lait ! Pendant la période espagnole, un étalon sorti du haras du comte Jean Haller servit dans le haras du baron Bruckenthal jusque au delà de trente ans. Ceci est une preuve de la durée du cheval transylvain. Mais il est reconnu que les étalons vieux produisent des poulains faibles et qui périssent facilement tant de la gourme que de maladies inflammatoires ; celui qui écrit ces lignes peut l'affirmer par l'expérience qu'il a faite dans son haras. Bien qu'en Angleterre l'avide éleveur fasse encore saillir, pour d'immenses sommes, son étalon pur sang devenu vieux, estropié et aveugle, à tel point qu'il doit être soutenu

par deux valets quand il est conduit près de sa dame, chaque naturaliste affirmera que la force seule produit la force.

» Nous croyons avoir suffisamment expliqué la cause de la petite taille du cheval transylvain actuel (généralement parlant) Mais d'où lui vient la faiblesse de l'arrière-main ?

» Chaque mode est insensée, car la vogue ne se fonde pas sur l'utilité. Quand, en adoptant le paradeur espagnol, la mode ne considérait que l'avant-main, quand on voulait que le cheval levât ses pieds haut et avec grâce, on oubliait l'arrière-main. On ne remarquait pas que celle-ci était souvent faible, ce qui arrive principalement quand l'avant-main est haute ou quand le cheval est trop haut jointé. Est-il étonnant que Wesselényi, après avoir employé pendant de longues années des étalons défectueux, trouve que ses chevaux ont une croupe défectueuse ?

» On le voit, les défauts que l'on reproche à nos chevaux ne sont pas des défauts originaires : ils sont le produit de mauvais croisements et de mauvais traitements. Ces reproches ne sauraient donc s'adresser aux étalons et aux juments de la vieille race transylvaine qui existent encore et dont nous indiquerons plus loin le moyen de relever les restes.

» Quoique dégénéré par la faute des éleveurs, le cheval transylvain n'en continua pas moins à soutenir sa réputation. Dans presque tous les livres qui traitent des chevaux, on cite comme exemple de durée ceux du comte Nicolas Wass, à Császári, dont un attelage immortel de six chevaux blancs, exemplairement mal nourris et passant tous les étés au pâturage, dura vingt-six années. Faites de pareils essais avec vos chevaux anglais enveloppés de flanelle ! On trouve souvent dans le pays des centaines de chevaux dont on se sert vingt ou vingt-cinq ans, et qui atteignent sans défaut un âge très

avancé. Si un cheval transylvain privé de bon traitement rend aussi long-temps de bons services, que ne fera-t-il pas si on lui pend au cou le sac d'avoine anglais ! Une haquenée, cheval du reste fort ordinaire, nommée *Piccolo*, figura dans notre écurie depuis sa troisième année, et nous servit trente ans sans avoir jamais la moindre maladie. Il devançait à l'amble les plus forts trotteurs, et gagna un pari à Pest. Il était bien connu dans le pays. Un jour que nous le montions, il fut poursuivi pendant une grande distance par un buffle, qui, malgré la rapidité excessive de sa course, ne parvint pas à l'atteindre.

» Quand on cite ces exemples de durée, nos jeunes élégants répondent qu'autrefois le cheval n'avait pas tant de fatigue à braver qu'aujourd'hui, et que par conséquent il devait durer davantage. « A présent, disent-ils, on demande au cheval de » plus grands services; il faut qu'il coure. » Je conviens qu'alors on ne faisait pas de course de postillon; en ne s'appropriait pas comme gloire particulière la vitesse de sa monture : cela est vrai. Mais en échange on faisait de longs voyages en selle, au lieu de s'asseoir en wagons, et on faisait la guerre. Dans l'année 1841, il y avait encore dans les régiments de cavalerie autrichienne des chevaux hongrois parfaitement capables de service, et qui avaient fait la campagne de France en 1815 (1).

» Un animal qui a tant de durée ne peut être utile de très bonne heure. Le cheval transylvain se forme plus tard et croît plus lentement que l'anglais, car il n'est pas hâté par une nourriture échauffante et abondante. Il n'est guère développé que dans sa septième année, et doit être ménagé jusque là. Qu'on examine le cheval sicule qui est resté pur de tout mé-

(1) V. le journal militaire anglais *United service magazine*. 1841.

lange espagnol : il est toujours bien campé, qualité que les anglomanes ne trouveront pas dans les chevaux obtenus par leurs croisements ; il a toujours de la force ; et si le voyageur de mérite qui vient de décrire notre pays (1) trouve ce cheval petit, et le compare au poney italien, c'est qu'il veut parler sans doute des chevaux de relais des paysans, et non de ces nobles et ardents animaux que le riche cultivateur ou le gentilhomme élèvent soigneusement On ne peut nier que les échappés du dernier croisement n'aient gagné en grandeur et n'aient acquis une bonne base, abstraction faite des défauts qui se montrent dans notre demi-sang. Mais ce résultat n'est pas dû uniquement au croisement anglais, il est dû aussi à la bonne nourriture que les éleveurs ont appris à donner. Qu'on substitue au système de jeûne usité jadis en Transylvanie le système d'engraissement apporté d'Angleterre, le cheval, sans aucun doute, sera amélioré.

« Les anglomanes prétendent qu'en Transylvanie, et dans les autres pays où on a fait venir des étalons arabes, l'ennoblissement de la race indigène n'a que peu ou point réussi. Mais ils oublient combien peu de chevaux pur sang ont été introduits chez nous : dans ces dernières années il n'en est pas venu un seul. Et d'ailleurs les étalons que l'on parvient à ramener de l'Orient sont-ils toujours de la meilleure race, comme on le prétend ? Tout ce qui vient du Levant sous le nom d'arabe n'est pas toujours pur sang. Le prince Pückler avance avec raison qu'il serait tout aussi difficile d'énumérer les races de chevaux arabes que de compter les étoiles du ciel. Pour faire comprendre la difficulté de trouver et de choisir, qui doit embarrasser le voyageur dans la patrie primitive des chevaux,

(1) J. Paget, *Hungary and Transylvania*. London, 1830.

nous citerons les détails suivants donnés par un touriste moderne (1).

» Les renseignements que nous donnent les voyageurs sur ces races sont très insuffisants. Niebuhr, Burkhart, Pückler, Herbert, Damoiseau, citent comme véritablement supérieures deux nobles races de chevaux, *Nedjdi*, *Nedjed*, ou *Nedschid*, car l'orthographe est toujours diversement écrite, et *Kohel, Kheil, Kochelan*. Une contrée de vingt à trente degrés de latitude septentrionale, située dans les hautes plaines de l'Arabie, contient plusieurs grandes oasis qu'habitent des tribus arabes : celles-ci possèdent le sang le plus pur (2). Peu d Européens pénètrent aussi loin. Ordinairement ils se procurent les chevaux que les Bédouins amènent en été quand ils s'approchent de la Syrie. On se plaît à prétendre que la présente race de *Nedjdi* n'est plus aussi distinguée qu'autrefois ; mais cela vient de ce que les Arabes ont coutume de donner ce nom aux bons chevaux en général, lors même qu'ils ne sont pas de cette race Quant au nom de *Kochelan*, il n'est pas seulement donné à des chevaux qui prennent leur origine dans une certaine contrée : souvent on nomme ainsi des chevaux de Bagdad, de l'Hedjaz, de l Yémen, etc. C'est le nom d'une couleur : *Kochel*, « le teint en noir ». Mahomet fit l'honneur aux cinq juments qu'il monta avec sa suite de les oindre et de les teindre. De ces juments l'Arabe fait dériver la noblesse de ses chevaux. Les cinq *Khomse* (*Chamsa, Hamsa*) donnèrent les races principales dont chaque voyageur écrit les noms différemment. Une explication plus prosaïque de ce nom est celle du « bord noir » que les arabes pur sang ont autour des yeux, de la bouche et du nez, semblable au bord artificiel qui entoure les yeux des femmes et qu'on appelle *kochel*.

(1) Taubenheim, *Reise im Orient*.

(2) J. Monier, *Voyage en Perse, en Arménie*, etc. Paris, 1813.

» Après cette courte digression, revenons à notre sujet. De ce que l'arabe importé en Europe n'a pas été ordinairement acheté dans le désert, mais le plus souvent sur les côtes ou à Constantinople, on comprend que rarement le sang le plus pur a pu être introduit dans nos pays. La fraude règne au désert comme dans les grandes villes du continent. Les reproches que l'on adresse souvent à la race arabe devraient plutôt s'adresser aux acheteurs. Si le voyageur sait choisir, il acquiert toujours quelque chose de véritablement excellent. Nous avons déjà nommé le célèbre étalon *Taïar*, appartenant au comte Hunyadi. En 1818, M. Lainé, ministre de l'intérieur, envoya dans le Levant M. Portes, écuyer du haras de Pau, pour remplacer les pertes que la France avait faites en chevaux orientaux par suite des invasions de 1814 et 1815. M. Portes marchanda quarante étalons. Le fameux *Alheby* fut acheté là pour la faible somme de 1,700 piastres (1,275 fr.). Le prince Pückler fait une description de cet étalon, qu'il nomme *Alheby*, quand il est âgé de 24 ans : « Le type d'un animal pareil, dit-il, a » quelque chose de si élevé, qu'on serait tenté de croire qu'il » fait partie d'une tout autre création : cette grâce inexpri» mable, ce jeu véritable de la physionomie, visible comme » dans une face humaine, cette amabilité, qu'on pourrait » presque appeler coquetterie, cette volupté qu'il procure au » cavalier, qui se croit emporté par un oiseau, voilà ce qu'on » demanderait vainement au cheval anglais. » Si de plus on compare le prix d'*Alheby* aux sommes immenses que coûte un pur sang anglais, on conviendra que de toute manière il sera plus avantageux d'acheter le cheval de l'Orient.

» C'est à de pareils chevaux que Wesselényi reproche des canons minces et un poitrail étroit. Mais il a soin de passer sous silence les défauts multipliés des os et les excroissances que l'on peut étudier *con amore* chez le sang anglais le plus

noble. Pourquoi ne dit-il rien du défaut de la cécité, presque héréditaire dans la race anglaise, grâce au régime auquel est soumis l'étalon ? En effet, on lui donne une nourriture échauffante, un fourrage copieux en grain, et on lui fait couvrir le plus grand nombre de juments possible pour gagner beaucoup. Wesselényi devrait aussi parler, en cavalier de l'école de son père, de la raideur du cou et de la dureté de la bouche du cheval anglais. Il est vrai que chaque cavalier, accroupi sur sa selle à la manière anglaise, se met à scier la bouche de sa monture avec le bridon quand il veut tourner. Il faudrait aussi signaler le défaut du tic, si fréquent chez le cheval de cette race, et la malice qui le pousse à mordre et à ruer. A la méchanceté seule on peut reconnaître les chevaux qui ont été amenés d'Angleterre dans notre pays : car ils contrastent singulièrement avec le cheval transylvain, à la fois ardent et doux. Aussi est-on forcé de conserver ces prodiges, comme des bêtes féroces, dans des caisses séparées, pour mettre en sûreté le nez du groom.

» Que l'anglomane transylvain, puisque le plaisir du *sport* a pénétré à la fin dans ce coin éloigné du monde civilisé, coure, saute, chasse ; qu'il fasse déchirer nos lièvres par de vrais chiens anglais, pour le plus grand étonnement des clochers valaques, dans ce cas il se servira avec raison du cheval anglais, qui, avec son pas dégagé et son galop allongé, est excellent pour sauter des fossés. Mais nous, Hongrois, ne demandons pas d'*Eclipse* qui franchisse en une seconde l'espace de 54 pieds. Nous n'avons que faire de ces « élégants squelettes de chevaux », comme on l'a dit spirituellement, destinés à gagner des prix. Qu'il nous soit permis d'avoir, pour nos besoins domestiques, de bons chevaux de service et de guerre, d'élever de braves remontes qui sachent supporter toutes les fatigues d'une campagne, et qui, sans voler, courent suffisam-

ment. *A' Magyar halad, de nem szalad*, « le Hongrois avance, mais il ne vole pas ». L'agilité ne manque pas même au cheval du paysan. Ceux-là le savent qui ont parcouru avec les relais de villages les steppes de la Hongrie.

» On doit vraiment s'étonner de l'idée conçue par quelques éleveurs. Ils pensent que la race pur sang anglaise implantée en Transylvanie se perfectionnera tellement, grâce à la quantité de fourrage donnée aux chevaux, que les étrangers et les Anglais eux-mêmes viendront acheter parmi nous. Le comte Szechényi pense que cette race peut être ennoblie dans notre pays. Nous savons qu'autrefois, quand l'Angleterre faisait venir des étalons d'Orient, on importa non seulement des chevaux arabes et turcs, mais encore des chevaux de Hongrie : car aujourd'hui encore, dans les annales de l'île, on lit le nom de la *Hougarian Mare*, jument orientale prise à Belgrade sur un pacha turc. Mais il nous semble hardi d'espérer le résultat qu'attendent plusieurs de nos éleveurs. Il est vrai que le fourrage est ici à un bien plus bas prix qu'en Angleterre. Mais est-ce cela seulement qu'il faut considérer ? Croit-on que le cheval anglais transporté en Transylvanie y restera 150 ou 200 ans sans s'altérer ? Admettons que l'arbre généalogique soit fort exact, le climat exercera nécessairement une influence quelconque. Le cheval s'acclimatera, donc il changera. En Angleterre l'arabe, préservé de tout mélange, sera-t-il encore arabe au bout de cent ans ? Sûrement non. Il en est de même dans le royaume de Naples, en Espagne et dans tous les pays où se trouvent les races orientales : le cheval se modifie. La race arabe en Turquie est-elle la race arabe du désert ? Les chevaux arabes transportés en Perse deviennent plus grands, mais aussi plus charnus, surtout à la tête, et ils ont un extérieur moins noble. En Egypte ils gagnent également en grandeur, en perdant de l'élégance.

» Nous n'adresserons pas, pour être bref, à nos éleveurs anglomanes, des objections tirées de l'économie prétendue qu'ils comptent faire. Nous pourrions leur dire qu'en dépit du bas prix des fourrages, l'éducation du cheval anglais comporte des frais auxquels peut-être ils ne pourraient faire face. Il faut compter les soins nécessaires pour chaque jument, l'écurie à part, le groom à part, qui chante ou plutôt grogne une mélodie à part à chacun de ces animaux en l'étrillant, pour avoir la permission de lui faire sa toilette, les éternelles couvertures de flanelle, etc ; tout ce sybaritisme ne peut être exercé sans argent, et l'argent est rare dans notre pays. Cependant nous ne nous arrêterons pas à cet obstacle trop vulgaire. Nous soutiendrons seulement, ce que nous disions quelques lignes plus haut, que les descendants des meilleurs étalons anglais se modifieront par l'influence du climat, de la nourriture, du traitement, par celle même de l'eau qu'ils boivent, de l'homme qui les approche. On obtiendra des chevaux qui seront supérieurs ou inférieurs aux anglais, mais qui ne seront plus des chevaux anglais. Il est facile de prévoir qu'il arrivera de deux choses l'une : si on diminue la quantité de fourrage, ces chevaux n'égaleront pas ceux dont ils proviennent ; si on continue à leur appliquer le régime anglais, la nourriture échauffante, dans notre pays plus chaud, engendrera des maladies dangereuses.

» Les Anglais se sont formé une race admirablement appropriée à leurs besoins et à leur climat. Pourquoi veut-on que cette race, qui convient parfaitement à l'Angleterre, doive convenir partout et à tous? Pourquoi les Hongrois, à l'imitation des Anglais, ne se formeraient-ils pas une race de chevaux, en recherchant par dessus tout, comme les Anglais l'ont fait, le cheval primitif, le cheval arabe ? Le cheval arabe a plus de rapport que l'anglais avec le cheval transylvain. Tous les

deux sont élevés au pâturage. Ne pourrait-on pas réunir les restes épars de l'excellente race du pays et l'ennoblir par le mélange de la race arabe ? Nous avons déjà dit que, sous le rapport pécuniaire, l'acquisition d'un étalon de l'Orient était plus avantageuse que l'achat du cheval anglais. Le cheval arabe a la grandeur que le Hongrois demande à sa monture, la grandeur d'un cheval de cavalerie légère. N'oublions jamais ce point important : c'est que nous devons élever des chevaux de guerre. Ce sont des remontes qu'on vient chercher dans notre pays ; or, sous ce rapport, le croisement nouveau est funeste : car le cheval anglais, qui excelle à la course et à la chasse, reste au dessous de lui-même en campagne. Il a besoin de soins excessifs et n'est pas assez maniable. Dans un combat corps à corps il convient d'avoir un cheval souple et docile, qui obéisse avec intelligence au moindre mouvement du cavalier ; c'est ce qu'on ne peut obtenir du cheval anglais. Qu'on nous permette de citer le fait suivant. A Waterloo, un régiment de chevau-légers-lanciers détruisit un corps de cavalerie anglaise, profitant du moment où les cavaliers ennemis, après une charge vigoureuse, ne pouvaient parvenir à remettre leurs chevaux en rang. Non seulement le cheval arabe est maniable, mais encore il est propre à toutes les fatigues, et cela sous toutes les latitudes. Dans la campagne de Russie, en 1812, les chevaux d'origine arabe furent de tous les chevaux de l'armée française ceux qui supportèrent le mieux le froid.

» Pour nous, qui fournissons principalement des chevaux de guerre, nous devons ennoblir notre race par des étalons arabes. Nous avons répondu d'avance à ceux qui objectent la petite taille de L'arabe : nous avons invoqué l'expérience pour prouver qu'une fois acclimaté, et grâce au bon traitement, le cheval aura des échappés qui le surpasseront en grandeur.

» Que le croisement anglais n'ait pas produit des miracles, c'est ce dont on peut se convaincre facilement. Peut-on rien imaginer de plus affreux que les défauts que Wesselényi reproche à la race transylvaine combinés avec ceux que les étalons étrangers ont introduits ? Vous voyez une tête de bélier au bout d'un cou démesurément long ! De pareils mélanges effraient l'acheteur. Aussi les maquignons étrangers ont-ils toujours soin de laisser de côté le demi-sang anglais, pour acheter autant que possible des chevaux de la vieille race transylvaine ; ils paient fort cher notre vrai cheval national. D'où il suit que dans quelques années ils auraient pris ce que nous avons de meilleur. La race deviendra encore plus rare et finira peut-être par disparaître.

» Pour en finir avec ceux qui parlent du poitrail étroit et des canons minces du cheval arabe, nous renvoyons le lecteur aux descriptions que les voyageurs nous donnent de ce noble animal. Tout le monde a lu ce que M. de Lamartine a dit de l'intelligence, de la force, de la grâce, de l'adresse, de l'agilité du cheval arabe ; on ne peut lire ces pages sans un très vif plaisir. Nous décrirons, d'après Erdélyi (1), l'étalon *Taïar*, qui se trouvait en Hongrie, dans le haras du comte Hunyadi (près de Urmény, comitat de Nyitra). *Taïar*, en arabe, le volant, le rapide, blessé au massacre des Mameloucks, fut acheté au Caire 1,500 ducats, et amené en Hongrie, par Trieste, en 1812. Il tirait son origine du fameux haras de Mourad-Bey, situé près de Ghiza, et qui fut dispersé pendant la campagne des Français en Égypte. Tous les connaisseurs qui virent *Taïar* reconnurent qu'il avait à un très haut degré le caractère (qu'on peut appeler national chez cette race) de la

(1) *Beschreibung des einzelnen Gestütte des œster. Kaiserstaates.* Wien, 1827.

force, de l'agilité et de la rapidité. Chez Hunyadi il atteignit sa trente-sixième année, et dépassa toujours à la course tous les chevaux du pays. « Si on le monte, dit Erdélyi, il est tou- » jours très attentif à tout ce qui l'entoure ; il regarde les » nuages, et les oiseaux qui passent sur sa tête l'excitent tant, » qu'il exprime, même quand il est arrêté, le désir d'imiter » leur vol, et paraît être dans une agitation continuelle. S'il » arrive sur la plaine qui est située près d'Urmény, le souvenir » de sa patrie fait naître dans ce cheval l'ardeur de courir : » aussi, une fois qu'il est lâché, est-il fort difficile de le rete- » nir ; le cavalier perd presque l'haleine. *Taïar* s'étend dans » ses mouvements, et s'allonge, pour ainsi dire, de manière » qu'il semble croître aux yeux du spectateur, et qu'on croit » voir l'être le plus rapide qui puisse fendre l'air. Sa peau, lui- » sante comme de l'argent, abondamment couverte de poils » fins, laisse voir, quand il s'agite, toutes ses veines, qui figu- » rent un réseau. Dans l'écurie il donna souvent des preuves » de son intelligence et de son attachement. Son gardien dor- » mait souvent près de lui, sur une même litière. Si un cheval » se détachait dans l'écurie voisine, *Taïar* poussait doucement » son gardien pour l'éveiller. Le matin il se levait avec pré- » caution, mangeait son avoine et prenait bien garde d'éveiller » son gardien, etc. » Le peintre Hess a lithographié, à Vienne, la magnifique tête de ce cheval.

» Les anglomanes prétendent que le cheval arabe est moins fort et moins durable que le cheval anglais En vérité, ceci ressemble tellement à un paradoxe, qu'il est inutile de perdre son temps à répliquer. L'Arabe du désert ne choisit pour sa race que le sang le plus pur ; son cheval, son fidèle compagnon, a presque continuellement à lutter contre les plus rudes fatigues et les plus grandes privations. Ses années d'épreuve sont de cinq à vingt ans, tandis qu'en Angleterre l'épreuve

partiale et bien incomplète de la course suffit pour mettre un étalon en vogue. De plus, cet étalon ne sera employé à saillir les juments qu'après un long service, quand il sera vieux, tandis que le cheval arabe, dans toute la force de la jeunesse, transmet à ses échappés intelligence, ardeur, courage, durée et santé.

» Quant à la rapidité, il est reconnu que le cheval arabe surpasse l'anglais. Celui-ci, un jour de courses, grâce à ses formes allongées, pourra atteindre le but le premier, après trois minutes de galop ; mais il n'en faudra pas conclure qu'il est meilleur coureur. Considérez, en effet, que la transplantation du cheval du désert dans l'humide climat de l'Angleterre peut exercer sur lui une influence nuisible. On a raison de demander si un pur sang anglais transporté en Arabie y ferait ce que fait un arabe en Angleterre. Le cheval arabe vit toujours en plein air ; on lui donne le matin de la paille coupée, et le soir de l'orge : c'est là toute sa nourriture ; il se couche sur le sol, sans litière, les jambes attachées. Avec ce régime il peut braver des fatigues incroyables. Aussi est-il absurde d'admettre que la grande rapidité du cheval anglais remplace les excellentes et nombreuses qualités de l'arabe.

» Entre ces qualités principales, il faut citer la sûreté des pieds. Qu'on écoute ce nouveau voyageur (1), qui, agité par la fièvre, et les mains enveloppées dans sa redingote, passe sur des chemins affreux sans se servir de la bride, et descend au galop, des heures entières, par des pentes couvertes de pierres détachées, sur lesquelles son cheval avance d'une mesure égale et avec une parfaite sécurité ! On sait que la croupe du cheval anglais est forte ; mais il lui manque ce levier qui, dans une croupe gracieusement arrondie, donne de la légèreté à l'avant-

(1) Taubenheim.

main, qualité principale du cheval transylvain, qualité essentielle sur un terrain inégal. Les chevaux anglais, de formes de lévriers, avancent très vite sur un sol uni ; mais, comme ils ont l'arrière-main haute, le poids qui tombe tout à fait sur l'avant-main leur donne de la raideur au pas comme au trot, et les fait broncher quand ils vont lentement. Dans quel autre pays du monde qu'en Angleterre garnit-on de coussins les genoux d'un jeune cheval, pour peu qu'on veuille le conduire au pas, sans charge, pendant un quart de lieue, de peur qu'il ne tombe et ne se couronne ? Cette raideur, qui semble être héréditaire, ne disparaît que quand l'animal est échauffé et excité, c'est-à-dire quand le sang est agité et quand le cheval s'allonge et s'étend en courant. Le but que les Anglais se proposent en élevant des chevaux, c'est de les douer de la plus grande rapidité possible, afin qu'ils remportent les prix. Mais notre but, à nous, doit être de nous procurer des chevaux bons pour le service et pour la guerre. Or le cheval de guerre doit avoir les pieds sûrs, c'est une condition essentielle.

« Il faut encore remarquer que le cheval anglais, avec le traitement coûteux qui lui est nécessaire, devient de génération en génération plus délicat, tout au rebours du libre fils de l'Orient. De là il résulte que chez nous, avec une quantité double de fourrage, les croisés anglais sont beaucoup plus exposés aux maladies que les chevaux du pays. Les défauts héréditaires qui se montrent chez le sang anglais sont principalement, comme chacun sait, des défauts aux os, tels que excroissances, éparvins, etc. Le comte Szechényi, malgré tous ses habiles raisonnements, est forcé d'en convenir. Le célèbre *Belzoni* lui-même avait à la jambe gauche, comme héritage de son aïeul *Hambletonian*, un éparvin très prononcé. Il serait facile de citer, sous ce rapport, beaucoup d'autres célébrités. Ces défauts, auxquels il faut joindre la cécité (l'inévitable

goutte sereine), ne se montrent que trop souvent chez nos croisés anglais. On leur pardonne, il est vrai, ces vices, puisque la proportion et la régularité des formes, la pureté des os, ne sont pas des conditions indispensables à la race des coureurs. Des connaisseurs attestent (1) que souvent des coureurs les plus renommés avaient un cou de cerf (encolure renversée), la croupe avalée, les astragales raides, et remportaient les prix. Ainsi, quand un cheval arrive le premier au but, tout est dit : il est trouvé excellent, quels que soient d'ailleurs ses défauts.

» Il est facile de prévoir que cette tendance détériorera avec le temps toute la race En appliquant les chevaux de très bonne heure à la course, on éveille leurs forces par mille moyens artificiels, on les éveille beaucoup trop tôt et outre mesure : c'est pourquoi ils ne peuvent atteindre tout leur développement, et ils commencent quelquefois à languir de bonne heure. Quand enfin, usé par des courses fréquentes, l'étalon est jugé incapable de paraître désormais dans l'arène, quand il est bien affaibli, il sert à la propagation. N'est-il pas naturel alors que ce cheval ne produise pas des poulains aussi forts, et que ses défauts deviennent des vices héréditaires dans ses échappés ? Pour prouver qu'un coureur hors de service peut être un fort bon étalon, Szechényi présente l'image d'un guerrier qui, couvert de cicatrices, peut avoir des enfants vigoureux. Mais ce ne sont pas les cicatrices qui enlèvent la force. Pour que le parallèle soit juste, il faut comparer le coureur épuisé à ces soldats affaiblis par les souffrances et les fatigues de la guerre. Ce n'est pas là d'ailleurs le seul reproche qu'on puisse adresser à cette mode anglaise, qui consiste à prendre comme étalon le meilleur coureur. Souvent d'excellents coureurs sont de

(1) Burgdorf, *das Pferderennen in England.* Kœnigsberg, 1827.

mauvais étalons. Ainsi les échappés de *Childer* étaient défectueux ; de *Childer*, qui surpassait même *Eclipse*, puisqu'il franchissait en une seconde 82 pieds !

» Nous nous sommes attaché à démontrer que l'introduction des chevaux anglais, malgré certaines prophéties, n'avait pas été heureuse dans notre pays ; que le croisement nouveau était plus nuisible qu'utile. Nous allons appuyer cette vérité par des chiffres, c'est-à-dire prouver que, sous le rapport commercial, la Transylvanie a beaucoup perdu par l'importation des chevaux anglais.

» Huzard, qui ne cite dans son ouvrage (1), en 1817, que les haras les plus remarquables, en compte 34. Il n'en nomme qu'un qui soit de la vieille race du pays. Dans l'année 1827, Erdélyi en cite 160, tandis qu'il n'en compte que 64 pour la Hongrie. Dans la période anglaise, la plupart de ces haras ont disparu, et il n'en reste plus que quelques uns moins considérables. En 1802, la somme de l'importation pour le commerce des chevaux, dans la Hongrie, dépassait celle de l'exportation de 129,879 florins (2). Aujourd'hui la Hongrie et surtout la Transylvanie se trouvent dans une plus mauvaise situation.

» A l'époque où se vendaient le plus nos chevaux demi-sang, et où la race anglaise a eu le plus de prix, notre pays a tiré peu d'argent de l'étranger. D'ordinaire les éleveurs faisaient entre eux des échanges ou s'achetaient des chevaux à crédit ; et si quelques pièces n'avaient été exportées pour la Hongrie, on pourrait dire que la vente a été presque nulle. Nos écuries sont remplies de chevaux trop chers pour servir

(1) Notices sur quelques races de chevaux et sur quelques haras de l'empire autrichien, puisées dans les Annales d'agriculture. *Vienne*, série 2, t. XXI.

(2) Schwartner, *Statistik des Kœnigreichs Ungarn*. Ofen, 1809.

de remonte, car ce demi-sang n'a pas été obtenu sans frais, et les acheteurs vont chercher des chevaux dans les contrées voisines. Si on sait que la Transylvanie est, après l'Angleterre, le pays de l'Europe le plus riche en chevaux, puisqu'on y compte 255 chevaux par mille allemand carré, d'après le calcul de Lichtenstern, l'exportation devient, pour un pays si pauvre en argent, un objet doublement important et désirable. Ce manque de débit fait gagner la Moldavie, la Valachie, la Bessarabie, d'où l'on emmène des troupeaux entiers de chevaux. De jour en jour le prestige qui s'attachait à la race anglaise semble disparaître : ce qui nous est fort préjudiciable, puisque nos chevaux sont maintenant croisés avec cette race. En Angleterre même l'exportation diminue à mesure que le nombre des coureurs augmente. En 1826, par exemple, on n'en exportait que 100 chevaux : en revanche on importait plus de 1,000 pièces tirées du Holstein.

» Notre situation actuelle contraste malheureusement avec l'état de choses qui subsistait auparavant. Autrefois les chevaux transylvains étaient aimés à l'armée et dans les pays étrangers. Chacun des 160 haras, quoiqu'il ne produisît pas tout ce qu'il eût pu produire, donnait des remontes en assez grande quantité, et les éleveurs les moins considérables en retiraient des sommes assez fortes. Les chevaux de prix étaient recherchés par les seigneurs et les Hongrois, par les boyards voisins ou par les étrangers venus du Wurtemberg, du duché de Bade, du pays de Hesse et de la Bavière. La vente la plus importante était celle des chevaux de guerre, et les Français nous les payèrent souvent à un prix élevé. Nous devrions d'autant plus nous attacher à relever dans notre pays l'élève des chevaux, que nous serions sûrs de ne pas manquer d'acheteurs. La Prusse paie 120 écus le cheval de guerre. En Hanovre le cheval de grosse cavalerie revient à 116 écus, celui de cavale-

rie légère à 100. Le Wurtemberg achète le cheval 185 florins. Bien que l'Autriche paie les chevaux de guerre plus mal qu'aucun autre état allemand, il serait cependant avantageux qu'elle tirât ses remontes de notre pays. C'était ce qu'elle faisait autrefois; mais depuis que la Hongrie et la Transylvanie ne peuvent suffire à pourvoir de chevaux l'armée autrichienne, elle prend ses chevaux en Moldavie, en Bessarabie, dans l'Ukraine et la Russie rouge. Ceux de l'Ukraine sont très difficiles à dompter : ils périssent souvent pendant le dressement, ce qui qui est un dommage considérable pour le gouvernement. L'Autriche serait donc très disposée à acheter nos chevaux. La France elle-même trouverait peut-être de l'avantage à le faire, car on sait qu'elle manque de remontes. L'élève des chevaux diminua dans ce dernier pays à partir du règne de Louis XIII. Les guerres de Louis XIV lui coûtèrent plus de 100 millions de francs. En 1792, les derniers haras disparurent, et on ne se servit presque exclusivement que de chevaux étrangers. Enfin Napoléon, dans un décret du 21 juillet 1809, donna l'ordre de rétablir les haras. Toutefois, depuis la paix de 1815, ils ont peu prospéré. En 1840, on importait en France 32,400 chevaux, entre lesquels 1,200 seulement furent tirés de l'Autriche (prix moyen 872 fr. 50 c.). En 1841, on en amenait 3,000 de l'Angleterre (prix moyen 895 fr.). En un mot, depuis les bruits de guerre de 1840, la France a payé à l'étranger pour plus de vingt millions de chevaux, bien que depuis le décret de Napoléon on ait dépensé plus de 80 millions pour les haras.

» *Que faut-il donc faire pour relever la race des chevaux en Transylvanie?*

» Il serait nécessaire d'introduire des étalons du plus pur sang arabe. On a vu que les chevaux de cette race coûtent

beaucoup moins cher que les étalons anglais. Nous trouvant à égale distance de l'Angleterre et de l'Orient, nous pouvons amener les uns comme nous avons fait venir les autres. Si les propriétaires sont hors d'état d'acquérir un étalon arabe, plusieurs associés peuvent le faire ; on doit se réunir comme on le fait aujourd'hui pour se procurer des étalons anglais. Le gouvernement pourrait en outre s'occuper de répandre dans le pays de nobles chevaux. Pourquoi la race chevaline, en Angleterre, se releva-t-elle plus vite et avec plus de succès que dans tout autre pays? Parce que le gouvernement mit à la disposition des éleveurs ses chevaux de race ; il fit venir des étalons et des juments de prix, et distribua les échappés dans le pays (1). Le gouvernement autrichien devrait répandre en Transylvanie des étalons de pur sang arabes pris dans ses haras, comme on l'a déjà proposé en Hongrie (2).

» Outre l'arabe, tous les chevaux sortis de la race primitive et non modifiés par les Européens, les chevaux d'un climat chaud et analogue au nôtre, sont propres à l'ennoblissement de notre race. Le turc, le barbe, le persan, le circassien, le turcoman, le pur cheval du Don, principalement le cheval de Zaporog, ne seraient pas à mépriser. Il faudrait surtout exclure les chevaux moldaves, qui, bien que grands, forts et bien bâtis, mais sortis d'une race impure, ne conviennent pas à nos chevaux à cause de leur grosse tête, de leur sauvagerie et de leur naturel indompté. Ils ont assez gâté la race du pays. Entre les chevaux étrangers, le limousin, qui est originaire de

(1) Pogge, *Ansichten über die Entstehung und Ausbildung des edlen Pferdes*. Quedlinburg, 1840.

(2) Venkheim, *Idées sur le rétablissement des haras dégénérés de Hongrie*. Pest, 1815. (En hongrois.)

la Barbarie et ressemble au cheval barbe, a beaucoup de ressemblance avec le cheval transylvain. Il est brave, infatigable, et propre à la cavalerie légère. Il ne serait pas désavantageux de réunir des juments importées du Limousin à des étalons à la croupe solide.

» Si, faute d'argent, on était dans l'impossibilité de se créer une race arabe pure, on devrait du moins s'attacher à acquérir de bons étalons, pour lesquels les éleveurs devraient acheter avec beaucoup de soin, dans le pays des Sicules ou dans le Hátzeg, les restes du sang transylvain. De cette manière le pays pourrait se procurer un demi-sang beaucoup plus convenable que le demi-sang anglais. Avec ces soins et un bon traitement on obtiendrait des échappés qui gagneraient en grandeur. Nous l'avons déjà dit : les ancêtres des gigantesques coureurs anglais étaient des chevaux arabes. Imitons les essais qui ont été faits en Angleterre, si même notre race est aujourd'hui plus petite que ne l'était originairement la race anglaise.

» Les possesseurs de haras devraient faire saillir les juments des particuliers pour des prix modérés, sans idée de spéculation, en préférant le bien public à l'avantage du moment. Ils ne devraient, dans aucun cas, accepter des juments mal choisies.

» Quant à la race anglaise, qui a également son mérite, pour peu qu'on voulût par passion s'en occuper, il faudrait l'élever sans la mêler à la race de prix. Avant tout, il faut éviter les croisements funestes. Les éleveurs devraient faire leur choix entre les chevaux de race anglaise. Il est évident que les coureurs nous seraient inutiles. Ce qu'il nous faudrait, c'est la grande et légère race carrossière que fournit l'Angleterre, et à laquelle toute l'Europe donne avec raison la préférence.

» Le cheval normand nous conviendrait également comme carrossier. On a vu par l'expérience, au haras de Mezőhegyes, que des étalons pur sang normands et des juments arabes produisaient une très belle race, quand les Autrichiens eurent ramené, en 1814, du haras royal de Rozières (département de la Meurthe), le bel étalon *Honius*. Lorsque l'expérience a été faite, il est bon d'en profiter ; et assez d'essais ont été tentés en Hongrie et en Transylvanie, pour que nos éleveurs puissent désormais marcher d'un pas sûr. »

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

BAUDRY, LIBRAIRIE EUROPÉENNE,

3, QUAI MALAQUAIS, AU PREMIER ÉTAGE, A PARIS.

EXPOSITION PUBLIQUE ET PERMANENTE

DE LIVRES EN LANGUES ÉTRANGÈRES.

Tous les livres de cette librairie sont exposés dans un vaste local, sur des tablettes saillantes à hauteur d'appui. On peut, dans une courte inspection, examiner, feuilleter et apprécier nos éditions, consciencieusement établies.

COLECCION

Juillet 1852.

DE LOS MEJORES

AUTORES ESPAÑOLES

ANTIGUOS Y MODERNOS

hermosa edicion en-8° con retratos.

VAN PUBLICADOS 54 TOMOS. 485 FR.

Cada obra se vende por separado, á saber:

COLECCION DE POESIAS CASTELLANAS

ANTERIORES AL SIGLO XV,

Publicadas por D. T. A. Sanchez. Nueva edicion hecha bajo la direccion de D. E. Ochoa. Con notas al pié de las páginas, una introduccion y un vocabulario de voces anticuadas, y aumentado con un suplemento que contiene tres poemas nuevamente descubiertos. 5 vol. contenus en 1 gros vol. in-8° de 640 pages, à deux colonnes. 12 fr.

Indice de esta obra:

Introduccion. — Proemio al condestable de Portugal. — Prólogo al Poema del Cid. — Poema del Cid. — Prólogo á las Poesías de don Gonzalo de Berceo. — Prólogo á la Vida de santo Domingo de Silos. — Noticias de don Gonzalo de Berceo. — Vida de santo Domingo de Silos. — Variantes que se notan en el códice de Monserrate. — Prólogo á la Vida de san Millan. — Vida de san Millan. — De cómo san Millan ganó los votos. — Prólogo al Sacrificio de la Misa. — Del Sacrificio de la Misa. — Prólogo al Martirio de San Lorenzo. — Martirio de san Lorenzo. — Loores de Nuestra Señora. — De los signos que aparecerán ante del juicio. — Prólogo á los Milagros de Nuestra Señora. — Introduccion á los Milagros de Nuestra Señora. — Milagros de Nuestra Señora. Prólogo al Duelo de la Virgen María. — Duelo de la Virgen María. — Prólogo á la vida de santa Oria virgen. — Vida de santa Oria virgen. — Versos de la lápida del sepulcro de santa Oria virgen. —Himnos.—Prólogo al Loor de don Gonzalo de Berceo. — Loor de don Gonzalo de Berceo.— Prólogo al Poema de Alejandro Magno. — Poema de Alejandro Magno. — Carta de Alejandro Magno á su madre. — Otra Carta de Alejandro Magno á su madre. — Prólogo á las Poesías del Arcipreste de Hita. — Advertencia. — Oracion del Arcipreste de Hita. — Prólogo del poeta. — Poesías del Arcipreste de Hita. — APENDICE. Introduccion. — Libro d'Apolonio. — Vida de santa María Egipciaca.—Adoracion de los santos Reyes.—Vocabulario de voces anticuadas.

On vend séparément:

VOCABULARIO DE VOCES ANTICUADAS para facilitar la lectura de los autores anteriores al siglo XV, por D. T. A. Sanchez, 1 vol. in-18. 3 fr.

TESORO DE LOS ROMANCEROS Y CANCIONEROS ESPAÑOLES, HISTORICOS, CABALLERESCOS, MORISCOS, Y OTROS,

que contiene integro el poema del CID, 388 Romances caballerescos é históricos.— 280 Coplas y canciones de arte menor.— 190 Romances moriscos.— 140 Romances varios de diferentes géneros; hecho bajo la direccion de D. E. de Ochoa, 1 gros vol. in-8° de plus de 800 p. à 2 colonnes, contenant la matière de 5 vol. ordinaires. 10 fr

TESORO DEL PARNASO ESPAÑOL,

Poesias selectas castellanas, desde el tiempo de J. de Mena hasta nuestros dias, recogidas y ordenadas por M. J. Quintana.

A saber : J. de Mena, el marques de Santillana, J. Manrique, Luis de Leon, F. de la Torre, F. de Herrera, F. de Rioja, B. de Balbuena, P. de Cespedes, D. de Mendoza, J. de la Cruz, F. de Figueroa, J. de Montemayor, Gil Polo, P. de Espinosa, L. B. Arahona de Soto, V. Espinel, J. Arguijo, B. de Alcazar, G. de Cetina, L. Martin, L. de Argensola, B. de Argensola, E. M. de Villegas, Lope de Vega, J. de Jauregui, L. de Gongora, F. de Quevedo, L. Ulloa y Pereira, el príncipe de Esquilache, F. Manuel, Dueñas, D. Mejia, A. de Tejada, A. Mira de Amescua, J. Luzan, el conde de Torrepalma, N. F. Moratin, J. Cadalso, T. de Iriarte, F. M. Samaniego, Melendez Valdez, G. de Jovellanos, J. Iglesias de la Casa, J. P. Forner, N. A. Cienfuegos, V. Garcia de la Huerta, J. Pitillas, D. Gonzales, L. F. Moratin, M. de Arjona, J. M. Roldan, F. de Castro, el conde de Noroña, F. Sanchez Barbero. 1838, 4 tomos contenidos en 1 volúmen en-8 de 600 páginas, en dos columnas, con el retrato de Quintana. 10 fr.

TESORO DE LOS POEMAS ESPAÑOLES
EPICOS, SAGRADOS Y BURLESCOS,

Que contiene íntegra La Araucana de Don Alonso de Ercilla, y la coleccion titulada La Musépica de Don M. J. Quintana. La Bética conquistada de Juan de la Cueva, la Jerusalen conquistada de Lope de Vega, el Bernardo de Balbuena, el Monserrate de Virues, la Cristiada del Padre Hojeda, la Invencion de la Cruz, por Zarate; la Caida de Luzbel, por Melendez Valdes; la Inocencia perdida de Reinoso; el Poema heroico de las Necedades y Locuras de Orlando el Enamorado; la Mosquea de J. Villaviciosa; Precedido de una introduccion en que se da una noticia de todos los poemas españoles, por Don Eugenio de Ochoa, 1840, 1 gr. vol. in-8 à 2 col., avec le portrait de Ercilla. 10 fr. *Ce volume fait suite et complète le* Tesoro del Parnaso español.

On vend séparément :

ERCILLA. LA ARAUCANA, 1 vol. in-8° avec le portrait. 6 fr.

MARTINEZ DE LA ROSA. LAS POESIAS VARIAS, COMPLETAS.

Zaragoza, Poema, etc. — Poética española con anotaciones. — Apéndices históricos sobre la poesía didactica, la tragedia, y la comedia española, 2 tomes en 1 vol. in-8, portr. 10 fr.

OBRAS COMPLETAS DE DON JOSÉ ZORRILLA,

Precedidas de su biografía por Ildefonso Ovejas, con su retrato, grabado en acero, nueva edicion corregida, y la sola completa reconocida por el autor. 1852, 3 gros vol. in-8° à deux colonnes. 30 fr. *Chaque volume se vend séparément :*

Vol. 1. **POESIAS COMPLETAS HASTA EL PRESENTE DIA.** 1 vol. in-8 de près de 600 pages à deux colonnes avec le portrait. 10 fr.

Biografía de Don José Zorrilla. — Prólogo. — Composiciones diversas : A la memoria desgraciada del jóven literato D. Mariano José de Larra. — A Calderon. — Toledo. — El reloj. — La luna de enero. — A una muger. — Oriental. — A Venecia. — Un recuerdo y un suspiro. — A Don Jacinto de Salas y Quiroga. — A ***. — Oriental. — A la estatua de Cervantes. — Elvira. — La tarde de otoño. — Indecision. — Oriental. — Romance. — A un torreon. — La noche de invierno. — Recuerdos de Toledo. — A mis amigos Don Juan Donoso Cortés y Don Nicomedes Pastor Diaz. — El dia sin sol. — Inconsecuencia. — La torre de Fuensaldaña. — La duda. — Para verdades el tiempo y para justicias Dios. — La Virgen al pié de la Cruz. — Napoleon. — La sorpresa de Zahara, romance de 1481. — A los individuos artistas del liceo. — El amor y el agua. — A la muerte de ***. — La orgía. — El canto de los piratas, traduccion de Victor Hugo. — Oriental. — La plegaria. — La juventud. — La amapola. — La noche y la inspiracion. — Un recuerdo del Arlanza. — A buen juez mejor testigo, tradicion de Toledo. — A Roma. — La noche inquieta, fantasía. — Soledad del campo. — Soneto. — A Blanca. — Oda. — La márgen del arroyo. — Al último rey moro de Granada Boabdil el Chico. — El Velo, traduccion de Victor Hugo. — Vanidad de la vida, fantasía. — Tenacidad. — Honra y vida que se pierden no se cobran, mas se vengan, leyenda. — Soneto. — Tempestad de verano. — Recuerdo á N. P. D. — A la niña C. D. E. — A una calavera, fantasía. — Las hojas secas. — Recuerdos de Valladolid, tradicion. — A Blanca. — Cancion. — El crepúsculo de la tarde. — A un águila, oda. — Oriental. — Cancion. — *** — A Mariana, cancion. — Príncipe y rey, romance histórico. — Las dos rosas. — El niño y la maga, fantasía. — Dedicatoria á mi amigo Don Juan Eugenio Hartzenbusch. — El capitan Montoya. — Vigilia. — Gloria y orgullo. — Pereza. — Cadena. — En un album. — Misterio. — Justicias del rey Don Pedro. — Leidos por los actores en el teatro del Principe. — A la luna. — Horizontes. — Impresiones de la noche. — Fe. — A España artistica, soneto. — Ira de Dios. — El escultor y el duque, cuento. — Recuerdos y fantasías : Introduccion. — Los borceguíes de Enrique segundo, romance. — Oriental. — Una aventura de 1360, romance. — Las estocadas de noche, romance. — El caballero de la buena memoria, leyenda tradicional. — A María, plegaria. — Poco me importa, cancion. — A Don Wenceslao Ayguals de Izco, epístola. — A mi amigo Wenceslao Ayguals. — Cantos del trovador : Introduccion. — Leyenda primera. La princesa Doña Luz. — Leyenda segunda. Historia de un Español y dos Francesas. — Leyenda tercera. Margarita la tornera, tradicion. — Leyenda cuarta. La Pasionaria, cuento fantástico. — Leyenda quinta. Apuntaciones para un sermon sobre los novísimos, tradicion. — Leyenda sexta. Las píldoras de Salomon, cuento. — Vigilias del estío. Prospecto. — El talisman, leyenda tradicional. — Dos palabras del autor á Don Cárlos Latorre. —

El montero de Espinosa, leyenda histórica. — Dos hombres generosos, leyenda oriental. — La azucena silvestre, leyenda religiosa del siglo IX. — El desafío del diablo, leyenda tradicional. — Un testigo de bronce, leyenda tradicional.

VOL. 2. **OBRAS DRAMATICAS, COMPLETAS.** 1 vol. in-8 à 2 colonnes. 10 fr. que contienen : Vivir loco y morir mas, drama. — Mas vale llegar á tiempo que rondar un año, comedia. — Ganar perdiendo, comedia. — Cada cual con su razon, comedia. — Lealtad de una muger, comedia. — El zapatero y el rey, drama. — Apoteosis de Calderon de la Barca. — El zapatero y el rey, 2a parte, drama. — El eco del torrente, drama. — Los dos Vireyes, drama. — El molino de Guadalajara, drama. — Sancho García, composicion trágica. — Cain, pirata. — Introduccion al drama, Un año y un dia. — Un año y un dia, drama. — El Caballo del rey Don Sancho. — La mejor razon la espada, comedia. — Don Juan Tenorio, drama. — El puñal del Godo, drama. — Sofronia, tragedia. — La oliva y el laurel. — La Copa de márfil. — El Alcalde Ronquillo, drama.

VOL. 3. **NUEVAS OBRAS POÉTICAS Y DRAMATICAS.** 1 vol. in-8 à 2 colonnes. 10 fr.

OBRAS POÉTICAS.—Ofrenda poética al Liceo artístico y literario de Madrid.—El bautismo de Jesus (cuadro original del Albano).—Recuerdos. Al escelentísimo señor Don Angel de Saavedra.—Hossanna.—¡Alláh Akbár! —En la muerte de ***.—A Adelaida, despedida.—A la señorita Doña Luisa Larios, serenata.—A Teresa, serenata.—En un album, oriental.—La Guirnalda, serenata oriental, á la Guy-Stephan.—El Wals.—Desde el Mirador de la Sultana.—Al renacimiento del Liceo, himno. —Cancion carnavalesca.—Jerez y Borgoña, vals coreado.— Epitafio en el sepulcro de un niño. — En el album de la señora Doña Adelaida O-Dena. — A mi muger. — A mademoiselle de N***.—La viuda de Manases, fragmento de una leyenda bíblica. — POESIAS ITALIANAS, traducidas en castellano. El Peregrino, el Caballero y el Trovador.—Sonetos. A la muerte del Redentor. La muerte de Judas. Del Petrarca. — UN CUENTO DE AMORES. — IRA DE DIOS, poema bíblico. — MARÍA, corona poética de la Vírgen, poema religioso.

OBRAS DRAMATICAS. — Juan Dandolo. — El Rey loco.—La Reina y los Favoritos. — La Calentura.—La Creacion y el Diluvio.— El Escomulgado. — Traidor, inconfeso y mártir.

EL POETA, artículo de los Españoles pintados por sí mismos.

APÉNDICE. — Epístola al señor Don Fernando de la Vera Isla Fernandez para que sirviese de introduccion á sus ensayos poéticos.— Una historia de locos, carta-cuento que sirve de prólogo al Cuento de cuentos, mil leyendas granadinas.—Fantasía, introduccion de Granada, poema oriental.

ZORRILLA, GRANADA, POEMA ORIENTAL, tomo primero, in-8. 8 fr.
Esta obra se compondrá de cinco tomos in-8. 40 fr.

OBRAS POÉTICAS DE DON JOSÉ DE ESPRONCEDA,
Ordenadas y anotadas por J.-E. HARTZENBUSCH. Que contienen: EL PELAYO, POESIAS VARIAS, completas, etc., etc., y el poema del DIABLO MUNDO. 1 vol. in-8, avec portrait. 6 fr.

TESORO DEL TEATRO ESPAÑOL

desde su origen (año de 1356) hasta nuestros dias, arreglado y dividido en cuatro partes, por Don EUGENIO DE OCHOA.

La obra completa forma cinco elegantes volúmenes *en 8° á dos columnas*, impresion muy compacta, adornados con seis retratos grabados en acero. Conteniendo cada página 112 líneas, es evidente que nuestros cinco tomos contienen el valor de sobre veinte tomos regulares. Los 5 tomos. 50 fr. *Ou séparément :*

Tomo primero. — ORÍGENES DEL TEATRO ESPAÑOL, por Don L. F. DE MORATIN. — Noticia de su vida y escritos.—Prólogo.— Discurso histórico.—Catálogo histórico y crítico.— PIEZAS DRAMATICAS ANTERIORES Á LOPE DE VEGA.——RODRIGO DE COTA.—Diálogo.——JUAN DE LA ENCINA. — Égloga. —— ANÓNIMO. — Égloga. —— BARTOLOMÉ DE TORRES NAHARRO. — Comedia himenea. —— LOPE DE RUEDA. —La Carátula. — El Rufian cobarde. — Eufemia.— El Convidado. —Las Aceitunas.— Los Engaños.— Cornudo y contento.— Pagar y no pagar. — Prendas de amor. —— ALONSO DE LA VEGA.—Amor vengado. —— JUAN DE TIMONEDA.—Los Ciegos y el Mozo. — Los Menemnos. ——RODRIGO COTA Y FERNANDO ROJAS.—Celestina. —— GIL VICENTE.—Escena primera de la comedia de Rubena.—El Viudo.—Auto pastoril del Nacimiento.——JUAN DE LA CUEVA. —El Saco de Roma.—El Infamador.——JOAQUIN ROMERO DE CEPEDA.—Comedia Salvage.— Comedia llamada Metamorfosea.——JERÓNIMO BERMUDEZ, conocido por el nombre de ANTONIO DE SILVA.— Nise lastimosa.—Nise laureada.—— TARRAGA.—La Enemiga favorable. —— AGUILAR.—El Mercader amante. —— GUILLEN DE CASTRO.—Los Mal Casados de Valencia.—— MIGUEL DE CERVANTES.—Numancia.— La Entretenida.—La Guarda cuidadosa.—Los dos Habladores.——LUPERCIO LEONARDO DE ARGENSOLA. —Isabela.—— DON ALFONSO VELAZQUEZ DE VELASCO.—El Zeloso. 1 gros vol. in-8° avec 2 portr. 10 fr.

Tomo segundo.— LOPE FELIX DE VEGA CARPIO.—Advertencia del editor.—Noticia de su vida.— Los Milagros del desprecio.— La Esclava de su galan.— El Premio del bien hablar. — El Mayor Imposible.—La Hermosa fea.—Por la puente, Juana.—Al Pasar del arroyo.—El Perro del hortelano. — Las Flores de D. Juan, y Rico y Pobre trocados. — ¡Si no vieran las mugeres! — La Boba para los otros, y discreta para sí.—Las Bizarrías de Belisa.—Lo que ha de ser. — El Molino.— La Dama melindrosa.—Los Locos de Valencia. — El Honrado Hermano. — El Acero de Madrid. — El Nuevo Mundo, descubierto por Cristóval Colon. — Los Enredos de Celauro. 1 gros vol. in-8°, portr. 10 fr.

Tomo tercero. — CALDERON. — Resúmen de su vida y exámen de los diferentes géneros de sus

composiciones. — La Vida es Sueño.—Casa con dos puertas.—La Devocion de la Cruz.— El Médico de su honra.—A secreto agravio, secreta venganza.— Mañanas de Abril y Mayo.—El mayor monstruo los zelos. —El Alcalde de Zalamea.—La Cisma de Inglaterra.—No siempre lo peor es cierto.—Las Armas de la Hermosura.—Duelos de Amor y Lealtad.—Fieras afemina amor.—Dicha y desdicha del nombre.—El Jardin de Falerina.—El Josef de las mugeres.—El Mágico prodigioso.—Agradecer y no amar.—Hado y divisa.— Los dos Amantes del cielo.—La Niña de Gomez Arias. — *Los autos sacramentales de* — La Cena de Baltasar. — La Nave del Mercader. — La Primer Flor del Carmelo. —La Viña del Señor. 1 gros vol. in-8°, portrait. 12 fr.

Tomo cuarto. — Discurso preliminar. — Tirso de Molina. — La Prudencia en la muger. — Don Gil de las Calzas verdes. — El Burlador de Sevilla. — Marta la Piadosa. — Mira de Mescua. — Galan, valiente y discreto. — Montalvan. — No hay vida como la honra. — La Toquera vizcaina. — Guevara. — Reinar despues de morir. — Moreto. — El Desden con el desden. — El Ricohombre de Alcalá. — El Lindo Don Diego. — Rojas. — García del Castañar. — Donde hay agravios no hay zelos. — Entre bobos anda el juego. — Alarcon. — La Verdad sospechosa. — Ganar amigos. — Las Paredes oyen. — El Tejedor de Segovia, 1ª y 2ª parte. — Matos Fragoso. — Lorenzo me llamo. — La Dicha por el desprecio. 1 gros vol. in-8°, portrait. 10 fr.

Tomo quinto. — Discurso preliminar. — Diamante. — El Honrador de su padre. — La Hoz. —El Castigo de la miseria. — Belmonte. — El Diablo predicador. — Felipe IV. — El Conde de Sex. — Leiba. — Cuando no se aguarda, y Príncipe tonto. — Cubillo. — Las Muñecas de Marcela.— Figueroa. — Pobreza, Amor y Fortuna. — Zarate. — Mudarse por mejorarse. — Candamo. — Por su Rey y por su Dama. — Solis. — El Amor al uso. — Zamora. — El Hechizado por fuerza. — Cañizares. — El Dómine Lucas. — El Picarillo en España. — Jovellanos. — El Delincuente honrado. — Huerta. — La Raquel. — Don Ramon de la Cruz. — El Manolo. — Cienfuegos. — Zoraida. — Moratin. — El Sí de las Niñas. — Quintana. — Pelayo. — Martinez de la Rosa. — La Niña en casa. — Gorostiza. — Induigencia para todos. — Breton de los Herreros. — Muérete y verás. 1 gros vol. in-8°, portrait. 10 fr.

CALDERON DE LA BARCA. COMEDIAS COMPLETAS,

cotejadas con las mejores ediciones hasta ahora publicadas, por Juan Jorge Keill, Leipsique, 1828, 4 gros vol. grand in-8° à deux colonnes, avec un beau portrait, au lieu de 60 fr. br., 30 fr.

OBRAS DE LEANDRO FERNANDEZ DE MORATIN.

COMEDIAS COMPLETAS, El Viejo y la Niña; La Comedia nueva ó el Café; El Baron; La Mojigata; El sí de las Niñas; La Escuela de los Maridos; El Médico á palos; con el Prólogo y las noticias de la real Academia de la Historia, 1 vol. en-8., retrato. 6 fr.

ORIGENES DEL TEATRO ESPAÑOL, Prólogo. — Discurso histórico. — Catálogo histórico y crítico. — PIEZAS DRAMATICAS ANTERIORES A LOPE DE VEGA. — Rodrigo de Cota : Diálogo. — Juan de la Encina : Egloga. — Anónimo : Egloga. — Bartolomé de Torres Naharro : Comedia himenea. — Lope de Rueda : La Carátula; El Rufian cobarde; Eufemia; El Convidado; Las Aceitunas; Los Engaños; Cornudo y contento; Pagar y no pagar; Prendas de amor. — Alonso de la Vega : Amor vengado. — Juan de Timoneda : Los Ciegos y el Mozo; Los Menemnos. — Rodrigo Cota y Fernando Rojas : Celestina. — Gil Vicente : Escena primera de la comedia de Rubena; El Viudo; Auto pastoril del Nacimiento. — Juan de la Cueva : El Saco de Roma; El Infamador. — Joaquin Romero de Cepeda : Comedia Salvage; Comedia llamada Metamorfosea. — Jeronimo Bermudez, conocido por el nombre de Antonio de Silva : Nise lastimosa; Nise laureada. — Tarraga : La Enemiga favorable. — Aguilar : El Mercader amante.— Guillen de Castro : Los Mal Casados de Valencia.— Miguel de Cervantes : Numancia; La Entretenida; La Guarda cuidadosa; Los dos Habladores. — Lupercio Leonardo de Argensola : Isabela. — Don Alfonso Velazquez de Velasco : El Zeloso, 1 gros vol. in-8° à deux colonnes, avec 2 portraits. 10 fr.

— — **OBRAS**, que contiene : las Comedias, la Tragedia de Hamlet. La derrota de los pedantes, Poesias, Odas, Sonetos, Romances, etc. Barcelona, 1835, 1 vol. grand in-8° à deux colonnes, portrait, 10 fr.

MARTINEZ DE LA ROSA. OBRAS DRAMATICAS,

que contienen : Lo que puede un empleo.—La viuda de Padilla. — La Niña en Casa. — Los zelos infundados.—Morayma. — Edipo.—Aben Humeya, en espagnol et en français.—La Conjuracion de Venecia.—La Boda y el duelo.—El español en Venecia, 1845, 1 vol. in-8 à 2 colonnes. 10 fr.

COLECCION DE PIEZAS ESCOGIDAS

DE LOPE DE VEGA, CALDERON DE LA BARCA, TIRSO DE MOLINA, MORETO, ROJAS, ALARCON, LA HOZ, SOLIS, CAÑIZARES, QUINTANA, SACADAS DEL TESORO DEL TEATRO ESPAÑOL.

Lope de Vega : Los Milagros del desprecio; Por la puente, Juana; El Perro del hortelano; Si no vieran las mugeres! — Calderon de la Barca : La Vida es Sueño; Casa con dos puertas mala es de guardar; La Devocion de la Cruz; El mayor monstruo los zelos; La Cena de Baltasar. — Tirso de Molina : El Burlador de Sevilla; Marta la Piadosa.— Moreto : El Desden con el desden; El valiente Justiciero. — Rojas : Del Rey abajo, ninguno; Donde hay agravios no hay zelos. — Alarcon : La Verdad sospechosa. — La Hoz Mota : El Castigo de la miseria. — Solis : El Amor al uso. — Cañizares : El Domine Lucas. — Quintana : Pelayo; con una Introduccion por D. E. de Ochoa, 1840, 1 vol. in-8, avec le portrait de Moreto. 10 fr.

TESORO DE NOVELISTAS ESPAÑOLES,

ANTIGUOS Y MODERNOS;

hecho bajo la direccion y con una introduccion y noticias de don Eugenio de Ochoa,

en tres volúmenes en-8° con 2 retratos. 22 fr. 50 c. *Chaque volume se vend séparément* 8 fr.

Vol. I. — El Abencerraje, de Antonio de Villegas (1565). — El Patrañuelo, de Juan de Timoneda (1576). — El Lazarillo de Tormes, y sus fortunas y adversidades, por D. Diego Hurtado de Mendoza (1530), edicion aumentada con la 2da parte por de Luna. — La Picara Justina, por Fray Andres Perez (1598). — Los Tres Maridos Burlados, de Tirso de Molina (1621). 8 fr.

Vol. II. — La Villana de Pinto, los Primos amantes, dos novelas por J. Perez de Montalvan. — El Donado Hablador, por el doctor Gerónimo de Alcala (1624). — El Curioso y Sabio Alejandro, por Alonso Gerónimo de Salas Barbadillo. — El Castigo de la Miseria, la Fuerza del Amor, el Juez de su Causa, Tarde llega el desengaño, novelas de Da María de Zayas. — La Garduña de Sevilla, la Inclinacion española, el Disfrazado, tres novelas, por Alonso de Castillo Solorzano. 8 fr.

Vol. III. — Vida de D. Gregorio Guadaña, por Antonio Enriquez Gomez. — Vida y hechos de Estebanillo Gonzalez, hombre de buen humor (1646). — El Diablo Cojuelo, de Luis Velez de Guevara. — Novela de los Tres Hermanos, por Francisco Navarrete y Ribera. — Novela del Caballero Invisible (Anónima). — Dia y Noche de Madrid, por Francisco Santos. — Virtud al uso y Mística á la Moda, por D. F. Afan de Ribera. — La Vengada á su pesar, Ardid de la pobreza, dos novelas por Andres de Prado. — El Hermano indiscreto, Eduardo de Inglaterra, dos novelas por D. Diego de Agreda. — Nadie crea de ligero, por D. B. Mateo Velazquez. — La Muerte del avariento, por D. Andres del Castillo. — No hay desdicha que no acabe, por un Anónimo. 8 fr. — *On vend séparément:*

VIDA DE LAZARILLO DE TORMES, SUS FORTUNAS Y ADVERSIDADES, por Diego Hurtado de Mendoza. Nueva edicion aumentada con la 2da parte por H. de Luna. 1 vol. in-8, portrait. 3 fr. 50 c.

LA PICARA JUSTINA, novela por Fray Andres Lopez. 1 vol. in-8, br. 5 fr.

EL DONADO HABLADOR, Vida y Aventuras de Alonso, mozo de muchos amos, por D. Geronimo de Alcala. 1 vol. in-8, br. 5 fr.

LA GARDUÑA DE SEVILLA, y Anzuelo de las bolsas, por D. Alonso de Castillo Solorzano. 1 vol. in-8. 3 fr. 75 c.

VIDA Y HECHOS DE ESTEBANILLO GONZALEZ, Hombre de buen humor. 1 vol. in-8. 4 fr. 50 c.

EL DIABLO COJUELO, verdades soñadas, novelas de la otra vida traducidas á esta, con otras novelas. 1 vol. in-18, br. 2 fr. 25 c.

DIA Y NOCHE DE MADRID, discursos de lo mas notable que en él pasa. 1 vol. in-8, br. 3 fr.

COLECCION DE NOVELAS ESCOGIDAS, compuestas por los mejores ingenios españoles. 1 vol. in-8, br. 5 fr.

OBRAS COMPLETAS DE CERVANTES,

que contienen: EL QUIJOTE, LAS NOVELAS, LA GALATEA, EL VIAJE AL PARNASO, PERSILES Y SIGISMUNDA, con la vida de Cervantes por Navarrete, 1838-1841, 4 vols. in-8, avec portrait, gravure et fac-simile de l'écriture de Cervantes. 30 fr. *Cada obra se vende por separado:*

—— DON QUIJOTE, con la vida de Cervantes por Navarrete, completo en un tomo en-8, gravure, portrait de Cervantes et fac-simile. 7 fr. 50 c. — El mismo con 12 láminas. 10 fr.

—— NOVELAS EJEMPLARES, de Cervantes, nueva edicion aumentada con cuatro novelas de Doña Maria de Zayas: La Gitanilla de Madrid; El Amante liberal; Rinconete y Cortadillo; La Española inglesa; El Licenciado Vidriera; La Fuerza de la sangre; El zeloso Estremeño; La ilustre Fregona; Las dos Doncellas; La señora Cornelia; El Casamiento engañoso; Coloquio de los perros; La Tia fingida. — El Castigo de la miseria; La Fuerza del amor; El Juez de su causa; Tarde llega el desengaño. 2 tomos en 1 vol. en-8. 7 fr. 50 c.

—— LA GALATEA, EL VIAJE AL PARNASO, y obras dramáticas, 1841, en 1 vol. en-8. 7 fr. 50 c.

—— LOS TRABAJOS DE PERSILES Y SIGISMUNDA, 1842, 2 tomos en 1 vol. en-8. 7 fr. 50 c

DOÑA MARIA DE ZAYAS Y SOTOMAYOR,

NOVELAS EJEMPLARES Y AMOROSAS, Introduccion; Aventurarse perdiendo; La Burlada Aminta, y venganza del honor; El Castigo de la miseria; El Prevenido engañado; La Fuerza del amor; El Desengañado amado, y premio de la virtud; Al fin se paga todo; El imposible vencido; El Juez de su causa; El Jardin engañoso; La Esclava de su amante; La mas infame venganza; La Inocencia castigada; El Verdugo de su esposa; Tarde llega desengaño; Amar solo por vencer; Mal presagio casar lejos; El Traidor contra su sangre; La Perseguida triunfante; Estragos que causa el vicio. Paris, 1847, 1 vol. in-8° br. 7 fr. 50 c.

ALEMAN. VIDA Y HECHOS DEL PICARO GUZMAN DE ALFARACHE, O ATALAYA DE LA VIDA HUMANA,

1847, 2 tomes en 1 gros vol. in-8°, portrait, br. 9 fr.

LESAGE. GIL BLAS DE SANTILLANA, completo en un tomo, 1 vol. en-8, portrait. 6 fr.— El mismo con 12 láminas. 9 fr.

——— EL BACHILLER DE SALAMANCA ; EL OBSERVADOR NOCTURNO, con EL DIABLO COJUELO, de GUEVARA, y otras novelas por varios autores, 1847, 4 tomes en 1 gros vol. in-8°, portrait. 7 fr. 50 c.

MARTINEZ DE LA ROSA. HERNAN PEREZ DEL PULGAR, bosquejo histórico, con las hazañas del gran capitan.—DOÑA ISABEL DE SOLIS, REINA DE GRANADA, novela histórica. Paris, 1844, 5 tomes contenus en 1 vol. in-8. 9 fr.

On vend séparément:

DOÑA ISABEL DE SOLIS, novela histórica, 1 vol. in-8°. 6 fr.

TESORO DE HISTORIADORES ESPAÑOLES.

GUERRA DE GRANADA CONTRA LOS MORISCOS, por D. HURTADO DE MENDOZA. EXPEDICION DE LOS CATALANES Y ARAGONESES CONTRA TURCOS Y GRIEGOS, por MONCADA. HISTORIA DE LOS MOVIMIENTOS, SEPARACION Y GUERRA DE CATALUÑA, por MELO, 1840. Les trois ouvrages contenus en 1 vol. in-8, avec les portraits de H. de Mendoza, de Moncada et de Melo réunis dans un très-joli encadrement moresque. 9 fr.

GINES PEREZ DE HYTA. GUERRAS CIVILES DE GRANADA, 1ra y 2da parte, 1847, 1 vol. in-8°. 7 fr. 50 c.
(*La seconde partie était devenue excessivement rare.*)

CONDE. HISTORIA DE LA DOMINACION DE LOS ARABES EN ESPAÑA, sacada de varios manuscritos y memorias arábigas. Paris, 1840, 1 gros vol. in-8 avec plusieurs gravures. 10 fr.

SOLIS. HISTORIA DE LA CONQUISTA DE MÉJICO.
Nueva edicion aumentada con un resúmen histórico, desde la rendicion de Méjico hasta el fallecimiento de Hernan Cortes,
ilustrada con nuevas notas por *Don José de la Revilla*, y precedida de la vida de Solis por G. Mayans y Siscar y de un juicio de esta obra. Paris, 1844, 1 vol. in-8, pap. vél. orné des portraits de Solis, Fernand Cortès et Motezuma dans son costume d'empereur, gravés sur acier, avec le fac-simile de la signature de Fernand Cortès et ses armes. 7 fr. 50 c.

ASCARGORTA. COMPENDIO DE LA HISTORIA DE ESPAÑA, desde el tiempo mas remoto, continuado hasta la agresion de Napoleon en 1808, para servir de introduccion á la obra de Toreno. 1838. 1 vol. en-8vo. 7 fr. 50 c.

TORENO. HISTORIA DEL LEVANTAMIENTO, GUERRA Y REVOLUCION DE ESPAÑA, desde 1808 hasta 1814, por el CONDE DE TORENO. Nueva edicion con la vida y retrato del Autor. Paris 1851. 5 tomes en 3 vols. in-8. 21 fr.

QUINTANA. VIDAS DE ESPAÑOLES CÉLEBRES.
1845, 3 parties en 1 gros vol. in-8, portrait, contenant les 3 vol. de l'édition de Madrid. 10 fr.
On vend séparément la première partie, contenant: VIDAS DEL CID CAMPEADOR, GUZMAN EL BUENO, ROGER DE LAURIA, EL PRINCIPE DE VIANA, EL GRAN CAPITAN, in-8° br. 3 fr. 75 c.

TESORO DE PROSADORES ESPAÑOLES,

Desde la formacion del Romance Castellano (siglo XIII) hasta fines del siglo XVIII, en el que se contiene lo mas selecto del Teatro histórico de la elocuencia española de D. A. Capmani; recogido y ordenado por D. E. DE OCHOA.

Le componen los siguientes autores : LORENZO, ALONSO X, J. MANUEL, L. DE AYALA, M. DE TOLEDO, EL MARQUES DE SANTILLANA, D. DE GAMEZ, GOMEZ DE CIBDAREAL, A. DE LA TORRE, P. DE GUZMAN, F. DEL PULGAR, D. DE VALERA, la reina católica doña ISABEL, L. DE PALACIOS RUBIOS, P. DE OLIVA, A. DE GUEVARA, L. MEJIA, P. DE RUA, CERVANTES DE SALAZAR, F. DE VILLALOBOS, A. VENEGAS, AVILA Y ZUÑIGA, P. MEJIA, FLORIAN DE OCAMPO, J. DE AVILA, HURTADO DE MENDOZA, L. DE GRANADA, J. DE LA CRUZ, Santa TERESA de Jesus, D. DE ESTELLA, L. DE LEON, MALON DE CHAIDE, F. DE ZARATE, A. PEREZ, J. DE SIGUENZA, A. FUENMAYOR, D. DE YEPES, J. MARQUEZ, M. DE ROA, J. DE MARIANA, M. ALEMAN, L. DE ARGENSOLA, CERVANTES SAAVEDRA, F. DE MONCADA, V. DE GUEVARA, QUEVEDO VILLEGAS, C. COLOMA, M. DE MELO, SAAVEDRA FAJARDO, B. GRACIAN, E. NIEREMBERG, A. DE SOLIS, EL P. ISLA, MAYANS Y SISCAR, J. CADAHALSO, EL P. CALATAYUD, J. VARGAS Y PONCE, J. VIERA Y CLAVIJO, CLAVIJO Y FAJARDO, CAPMANI, G. DE JOVELLANOS, J. B. MUÑOZ, CAMPOMANES, 1840, 1 gros vol. in-8, avec le portrait de D. Alonso el Sabio. 10 fr.

QUEVEDO. OBRAS SELECTAS en prosa y verso,
Que contiene EN PROSA : Obras serias de varios géneros; Obras jocosas : El sueño de las calaveras; El Alguacil alguacilado; Las zahurdas de Pluton: El Mundo por dedentro; El gran Tacaño, etc., etc. — EN POESIA : Las nueve Musas, etc., recogidas y ordenadas por D. E. DE OCHOA, con la vida del autor, 1842, 1 gros vol. in-8, portrait. 10 fr.

TESORO DE ESCRITORES MÍSTICOS ESPAÑOLES,

Hecho bajo la direccion y con una introduccion y noticias, de D. Eugenio de Ochoa, de la Academia española. 3 gros vol. in-8. 32 fr. ***Ou séparément:***

Vol. I. SANTA TERESA DE JESUS : Camino de Perfeccion. — Avisos para sus monjas. — Castillo interior ó las Moradas. — Las dos series de Cartas, etc., con la Vida de la Santa por Fray Diego de Yepes, 1847, 1 gros vol. in-8° de près de 800 pages, avec un beau portrait de sainte Thérèse, gravé sur acier. 12 fr. *On vend séparément* :

OBRAS ESCOGIDAS DE SANTA TERESA DE JESUS, 1 vol. in-8 avec le portrait. 9 fr.

LA VIDA DE SANTA TERESA DE JESUS, por Yepes, 1847, 1 vol. in-8, avec le portrait. 6 fr.

Vol. II. El Maestro Alejo de Venegas : Agonía del tránsito de la muerte. — El V. Maestro Juan de Avila : Exposicion del verso, *Audi*, *filia*, *et Vide*. — Fray Luis de Granada : Las Meditaciones y la Guia de pecadores. — San Juan de la Cruz : Cartas; Sentencias espirituales; Llama de Amor viva; Poesías. 1847. 1 gros vol. in-8, avec le portrait de Juan de la Cruz. 10 fr.

Vol. III. Fray Diego de Estella : De la Vanidad del Mundo : Meditaciones. — Fray Luis de Leon : La Perfecta casada; Poesías. — Fray Pedro Malon de Chaide : Tratado de la Magdalena ; Sermon de Origenes. — El Padre Juan Eusebio Nieremberg : Diferencia entre lo temporal y eterno. — Poesías Espirituales de varios autores. 1 gros vol. in-8, avec le portrait de Luis de Leon. 10 fr.

APUNTES PARA UNA BIBLIOTECA DE ESCRITORES ESPAÑOLES CONTEMPORANEOS en prosa y verso,

Con noticias biográficas, por Don Eugenio de Ochoa. 2 gros vol. in-8 de 1400 pag. à une et deux colonnes, avec le portrait d'Alb. Lista. 22 fr. *Chaque volume se vend séparément* Esta obra contiene lo mas selecto de los autores siguientes.

Tomo primero. — F. Amat, F. de la Puente y Apecechea, M. de Arjona, V.-G. Arnao, J.-B. Arriaza, J. Bermudez de Castro, S. Bermudez de Castro, Breton de los Herreros, J. de Burgos, S.-E. Calderon, Conde de Campo Alange, J. de la Canal, T.-J.-G. Carvajal, F. de Castro, J. de Castro y Orozco, D. Clemencin, J. Donoso Cortes, A. Duran, Patricio de la Escosura, J. Espronceda, J. Floran, Florez Estrada, Duque de Frias. 10 fr.

Tomo segundo. — A. Alcala Galiano, J.-N. Gallego, Garcia Gutierrez, N.-M. Gareli, E. Gil, A. Gil y Zarate, J.-E. Hartzenbusch, Gomez Hermosilla, P. de Jerica, J. de Larra, Alb. Lista, P. Madrazo, F.-M. Marina, Martinez de la Rosa, Doña V. Maturana, J.-M. Maury, Ramon de Mesonero, S. de Miñano, Marques de Miraflores, J.-J. Mora, Morales Santisteban, L.-F. Moratin, Musso y Valiente, M.-F. de Navarete, A. de Olivan, J.-F. Pacheco, N. Diaz Pastor, S.-L. Pelegrin, J. de Pena y Aguayo, M.-J. Quintana, F.-J. Reinoso, El duque de Rivas, Roca de Togores, Salas y Quiroga, V. Salva, A.-M. Segovia, J. Somoza, E. Tapia, Conde de Toreno, Torres Amat, V. de la Vega, J. Zorrilla. 12 fr.

OBRAS COMPLETAS DE FIGARO (DON MARIANO DE LARRA)

con la Vida de Larra por C. Cortés.—El pobrecito hablador, revista satírica, etc., etc.—El Doncel de Don Enrique el Doliente. — Coleccion de artículos dramáticos, literarios, políticos y de costumbres. — El Dogma de los hombres libres. Teatro : No mas Mostrador. — Roberto Dillon. — Don Juan de Austria. — El arte de conspirar. — El desafío. — Macías. — Felipe. — Partir á tiempo. — Tu amor ó la muerte. 1848, 4 tomes en 2 gros vol. in-8, avec portrait. 20 fr.
On vend séparément : EL DONCEL DE DON ENRIQUE EL DOLIENTE, 1 vol. in-8. 6 fr.

OBRAS COMPLETAS DE MARTINEZ DE LA ROSA,

5 volumes in-8, beau caractère, portrait, jolie édition. 45 fr.

Vol. 1ero. — Las Poesías varias, completas ; Zaragoza, Poema, etc. — Poética española, con anotaciones. — Apéndices históricos sobre la poesía didactica, la tragedia, y la comedia española 2 tomes en 1 vol. in-8, portrait. 10 fr.

Vol. 2do. — Obras dramaticas : Lo que puede un empleo, la Viuda de Padilla, la Niña en casa los Zelos infundados, Morayma, Edipo, Aben Humeya, en espagnol et en français, la Conjuracion de Venecia, la Boda y el Duelo, el Español en Venecia, 1845, 1 vol. in-8 à deux colonnes. 10 fr.

On vend séparém. : **ABEN HUMEYA**, en Espagnol et en Français, 1 vol. in-18, br. 2 fr. 25c.

Vol. 3°. — Hernan Perez del Pulgar, Bosquejo histórico, con las hazañas del gran Capitan. — Doña Isabel de Solis, Reina de Granada, novela histórica. Paris, 1844, 5 tomes contenus en 1 vol. in-8, avec gravures sur bois. 9 fr. *On vend séparément*

Doña Isabel de Solis, novela histórica. 1 vol. in-8. 6 fr.

Vol. 4° y 5°. — Espiritu del Siglo. Paris, 1844, 6 tomes contenus en 2 vol. in-8. 18 fr.

Ce dernier ouvrage est un tableau historique des événements qui se sont passés en Europe, et particulièrement en France, depuis 1790 jusqu'à nos jours.

OBRAS ESCOGIDAS DE D. J. A. HARTZENBUSCH,

que contienen su vida por D. E. de Ochoa; Teatro : Los Amantes de Teruel, Doña Mencía, Alfonso el Casto, Primero Yo, El Bachiller Mendarias, La Jura en Santa Gadea, La Madre de Pelayo, Honoria, La Visionaria, La Coja y el Encogido, Juan de las Viñas. — Opusculos varios en Prosa. — Poesias sueltas. — Fabulas puestas en verso castellano. Paris, 1850, 1 vol. in-8 à deux colonnes, avec un beau portrait. 10 fr.

OBRAS DRAMATICAS DE GIL Y ZARATE

con su vida y retrato: que contienen : Cuidado con las Novias! ó la Escuela de los Jóvenes, Un Año despues de la Boda, El Entremetido, Blanca de Borbon, Rodrigo, Carlos II el Hechizado, Rosmunda, D. Alvaro de Luna, El Gran Capitan. Guzman el Bueno, Un Amigo en Candelero, Cecilia la Cieguecita, La Familia de Falkland, Masanielo, Don Trifon, Matilde, Un Monarca y su Privado, 1850, 1 gros vol. in-8 à 2 colonnes, avec un joli portr. d'après Madrazo. 10 fr.

RIMAS INEDITAS DE D. INIGO LOPEZ DE MENDOZA, *Marques de Santillana*, **DE FERNAN PEREZ DE GUZMAN**, *señor de Batres*, y de otros poetas del siglo XV. Recogidas y anotadas por D. EUGENIO DE OCHOA. Paris, 1851, 1 vol. in-8 avec gravure, beau papier. 9 fr.

Esta obra, resulta de los laboriosos esmeros de D. Eugenio de Ochoa, ha sido revista en todos los manuscritos de la Biblioteca Real; hallase, ademas, enriquecida con importantes notas.

HISTORIA DE GRANADA

comprendiendo las de sus cuatro provincias, *Almeria*, *Jaen*, *Granada* y *Málaga*, por D. M. LAFUENTE ALCANTARA, con una introduccion literaria, crítica y biográfica por D. J. ZORRILLA. 1852, 4 tomes en 2 vol. in-8, portrait. 18 fr.

GRANADA, POEMA ORIENTAL DE D. J. ZORRILLA.

Paris, 1852, tomo primero, in-8, 8 fr.
Esta obra se compondrá de cinco tomos. 40 fr.

OBRAS ESCOGIDAS DE D. MANUEL BRETON DE LOS HERREROS, DE LA ACADEMIA ESPAÑOLA.

Edicion autorisada por su autor, y selecta por si mismo con prefacio y apuntes biograficos, aumentada de algunas obras publicadas por la primera vez. Paris 1853, 1 gros vol. in-8 de 800 pages à 2 colonnes, avec un beau portrait. 13 fr. 50 c.

ABECEDARIO ESPAÑOL Y FRANCES, Abécédaire espagnol et français, Syllabaire complet ou Premier livre de lecture, destiné aux enfants qui apprennent à prononcer, à lire et à traduire l'espagnol (*en espagnol et en français*), 1852, 1 beau volume in-12 de 306 pages, orné de 250 gravures et vignettes, cartonné. 4 fr.

2DA EDICION COMPLETA

Corregida y la única reconocida por el Autor.

OBRAS

DE

D. J. ZORRILLA.

PRECEDIDAS DE SU BIOGRAFIA POR ILDEFONSO OVEJAS,

con su retrato, grabado en acero, 1852, 3 gros vol. in-8º à deux colonnes, 30 fr.

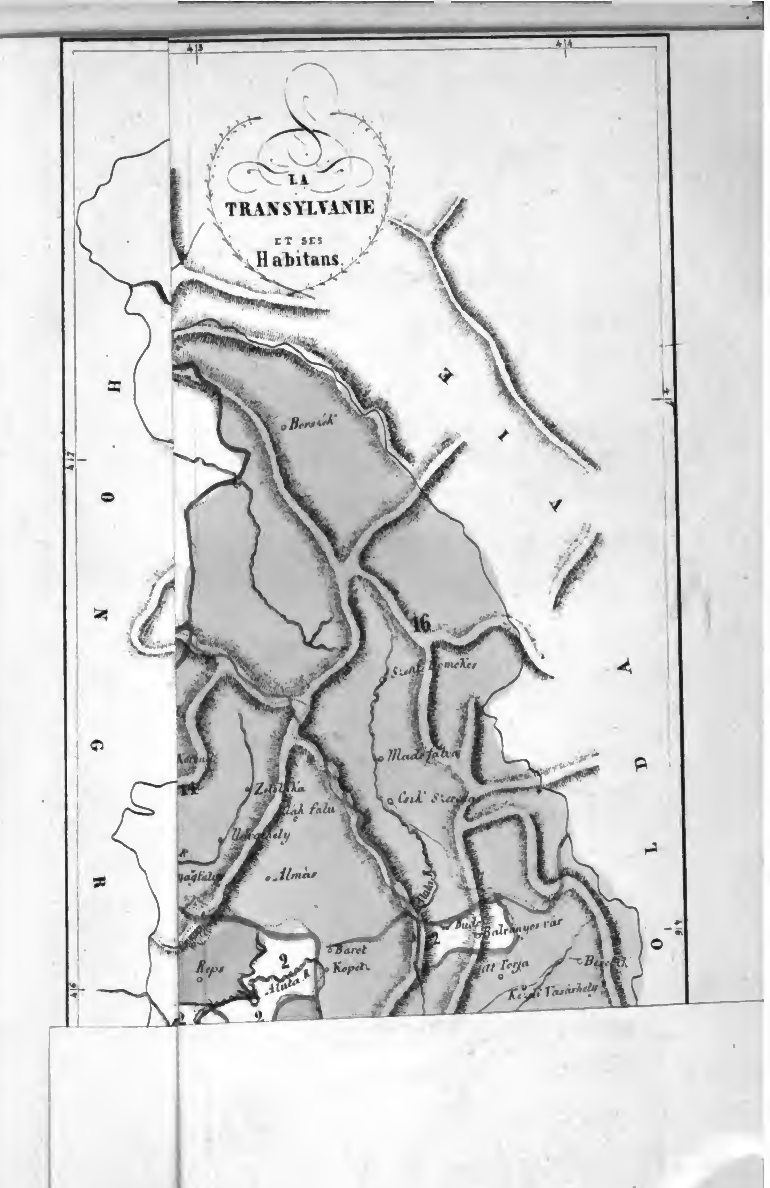
EL AUTOR.

Esta segunda edicion de mis obras hecha por M. Baudry es la única completa corregida y reconocida por mi. Habia pensado suprimir en ella muchas composiciones malas y de mal gusto que, escritas casi en mi niñez, no debian aparecer en una coleccion que lleva al frente mi nombre; pero el editor se ha opuesto á toda supresion, haciéndome notar que él ha ofrecido al público mis obras completas y no mis obras escogidas. Además, como la coleccion de ellas que yo pudiera en conciencia presentar sin rubor al público, no compondria mas que un pequeño volúmen, porque nadie como yo aprecia mis versos en lo poco que valen; y como esta escasa coleccion no convendria á un editor que las colecciona tal vez por el solo mérito de ser voluminosas, me he limitado á revisar en su totalidad y á corregir en esta segunda edicion los defectos tipográficos de la primera añadiéndola un suplemento ó tercer tomo, el cual contendrá todas mis obras posteriores al año de 1847, época en la cual las coleccionó M. Baudry, y que son las siguientes:

J. ZORRILLA.

Voir pour le contenu de cette nouvelle édition revue, corrigée et la seule complète, reconnue par l'auteur, pages 2 et 3 de ce prospectus.

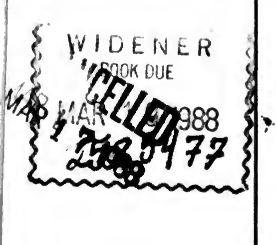
PARIS. — IMPRIMÉ PAR E. THUNOT ET Cᵉ, RUE RACINE, 26.



LA
TRANSYLVANIE
ET SES
Habitans
16
Madéfalva
Almás
Reps
Baret
Balványos vár
Kezdi Vasárhely

par l'auteur, pages 2 et 3 de ce prospectus.

PARIS. — IMPRIMÉ PAR E. THUNOT ET Ce, RUE RACINE, 26.


WIDENER
BOOK DUE
CELLED

